



MICHELLE LE NORMAND

À toi,
de tout cœur



Lettres d'amour à
Léo-Paul Desrosiers
1920-1922

Texte transcrit et annoté par
Georges Aubin

Introduction par
Adrien Rannaud

© Georges Aubin et
Éditions Point du jour
521, rang Point-du-Jour Sud
L'Assomption, QC
J5W 1H6

Graphisme et infographie : Irène Ellenberger
Révision : Yolande Gingras
Maquette de la couverture : Irène Ellenberger

Première de couverture : Michelle Le Normand.
Source : Bellerive, Georges. *Brèves Apologies de nos
auteurs féminins* (1920)
Les photos du cahier d'images proviennent de
collections particulières.

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

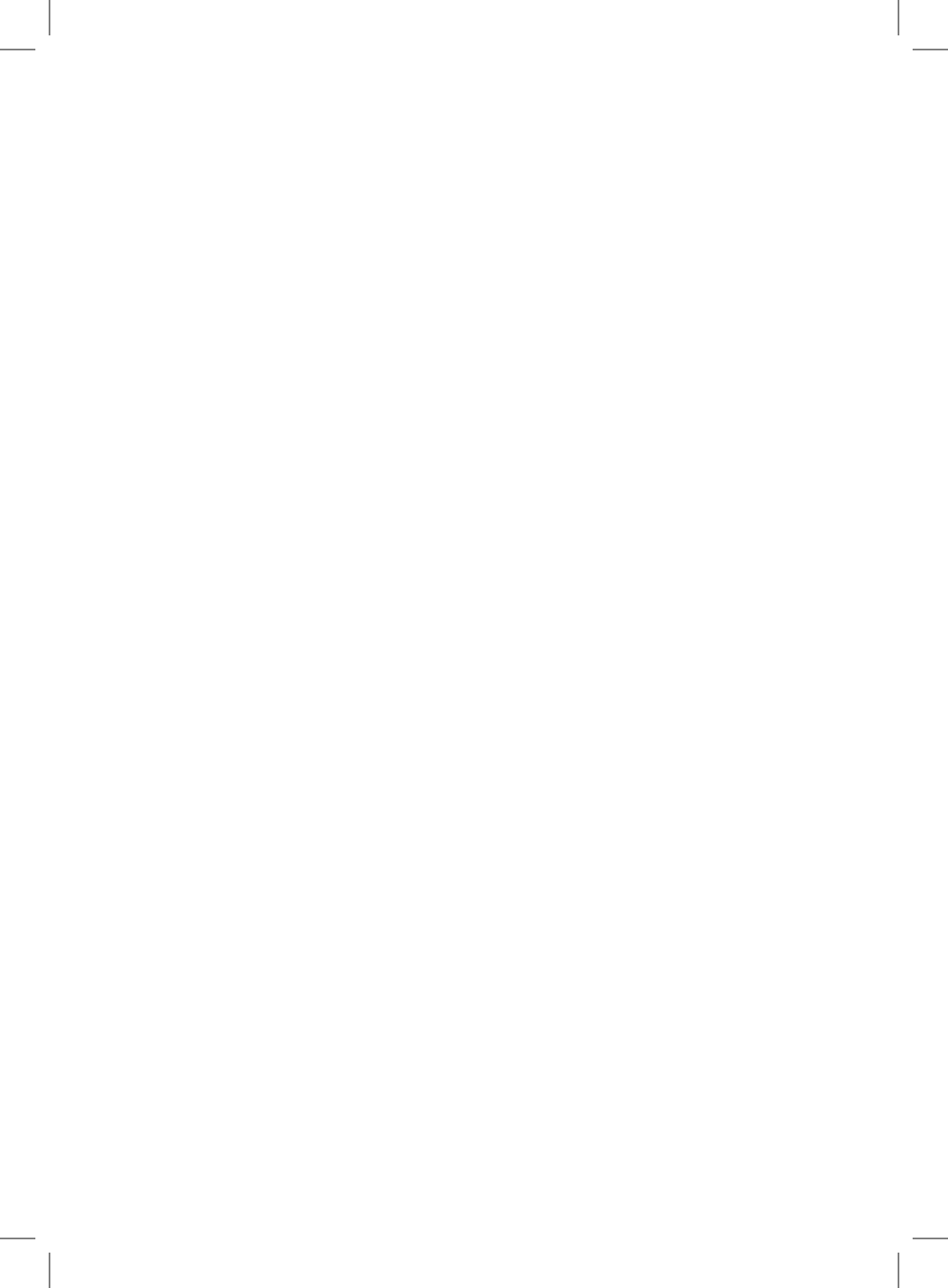
PdF (numérique) : ISBN : 978-2-924900-53-6
Dépôt légal (numérique) : février 2022

ISBN : 978-2-923650-42-5

Dépôt légal : troisième trimestre 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Introduction





Écrire à l'ombre d'une grande femme

Jamais deux êtres aussi dissemblables ne se complétèrent aussi bien. Autant Léo-Paul Desrosiers était sérieux, méditatif, silencieux; autant Michelle, sa femme, était vive, prime-sautière, enthousiaste. Mais ils avaient en commun l'amour de la littérature et un irréprouvable besoin d'écrire. Du jour où le sourire de Michelle Le Normand vint combler la solitude de Desrosiers, les jeux furent faits. Appuyé dorénavant par une compagne qui plaçait avant toutes choses le travail intellectuel, il put, en toute sécurité, commencer une œuvre qui, par alternance, s'élaborera sur deux plans : l'histoire et le roman¹.

Le grand homme, et son ombre. La solitude de l'écriture, et l'enthousiasme féminin. La méditation du romancier, et l'appui de sa compagne. Tout, dans ce portrait réalisé en 1966, obéit à un éventail de fantasmes et d'idées reçues à propos des couples d'écrivains dans la littérature occidentale. L'auteure, Julia Richer, distille dans cette présentation ses impressions et connaissances personnelles – elle est une amie intime des Desrosiers – tout en lui conférant une texture hautement romantique et romanesque. En effet, quoique fondamentalement opposés sur le plan du caractère, Michelle Le Normand et Léo-Paul Desrosiers

¹ Julia Richer, *Léo-Paul Desrosiers*, Montréal, Fides, coll. «Écrivains canadiens d'aujourd'hui», 1966, p. 19-20.

semblent trouver dans l'écriture un lieu d'amour et de compréhension. Toutefois, la monographie illustrée de Julia Richer n'est consacrée qu'à l'auteur des *Engagés du Grand-Portage* ; en somme, au «génie» publié et apprécié au pays et, consécration ultime, en France. Aussi Le Normand, écrivaine tout aussi prolifique, mais moins reconnue, ne peut-elle avoir dans ces pages qu'un rôle d'appui, confinée au foyer réconfortant et à la rédaction de livres bien moins sérieux – la légèreté et le ton «primesautier» siéent tellement mieux à une femme – que les romans historiques de Desrosiers.

Cette image d'Épinal n'était certainement pas originale, comme en attestent, dans les années 1930, les critiques littéraires de Maurice Hébert² ou les entretiens menés par Adrienne Choquette³. Michelle Le Normand rappelle ici le parcours d'autres écrivaines qui furent reléguées à l'arrière-plan, en France notamment : qu'on pense à Rosemonde Gérard et à Edmond Rostand ; à Marie de Heredia qui, sous le pseudonyme de Gérard d'Houville, connut un succès semblable à celui de son mari, Henri de Régner, et qui est passablement oubliée aujourd'hui ; ou à Julia Daudet, qui signait sous le nom de son époux, Alphonse⁴. Loin de comprendre les modulations qui entouraient la place si

2 Maurice Hébert, « Quelques livres de chez nous. Les derniers-nés littéraires de Mme Michelle Le Normand et de son mari M. Léo-Paul Desrosiers », *Le Canada français*, janvier 1938, p. 547-560.

3 Adrienne Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, éditions du Bien public, 1939.

4 Voir Christine Planté, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Des deux sexes et autres », 2015 [1989], p. 113-148.

particulière des femmes de lettres ayant épousé un écrivain, on s'est plutôt borné à auréoler ces auteures d'un statut d'auxiliaire, dans la foulée de ce qu'écrivait Claude-Henri Grignon à Michelle Le Normand : «Je veux la femme à sa place, dans son rôle. Les arts ne lui sont pas interdits. Elle a le droit de s'en occuper à la condition que son mari ne manque de rien. Le mari doit passer avant tout⁵». On le voit : en toile de fond, les représentations des femmes qui écrivent, bas-bleus effrayants, «poétesses» toute en candeur ou femmes savantes ridicules, épousent le débat entourant la différence des sexes dans l'espace social.

La lecture des lettres qu'adresse Michelle Le Normand à Léo-Paul Desrosiers au début des années 1920 pulvérise, à bien des égards, ces lieux communs de l'histoire littéraire. Cette correspondance inédite entre deux acteurs éminents de la vie littéraire du siècle dernier contribue à faire sortir de «l'ombre du grand homme» une femme de lettres audacieuse et bien plus moderne qu'il n'y paraît. Réunies et annotées ici par Georges Aubin, les quelque 150 lettres écrites par Le Normand offrent, à qui le souhaite, la possibilité de réajuster notre regard et notre compréhension de la littérature québécoise, à partir du point de vue si particulier d'une jeune écrivaine au début du xx^e siècle, et du lieu privilégié où se nouent et se dénouent les relations, l'écriture épistolaire.

Née en 1893, Marie-Antoinette Tardif amorce une trajectoire littéraire dès le début des années 1910. Dans le journal de Saint-Jérôme, *L'Avenir du Nord*, elle signe des chroniques à saveur autobiographique sous le pseudonyme de

5 Claude-Henri Grignon, «Lettre à Michelle Le Normand», 22 juin 1938, BANQ-M, MSSo26.

Claude. Puis, alors qu'elle complète sa formation scolaire à Montréal, elle intègre l'hebdomadaire *Le Nationaliste* et y livre, dès 1915, ses «Souvenirs inédits» sous le nom de Michelle Le Normand – ce pseudonyme restera jusqu'à son décès en 1964. Mais c'est véritablement avec son recueil de chroniques *Autour de la maison*, publié en 1916, que la jeune femme de vingt-trois ans se fait connaître au sein du monde des lettres. Composé des billets parus dans *Le Nationaliste*, le livre est rapidement épuisé, ce qui conduit à sa réédition en 1918. Un tel succès de vente s'explique par la vaste campagne promotionnelle réalisée par *Le Devoir*, qui édite le livre, mais aussi et surtout par l'opiniâtreté de Le Normand, puisque l'auteure se charge elle-même de vendre ses livres et d'écrire aux critiques afin de les inciter à en faire un compte rendu. Épaulée par le poète Albert Lozeau, Michelle Le Normand apprend très rapidement à faire fructifier son capital littéraire : elle fait les comptes des exemplaires restants, calcule les prix et les remises pour les achats effectués par les institutions d'enseignement, tout en construisant un solide réseau de collaboration et de promotion de son œuvre par le biais d'une vaste correspondance⁶. La fortune d'*Autour de la maison* tient également à l'horizon nationaliste qui domine le recueil, dans un contexte de querelle entre les exotiques (ou parisianistes) et les régionalistes. Un compte rendu dithyrambique paru dans *Le Nationaliste* place définitivement Michelle Le Normand du côté des régionalistes :

6 Michel Lacroix, «Mon petit commerce. Michelle Le Normand, femme de lettres et femme d'affaires», dans Chantal Savoie [dir.], *Histoire littéraire des femmes. Cas et enjeux*, Québec, Nota Bene, coll. «Séminaires», 2010, p. 168.

Dans une atmosphère morale de paix et d'élévation d'esprit, [Michelle Le Normand] a voulu évoquer des souvenirs d'enfance imprégnés de toute la paix et de toute la limpidité de la nature canadienne. On y trouve à la fois sa riante jeunesse et la vaste beauté de notre pays. C'est ce qui fait de ce livre l'une des plus intéressantes productions de notre jeune littérature?

La réussite commerciale d'*Autour de la maison* contribue en outre à solidifier les liens existant entre la chroniqueuse et le journal ayant fait le pari de l'éditer. Aussi, alors qu'elle publie ponctuellement des «billets du soir» dans *Le Devoir*, la femme de lettres se voit confier, en 1917, la responsabilité de la page féminine «Le Foyer» du même quotidien, trois fois par semaine, dont une sous le pseudonyme de «Cousine Gillette». Outre la sécurité financière qu'elles lui procurent – Le Normand écrit dans son journal en septembre 1917 qu'elle fait «beaucoup d'argent» –, les chroniques qui paraissent dans *Le Devoir* lui assurent une visibilité évidente, similaire à celle de Fadette, qui officie pour le même journal, ou de Madeleine, à *La Patrie*. Dans un champ culturel où la presse forme le terreau des pratiques et des discours littéraires, Le Normand fourbit ses armes. Tantôt, elle dévoile le souvenir d'un été passé à marcher sur les quais de Sorel, en 1917 ; tantôt, elle s'adresse à ses lectrices, les invitant à être heureuses «des petits bonheurs qui passent avec nos devoirs, nos ambitions et

7 Anonyme, *Autour de la maison*, par Michelle Le Normand », *Le Nationaliste*, vol. 13, n° 4, 19 décembre 1916, p. 4. Sur *Autour de la maison*, on lira l'analyse qu'en fait Chantal Savoie dans son essai : *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Nota Bene, «Essais critiques», 2014, pp. 182-191.»

nos sentiments⁸». Demeure cette obsession d'être vraie et sincère, un *leitmotiv* qui traversera l'intégralité de sa production journalistique, mais aussi romanesque. Les textes parus dans *Le Devoir* fournissent à Le Normand la matière nécessaire à la préparation d'un deuxième recueil de billets. En 1919, avec le concours du journal alors dirigé par Henri Bourassa et Georges Pelletier, elle fait paraître *Couleur du temps*, livre qui poursuit la veine intimiste d'*Autour de la maison*. Bénéficiant des mêmes stratégies de vente et de diffusion que le volume de 1916, *Couleur du temps* n'obtient certes pas un succès similaire, mais il vient consolider la place de Michelle Le Normand au sein de la vie littéraire d'après-guerre, comme semble l'annoncer Albert Lozeau en 1919 : «Que l'auteur garde profondément enraciné cet amour du terroir qui le classe à part, et qui l'a élevé si haut dès son premier essai. Et qu'il continue⁹ !»

En 1920, Michelle Le Normand obtient du *Devoir* la permission et l'aide nécessaire pour se rendre en Europe. Elle n'est pas la première Canadienne française à se rendre à Paris. Avant elle, Marcel Dugas et le groupe des exotiques entreprennent le voyage et demeurent quelques mois, voire plusieurs années dans la capitale française. En 1900, le Conseil national des femmes du Canada (CNFC) dépêche quant à lui quatre journalistes pour assister à l'Exposition universelle de Paris : Joséphine Marchand, Robertine Barry, Eva LeBoutillier et mademoiselle Galbraith. Plus près de Le Normand, la journaliste Yvonne Le Maître, née au Québec et ayant grandi dans le Massachussetts, produit dans les

8 Michelle Le Normand, «La leçon du vieux journal», *Le Devoir*, vol. 10, n° 94, 23 avril 1919, p. 5.

9 Albert Lozeau, « Journaux, livres et revues. *Couleur du temps* », *L'Action française*, décembre 1919, p. 559-562.

premières années du xx^e siècle des «lettres parisiennes» à l'attention du *Courier-Citizen* de Lowell¹⁰. Dans la foulée de ces départs en groupe ou en solitaire, Michelle Le Normand embarque à l'automne 1920 pour vivre son «moment parisien». Logeant pendant moins d'un an aux alentours du jardin du Luxembourg, la journaliste parfait sa formation au sein de l'Institut catholique et de la Sorbonne, tout en continuant à envoyer des textes pour *Le Devoir*. À partir du journal intime que Michelle Le Normand tient à cette époque, il est aisé de cartographier ses allées et venues dans la capitale, ses activités et ses rencontres : galas et concerts, visites du salon littéraire de madame Aurel, rencontres régulières avec les compatriotes canadiens-français dans le salon des époux Préfontaine. Sur ce dernier point, on comprend que la jeune femme ne répugne pas à fréquenter les milieux exotiques et modernistes, alors même qu'elle est volontiers considérée comme une championne des idéaux esthétiques régionalistes. Ces accointances avec Marcel Dugas et Robert de Roquebrune, entre autres, témoignent de la vitalité de la «colonie canadienne» établie à Paris après la Première Guerre mondiale, ainsi que des échanges dynamiques et fertiles entre deux écoles esthétiques qui s'opposent dans les années 1910 au Québec.

10 Sur ces voyages en Europe, voir : Michel Lacroix, *L'invention du retour d'Europe. Réseaux transatlantiques et transferts culturels au début du xx^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. «Cultures québécoises», 2014 ; Chantal Savoie, «L'Exposition universelle de Paris (1900) et son influence sur les réseaux des femmes de lettres canadiennes», *Études littéraires*, vol. 36, n° 2, 2004, p. 17-30 ; Nadia Zurek, «Entre marginalité et légitimité : la poétique de l'ambivalence d'Yvonne Le Maître», mémoire de maîtrise (lettres), Université du Québec à Trois-Rivières, 2014.

Entre les billets à envoyer rituellement au journal, les conférences à la Sorbonne, les sorties mondaines et les séjours dans le Sud-Ouest de la France, Michelle Le Normand profite de son année à Paris pour préciser ses ambitions. Il y a d'abord les livres et les auteurs à découvrir, la bibliothèque personnelle à constituer, les modèles littéraires à choisir, et à l'aune desquels il conviendra d'écrire. Lectrice compulsive, la billettiste répertorie scrupuleusement dans son journal les textes qu'elle découvre, ce qui témoigne de la panoplie de ses sensibilités littéraires. Elle apprécie et discute les études d'Hippolyte Taine et de Jules Lemaître, probablement aperçus dans ses cours de littérature. Elle s'attache au *Petit Pierre* d'Anatole France, et se plonge avec délectation dans le *Ramuntcho* de Pierre Loti. François Mauriac, Homère, Lionel Groulx, Henry Rider Haggard, Henry James ; du classique au contemporain, des écrivains français à ceux de l'étranger, Le Normand fait preuve d'une curiosité étonnante. De telles lectures invitent, comme le soupçonne Michel Lacroix, à ne pas cantonner cette auteure à une esthétique régionaliste unidimensionnelle¹¹. Du côté de l'écriture, l'auteure travaille avec acharnement sur un projet de roman. Commencé dès mai 1919, le manuscrit prend d'abord la forme d'une longue nouvelle, avant de devenir un roman qui ne paraîtra qu'en 1933 sous le titre *Le Nom dans le bronze*. Quatorze années séparent le début de la rédaction et la publication du texte ; quatorze années durant lesquelles l'apprentie romancière s'obstine, raye, réécrit, se décourage, puis reprend espoir de façon quasi quotidienne. Puisant son inspiration au travers de ses nombreuses lectures, Le Normand ne répugne pas à l'idée

¹¹ Michel Lacroix, art. cit., p. 172.

de relire *Maria Chapdelaine* : c'est un «modèle», une «leçon», consigne-t-elle plusieurs fois dans son journal. Dans la foule du classique de Louis Hémon, Le Normand avoue, toujours dans son journal, qu'elle espère «faire œuvre utile». De fait, peu à peu prend forme un roman à thèse au féminin. L'auteure y réinvestit ses promenades sur les quais de Sorel, ses rencontres avec des jeunes hommes fervents lecteurs de Maurice Barrès, son aversion pour les Anglais et son patriotisme. Malgré l'illusion biographique, *Le Nom dans le bronze* est bel et bien un roman d'apprentissage, à la manière de ce que pratique à la même époque Lionel Groulx avec *L'appel de la race*.

De ses recueils de chroniques au retour d'Europe, du journal au roman, Michelle Le Normand, femme de lettres et femme d'affaires, illustre au début des années 1920 les transformations qui s'opèrent dans le monde littéraire au sujet de l'écriture des femmes. Héritière de la billettiste Fadette (pseudonyme d'Henriette Dessaulles) et des femmes de lettres du tournant du xx^e siècle, elle préfigure également l'élan général vers le genre romanesque qui marquera le paysage canadien-français des années 1930. Résolument régionaliste, elle n'en est pas moins sensible aux modernes français et anglo-saxons, tout comme elle fréquente, lors de son séjour parisien, les exotiques et rédacteurs du *Nigog*, cette même revue qu'elle abhorre. En d'autres termes : Michelle Le Normand se trouve à la croisée des chemins.

On peut en dire autant sur le plan personnel, puisque c'est au courant de l'année 1921 que l'union entre Michelle Le Normand et Léo-Paul Desrosiers s'officialise. Il serait aisé de croire, à la suite de Julia Richer, au coup de foudre

entre ces deux acteurs montants de la vie littéraire canadienne-française. Après tout, ils font partie des mêmes réseaux régionalistes et nationalistes, collaborent aux mêmes périodiques (chroniqueur à l'*Action française*, Desrosiers devient correspondant parlementaire à Ottawa pour *Le Devoir* à la même période) et développent des affinités semblables en matière d'écriture. Leurs fiançailles ne s'inscrivent toutefois pas sous le signe de l'unanimité et de la réciprocité des sentiments, ainsi que la correspondance en témoigne éloquemment.

Il faut rappeler qu'en 1920, date à laquelle commencent les échanges de lettres, Michelle Le Normand cumule une certaine expérience sur le plan des relations amoureuses. On connaît la nature de ses rapports avec Albert Lozeau dès le milieu des années 1910, grâce à la publication encore récente des «lettres à Marie-Antoinette» que le poète adressait à sa protégée¹². À cette époque, Lozeau, quoique souffrant d'un handicap physique depuis de longues années, s'est construit une solide réputation par le biais de son recueil, *L'âme solitaire*, et de ses «billets du soir» parus dans *Le Devoir*. Animateur de soirées littéraires se tenant très souvent dans sa chambre, il joue pour la jeune femme le rôle de mentor et de passeur dans le monde des lettres. Il lui apprend à vendre ses livres, à négocier avec l'éditeur et à faire fructifier son capital de légitimité au sein du champ littéraire. C'est d'ailleurs très certainement par l'entremise de Lozeau que Michelle Le Normand intègre la rédaction du *Devoir*. Mais plus encore, les deux écrivains sont liés par une passion réciproque qui se répercute dans leurs productions

12 Albert Lozeau, *Lettres à Marie-Antoinette*, éditées par Michel Lemaire, Québec, Nota Bene, 2006.

littéraires respectives : tandis que Lozeau réinvestit le visage et la voix de sa jeune amoureuse en poésie (« Vos lèvres », « À Marie-Antoinette », Les beaux yeux »¹³, Le Normand, elle, fait revivre plus tard le poète dans des billets ainsi que dans son deuxième roman, *La plus belle chose du monde*¹⁴. La maladie du poète figure toutefois un frein à l'éventualité du mariage. *A posteriori*, la femme de lettres reviendra fréquemment sur sa relation avec Albert Lozeau, relevant au passage sa propre candeur :

*À dix-huit ans, il aurait été si facile de croire mon enthousiasme pour un poète malade, une chose éternelle. Ma grandiose inexpérience des choses de l'amour me faisait croire qu'on peut passer sa vie à admirer, à aimer intellectuellement une personne. À ce moment-là, j'ignorais sommairement l'amour physique, et restais avec joie, sans curiosité, dans mon ignorance*¹⁵.

Cette première expérience sentimentale marquante prend fin en 1917, lorsque Lozeau propose à sa jeune amie de faire un choix :

La situation est claire. Il y a deux hommes sur ton chemin. Un, vers qui tu es allée de toi-même, qui t'adore depuis six ans, que tu as passionnément aimé et que tu aimes encore,

13 Albert Lozeau, *Œuvres poétiques complètes*, édition critique par Michel Lemaire, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du nouveau monde », 2002, p. 546-548.

14 Comme je l'ai abordé dans ma thèse de doctorat : Adrien Rannaud, « De l'amour et de l'audace. Imaginaire générique et pratique du roman chez trois écrivaines des années 1930 au Québec », thèse de doctorat, Université Laval, 2016, p. 339-341.

15 Michelle Le Normand, *Journal*, 16 octobre 1932, BANQ-M, MSS026.

en somme. Un autre qui t'aime peut-être depuis cinq ou six mois, qui est allé vers toi, qui ne te déplaît pas, qui a sur moi l'avantage d'être en bonne santé, (je pense t'avoir avertie des conséquences de mon état dès le début de nos relations) et pour qui tu professes des sentiments incertains, dis-tu.

Cet «autre» que Le Normand choisit finalement, c'est Georges Monarque, jeune étudiant en droit et futur auteur du drame *Blanche d'Haberville* (1931). Les deux jeunes gens se rencontrent à Sorel à l'été 1917 et, très vite, se mettent à échanger sur nombre de sujets, comme le patriotisme et la littérature. Monarque est lui aussi un lecteur compulsif. Ses affinités le poussent vers Maurice Barrès, dont il fait connaître les œuvres et l'idéologie à Michelle Le Normand. La liaison s'échelonne jusqu'en 1921, ponctuée par les craintes et les espoirs entre les deux amoureux qui n'hésitent pas à échanger leurs journaux intimes. Là encore, la correspondance sert d'ancrage au lien amoureux : ils se parlent régulièrement, font de leurs lettres un lieu de réflexion littéraire et intellectuelle, mais aussi un espace de conseil et de prévenances. Enfin, par ce qu'il convient d'appeler *a posteriori* un coup du sort, c'est Georges Monarque qui favorise la consolidation d'une amitié naissante entre Michelle Le Normand et son ami Léo-Paul Desrosiers, et qui aboutira au mariage de ces derniers, en juin 1922.

Il est difficile de cerner avec précision les modalités entourant la rencontre des deux jeunes gens. Se sont-ils entretenus pour la première fois le 27 décembre 1921, comme les lettres semblent le montrer ? Rien n'est moins certain. Le croisement des lettres et du journal intime montre en effet que Le Normand et Desrosiers se sont déjà vus, bien avant le début de la correspondance, commencée le 1^{er} juin

1920. L'écrivaine a en effet aperçu l'étudiant en droit en compagnie de Georges Monarque, en mai 1919, sur la rue Saint-Denis à Montréal. Desrosiers de son côté semble estimer le travail de l'auteure d'*Autour de la maison*, et communique avec ferveur cet enthousiasme dans ses lettres à Georges Monarque. Ce dernier joue les intermédiaires, se fait le messager des curiosités et des requêtes de l'une et de l'autre. Aussi, il est probable que ce soit Monarque qui, sur la demande de Le Normand, intercède auprès de Desrosiers afin qu'il écrive la critique élogieuse du recueil *Couleur du temps*. En un mot, il dynamise la création d'un triangle amoureux duquel il sera toutefois bientôt exclu :

*Vous me parlez de Léo-Paul, écrivain déjà illustre et cité un peu partout dans nos revues même modernes. Non seulement je vous... permets (?) mais je vous encourage à entrer de plus en plus dans son intimité et je vous en remercie aussi*¹⁶.

Ce «manège à trois» se maintient durant le séjour de Le Normand à Paris, alors que Desrosiers, après avoir avoué ses sentiments à la journaliste, se résigne à ne plus lui écrire. De retour au Canada, la journaliste reprend contact avec le «pessimiste» Léo-Paul. Si l'amitié préside aux échanges à l'été et à l'automne 1921, la rupture avec Monarque reconfigure les attentes de l'épistolière qui, en l'espace de quelques jours, déporte ses attentes vers Léo-Paul Desrosiers. Celui qu'elle appelait ainsi son «frère» – Desrosiers rejoint en 1920 l'équipe du *Devoir* – devient son «cher doux ami», puis son «Lord and Master» à la fin de l'année 1921.

16 Georges Monarque, «Lettre à Michelle Le Normand», 29 juin 1920, BAnQ-M, MSSo26.

L'escalade des sentiments entre Le Normand et Desrosiers est imputable au désespoir dans lequel se trouve l'écrivaine aux prises avec un amant inconstant et absent dont elle attend les lettres. Palliant à cette impatience, Léo-Paul Desrosiers lui écrit quotidiennement, s'intéresse à sa vie, rit de bon cœur dans chaque lettre, tout en n'hésitant pas à révéler ses sentiments à la jeune femme. Coup de foudre, vraiment ? Plutôt ouverture progressive et réciproque d'un territoire commun où s'enchâssent les ambitions littéraires, les espoirs, les fantasmes et surtout, les codes du discours amoureux. Entre les premiers contacts badins, à l'été 1920, et la fébrilité des derniers préparatifs entourant le mariage en 1922, les lettres présentées ici font état d'une évolution complexe des rapports de force entre Michelle Le Normand et Léo-Paul Desrosiers. L'un des intérêts de cette correspondance tient justement à ce dévoilement d'une relation parfois instable, mais constamment marquée du signe du «don»¹⁷. Les épistoliers modèlent leur image et leur action afin de plaire à l'autre, ils offrent leurs services et témoignent de leur bienveillance à l'égard des projets du ou de la destinataire. Cette apparente symbiose entre Le Normand et Desrosiers est le fruit d'une négociation patiente qu'induit le médium épistolaire. Il est en tout cas évident que la correspondance participe activement à la mise en place d'une relation de confiance et de reconnaissance. Confiance, puisque Le

17 À l'instar de ce que Michel Lacroix écrit à propos de la correspondance entre Desrosiers, Le Normand et Henri Pourrat en France : Michel Lacroix, «À la fortune des lettres», dans Henri Pourrat, Michelle Le Normand et Léo-Paul Desrosiers, *Des «amitiés paysannes» à la NRF. Correspondance, 1933-1959*, Québec, Nota Bene, 2010, p. 9.

Normand s'épanche toujours un peu plus dans ses lettres, particulièrement au sujet de ses déceptions sentimentales. Reconnaissance, dans le sens où, malgré les différences de caractères, les deux épistoliers conçoivent un terrain d'entente autour de la littérature. Il mentionne un projet de revue, elle souhaite y participer ; elle travaille avec acharnement sur son roman, il veut la lire et lui donner son avis. La résistance de Le Normand aux avances de Desrosiers, puis l'éclosion rapide et surprenante d'un amour qui déborde du cadre de la lettre tiennent de fait à l'investissement de l'écriture épistolaire, creuset d'une amitié et d'une intimité particulières qui constitueront le socle du couple.

Surprenante à plus d'un titre, la correspondance présentée ici est une fenêtre ouverte sur les aspirations d'une femme de lettres du tournant des années 1920. Michelle Le Normand s'y révèle fine stratège, jouant presque le rôle de *mentore* pour son futur époux. En janvier 1922, alors que Desrosiers entend publier son recueil de nouvelles *Âmes et paysages* aux éditions de *l'Action française*, sa fiancée le convainc de se rétracter et d'envisager le service d'édition du *Devoir*. Un peu auparavant, le 12 décembre 1921, Le Normand tenait déjà un discours similaire, dispensant ses propres recommandations avec autorité : «Je reviens à votre roman. Finissez-le. Publiez-le. Mais ne le donnez pas à *l'Action Française* ; faites-le imprimer au *Devoir*, puisque vous êtes de la maison on s'arrange bien. Mais faites les ventes vous-même». Apparaît en filigrane la future femme d'affaires de la maison Desrosiers, sorte d'*impresario* de son mari auprès du *Devoir* et de Omer Héroux en 1922, et qui multipliera les lettres dans l'entre-deux-guerres pour faire vendre les œuvres du couple. Apparaît également l'image

d'une femme qui entrevoit la littérature comme un fonds de commerce, évoquant le 26 février 1922 le «capital en volumes» que représente *Autour de la maison* pour l'économie du couple à venir. Cette posture ne se restreint pas seulement à l'écriture et à l'édition, puisque le pragmatisme de Michelle Le Normand s'étend à toutes les sphères d'activité. Alors qu'elle s'affaire à préparer les derniers détails du mariage, elle prévient Desrosiers le 16 mai 1922 : «Écris à ton notaire pour le contrat. Pense à tout le reste pendant que j'invoque saint Antoine. S'il nous envoyait un petit héritage – rien que \$500 – ça serait assez ?». Par-delà le cynisme d'un tel vœu, Le Normand fait montre d'une perspicacité et d'une autorité qui contraste avec les représentations entourant le rôle des femmes dans l'espace public et privé. Dans ses lettres, elle téléguidé à distance Desrosiers lorsque vient le temps de trouver un appartement à Ottawa, en mars 1922. Cette «prévoyance» dont elle semble s'enorgueillir recompose les rapports de force entre les futurs époux, permettant ainsi à l'écrivaine de dominer, par son discours et par ses actes, son «cher pessimiste le Grand» (18 novembre 1920).

On ne saurait cependant voir en Michelle Le Normand une féministe de la première heure, bien au contraire. À l'instar de son œuvre marquée du double sceau du conformisme et de la modernité, cette tension entre affirmation de soi, et obéissance au futur époux ainsi qu'au modèle canonique du mariage traverse les lettres : «Je veux que nous soyons mari et femme dans la tradition, et que nous ayons une famille et un foyer qui seront modernes d'apparence, mais sains comme ceux des anciens l'étaient, ceux pour qui le bon Dieu était le premier maître du monde»,

espère-t-elle le 25 janvier 1922. Il faut dire qu'en toile de fond, les mouvements féministes des années 1910 et 1920 suscitent chez les élites politiques, cléricales et médicales la renaissance d'un discours prescriptif qui réduit les femmes à leur rôle de mère et d'épouse soumise. Alexandre Taschereau, premier ministre de la province et contemporain de la correspondance, traduit bien ce retour en force du mythe de la mère canadienne-française, maîtresse de l'espace privé : «Mesdames, vous êtes reines de vos foyers ; faites que les familles de demain ressemblent à celles d'hier [...]»¹⁸. Ces encouragements à perpétuer les modèles sociaux traditionnels se répercutent dans la correspondance. Le sujet de la famille à construire et des enfants à avoir est abordé ponctuellement. Mais c'est surtout le thème de la soumission au mari qui revient de façon régulière. Michelle Le Normand appelle son fiancé «mon beau tyran», évoque la «cage» qui sera la sienne pour le reste de sa vie, et redoute comme elle attend la violence de Desrosiers. Ainsi, dans la lettre du 9 janvier 1922 : «Ce soir, en rentrant, j'ai rencontré une madame qui avait un *black eye*, et j'ai pensé : "Voilà comment je serai quand je serai mariée !" Car il faut m'attendre à toutes les férocités de votre part, n'est-ce pas ? À des coups de poing, au moins ?». Par-delà cette violence qui fait écho à une réalité sociale présente au début du xx^e siècle, Michelle Le Normand, bien que pétrie par les codes sociaux et culturels de son époque, tente encore de négocier le statut qui sera le sien dans la famille Desrosiers. Soumise aux impératifs de la maternité et de la conjugalité, elle n'en demeure pas moins portée sur la chose littéraire,

18 Alexandre Taschereau, «De l'influence de la femme sur nos destinées nationales», *La Bonne parole*, vol. 9, n° 5, mai 1921, p. 7.

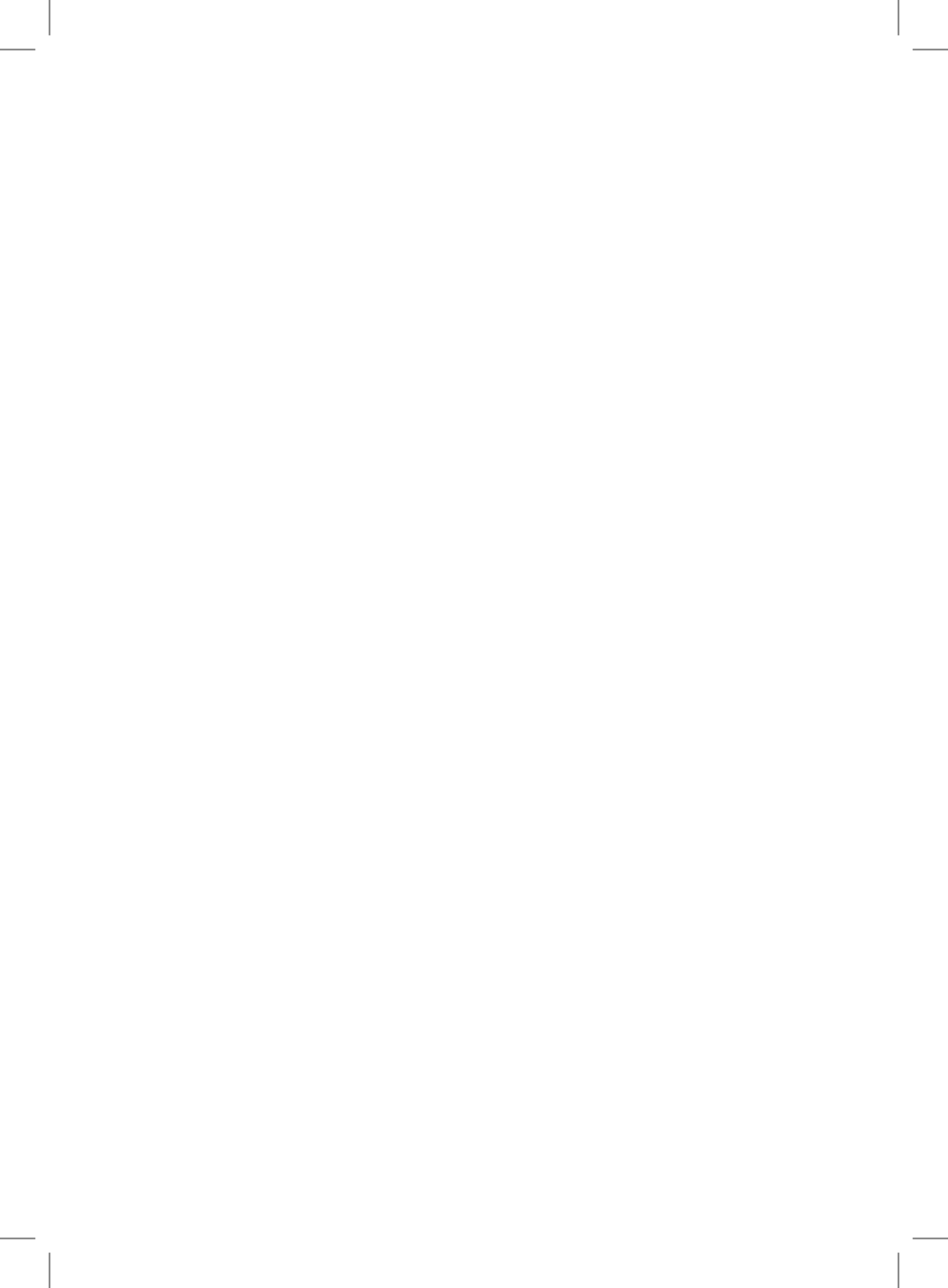
et esquisse dans ses lettres la vie espérée qu'elle entend mener une fois mariée : «Nous écrivons beaucoup et nous nous aimerons». Ce vœu formulé le 16 mai 1922 synthétise, mieux que tout, les tensions, les déchirements et les ambivalences qui jalonnent le parcours de l'écrivaine jusque dans les années 1960¹⁹.

En somme, truffée de détails, d'émotions et de potins, la correspondance de Michelle Le Normand à Léo-Paul Desrosiers aborde le quotidien d'une jeune Canadienne française au seuil de sa vie de «reine du foyer» et d'«épouse d'écrivain». Toute personne entreprenant la lecture de cette relation épistolaire fera un saut dans le temps : elle arpentera les magasins montréalais à la recherche d'une alliance, et assistera à la préparation du fameux trousseau de mariage ; elle renouera avec les réseaux littéraires influents des années 1920, et entrera par la coulisse dans la rédaction du journal *Le Devoir* ; enfin, elle scrutera les efforts déployés par une écrivaine dont on commence enfin à mesurer l'ampleur des pratiques discursives et l'importance et la singularité du parcours. Guidée par les précieuses annotations de Georges Aubin, elle pénétrera dans une intimité inédite où se juxtaposent et s'entremêlent plaisanteries et cabotinage, confessions larmoyantes et conversations mondaines, projets collectifs et individuels. Elle pardonnera volontiers le conservatisme ambigu ainsi que quelques élans de bigoterie, typiques de l'époque et du milieu socioculturel dans lequel évolue notre romancière.

19 Pour prendre la mesure de cette tension, il convient de lire le chapitre qu'accorde Patricia Smart au journal intime de Michelle Le Normand dans : *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, p. 257-274.

Car cette correspondance sous tension, charnière à plus d'un titre pour ses deux protagonistes, ne figure pas seulement – loin de là ! – un répertoire de noms, de rites sociaux, d'informations et d'artefacts issus d'un passé qu'il faudrait à tout prix saisir. Au contraire, les jeux et délices de l'écriture épistolaire, le récit que (se) fait Michelle Le Normand d'elle-même et de sa vie sentimentale, les plaidoyers enthousiastes procurent un plaisir sincère de lecture qui dépasse, de loin, la seule fonction documentaire de ces lettres. «Je me mets à l'œuvre. Je me suis fait la plume en vous écrivant», consigne l'épistolière le 12 novembre 1921. La boucle est bouclée, le romancier devient auxiliaire, relégué à l'ombre de la grande femme et de la littérature.

Adrien Rannaud



À toi,
de tout cœur





Montréal, le 1^{er} juin 1920

Télépathie, voilà bien de tes coups! Dimanche soir, à six heures, passant en train, sur Saint-Denis, j'ai cru vous voir avec trois ou quatre copains, sur un banc du Carré Saint-Louis. Mais celui qui vous ressemblait riait à se tordre, et si gaiement que j'en ai ri toute seule, mais en me disant : Ce n'est pas Léo-Paul Desrosiers, il ne doit pas être capable de rire de si bon cœur! Et hier, en furetant dans mon secrétaire, je retrouve une de vos lettres et la relis. Et, ce matin, j'étais à la machine à coudre et, tout à l'enthousiasme du moment, je ne pensais pas au facteur, quand on m'apporte votre écriture.

Je ne comprends pas bien la part que j'ai eue dans votre changement, mais je suis contente puisque ce changement est un mieux, et si je m'empresse de vous répondre, c'est pour vous promettre de ne pas oublier de prier pour vous. D'ailleurs, hier encore, avant votre demande, par hasard, en faisant mon chemin de croix, en passant devant saint Antoine, je lui ai jeté un mot pour vos cahiers perdus. Voyez ma persévérance sans pareille. S'ils sont retrouvables, il vous les enverra un bon jour, peut-être dans douze matins, à sa fête et à la mienne.

Et voilà. Non, je n'avais pas trouvé même dans votre pessimisme de quoi vous moins estimer. Ne

revenez plus sur cette idée-là. Quand l'aviez-vous eue? À propos de ma lettre sur votre article où votre petite jeune fille devait attendre tant de mal de la vie! Cette pauvre vie, on l'accable et on s'accable en même temps qu'elle. Nous sommes fous, moi avec les autres. En ce moment, je suis toute à la pensée des examens en droit qui se passent et qui pourraient bien encore blesser quelqu'un que j'aime¹. Et, m'écouter, je m'en ferais et n'aurais pas grand soleil sur la figure. Pourtant, j'aurais tort de m'écouter : d'une façon ou d'une autre, ce qui arrivera sera le mieux, parce que j'ai prié pour qu'il en soit ainsi. À ce compte-là, on doit se réjouir, même du malheur, certain!

Croyez-moi si vous voulez, et n' imaginez pas cependant que les désappointements me font rire. Quand je suis bien seule, bien seule, je pleure même des fois; et j'ai toujours envie de frapper du pied ou d'arracher des boutons à mes robes. J'en ai un caractère!

C'est égal. J'aime que vous m'ayez demandé de prier pour vous. Demain, mercredi, je passerai une grande heure à la chapelle de Marie-Réparatrice², et je ne prierai que pour vous et pour Georges, mon étrange ami Georges.

Vous ne m'avez pas donné votre adresse. Alors j'envoie ma lettre à Berthier³ et elle courra après vous. Je lui souhaite bon voyage, et d'éclaircir vos lunettes, si elles en ont besoin. Et puis, je ne croirai jamais que vous avez été canaille, même quelques fois. Je ne crois jamais de mal des gens que j'estime, que si je vois de mes propres yeux. Cela m'a déjà amenée à un désappointement, rien qu'un, et encore il ne m'affectait pas le cœur spécialement. Mais je suis convaincue que le

deuxième désappointement ne viendra pas de vous; surtout si ce qui n'allait pas va mieux.

Amitié, et croyez à mon souvenir dans mes dévotions, puisque vous y croyez.

Michelle Le N.



Le 7 juin [1920], lundi

J'ai attendu je ne sais quoi pour maller ma lettre. Renvoyez-moi mes lunettes bleues! Je les ai perdues aujourd'hui, avec les journaux. Georges ne m'a pas donné signe de vie depuis quinze jours, les nouvelles ne ressemblent à rien de bon et l'orgueilleux homme va encore sûrement se retirer de ma vie, pour ne pas nuire à mon avenir!

Moi, je l'aime, j'aimerais mieux qu'il m'aime encore. Voyez, je répons à vos confidences par d'autres confidences.

Étiez-vous à Montréal, vous aussi, pour la licence, ou si vous l'avez déjà? Si par hasard tous les deux avez été refusés, je vais croire que le bon Dieu ne veut pas que d'aussi honnêtes hommes fassent des avocats, parce que c'est une profession trop dangereuse!

J'ai tant prié, si vous saviez comme j'ai prié, et ces derniers jours, pour vous deux, autant pour l'un que pour l'autre. Mais ce soir, j'ai peine à admettre, le cœur

confiant, ce qui doit être la volonté de Dieu. Demain, je me remettraï probablement, et serai meilleure et plus forte.

Bonsoir. Ne retombez pas cependant dans votre pessimisme. Tout cela passe, il faut bien souffrir pour valoir.

Je vous renvoie beaucoup d'amitié.

Michelle Le N.

Montréal, le 17 juin 1920

Non, je ne vous en veux pas, mais votre lettre, ce matin, me fait bien plaisir. J'ai pensé que vous aviez reperdu vos lunettes et que vous aviez honte de me le dire, et que vous étiez trop sincère pour m'écrire sans me le dire. Enfin, vous voyez que j'ai beaucoup d'imagination, et vous l'avez encore plus constaté par le fait des examens pour la licence.

J'en ris encore de moi, mais en accusant Georges. Avouez avec moi contre lui que c'est sa très grande faute : il devait me renseigner et ne pas faire le mort si longtemps. Depuis qu'il m'a écrit et appris votre entrée à *mon* journal, je vous cherchais sans savoir ce que vous y faisiez. Sur de faibles indications, je vous ai baptisé Jean Mérolles⁴. Me suis-je trompée? C'est possible.

Je les connais, allez, les salaires fabuleusement modiques de ce coin-là. Je me suis grassement dédommagée cette année en voyageant à leurs frais, et presque trop souvent. Là, j'apprends qu'après un dernier passeport pour Matapédia, je n'en aurai plus. Je pense

que j'en vais, de dépit, sortir de mon caractère et les menacer de les lâcher.

Ils sont pauvres et j'ai pitié d'eux. Mais moi aussi je suis pauvre et je n'ai pas pitié de moi. C'est égal. Je suis de fort bonne humeur, jusqu'à la prochaine dégringolade.

Moi aussi, je les connais les 500 pieds dans le vide, et dans un vide du plus noir. C'est affreux. Quand j'en remonte, j'ai peine à croire que pour si peu de chose, le plus souvent, j'ai pu tant me décourager. Mais, pour moi, c'est la journée d'exception, cet état-là, et je n'y reste jamais vingt-quatre heures consécutives. Alors, je continue à prier pour vous, c'est entendu.

Je pars pour Sorel ce soir. C'est mon annuelle visite d'adieu à mes cousines avant le départ pour Percé. Je suis doublement contente d'avoir à la faire, cette visite.

Mon roman! Il dort depuis trois semaines. La chaleur me rend paresseuse, et le temps m'a manqué. Et puis, au *Devoir*, on n'a aucune pitié pour moi maintenant, et j'ai un trois pages chaque semaine. Il ne reste aucun goût pour le pauvre roman. À Percé, je le reprendrai, mais même s'il était à peu près fini à l'automne, je ne me hâterais pas. Le public n'est pas pressé; moi non plus.

Bonjour. Bonne humeur et amitié.

Michelle Le N.

Percé, 26 août 1920

Dans une lettre, ce monstre de Georges m'a donné votre adresse et m'a dit cependant que vous ne vouliez plus avoir aucun rapport avec moi, parce que mon roman n'avancé pas et que vous l'engagiez même à agir de la sorte⁵. Est-ce vrai?

Si ça l'est, vous êtes un traître, vous êtes deux traîtres, deux bonshommes dépourvus de charité chrétienne, et je finirai par ne plus vous aimer et, de désespoir, par abandonner la plume. Cela vous arrangerait bien, avec l'ambition que vous faites reposer sur ma tête.

En tous cas, si je manque à ma tâche, vous ne manquerez pas à la vôtre. J'ai beaucoup aimé votre *Charivari*⁶, et je vous vois devenu grand journaliste, avec des sentiments de petite sœur. Continuez. La tâche est-elle bien absorbante? Vous laisse-t-elle le loisir de penser à autre chose? Vous permettra-t-elle de m'écrire si je vous demande un mot?

Vous pourriez m'écrire quelques bêtises, au sujet de ma paresse qui paraît en mériter. J'ai formidablement travaillé tout juillet. Tout août, je n'ai rien fait, ayant été amenée chez les Dubuc⁷, à Chandler, où j'ai coulé des jours de millionnaire.

Le pire, c'est qu'après cinq jours ici, j'y retourne finir la saison jusqu'au 15 septembre à peu près. La maison ne se prête pas au recueillement. Je remets mes œuvres et vais faire provision d'observation. Georges et vous me mépriserez. Ça ne m'est pas égal, mais je m'y soumetts.

J'ai eu beaucoup de peine de la nouvelle épreuve de Georges. J'en souffre presque plus que lui. Et il prend de grands airs... fermes, pour me consoler. Ce n'est pas un mal. J'ai besoin de me blinder moi aussi. J'en arriverai peut-être à me redonner tout entière à l'œuvre littéraire.

Pour commencer, je partirai probablement pour l'Europe en décembre ou janvier. C'est un problème presque réglé. Ça mâttera sûrement ma sensibilité et sentimentalité en émoi.

Bonjour. Je vous souhaite beaucoup de succès en tout. Amitiés.

Michelle

Adressez : Villa-Marie⁸ sur mer, Chandler, Gaspésie.



Villa-Marie sur mer
Chandler, le 3 sept. 1920

Mon frère,

Hier soir, en arrivant au bureau de poste, j'aurais été désappointé de ne pas avoir votre lettre tant j'étais certaine que vous manqueriez à votre promesse, si toutefois vous en aviez fait une.

J'ai commencé à vous lire en chemin, en auto, en me penchant vers la toute petite lumière qui éclairait

le tonneau. Ce matin, au moins, je vous réponds sans avoir d'injures à vous dire. Le paysage d'où je vous écris est d'ailleurs de nature à adoucir le caractère. Je suis dehors, assise au soleil, dans un coin de véranda et j'ai la mer pour horizon et le chant des vagues comme musique. Après trois jours de temps gris, le ciel s'est merveilleusement lavé, et c'est beau, grand journaliste, c'est beau!

Je profite de ma chance, avec un peu de négligence littéraire, mais comme ce n'est guère ma faute, je n'en ai pas de remords. Si ma jeunesse se passe sans le roman... ma vieillesse vous le donnera plus mûri et mieux au point. Patience! En attendant, aurais-je eu raison de sacrifier pour lui ce séjour à Villa-Marie, dans un véritable décor de rêve, et dans la plus charmante société?

Mais Villa-Marie est plus riche en moments de solitude. Nous sommes en ce moment six jeunes filles et deux jeunes couples en pleine lune de miel. Des enfants et deux femmes exquis, que je prends pour modèles et dont je voudrais avoir les vertus, à quarante ans.

Je ne devrais peut-être pas vous écrire, si vous êtes assez occupé pour que je vous dérange. Ce doit être affreux, tant d'articles à faire, et si sérieux, pour un petit frère! Quel genre de vie devez-vous faire! De l'étude sans cesse et point d'amusements? Ce matin, j'ai pensé à prier pour vous à la messe. Nous avons la petite chapelle à côté de la maison, et le bon Dieu à toute heure du jour. Je l'achale à lui demander des grâces. Il m'a bien fait de la peine en permettant que Georges ne réussisse pas, et j'attends qu'il me dise pourquoi Il

l'éprouve ainsi; et nous verrons un jour probablement.

Irai-je en Europe? J'aimerais cela, mais je ne me fais pas à l'avance trop de joies, puisque ça peut r'virer en queue de poisson. Enfin, les perspectives paraissent bonnes.

Je pense à mon roman, sans y retoucher. Dimanche, je l'ai relu et trouvé plein de défauts, de fadeurs, mal écrit et pas à mon goût. J'en ai peut-être pour dix ans. Si, après cela, vous êtes encore assez imprudent pour jurer ne pas m'écrire avant publication, à votre goût! Mais ce serait d'un mauvais frère.

Je reste ici jusqu'au 15. Encore deux semaines de grand air, de soleil, de bain de mer, de beauté. Je suis contente. J'en remercie le ciel,

Je ne sais pas si *Le Devoir* en est aussi ravi. Je les sers des fois mal.

Bonjour. Bon courage. Amitiés.

L'amie Michelle

Le 26 sept. 1920
819 de St-Vallier⁹
Montréal

Avez-vous rejuré de ne plus jamais m'écrire, ou si vous êtes trop pris par votre grand journalisme? Que je vous plains d'avoir à parler de tant de choses sérieuses et des fois peut-être ennuyeuses en elles-mêmes. Je plains toujours les hommes des sujets qu'ils ont à traiter ou à penser; mais, comme les hommes nous

plaignent de leur côté, pour nos tâches et nos soucis, nous sommes quittes, moi et eux.

Vous aussi, vous l'êtes avec moi, même si je vous écris en réclamant. J'aime que vous m'écriviez, mais je vous défends de le faire même une fois par année, si cela peut nuire à votre travail.

Je voulais vous annoncer que je m'en vais en Europe. Je serai peut-être en mer dans quinze jours. C'est incroyable. Je l'annonce sans le croire, et je ne le croirai que lorsque je serai en chemin.

En attendant, je ne suis pas trop enthousiaste, et comme j'ai la grippe depuis presque mon retour de la Gaspésie, et que j'ai le cerveau en feu, cela m'aide à ne pas être emballée.

Ces jours-ci, je n'ai pas très beau caractère; j'ai chaud et je tousse. Et il faut que j'écrive. Les typos m'ont massacré mon dernier article et j'ai vu un pauvre arbre rouge se faire appeler deux fois le *rougé*. L'Europe va-t-elle renouveler mon talent? Je suis désolée de tous mes pauvres articles. J'en ai du dédain et je me reposerais volontiers un an d'en écrire. Mais je ne suis pas assez riche. C'est le mal de bien du monde. Je bavasse. J'ai passé un dimanche exceptionnel : lu, depuis la messe du matin jusqu'à ce soir, 9 heures. Et sans grand projet, à part certaines leçons tirées de l'histoire de *Madeleine de Glapion, demoiselle de St-Cyr*¹⁰.

En fait d'histoire du Canada, qu'aimez-vous le mieux et qu'apprenez-vous? Moi, je n'ai lu que Ferland¹¹, et le premier volume du gros Garneau¹² qui ne m'est pas resté dans la tête.

Bonsoir. Soyez toujours l'ami de Georges, et remonte-le sans qu'il s'en aperçoive. Il est trop orgueilleux pour jamais laisser paraître qu'il en a besoin.

Michelle



Le samedi 2 oct. 1920

Le petit truc à mon égard n'est rien moins qu'infâme. Et je vous appellerais de nouveau monstre, si je n'avais peur qu'à force de le donner, ce qualificatif perde de sa force et devienne banal.

Je suis la victime de tous ceux que j'aime le mieux, avec ce petit truc. Vous êtes le premier à me l'avouer, mais tous les gens qui jouissent de mon amitié pensent à un moment donné sortir des liasses et dire : J'ai plus de lettres qu'elle, qu'elle n'en a de moi!

Dieu qu'il faut donc se défier de tout en ce bas monde, même des honnêtes gens comme vous!

Georges s'inquiétait de vous dans sa dernière¹³. Avez-vous joué avec lui également? Je lui ai répondu en lui apprenant ce qui était : que ma dernière lettre n'avait pas eu de rétorque, et que justement je venais de vous relancer.

Oui, je suis chanceuse. Il paraît que je suis chanceuse, et j'en remercie vivement le ciel, cinquante fois par jour. Je pars le 20. Je resterai six mois probablement.

Je lis les villes d'art célèbres, et j'essaie de faire de moi une érudite. Je n'en serai jamais. Et l'on a beau me dire que Paris me changera, je n'en crois rien et je ne veux pas. Quand je ne veux pas, d'habitude ça compte.

Vous m'écrirez là-bas, voulez-vous? Au cas où d'ici au 20 vous remettiez en jeu votre infâme truc, je vous demande d'adresser après, au moins un petit mot à 17 boulevard des Capucines a/s du Commissariat canadien à Paris¹⁴. Je serai si contente, en entrant là-bas, de trouver la bienvenue de lettres et d'amitiés de chez nous. Je me recommande à tous. Quoique je ne sois guère en général ennuyeuse, j'ai peur de l'être là-bas, et d'avoir tout de suite, en y mettant le pied, le mal du pays.

J'emporte mon roman et compte y travailler. Que cette pensée vous amuse!

Ferland, y a-t-il plusieurs histoires de l'abbé Ferland, ou une seule, en deux volumes de 600 à 700 pages, pas des volumes lourds? C'est celle-là que j'ai lue, et jusqu'au bout, et même, vers la fin, relue. Et je l'aimais. Et vous devez vous tromper, elle ne m'a pas endormie. Elle a même réveillé en moi certaines salutaires pensées.

Mais c'est avec le premier volume de Garneau, édition de luxe et annotée sans bon sens, que j'ai péri! Ah! et je m'étais promis de me rendre au bout; et pour exercer ma volonté, je m'y suis rendue. Résultat : il ne m'en est rien, rien, rien resté! Et tout ce temps perdu!

Parkman¹⁵ : est-ce énorme ou un livre raisonnable? Ou 20 livres, ou quoi?

J'ai bien ri en lisant que vous montez la garde, assis sur le coffre qui renferme votre vie. Ça ne peut pas être

plus clair, et ça ressemble à votre écriture. J'adorerais être ainsi capable de fermer mes portes. Je regrette souvent de les avoir ouvertes, et j'ai grand besoin de les ouvrir. Avec ça que dans le journal je me vends, et les plus étranges soupçonnent ce qui passe autour de moi et en moi.

Par ma fenêtre, je vois quatre grands peupliers sur la rue Saint-Denis; et le vent d'automne les tord à ce moment, les secoue tellement que je cesse de vous écrire pour les regarder.

C'est bien l'automne. Je n'en serais pas plus émue que d'une autre saison, mais je sais que d'ici à l'hiver, d'ici à des mois je passerai mon temps à composer mes jours de l'an dernier et ceux de cette année. C'est si étrange, les surprises, les changements et tout. Je ne sais pas si c'est une illusion, mais j'ai l'idée que ma vie est assez extraordinaire et que j'aurai marché dans ma jeunesse comme pas une en allant d'imprévu en imprévu, de petites chances à grandes chances; si je repasse les cinq ou six dernières années. Tous les chemins parcourus me paraissent providentiels, et juste ce qu'il fallait qu'ils soient pour que je me développe et monte. Tout a été imprévu, et cependant logique; et après chaque événement accompli, je vois ce que je bon Dieu voulait, et pourquoi il l'a permis.

Et, sachant cela, je suis assez sotte pour avoir peur de demain, redouter que le Ciel m'arrache ce qu'il paraît me promettre. Et pour être un peu triste plus souvent que nécessaire.

Bon, c'est évident que je ne suis pas assise sur mon coffre.

Je me sauve. Transposez toutes les histoires du Canada et je les apprendrai en vous lisant. Je vous envoie mille amitiés, malgré votre infamie, et je prie un peu pour vous.

Amicalement.

Michelle

Le 8 oct. 1920
819 de St-Vallier
Montréal

Je pars mardi le 12 pour Québec, et mercredi par l'*Empress of Britain*¹⁶, le 13. Si vous saviez l'effet épouvantable que ça fait de partir pour l'Europe. J'en suis toute chavirée!

Je vous adresse un petit mot, pour vous dire des bêtises, si vous avez toujours l'idée de ne pas m'écrire là-bas. Moi qui n'ai hâte d'être rendue que pour trouver au Commissariat les pensées des amis fidèles! Je serai déçue probablement.

Je continue à trouver que je n'ai pas été héroïque en lisant Ferland. C'est vous qui avez dans la tête de me décerner des médailles.

Georges devait venir me voir au moins une fois. Mon départ avancé l'empêchera peut-être d'en avoir le temps. J'en aurai du chagrin, en dépit des consolations que la vie et l'*Empress* vont m'offrir. Écrivez-lui souvent, mais pas de ces jolis billets pessimistes à vous jeter à terre, comme j'en ai vu un, par hasard un jour. Dans celui-là, vous finissiez en disant : «À moins que tu ne

trouves sur ton chemin une jeune fille, etc.» pleine de qualités et de défauts, car je me souviens avoir trouvé bizarres deux ou trois des qualificatifs multipliés.

Et maintenant qu'il m'encourage à noyer mon sentiment pour lui dans l'Atlantique, et semble tout disposé à noyer le sien dans le fleuve, il est peut-être plus en danger de suivre les mauvais exemples, si vous lui en donnez de mauvais.

Surveillez-le puisque vous êtes son ami et tâchez donc de vous faire du bien l'un à l'autre.

Moi, je m'en vais, mais avec l'intention de ne rien noyer cependant. À Dieu va!

Je ne sais si je verrai Pierre Dupuy. J'aimerais assez ça. Sa Thérèse¹⁷ serait peut-être en peine de savoir que Paris nous voit se balader ensemble. Il est toujours mieux de ne pas même parler aux fiancés des autres. Enfin, je suivrai les circonstances.

Dans dix jours, j'y serai. Je n'en dors pas, et je ne sais si c'est de contentement ou d'inquiétude.

Bonjour. Si vous ne m'écrivez pas à 17 boulevard des Capucines, comme demandé, je serai fâchée pour la vie.

Et j'en veux long!
Amicalement.

Michelle



33 rue d'Assas, Paris VI^e
[18 novembre 1920]

Cher pessimiste Le Grand,

J'admire les données que vous m'exposez sur la *contraireuse* nature humaine, je m'incline devant vos roueries; puis je vous remercie bien sérieusement d'avoir écouté mes commandements et de m'avoir écrit. Promettez-moi aussi, je vous prie, de m'écrire assez souvent. Ce sera grande charité à me faire. Car enfin, si c'est un bonheur d'être à Paris, ça n'en est pas un d'être si loin. Je suis bêtement sensible. Si mes amis m'abandonnent ou me négligent le moindre-ment, je sais que j'aurai du chagrin.

Maintenant, vous voulez tout de suite savoir, je suppose, ce que je pense de Paris? Je l'avais tant regardé sur des cartes postales! Je m'y étais tant promenée d'avance, que je ne me sens pas du tout dans du nouveau. C'est extraordinaire, mais c'est comme ça. Pas d'étonnement, et une tranquillité sans pareille pour admirer. Je suis bien contente.

Je vais partout facilement, me débrouille en métro, en nord-sud et en autobus. Vais à pied de chez nous au Louvre. Ai déjà bien visité Notre-Dame, suis montée dans ses tours, voir Paris au soleil couchant; ai vu l'admirable vieille église de Saint-Germain-des-Prés, passé sous l'Arc de Triomphe, regardé un à un les étalages de diamants, rue de la Paix, suis restée l'âme inaltérable, sans envie! Visité tout le Musée du Luxembourg, rôdé dans les couloirs de la Sorbonne, etc. Et voilà une semaine et six heures seulement que je suis ici.

Ce matin, je suis allée à mon troisième cours de philosophie à l'Institut catholique. C'est à deux pas de ma demeure, de ma chambre d'étudiante. Le prof, est un monsieur [Georges] Pécoul. Comme je n'ai jamais fait de philosophie, cela m'intéresse.

J'espère que si vous répondez à ma lettre du «bord», votre lettre se rendra, malgré le changement d'adresse. Je ne suis restée qu'une demi-journée rue Notre-Dame-des-Champs où il n'y avait pas ce qui me convenait.

J'ai vu quelques Canadiens. Hier, suis allée prendre le thé à Passy, chez madame Préfontaine¹⁸, une Montréalaise que j'aime bien.

Tout va bien. Mais je ne m'aperçois guère déjà que je suis plus fine. Et je ne sais pas si vraiment je serai une merveille à mon retour. Tout ce que je vois me fait apprécier chez nous, quoique nous soyons moins *monumentaux* et moins loin dans les siècles des siècles.

Bonjour. Soyez fin. Écrivez-en un long. Je vous assure de beaucoup de mon amitié.

Michelle

33 rue d'Assas
À Paris (6^e)
Le 8 déc. 1920

Non, ce ne sera pas moi qui cesserai de vous écrire. Ne me répondez pas, puisque vous ne voulez plus ou ne pouvez plus. Mais moi, je réponds. C'est plus fort que moi. Que vous êtes compliqué! Je n'aurais pas de peine à garder un secret que je ne comprends pas au juste,

mais j'ai du chagrin que vous me demandiez de cesser une correspondance qui me plaisait, à laquelle je tenais. Et je ne devine pas bien ce qui se passe chez vous, sous votre front. Et sans bien deviner que je ne trouve pas que vous avez raison de me défendre de vous écrire.

Vous êtes différent et vous vous ressemblez, Georges et vous. Il m'a déjà fait au début de nos relations cette demande de ne plus lui écrire que vous me faites aujourd'hui. Je n'ai pas écouté, comme je fais aujourd'hui avec vous. Ai-je eu tort ou raison? Je ne sais.

Mais, ce matin, à mon cours de philosophie, je n'ai pas entendu un mot de ce que me disait le prof. et n'ai fait qu'essayer de me débattre dans vos subtilités, et que conclure que j'étais bien *grayée* d'amis! Ils m'assurent de sentiments éternels, et ne veulent pas entendre parler de moi et veulent qu'à Paris je m'arrange toute seule, sans laisser déborder le trop-plein de mes impressions jusque chez eux, sans avoir ce plaisir de partager avec eux le bien de mon voyage et mes observations.

Non, ce ne doit pas être raisonnable. Georges, qui m'écrit tout de même une fois par cinq semaines peut-être, me disait dans sa dernière, reçue hier, que vous vouliez être ours et vous en aller dans les bois¹⁹! C'est donc vrai?

J'aime Paris. Mais j'aime infiniment mieux chez nous. Je dirais des énormités si j'étais sincère sur mes impressions. Je dirais qu'il me semble que l'on voit presque mieux dans les images des livres sur cette grande ville, que dans la ville même. Prenons pour exemple les détails des belles et vieilles églises : ils

sont nichés trop haut ou dans trop d'obscurité pour qu'on les voie vraiment en visitant. Il faudrait tout un système d'échelle et d'électricité pour en découvrir le vrai et profond caractère. Je suis contente d'être venue, contente d'y être. J'y éprouve certes des émotions parfois profondes. Mais ce n'est pas ce bel enthousiasme enlevant dont je suis capable, d'habitude, et qui chez nous me prend pour un coucher de soleil ou un beau jour d'hiver, ou tout!

Hier, ai visité Saint-Germain-l'Auxerrois. L'extérieur est extrêmement intéressant. L'intérieur aussi, mais moins extraordinairement quand on a déjà vu ici plusieurs églises gothiques, et puis toujours à cause de l'ombre qui a son charme mais empêche qu'on voie et admire ce qu'il y a de tableaux sur les murs. Avec le soleil du printemps, j'y verrai peut-être mieux.

Mais je grogne! C'est de votre faute, la faute à votre lettre. Car depuis une dizaine de jours j'étais restée tout à fait gaie et ravie. Je me suis habituée aux visages qui m'entonnent des airs de sainte Nitouche pour la plupart, et j'aime ma chambre, qui a un air bien modeste, mais classique des chambres d'étude à Paris. J'y passe mes avant-midi et mes soirées à lire et à écrire. Je n'avance pas encore beaucoup cependant.

Je vois beaucoup les Fernand Préfontaine²⁰, mari et femme. Lui (qui faisait partie du *Nigog*, mais sensé malgré ça) m'a fait l'autre jour un grand éloge de vous, sans savoir que je vous connaissais. Cela m'a fait grand plaisir. Dimanche soir, je rencontrerai chez eux votre confrère Pierre-J. Dupuy. Il y aura réunion de Canadiens.

L'automne est doux mais surtout boueux à Paris. J'aime mieux notre neige, et je la reverrai avec grande joie.

Quelles grâces voulez-vous que je demande pour vous, en visitant des églises nouvelles pour moi? Quelles grâces? J'en ai déjà demandé pour moi-même et pour mes parents et amis, des tas! Je suis épuisée et ne sais plus quoi demander. D'ailleurs, pour moi, vaut aussi bien n'avoir que celles qu'on voudra bien me donner, sans que je précise. Car on ne sait pas bien soi-même ce qu'il nous faut, et l'on demande des choses qui seraient un mal peut-être.

Ce matin, j'ai entendu la messe à la chapelle de la rue du Bac, chez les petites Sœurs des pauvres, où l'Immaculée Conception est apparue à Catherine Labourée, une pauvre Sœur. C'est pieux. Et j'aime à voir les Sœurs des pauvres avec leurs coiffes qui sont de véritables ailes blanches. Vous en avez vu sur des images? Leur tête est comme... une barque à voile!

Maintenant que j'ai fait à ma tête et vous ai écrit en dépit de votre supplication, je vous prie à mon tour de me pardonner, surtout si vraiment je vous fais mal, en voulant le contraire. Et je vous souhaite tout de suite un heureux Noël, un meilleur jour de l'An et une sainte année. Je prierai pour vous tous les jours.

Moi, je ne m'attends pas à passer un heureux Noël, et je redoute la tristesse du 1^{er} janvier. L'an dernier, début de cette année plutôt, je nageais en plein ravissement et - contraste amusant - si j'évoque du froid et de la neige, j'évoque du bonheur, de la gaieté.

Me revoyez-vous en berlot devant chez vous? Moi, je vous revois bien, et je suis bien fâchée d'être obligée de ne plus vous écrire.

Cependant, pardonnez-moi encore une fois si je vous comprends mal, si je vous fais souffrir, et si mon amitié n'a pas pour vous la douceur qu'elle devrait avoir. Pardonnez-moi de vous avoir écrit. Mais ne souffrez donc pas et soyez heureux.

Michelle



Paris, le 13 janvier 1921
33 rue d'Assas

Mon ami Léo-Paul,

Vous l'aurez une fois de plus, le plaisir de reconnaître, sur une enveloppe, mon écriture que vous aimez; je ne peux pas ne pas répondre à votre lettre. Mon silence vous serait plus dur à supporter que ne le sera la peine que peut-être toujours vous cause mon souvenir. Car on peut interpréter le silence de tant de façons et le remplir d'inquiétudes et de choses qu'il ne contient pas.

Comme vous m'avez émue et déconcertée! Comme il me flatte et m'idéalise votre muet sentiment qui a tenu et grandi avec les années; mais comme il m'afflige, comme j'aimerais mieux pouvoir continuer à être amicalement avec vous, que de savoir qu'ainsi je suis pour vous un chapitre de souffrance et un rêve déçu.

Vous en avez peut-être assez sans cela? Qui sait ce qui serait arrivé si vous aviez signé votre première lettre? De toutes celles qu'*Autour de la maison* m'a apportées, c'est donc pour cela que c'est celle qui m'a le plus remuée et attendrie. Et quand j'ai connu Georges, c'est de celle-là que je lui ai parlé, le questionnant en tous sens. Et c'était l'été à Sorel; sans cela, je la lui aurais montrée et il vous aurait reconnu et m'aurait appris qui vous étiez. Et – profond mystère des destinées – lui m'en avait aussi écrit une anonyme que j'avais à peine remarquée. Moi qui me moque parfois irrévérencieusement des sentiments compliqués des tragédies cornéliennes, comme j'ai tort! Une pareille situation de trois êtres se retrouve-t-elle ailleurs? Vous avez été là – entre nous – et c'est à vous que j'ai crié à cette époque, l'an dernier, mes confidences amoureuses; et, d'un autre côté, Georges n'allait-il pas parfois vous parler de moi? Ne vous avait-il pas mis en tiers dans nos amitiés?

Et, pendant ce temps-là, vous m'aimiez? Mais êtes-vous bien certain que vous m'aimiez? N'avez-vous pas une vie trop studieuse, trop renfermée, trop intellectuelle, et votre cœur s'en venge ainsi? Je vous imagine trop bien embarré dans le coffre que vous m'avez un soir décrit, et il me semble que c'est dangereux et affaiblissant. Trop seul, on se torture!

Ce que vous me dites de votre journalisme n'est pas sans me peiner aussi, parce que je pénètre par expérience cette souffrance qu'on a développée en vous, si l'on vous a dit en train de défaire la réputation que vous vous êtes faite. Comme ce souci m'a martyrisée!

Et comme on a tort d'en ajouter un pareil à votre tâche. Ce n'est pas vrai, d'abord. Il est certain qu'on ne demande pas à un artiste quotidien le fini que l'on donnerait à un conte, ou une page de critique. Mais je trouve au contraire que vos six mois de chronique ottawaise vous ont taillé votre place belle dans le journalisme. Seulement, j'imagine que ce n'est pas une vie, parce que c'est une tâche âpre et trop variée pour un jeune dont l'esprit se porte plus facilement sur des sujets littéraires. Et je regretterais qu'elle vous empêchât d'écrire des nouvelles dans le genre de votre «Charivari» de l'été dernier. Comment régler ce point? Ce sont des héritages qu'il nous faudrait à tous. Il faudra qu'en écrivant à M. Héroux²¹ je lui fasse repenser qu'il m'avait un jour dit de vous : «Nous méditons de l'envoyer en Europe!» L'exemple de la bonne humeur enthousiaste de votre ami Dupuy vous serait peut-être salutaire. Et cette liberté où vous seriez de travailler à votre goût, sans pain à gagner! Tout de même, au point de vue formation, faut-il se plaindre des périodes de vie trop laborieuses et trop dures? Ce sont celles qui nous profitent le plus. Combien de soirs j'ai regretté mon âme recueillie et éprouvée de mes premiers temps d'écrivain. Quand j'ai commencé, il y a cinq ans²², j'étais aux prises depuis quelques mois à peine avec ce cauchemar de ma vie à gagner, après avoir connu plus que l'aisance et plus que l'insouciance. Et maintenant que fortune et gens me gâtent à qui mieux mieux, il me paraît souvent – et j'en souffre – que je ne sais plus méditer comme en ce temps-là, et que je n'écris plus avec une ardeur aussi intense et religieuse.

La vie est difficile. J'ai pensé à vous plus souvent entre votre dernière lettre et celle que je reçois aujourd'hui. J'ai bien prié pour vous. Je prierai encore. Je vous garde mon souvenir bien affectueux, et quand vous voudrez m'écrire de nouveau, je trouve que vous le pourrez, pourvu que nous ne parlions pas du secret. Ce n'est pas être incorrect envers Georges, ni lui manquer. Et si vous saviez comme par ailleurs il veut m'envoyer à d'autres et me reproche ma fidélité même parfois, à cause de cette étape de préparation à la vie active qui s'éternise pour lui. Que nous nous tournions de son côté ou du vôtre, ou du mien, il y a de la souffrance chez tous, différente, mais peut-être aussi fertile en idées fixes et torturantes. Mes rêves ne se réaliseront pas plus sûrement que les vôtres, et si j'ai chanté quelques soirs un bonheur nouveau, il a vite chancelé dans les incertitudes d'un avenir hostile. En septembre dernier - ce sont aussi mes secrets que je vous résume - le héros de mon roman intime me redonnait ma parole et me disait même qu'il ne m'aimait plus de la même façon, pour que je reprenne ma liberté et mon pauvre cœur! Si je l'avais écouté, j'aurais couru tout de suite après un bon parti dédaigné précédemment, non pas à vrai dire dédaigné, mais découragé, faute de sentiment de ma part. Je n'en ai rien fait, et le bon Dieu est assez fin pour m'avoir envoyé à temps me changer les idées en Europe. Il sera assez fin pour arranger le reste aussi sans doute, et faire que moi aussi je me console, si Georges s'en va ailleurs, et si encore il ne réussit pas de nouveau.

Je voudrais bien qu'il soit fin pour vous également, le bon Dieu. Je vous mets dans mon livre de prières :

j'écrirai votre nom sur une des pages les plus relues. Et chaque matin je demanderai qu'on aille veiller sur vous et vous distribuer quelques petites joies et, un de ces bons matins, le bonheur. Il change de visage souvent, le bonheur, même dans une seule vie.

Bonsoir. Je ne vous ai guère parlé de Paris et j'aimerais à vous en parler, mais je ne peux plus noircir encore des pages, il faut que je vous quitte.

Je vous remercie de ce que vous m'aurez donné de vous. Mais la douceur de l'hommage ne vaut pas la peine qu'il vous cause. Et j'en souffre avec vous.

Que Dieu vous bénisse! Et je m'ennuierai de vos lettres. À ma façon je vous suis attachée.

Michelle

Paris, le 10 mars 1921
33 rue d'Assas

Ne dites pas à Georges pourquoi vous ne voulez plus m'écrire. Et pourquoi donc lui avoir laissé entendre que vous aviez brisé avec moi et lui avoir laissé le droit de m'interroger? Il eût été facile de faire passer l'absence de nouvelle sur votre négligence à me répondre, ou éluder ses questions s'il vous en a posé.

Je vous écris encore pour le plaisir de vous désobéir et pour vous assurer de ma discrétion, malgré l'épreuve qu'elle subira peut-être. Dans ma réponse à Georges, j'ai badiné sans rien dire. Il me parle toujours de vous parce qu'il vous aime.

Je suis contente qu'il soit avocat. Le serez-vous également un jour ou si vous dirigez décidément votre vie d'un autre côté?

Mais j'oublie que je ne dois rien vous demander, et que même je vous fais peut-être souffrir en revenant jusqu'à vous.

Pardonnez-moi. Je viens de me prononcer avec vous dans la politique de mon pays. Je suis toujours bien en retard pour lire les journaux et, comme je les reçois par sept ou huit, c'est plus qu'une tâche que de les parcourir.

Je vous souhaite maints succès dans tout ce que vous entreprendrez. Je regrette vos lettres et je regrette de savoir ce que vous m'avez dit, et j'aimerais ne plus y penser et continuer à être simplement comme avant avec vous.

J'ignore ce que la vie m'apportera, si elle me séparera de Georges ou m'en rapprochera, mais j'aimais le rôle que vous aviez, que je vous avais donné, que j'imaginai, et je nous revois souvent tous les trois, chez vous, au 2 janvier 1920, alors que j'avais sur le visage toute ma débordante joie intérieure. Comme auparavant vous m'avez écrit pour me recommander Georges, je supposais que vous étiez si content - en ami - de nous voir nous entendre.

N'ayez cependant aucune peine, tâchez d'être heureux, et je prie toujours amicalement pour vous.

Michelle



Hôtel Beau-Séjour
St-Jean-de-Luz
Ascenseur, électricité, téléphone 073

Le 21 avril 1921

J'ai attendu d'être dans ce beau paysage pour vous écrire. Mais comme d'habitude vous n'attendez peut-être rien de moi et ne voulez rien non plus. Je vous écris quand même parce que j'ai la tête dure et qu'il est entendu que je réponds toujours aux lettres que je reçois, quand elles viennent de gens qui m'intéressent, même quand les dites gens me défendent de répondre.

Il y a une chose que je voulais vous dire. Oui, j'ai pensé en effet comme l'héroïne de votre maison des poupées, mais comme vous n'êtes pas un vieux bonhomme, comme je souhaite que vous viviez longtemps, et comme il est fort possible que l'avenir me mette encore dans votre chemin, je voudrais que vous me promettiez de faire alors comme si vous ne m'aviez rien avoué, de vous sentir à l'aise avec moi. Les choses que je veux avoir l'air d'avoir oubliées, je les mets en moi dans des recoins si secrets que mes yeux n'en reflètent rien. Je ferai cela. D'ailleurs l'histoire est sûrement moins grave que dans votre maison de poupées que je ne connais pas. Je ne sais pas la jeunesse de votre ami. Votre ami n'est pas jaloux. Votre ami permet que je vous fasse une part de mon cœur. Votre ami voudrait que je continue à vous suivre, à vous écrire. Au fait, vous le connaissez encore plus que je ne le connais, cet ami, et vous êtes parfois son confident. Il

m'a dit même, dans sa dernière, qu'il vous avait écrit que je suis une grande petite folle²³. Est-ce vrai?

Je ne veux pas, dans ce cas-là, que vous le croyiez. Votre sentiment, s'il m'a fait un peu souffrir parce que je regretterais qu'il vous soit une peine, votre sentiment me flatte tellement! Il me semble que ce n'est pas moi que vous aimez tout à fait, mais une Michelle idéale, tout autre, meilleure, plus fine, plus jolie, plus sage. Et je voudrais rester pour vous cette image que vous vous êtes faite. Et vous serez peut-être cause que je tenterai plus volontairement, plus tenacement de m'améliorer.

Je suis à Saint-Jean-de-Luz depuis hier. Pour [que] quinze jours ou trois semaines follement avantageuses aient permis à une petite bougonne de mon espèce de venir voir tant de choses, me dépasse et me fait réfléchir et méditer.

En vous écrivant, je lève les yeux et j'ai des pics des Pyrénées espagnoles à admirer. Et, un peu plus tard, j'irai à Lourdes. Et je rentrerai chez nous, la tête immensément pleine de paysages. Que ferais-je de bon, de beau ensuite? Dites-le-moi donc. Pour moi, c'est une série de rêves qui continue. Qu'ai-je fait pour que le bon Dieu m'accorde de voir encore du pays – et du beau – pour qu'il m'accorde de respirer avec tant de bonheur la mer magnifique, quand, mon Dieu, je n'en demandais pas tant, je n'en attendais rien!

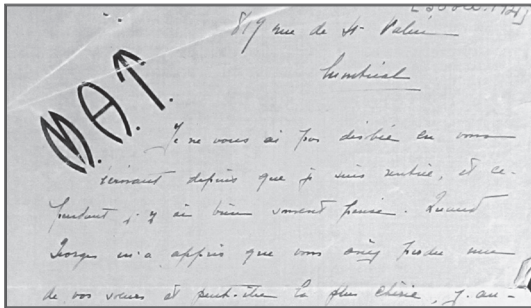
J'ai passé l'après-midi étendue sur la grève, à méditer sur mon extraordinaire vie de voyage. On a vu des gens riches voyager comme je voyage, mais que des occasions. Je voudrais le savoir et percer le mystère des trente ou quarante ans que je vivrai encore.

Je vous dis bonjour. Je vous redis que je prie pour vous et que je suis beaucoup votre amie.

Et je vous demande aussi d'écrire souvent à Georges. Il ne le dit pas, mais Sorel doit bien l'ennuyer. Vous êtes son meilleur ami, son unique véritable ami.

J'ai bien aimé la nouvelle du *Nationaliste* sur la petite pensionnaire²⁴...

Michelle



819 rue de St-Vallier
Montréal
[30 oct. 1921]²⁵

Je ne vous ai pas désobéi en vous écrivant depuis que je suis rentrée, et cependant j'y ai bien souvent pensé. Quand Georges m'a appris que vous aviez perdu une de vos sœurs et peut-être la plus chérie²⁶, j'aurais voulu venir vous dire tout de suite que je partageais votre peine et que je prierais un peu plus pour vous.

Je suis bien contente d'être revenue chez nous. Le retour au pays est peut-être ce qu'il y a de plus beau dans tout un voyage en Europe! Si vous saviez avec quelle ivresse je goûte le moindre de nos beaux jours d'automne! Un rien me rend heureuse, pourvu qu'il y ait du soleil.

C'est il y a huit jours seulement que j'ai revu votre ami Georges. J'avais beaucoup de griefs contre lui et il est parvenu à les abattre. Au fond, je crois qu'il est toujours le même et qu'il n'a pas plus changé à mon égard que j'ai moi-même changé.

Pensez-vous revenir sur votre décision et m'écrire encore? J'ai quelque chose à vous demander. Quand vous avez écrit un article sur Joyberte Soulange²⁷, vous a-t-elle écrit pour vous remercier? Une demoiselle que je connais comme le fond de ma poche se vante d'être cette Joyberte Soulange, et je la sais absolument incapable d'écrire aussi bien et aussi simplement surtout. Il y a un mystère à éclaircir. Comme j'ai horreur des... imposteurs, et que la personne en question a déjà agi très faussement – par inintelligence – envers moi, je veux méchamment la confondre s'il y a lieu de le faire.

J'ai bien honte d'avouer de pareils mauvais sentiments et de vouloir vous faire collaborer à une enquête de la sorte. Mais vous me pardonneriez peut-être et ne m'en aimerez pas moins. Au fond il n'y a qu'une question de justice.

Si elle vous a écrit et qu'elle a une écriture très prétentieuse, très fioriturée, avec des pleins en quantité, eh bien dans ce cas-là, c'est bien elle. Mais il y aurait alors encore un mystère à penser qu'elle serait capable d'écrire si bien!

Pour ne pas me mal juger, vous viendrez à Montréal la connaître, si l'occasion s'en présente, et vous verrez si j'avais raison de m'insurger.

De grâce ne voyez pas dans mon enquête une mesquine jalousie féminine. Je suis, je vous assure, au-dessus de ça. Écrivez-moi? Je suis toujours beaucoup, beaucoup votre amie.

Michelle

La Toussaint [1^{er} novembre] 1921
819 rue de St-Vallier
Montréal

Mon cher ami Léo-Paul,

Vous auriez dû écrire les huit pages, pendant que vous y étiez. Vous n'imaginez pas le plaisir que j'ai eu à revoir votre écriture. Je vous aime bien et j'ai du chagrin que la raison vous force à ne plus correspondre désormais. Et maintenant, pour notre histoire, écoutez bien.

Premièrement, j'arrive de l'église, de confession, et de faire des visites pour gagner des indulgences, ce qui me donne des scrupules pour attaquer ma *prochaine*. Car il se trouve que c'est précisément celle que vous croyez être Joyberte Soulanges, que j'ai soupçonnée de ne pas l'être! Si vous étiez ici, avec moi, de vive voix, je vous expliquerais bien à quoi tiennent mes soupçons. Je ne voudrais ni calomnier, ni médire, et cependant... je me suis embarquée dans une galère en commençant

chez vous cette enquête. Vous n'avez que peu vu Mlle P., et vous l'avez trouvée intelligente. Moi, j'ai subi sa compagnie pendant deux ans de cours à l'Université et à l'École d'enseignement supérieur. Il y a longtemps. J'avais 16 et 17 ans, et elle en avait un peu plus. C'est alors qu'elle m'a fait quelques jolis coups, et alors aussi qu'elle a – deux fois à ma connaissance – gratté soigneusement la note que le professeur lui avait mise, posé la punaise qui tenait les feuilles sur ce grattage, et falsifié une note plus honorable, qu'elle montrait ensuite le lendemain! Ce sont d'innocents petits faits qui me révoltèrent alors, parce que d'autres petits faits s'y raccrochaient. Un peu plus tard, il y eut autre chose. J'étais l'amie de sa sœur Georgette²⁸ qui, elle serait capable d'être Joyberte. Un peu plus tard encore, ce fut à mon tour d'être coupable. J'avais énormément souffert des méchancetés de la mère, que mes pauvres petits succès de Laval enrageaient. Nous eûmes le portrait d'une maniaque à faire. C'est son portrait qui m'est venu. Je croyais que seul le professeur le lirait et... j'arrivai première, on me lut en public, et j'ai cru que j'irais en prison! Après ça, je n'eus plus de relation.

Il y a un an et demi, nous nous sommes rencontrées à une retraite fermée. Elle a été gentille pour moi et j'ai trouvé qu'elle n'était pas méchante. Mais je vous demande pardon d'insister, je l'avais trouvée à ce moment-là aussi folle et aussi exaltée qu'auparavant. Et ce n'est pas ma faute, mais il m'est absolument impossible de croire qu'elle peut écrire comme cela! Lozeau²⁹, chez qui elle a essayé de me... déloger, déjà, et à qui je parlais de cette nouvelle est aussi de

mon avis. Florence Fernet³⁰, Mlle Zappa³¹, enfin toutes celles qui l'ont un peu suivie et qui la connaissent sont avec moi pour croire à un mystère. L'abbé Groulx est très lié avec ses frères prêtres et sa famille. Mais ce n'est pas une raison pour qu'elle ait attrapé l'art d'écrire et le talent qu'elle n'avait pas.

Mais enfin, puisqu'elle vous a écrit avec délicatesse, faut qu'elle en ait regagné, et je suis prête à l'admirer. Tout de même, il me reste des doutes et une petite dent. Florence Fernet rapportait la semaine dernière qu'elle avait dit qu'elle ne ferait pas comme moi et ne manquerait pas de modestie, au point de se laisser appeler Michelle ou Joyberte par ses amies, devant le monde! N'en parlons plus, n'y pensons plus, et surtout, pour que je ne sois pas coupable, ne l'appréciez pas moins tant que, par vous-même, vous ne l'aurez pas jugée.

Passons à la seconde jeune fille. Eh bien, de celle-là je n'ai que des compliments à vous faire. C'est Gabrielle de Grandpré³², n'est-ce pas? C'est ma voisine et je l'aime beaucoup, beaucoup. Elle est fine, toute simple et plutôt cultivée. Je ne sais pas pourquoi elle vous a écrit. Elle vous admire, j'en suis sûre, et je me rappelle qu'en revenant de Berthier, il y a deux ans, elle m'avait dit vous avoir vu chez sa tante, où vous avez fait presser ou réparer un habit. Et je me souviens qu'elle m'avait dit : «J'ai eu envie de lui dire que j'étais ton amie.» C'était quand vous avez écrit l'article sur *Couleur du temps*. C'est une jeune fille qui sort très peu, vit en famille. Elle n'a peut-être pas été adroite quand elle vous a écrit, mais si vous la connaissiez

bien comme je la connais, vous l'aimeriez. En plus, elle est jolie. Vous ne vous souvenez pas de l'avoir vue? Elle est plus grande que moi et un peu forte, mais très bien, brune, avec un joli visage fin. Comme les hommes manquent souvent de psychologie quand il s'agit des femmes! Je ne vous dis pas cela pour vous faire de la peine, mais il n'en reste pas moins vrai que Mlle P. vous a paru d'une façon, et que moi, je la trouve d'une autre, et que Gabrielle ne vous a pas semblé franche, et elle l'est. Toutes les deux sont des connaissances qui datent de mon enfance. J'ai connu Gabrielle quand elle avait huit ans, et l'autre quand j'en avais 14; et c'est pour cela qu'il me semble que je les connais bien.

Maintenant, parlons d'autre chose. Puisque j'entre chez vous avec ma conspiration, j'y reste pour un peu plus de temps. Il y a du bruit dans la maison, je ne pourrais pas maintenant travailler. Et puis, j'aime mieux effacer par d'autres propos mes mauvaises paroles du début de la lettre. Et d'un autre côté, j'y reviens pour que vous me compreniez. Si vous aviez vu [un] de vos confrères que vous connaissiez pour bon garçon, mais un peu vaniteux, et surtout absolument incapable au point de vue littéraire, et qu'il arriverait sans tambour ni trompette avec un quasi chef-d'œuvre un bon matin. Penseriez-vous comme je pense?

Quel dommage que je ne vous voie pas! Ces choses se discutent mal en écriture et sont compromettantes. Venez-vous à Montréal des fois? Venez me voir. Ne pensez plus à ce que vous pensez.

Êtes-vous plus dévot que notre ami Georges? Alors, priez, je vous en supplie, pour que mon roman avance.

J'en suis rendue à ne plus savoir si je suis paresseuse ou si je manque de temps et d'inspiration. Je suis bien malheureuse d'être une femme de lettres. C'est lourd à porter!

J'ai connu Claude Mélançon³³ à Percé. Remerciez-le d'avoir trouvé mon prof. de philo à son goût. Dites-lui en même temps que j'aurais aimé le mieux connaître à Percé, mais que, dans le temps, les rares fois que je l'ai vu je n'avais pas la jasette en ordre et que je n'ai rien eu à lui dire, peut-être parce que lui-même était alors timide. Et puis je plains toujours un garçon à Percé : c'est une marchandise rare et les jeunes filles se l'arrachent. Comme je n'aime pas les luttes de ce genre, cela me fait tirer en arrière.

Mais non, ne dites rien de tout ça à M. Mélançon. C'est banal. Remerciez-le tout simplement et remerciez-vous, vous-même, parce que vous êtes fin de me faire des compliments. Georges est moins chic et ronchonne tout le temps contre mes «postels». Il voudrait tout le temps des articles à la Bourassa!

Vous allez m'écrire une fois encore au moins, pour me dire que vous ne me croyez pas méchante, ni jalouse, ni vilaine, d'avoir écrit ce commencement de lettre? Sans ça, je ne dormirai plus tranquille, je m'accablerai de reproches et je me mordrai les pouces d'avoir eu cette monstrueuse idée d'une enquête. Ça ne m'aurait rien ôté de laisser Ernestine jouir de sa gloire. S'il y a anguille sous roche, l'anguille sortira toujours.

Me pardonnez-vous? Je veux que vous me pardonniez et que vous ne m'aimiez pas moins pour cela.

Je vous envoie mille bonnes amitiés et souhaits de succès, et je prie pour vous très souvent.
Votre amie.

Michelle



Samedi 5 nov. 1921
819 rue de St-Vallier
Montréal

Cher ami Léo-Paul,

Je vous remercie beaucoup, beaucoup, de votre longue et bonne lettre. Tout ce que vous me dites au point de vue de ma littérature et dont je vous parlerai tout à l'heure, m'a bien touchée et est profondément vrai. Et la semonce à propos de ma méchanceté m'a fait réfléchir et regretter, et elle m'aidera peut-être à arriver à cette perfection que vous croyiez que j'avais atteinte.

J'ai eu des remords, ma lettre partie. Non pas qu'au fond de moi il y ait même une miette de jalousie d'auteur. Je me connais en cela, et j'ai déjà bien fait rire de moi en analysant de sang-froid et tout haut, comment et quand j'étais jalouse. On peut me stimuler en me disant que quelqu'un me surpasse, si ce quelqu'un est... plus jeune que moi! à part ça, même pour une supériorité d'âge d'un mois ou d'un an (qui n'est rien), je ne ressens pas le malaise ni le

dépit. Vous ne m'entendez jamais trouver à redire sur le merveilleux auteur qu'est notre chère Fadette³⁴, j'ai admiré de tout cœur Andrée Jarret³⁵, et j'envie un peu la vie héroïque qu'elle doit faire dans l'ombre, en travaillant si bien et en restant si douce et si simple. J'admire Thérèse Ferron³⁶, Marguerite Taschereau³⁷ et toutes les autres qui le méritent, sans restriction. Je suis trop fortement ambitieuse pour mon pays pour n'être pas ravie quand une nouvelle étoile y paraît. Je voudrais que nous soyons tant, que ça me serait – je vous le jure – égal d'être éclipsée. J'ai admiré Joyberte et je me suis franchement réjoui de son apparition. C'est l'indignation de ma croyance en une supercherie combinée qui, ensuite, m'a fait oublier, et parler, ou vous écrire. L'histoire du confrère bon garçon (le confrère, pour moi, c'est Ernestine), mais niais et vaniteux, était pour vous faire comprendre ce sentiment-là. Le fait, le voici : je ne crois pas qu'elle soit capable d'avoir même le tiers de l'inspiration de ce qu'elle a écrit, et quand je ne crois pas quelque chose, on me mettrait dans un coin et l'on me crucifierait, que je ne le croirais pas plus, tant qu'on ne me fournirait pas une preuve évidente, capable de me crever les yeux. Ici – vous écrirez à l'abbé Groulx – l'abbé vous écrira que c'est bien Mlle P. l'auteur des articles signés Joyberte, et vous me l'écrirez pour me convaincre... et je ne le serais pas. Je ne le serais que si vous la mettiez dans une pièce, renfermée, entre quatre murs, sans livre et avec un sujet à traiter. Je ne demanderais pas un chef-d'œuvre. Mais si alors elle écrivait 30 lignes de bon sens, et de style simple, ça serait elle. Autrement, non. Voyez à quel point est violente et entêtée votre

petite perfection! Et en me laissant aller à cela, je me fais encore tort dans votre esprit, et je vous peine peut-être? Je ne veux pas que vous soyez triste pour cela. Je ne suis méchante que quand je suis indignée et convaincue que j'ai raison; et encore, ça ne dure pas. Je n'y penserai plus, je n'en parlerai plus. Je vous le promets. Je ne toucherai plus à Joyberte, et si on y touche devant moi, je ne dirai rien. Après, me pardonneriez-vous? Vous me pardonneriez peut-être plus facilement, si vous aviez l'occasion d'être deux ou trois jours dans son milieu, avec elle, sa mère, et même ses frères que j'aime mieux, mais qui ont leur genre et l'esprit de famille.

Je voudrais bien que vous ne me jetiez pas en bas du piédestal où vous m'aviez placée. Et cependant, je sais bien que je ne mérite pas d'y rester parce que, très souvent, je suis une femme comme les autres. Mais je pourrais tout de même compter les fois, dans ma vie, que ça m'est arrivé de sortir en parole ou en écriture une indignation de la sorte.

Maintenant, parlons de ma littérature. Je fais amende honorable : vous êtes fin psychologue quand vous analysez le premier travail d'un auteur fait dans l'effort enthousiaste, et les autres ensuite qui ne sont plus du tout la même chose. Et cela m'étonne moi-même quand je relis *Autour de la maison*, d'y trouver ce bonheur qui vous a ému; cela m'étonne et me fait regretter l'état d'âme que j'eus alors. *Autour de la maison* est plein de bonheur et de paix, et il est né dans les plus dures années de ma vie, au moment où mes vingt ans tout frais se sont trouvés aux prises avec la nécessité de gagner ma vie (sans préparation), des malheurs de

fortune très rudes, et ensuite, un deuil cruel, la perte de mon cher vieux papa. J'eus alors une ou deux années de vie très sérieuse et très retirée. J'avais des élèves. J'étais prise et parfois péniblement tous mes avant-midi et trois après-midi. Et *Autour de la maison* me consolait de tout et m'aidait à me résumer la philosophie de la vie que ces événements faisaient s'élaborer en moi.

Aujourd'hui, j'ai la même façon de voir gens et choses, ma confiance en la vie est inaltérable, parce que la Providence du bon Dieu s'est montrée trop clairement à moi dans ces jours où tout aurait pu m'incliner à un désespoir invincible. Aujourd'hui, n'importe quelle catastrophe m'atteindra, je ne serai pas abattue et je n'aurai pas peur. Vous viendrez voir.

Mais aujourd'hui, je suis peut-être trop heureuse. Tout me sourit à peu près et je souris à tout. J'ai mes petits moments de chagrin personnel, mais ils sont courts, comme mes rancunes. Le deuil ne me tient pas enfermée : je dissipe peut-être trop de mes heures avec des amies. Le travail qui m'était au début la joie suprême, et la seule importante, ne l'est plus que dans les bons moments. Et pour m'y mettre, j'ai toujours un mouvement de recul. Et puis, les circonstances sont contre moi : c'est une visite encombrante à la maison, qui m'arrive; c'est du tapage dans la salle à manger qui m'énerve, quand une fois je me suis mise à l'œuvre; ou bien une malheureuse migraine qui trop souvent paralyse ma bonne volonté. Et le soir, c'est l'endormitoire dont je suis battue comme une pauvre marmotte, dès 9 heures! Et malgré tout cela, entre tout cela, pas un instant je ne cesse de regretter l'œuvre que je ne

fais pas, et quand je suis parvenue à me tirer quelque chose, quelle joie!

Cette semaine, j'ai fait deux articles sur l'Italie³⁸ et à peu près cinq pages d'un chapitre du fameux roman, mais cinq pages que, ce soir, je raturerai peut-être. Et je suis bien décidée à attendre deux ou trois ans s'il le faut, mais à donner au public quelque chose de vivant et de vrai.

J'irai entendre Claude Mélançon, même si je ne reçois pas d'invitation. Je passerai alors... sur mon visage! Sur quoi parlera-t-il? Il est très intelligent, et c'est votre ami?

J'ai ri en voyant de quelle façon illogique je m'y étais prise pour condamner la psychologie masculine. Remarquez donc en moi cette chose : je reste inférieure par tout mon côté de ma personnalité qui s'obstine, malgré mes efforts à rester un peu enfantin. Les bonnes Sœurs au couvent, quand j'étais petite, me reprochaient ce genre. Je n'ai pas pu ou pas voulu me corriger. Aujourd'hui, ça me reste. J'ai une tendance à m'éparpiller!

Mais j'ai conscience par ailleurs que je n'ai pas le droit de me laisser aller à mes petits caprices, que j'ai ce talent à donner, et que j'ai une influence salutaire à avoir sur tout un petit monde. Vous ne pouvez plus m'écrire, mais des fois, quand il vous vient à mon propos des réflexions qui pourraient me stimuler, je vous en prie, brisez la promesse que vous vous êtes faite, et venez.

Qu'ai-je fait, grand Dieu, depuis quatre ans? Il me paraît que je n'ai rien fait. J'ai bien amassé en moi, mais il faudra réfléchir pour faire fructifier toutes ces images.

Je vais vous quitter maintenant. Je suis un peu malheureuse à penser que j'ai mérité de perdre un peu de votre estime, mais si je l'ai réellement mérité, c'est tant pis pour moi. Je n'aurais pas dû avoir cette idée d'enquête. Je le regrette en partie, mais ce que je ne regrette pas, c'est que cela vous ait fait m'écrire. J'aime vos lettres.

Pardonnez-moi autant que vous le pourrez, et je vous remercie de bien m'aimer, et je vous aime à ma façon beaucoup.

Michelle

De grâce effacez avec une bonne gomme élastique l'histoire de la note! Je suis trop repentante maintenant.

Michelle

P.-S. Stimulée par vos bons conseils, j'ai travaillé avec la sainte ardeur de ma première jeunesse tout l'après-midi.

(Samedi soir)

Michelle

Je ne dis rien de vous à Gabrielle, et fais comme si j'ignorais ce que vous m'avez dit.

Le 12 nov. 1921
819 rue de St-Vallier
Montréal

Oui, j'en serai de votre revue, et de grand cœur. Et au lieu de me demander un article, il faudrait que vous me demandiez une nouvelle, pour me forcer à m'allonger l'haleine.

Cela m'enthousiasme. Je ferais tout mon possible pour vous aider. Ne pourrions-nous pas avoir la chronique de Paris, puisque le ménage Dupuis est à deux pas de la Sorbonne pour quelques années encore? Pour mes amies intellectuelles, je réclamerai leur collaboration dès que vous m'écrirez de le faire. Je souhaite que vous arriviez à vos fins.

Quoique je sois une petite personne que tout le monde prétend chanceuse, avouez que j'ai la guigne : me voici grippée depuis deux jours et restant à la maison sans presque pouvoir travailler, tant ma tête me semble lourde et enflée. Hier, j'ai pataugé deux heures dans mes souvenirs d'Italie, et puis j'ai pris mon roman : j'ai dû écrire quinze lignes, une transition entre deux parties d'un chapitre.

J'ai écrit à Andrée Jarret. Voudriez-vous que je la sollicite aussi pour *Les Lectures canadiennes*? Elle est mon amie et je suis la sienne, quoique je ne l'aie vue que quelques rares fois quand j'avais huit ans. Mais nous étions en correspondance depuis qu'elle est femme de lettres.

Ce sont mes après-midi que le monde me prend; et encore ce monde n'est-il que des amies bien sages. Mais c'est un fait tout de même que j'ai trop d'amies, qu'on me dévore et que je ne sais pas toujours me libérer. Seulement, si j'écrivais tous les avant-midi, et deux heures chaque soir, je suffirais à mes ambitions et à celles des autres sur moi.

La solitude absolue, la solitude comme la vôtre, peut-être ne m'irait pas. J'en ai peur. J'ai fait l'expérience à Paris de quelques semaines de travail et de lectures continues, et il est arrivé qu'après, j'ai été

autant de temps dans la stérilité la plus complète. C'est drôle.

Georges ne m'a pas écrit de la semaine. Il est peut-être mort. Il ne m'a jamais montré non plus les vers qu'il fait et je vais lui en faire de très sanglants reproches. Comme je suis ouverte avec lui, et comme il ne l'est pas assez! Et que je l'aime follement, pourtant, tel qu'il est.

J'ai hâte d'aller entendre M. Mélançon. Y irez-vous aussi? Venez-vous parfois à Montréal?

L'an dernier, ce matin, je marchais pour la première fois toute seule dans Paris. Je marchais de la rue Notre-Dame des Champs à la rue du Cherche-Midi, et j'allais voir cette religieuse canadienne qui s'appelle Mère Marie de l'Ange-Gardien³⁹, et qui par la suite fut si bonne pour moi. À Paris, il ne neigeait pas, mais il faisait, ce matin-là, un froid noir, très humide, et je grelottais, moi qui ne grelotte jamais ici; et je me sentais bien loin de chez nous!

Mon rhume m'évite un *week end* chez les Thibodeau⁴⁰, mais puisqu'il m'empêche de travailler, je ne suis guère plus avancée. Priez donc pour moi. Le bon Dieu serait si enchanté de cela qu'il m'aiderait tout de suite. Je vous l'assure.

Je vais faire comme vous et laisser des pages blanches, une feuille bleue plutôt. Bonjour. Bon courage et succès pour le projet en chemin. Je me mets à l'œuvre. Je me suis fait la plume en vous écrivant.

Mille amitiés de

Michelle

819 rue de St-Vallier
Montréal
Le 25 nov. 1921 – Fête de Sainte Catherine

Un peu ma fête par conséquent, si l'on s'en tient à l'ancienne limite de 25 ans.

Bonjour donc, monsieur Léo-Paul; monsieur, puisque je suis mademoiselle toujours, pour vous.

Mon roman? Qui vous en a parlé? Si c'est Georges, dites-lui donc qu'il ferait bien mieux de venir m'en parler à moi-même. C'est un grand cruchon, qui ne m'a pas écrit depuis trois semaines et à qui j'essaierai bien de rendre le mal pour le mal. Je deviens très mauvaise.

Donc, pour qu'il n'ait sur vous aucune supériorité, je vous fais aussi mes confidences : j'ai cinq chapitres de recopiés au propre, qui seront mille fois revus mais qui commencent à avoir l'air du monde. J'en ai quatre d'ébauchés et il m'en restera un ou deux à inventer, mais parce que j'y ai encore peu pensé, j'imagine qu'ils seront très faciles. Les cinq chapitres font environ cinquante pages. Ce n'est peut-être pas assez.

Vous me parlez de mon billet du Facchino. Vous a-t-il donc plu? Je vous l'envoie tel qu'il m'a été envoyé samedi dernier⁴¹. C'est une petite méchanceté au-dessus de laquelle je suis, mais qui, pour sotte qu'elle est, m'a tout de même picoté le cœur, que j'ai des fois trop sensible.

Ma grippe est guérie. Je toussote encore pour la forme. Je sortirai au soleil tout à l'heure. Demain soir, j'irai au dîner des journalistes, histoire de leur voir la tête et d'avoir une idée de cette association d'auteurs canadiens. Vous n'en seriez pas par hasard?

J'ai mon invitation pour la séance Claude Mélançon. J'y serai. J'amènerai mon amie, ma voisine. L'autre soir, j'ai veillé chez elle, et il me semble que cela vous aurait bien amusé de l'entendre me parler de vous. Je n'ai pas dit que vous m'aviez parlé de ses lettres, et elle ne m'en a pas parlé non plus. Seulement, elle me disait qu'elle vous avait vu, cet été, et je lui ai dit : «Comment est-il? Je ne l'ai vu qu'un quart d'heure dans ma vie, et il me semble que je ne me souviens pas de son visage.» Je blaguais rien qu'un peu et j'ai eu une description complète. Vous êtes grand, mince, vous vous tenez très droit, vous aviez un habit bleu marin[e], à double *breste*, vous avez l'air fin, vous êtes joli garçon. Êtes-vous fâché que je vous répète tout ça?

Qui vous a dit que je faisais de la grapho? Ç'a été une de mes toquades d'adolescente. Je n'en sais plus rien, sinon que d'une façon générale, l'écriture me révèle toujours la personnalité originale ou banale du scripteur. Votre écriture à vous est tout de même une des plus déconcertantes que je connaisse. J'en parlerai dans ma prochaine. Aujourd'hui, je suis pressée. Je sors dans cinq minutes.

Je vous reparlerai aussi de votre solitude.

Je laisse donc à traiter deux chapitres pour ma prochaine. Cela vous engage à m'écrire encore. Tant pis pour nous deux et pour Georges! Non pour Georges, cependant, puisqu'il n'est pas jaloux; non pour moi aussi, puisque j'aime vos lettres. Et vous, eh bien, faites comme vous jugerez.

Mais il faut bien me cultiver pour votre revue. Êtes-vous encore pessimiste?

Amitiés.

Michelle

Le 30 nov. 1921
819 rue de St-Vallier

Monsieur Léo-Paul,

J'ai ri, au bout de votre explication philosophique, de l'appellation que vous me donnez; j'ai ri parce que vous y avouez ne pas la comprendre vous-même et parce que je m'y perdais un peu également. Tout de même, sur cela, il vaut peut-être mieux laisser un brin de brume : il y avait à Percé certains beaux jours une petite brume blanche exquisite qui ne faisait qu'embellir le paysage, adoucir le contour du rocher et des montagnes. Ce sera cette brume-là – pour vous faire plaisir – que je verrai autour de *Mademoiselle Michelle*.

Je vous écris à 11½ h, mercredi matin. J'ai votre lettre depuis 10 h. Elle m'est arrivée au moment où je me débattais avec mes souvenirs de Rome, que j'essaie de déballer littérairement⁴². Quelle... *job!* Ça ne venait pas. Je me suis accusée de paresse. J'ai lu votre lettre et une autre; je les ai mises dans leurs casiers, et je me suis réattelée au déballage. À la fin, c'est venu. Je crois que ça sera *polissable*.

Mais j'ai fait la paresse absolue toute la semaine dernière, et maintenant, j'ai peine à m'y remettre.

Mon roman va dormir encore deux jours au moins. Cet après-midi, je vais boire du thé chez une amie, et ce soir, je vais entendre votre ami Mélançon.

Je ne me savais pas si... méchante. J'ai eu un petit sourire vainqueur en lisant que *l'autre* vous avait écrit et que vous ne saviez pas quoi répondre. Mais, ce premier sourire échappé, je vous annonce que le remords m'a ressaisie. Si sa lettre a du bon sens, c'est que c'est moi qui suis dans l'erreur. Méprisez mon opinion et faites donc comme si je n'avais pas bavassé. Si c'est possible. Comme je suis coupable tout de même, je voudrais bien être un ange et non pas une créature humaine. Priez donc le bon Dieu que je me fasse peu à peu angélique.

Votre *caractère déconcertant*? Ce n'est pas votre caractère que j'ai dit déconcertant, mais votre écriture. Si vous voulez une vraie *grapho*, je puis vous en faire faire une bien, par des amies que j'ai chez vos éducateurs, les Frères de Saint-Viateur. Le Frère Arseneault⁴³ s'y prête et il réussit bien. Il m'aiderait peut-être, en vérité, à vous connaître. Quand j'ai vu votre écriture dans votre première mystérieuse lettre, j'ai cru que c'était une écriture falsifiée pour les besoins de l'incognito. Quand je l'ai revue trois ans plus tard, elle m'est apparue alors déconcertante. Elle révèle une personnalité plutôt inexplicable, étant donné qu'elle est tournée du mauvais côté, penchée à rebours des instincts du cœur et de la nature, et formée drôlement. On appelle ce genre d'écriture, l'écriture de ceux qui sont renfermés, et même souvent dissimulés, des cachottiers, l'écriture des cachottiers. (Elle ne ressemble pas à la mienne,

je ne suis donc pas cachotière.) Votre écriture a l'air de n'être pas naturelle; remarquez qu'elle ne court pas, qu'elle a l'air d'avoir demandé un effort, une fatigue. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire? Un vrai grapho s'y perdrait et moi qui ne le suis pas, je m'y perds davantage encore. Elle a l'air de n'être pas naturelle, et c'est d'autant plus extraordinaire que vous êtes un écrivain, que vous écrivez beaucoup et toujours comme ça. Il y a le signe de l'entêtement, de la volonté non pas rigide, mais assez suivie, avec des dépressions plutôt passagères. Il y a des lettres que personne ne fait comme vous, ce qui signifie l'originalité, et qui confirme l'opinion que j'ai de votre tête. L'ensemble est d'une apparence à la fois compliquée et... enfantine. Mais ça ne touche qu'à l'écriture. Le caractère, je ne peux pas savoir. Je ne vous ai vu qu'une fois, et quand je lis vos chroniques *ottawennes*, je suis bien près de vous trouver génial. Je suis tellement mêlée en politique, que ceux qui me paraissent avoir là-dessus des idées claires et les exposent nettement, me semblent bien épatants, surtout s'ils n'ont pas trente ans.

Je serais curieuse de savoir où vous prenez le temps d'apprendre et de tout lire. C'est choquant que vous soyez assis sur le coffre de votre vie intime. Votre manière de disposer de vos heures m'instruirait peut-être.

Claire Marcil⁴⁴, *Suzon du Devoir*, que j'ai vue plusieurs fois cette semaine, m'a avec intérêt bien questionné sur vous. Elle partait pour Ottawa où elle habite maintenant. Vous la rencontrerez peut-être. Elle n'est ni jolie ni très attrayante. Elle est souvent nerveuse et c'est une malade. Mais c'est une très belle âme, très bonne, raffinée, et qui me paraît bien en

voie de presque sainteté. Soyez un peu aimable pour elle, si vous en avez l'occasion. Elle a tellement peur de s'ennuyer à Ottawa.

Remarque : précisément comme j'achève cet éloge, je reçois un téléphone de Lozeau chez qui je suis allée avec Claire vendredi dernier. Il me dit l'avoir trouvée un peu étrange. Alors je ne sais plus quoi vous en dire. Je vous en ai parlé parce que j'ai cru voir dans son enquête une résolution arrêtée de se mettre en relation avec vous. Elle s'occupe d'écriture et parfois elle réussit assez bien.

Je vous embête avec mes amies? Mais pour Gabrielle, vous aurez peut-être l'occasion dans l'avenir de la revoir, il n'y a rien à regretter, puisqu'elle ne vous en veut pas. Et je comprends qu'avec votre besogne de journaliste, vous n'avez que de rares loisirs à gaspiller en correspondance. Et étant donné que vous avez déjà moi, qui suis *teigne* en mon genre et qui vous force à écrire!

Mon neveu, que nous gardons parce qu'il a chez lui une petite sœur neuve, qui s'appelle Michelle et donne beaucoup de trouble à sa mère, vient encore me demander si c'est vraiment ce soir qu'on enlève la feuille du calendrier. Que les enfants sont chanceux d'attendre le bonhomme Noël avec la certitude qu'il les contentera! J'ai presque envie de regretter mes poupées. Pour nous, l'année nouvelle c'est autre chose, et c'est en moi une telle impatience, tant de points d'interrogation. Et j'aime tant à être heureuse, contente, et au fond je ne le suis que par raisonnement et par confiance en Dieu de ce temps-ci. J'adorerais un chemin plus clair, plus droit devant moi, où je verrais d'un seul coup tout ce que j'ai à faire, à aimer et à comprendre.

Folichonne Michelle qui se mêle de moraliser les autres, s'il vous plaît!

C'est égal, ce sera beau Noël chez nous. L'an dernier, c'était à demi-beau. Les joies familiales m'ont manqué et les surprises aussi. Je suis enfant, une vieille enfant.

Je viens d'appeler M. Héroux pour lui reprocher son correcteur d'épreuves. M'a-t-on assez massacré mon dernier billet!

Bonjour, monsieur Léo-Paul. Est-ce que je vous réponds trop vite?

Votre amie.

Michelle



2 déc. 1921
819 rue de St-Vallier

Monsieur Léo-Paul,

De 1 h à 6 h de l'après-midi : cela fait cinq heures; de 6 h à 2 après minuit : ça fait huit heures. Huit et cinq : treize. Treize heures de travail intellectuel. Cela me dépasse de 10 heures et demie par jour au moins. Il faut que je me réorganise ou je n'arriverai jamais à rien. Moi, je me lève à 7½ h, je vais à la messe de 8 h. Je rentre de manière à déjeuner avant 9 h. Je passe la *balayeuse* dans mon antre, j'essuie la poussière, et vers

9¼ je me mets à mon secrétaire. Parfois je travaille tout de suite avec courage. D'autres fois, le démon de la paresse se met après moi et je n'écris rien, et je lis sans comprendre.

À midi, je dîne, je m'habille, je lis jusqu'à 2 h ou 3 h, puis je prends la poudre d'escampette. Le soir, mes meilleures résolutions de travail ou de lecture ne me mènent jamais plus tard que 10 h. Je dors sur ma plume ou mon livre. J'ai essayé de réagir contre ce déraisonnable besoin de sommeil. Au bout de cinq ou six jours, j'étais une loque, je me sentais malade : il me faut neuf heures de dodo. J'ai honte de l'avouer, mais c'est comme ça.

Ce soir, il est 7 h, je vais vous écrire une demi-heure. Ensuite, je lirai. Mais je bâillera bientôt.

Vous ne m'avez pas demandé mon programme et je vous le donne. Mettez vos lunettes de pédagogue, attrapez votre férule et en avant les observations. Ça sera plus utile que sur ce qui concerne *l'autre*. Je ferme les yeux, je fais disparaître tout ce qu'elle m'a fait de pas gentil⁴⁵... et mes idées restent les mêmes. Ne m'en parlez plus. Je m'embourbe de plus en plus et j'ai réellement peur que vous m'en estimiez moins. Ça fait beaucoup de peine d'être aussi entêtée!

Vous n'êtes pas juste pour votre *grapho*, monsieur Léo-Paul. Ce qu'elle dit de votre écriture, vous le traduisez en caractère. Et je n'ai pas dit que vous étiez antinaturel. Votre écriture est peut-être tout de même celle de quelqu'un qui essaye d'être antinaturel. Quand vous serez plus vieux, elle se penchera peut-être du bon côté, parce que vous aurez changé et ne vous contraindrez pas autant.

J'ai beaucoup aimé la conférence de votre ami, et moi qui écoute ordinairement très mal les conférences, je pourrais vous la résumer. J'avais cinq cousines et deux amies dans l'assemblée, et elles ont toutes trouvé que c'était très intéressant et très bien. Il s'est bien présenté, il n'était pas timide et il a bien parlé. La seule chose que je lui aurais voulue et qu'il n'a pas, c'est une moustache. Mais ça ne regarde en rien la littérature, si ça donne du poids à un conférencier.

Je viens justement de parler de M. Mélançon avec une amie au téléphone, Berthe Duckett⁴⁶. Elle l'a connu quand elle était petite et s'est pas mal chamaillée avec lui dans le temps. Elle me disait qu'elle avait regretté de ne pas être allée l'entendre, pour voir ce que, grand, il était devenu.

J'ai vu de vrais icebergs en m'en allant là-bas l'an dernier. Ils étaient jolis comme des bateaux à voile; mais je suis avec vous, comme symbole, je ne les aime pas. Mais la brume est fine en elle-même, quoiqu'elle soit, elle aussi, bien terrible en mer, paraît-il. Elle m'a épargnée. Ce sera pour le prochain voyage.

Mon amie Claire m'invitera pour Ottawa, quand commencera la session, m'a-t-elle assurée. Si j'y vais, je vous verrai malgré vous. Vous sauvez-vous? Ne me répondez pas sur cela. C'est loin, d'ailleurs, et je crois que je n'irai pas. Ou bien, je vous verrai à Berthier, où je suis aussi invitée. J'aime bien m'évader, changer d'air. Et cependant, il vaudrait mieux que je sois attachée à ma besogne, à mon secrétaire. Que je serais heureuse si je me réveillais, un bon matin, capable de travailler 13 heures par jour!

Non, ce n'est plus une poupée qu'il me faut pour rendre mon bonheur de Noël parfait, mais je voulais dire que je regrette le temps où une poupée me suffisait.

Nommez-m'en donc des romans de Mme Gaskell⁴⁷ (est-ce ça?). J'ai envie de lire des romans.

J'oubliais de vous dire que je trouve que vous vous couchez trop tard, et vous levez trop tard. Ça doit être mauvais pour la santé.

Il est 7½ h. Pour me prouver que j'ai de la volonté, je vous quitte tout de suite et m'attelle au travail. Bien des bonsoirs.

C'est entendu, je vais prier pour que vous deveniez angélique.

Vous avez laissé une feuille blanche et j'ai oublié de faire la même chose.

Meilleures pensées.

Michelle



8 déc. 1921
Jour de l'Immaculée-Conception

Monsieur Léo-Paul,

Bénissez le souvenir de *l'autre*. Elle m'a aidée cet après-midi à penser davantage à vous. J'étais à la chapelle des bonnes mères de la C.N.D. où nous avons une réunion extraordinaire d'Enfants de Marie. Je priais de tout mon cœur, quand quelqu'un est arrivé en chuchotant. Je me suis détournée. C'était *elle*. Elle a coupé ses cheveux, elle étrennait un beau manteau de *seal* [phoque] et je l'ai trouvée très chic. J'aurais bien aimé, après la cérémonie, lui parler pour voir si je l'aurais trouvée fine, mais elle a fui mes regards.

Alors, je continue malgré moi à être injuste, parce qu'étant injuste à vos yeux, je me sens juste aux miens, sauf que je me sais pas charitable. Mon petit saint en sucre d'orge, vous prêchez dans le désert. Pour prêcher utilement, il faudrait que vous me l'amenez par la main et la fassiez parler devant moi deux ou trois heures... raisonnablement.

Ouf! je m'embourbe, je m'embourbe, je m'embourbe de plus en plus. Je le regrette mais il est préférable que vous sachiez que j'ai une bonne tête de pioche et que mes opinions, une fois formées, sont quasi indéradicables. Que voulez-vous! Il me semble que je vous demandais de ne m'en plus parler? Vous le faites donc exprès de me faire sortir de mon caractère? Et, vous comprenez, je ne peux pas vous aider à lui répondre, je ne sais pas ce qu'elle vous a dit. J'aimerais bien ça en avoir un échantillon, tout de même.

Si vous ne m'appellez plus mademoiselle, appelez-moi : Monstrueuse Michelle. Quelle appellation avez-vous peur que je vous fasse dire? Je ne comprends pas, pour vrai.

Maintenant, écoutez-moi. C'est à mon tour de vous sermonner. Vous m'avouez tous les péchés que vous commettez contre votre santé, et vous ajoutez, affreux jeune homme, que vous n'avez pas de raison d'y tenir. Par exemple! Mais vous en avez des tas de raisons d'y tenir, même si vous vous trouvez des fois malheureux. Vous avez autant que moi des devoirs envers votre public et votre race, parce que même vous avez plus de talent et plus de tête. Et puis, vous vous devez à vous-même et à d'autres que vous ne connaissez peut-être pas encore. On sait si peu d'avance ce qu'on va faire dans la vie. Je ne déteste pas le tabac, mais je dis des grosses bêtises à mon frère quand il fume trop, et je vous en dirai à vous aussi! Avez-vous peur? C'est vrai, vous n'avez pas de moustache⁴⁸. Et vous ferez bien de vous en laisser pousser une : vous aviez l'air trop jeune, quand je vous ai vu. Je me rappelle que lorsque vous êtes arrivé, je vous ai pris pour un de vos frères cadets. Mes idées préconçues ne s'accordaient pas avec votre air. Georges avait l'air... d'être (de) beaucoup votre aîné.

Pour vous encourager à me dire le titre des livres de Mme Gaskell, je vais vous apprendre que j'ai commencé lundi l'histoire de Parkman en anglais, que je comprends presque sans dictionnaire, que j'en ai 260 pages de lues et que ça m'intéresse beaucoup. Je vous remercie de me l'avoir indiquée. Et je vous remercierai de même pour le roman anglais. Je parle très drôlement

la langue de Shakespeare; j'ai fait les délices d'Américains à bord, en venant, avec mes savoureuses phrases! Mais je le comprends très bien.

Moi aussi, je déteste lire des traductions. Georges m'a prêté Dante, qui l'a enthousiasmé. Et c'est drôle, ça ne me prend pas autant, et il me semble que c'est parce que toute la finesse s'en est allée dans le changement de langue.

Je ne peux pas travailler cinq heures par jour. Je n'ai pas d'inspiration de ce temps-ci. J'ai justement laissé mon roman en panne, parce qu'il me manque des documents pour le chapitre 6. J'ai besoin de faire partir mon héroïne avec des amies pour Québec en auto, et de Berthier à Québec. J'ai fait moi-même le voyage, j'avais pris des notes, je ne les retrouve pas. Il me semble même que, l'automne dernier, j'ai écrit un bout d'article sur «L'automne chez nous» qui me servirait. Et il n'est pas plus parmi mes paperasses.

Je voudrais bien être fine, mon ami, je voudrais bien, mais il me semble que je ne peux pas. Si je vous résume mon roman, ça m'empêchera encore de l'avancer. Je voudrais vous faire plaisir. Vous me le demandez bien gentiment, bien doucement et d'une façon qui me touche. Mais je ne peux pas. Ça me gênerait. Rien que de vous le raconter, va encore me le faire trouver bête. Pardonnez-moi. Ne me boudez pas. Et peut-être qu'un bon jour je vous le raconterai sans y penser.

Pourquoi, en relisant mes lettres, me trouvez-vous *formidablement* raisonnable? Moi, je trouve que je ne le suis pas, je ne m'aime pas, je m'en veux. Et je m'en veux aussi du peu que je fais en écriture. Quel supplice! Ce matin, je me suis tenue de force devant mon

papier, et ça ne marchait pas. Et pas un avant-midi, cette semaine, ça n'a voulu marcher. Et si je n'écris pas je me sens inutile en ce bas monde. Chez nous, je n'ai pas de bonnes actions à faire, je ne suis dévouée à personne, je suis une enfant gâtée! Aujourd'hui, en pensant à tout ça, il m'a pris une fringale de prières. Ça aura été ma seule action considérable dans ma vie : prier pour les autres.

Ne laissez pas de pages blanches. J'aime mieux des pages noires. Avez-vous rencontré Claire Marcil?

J'ai encore... hélas! mon apparence de santé. Je suis toujours boule. Ça n'empêche pas que je continue à n'avoir pas de force pour veiller, pas pour un soir. Ça m'humilie de n'être pas plus vraiment *intellectuelle*. À Paris, quand on pense que presque tout l'hiver dernier, sauf un ou deux soirs de sortie par semaine, je me mettais dans mon dodo à huit heures et demie!

Je connais des jeunesses modernes de la littérature décadente qui diraient : Ça, c'est n'avoir pas de tempérament! Et il paraît que n'avoir pas de tempérament, ça n'est pas rien.

Bonsoir. Il est huit heures. Je vais lire un peu, puis essayer encore d'écrire. Le matin, à 2 h, quand vous vous couchez, donnez votre cœur au bon Dieu, comme lorsque vous étiez petit garçon, et ensuite, demandez-lui donc de m'envoyer le Saint Esprit. Autant pour le roman que pour le reste.

Bonsoir. Je vous quitte. Monsieur Léo-Paul, je prends trop d'intérêt à vos lettres, je me surprends à être impatiente si elles n'arrivent pas. Cela aussi me chiffonne. Mais je ne veux pas quand même que vous les cessiez.

Mais je m'attache à vous, et vous vous attachez peut-être davantage à moi. Et je reste quand même attachée à Georges, qui ne doit plus m'aimer. Tout cela est tragique. N'en parlons pas.

Voyez-vous mon écriture qui se met à changer de bord?

Ah! les mauvais exemples!

Votre amie.

Michelle

Lundi, 11 h du matin

Le 12 déc. 1921

Je suis en train de me donner mal à la tête à faire un abat-jour que je ne réussis pas à souhait, quand votre lettre m'arrive; et maintenant, je vais continuer à me donner la migraine en démêlant avec vous nos échecs si compliqués.

Rien de ce que contient votre longue lettre ne m'a déplu. Je vous remercie de votre confiance, je vous remercie d'ouvrir un peu «votre coffre» et de me laisser passer la tête, pour que je voie. Ce que j'ai vu ne me fait pas moins vous aimer, et je voudrais bien jeter un peu de soleil – pour que vous reconnaissiez mieux dans la clarté ce que vous devez faire – sur tout ce qui est triste et qui vous préoccupe. C'est vrai que moi, je suis moins agitée, moins malheureuse. J'ai tout mon chagrin par petits quarts d'heure, puis la moindre chose me console. C'est beaucoup parce que pour tout je promène en moi la certitude que tout ce qui m'arrivera et

m'opprimera sera pour le mieux. Le passé me sert d'expérience. Mes amies se moquent de moi parce que je vois les agissements de la Providence trop souvent. Ce n'est pas ma faute, mais je ne m'en plains pas.

Maintenant, je vous dis d'abord que je suis prête de nouveau à me soumettre à votre décret et à cesser la correspondance. Mais non pas parce que, en nous écrivant, nous manquerons de loyauté. Non. J'ai offert plusieurs fois à Georges, depuis deux mois, de lui sacrifier tous mes amis. Il a toujours refusé, n'étant pas assez certain de lui au point de vue finances et, des fois, sentiments, pour me tenir engagée. Je suis libre, je suis libre malgré moi, mais je suis libre. Maintenant, je l'aime tant que je crois qu'il m'aime aussi, plus que tout. Autrement, je sais que je ne l'aimerai plus. Et depuis quatre ans que dure cet amour, il m'a déconcerté plus d'une fois. Quand il est venu, la dernière fois, nous n'avions pas repris, vous et moi, notre correspondance, et cependant j'avais des griefs contre lui, et tellement que je lui ai proposé une rupture décisive. Il n'en a pas voulu, s'est défendu et a fini par presque me convaincre que c'était moi qui avais tort, par m'attendrir sur ses misères. En tous cas. Il est reparti, j'étais calme, contente, confiante. Je croyais qu'il n'y avait plus de nuages. Il m'a écrit trois fois dans une semaine et, depuis le 30 octobre, pas un mot. J'ai d'abord continué à lui écrire, c'était convenu entre nous. Mais je suis lasse et fâchée depuis au moins trois semaines. Maintenant, il me semble que s'il m'écrit je ne lui pardonnerai pas. Il m'offense, m'humilie en agissant ainsi, il y a une fin à tout. Qu'est-ce qu'il peut avoir encore de croche dans l'esprit?

Je vous conte tout ça. Ce qui me chagrine cependant en vous le racontant, c'est qu'il y a là pour vous encore de quoi souffrir. Vous allez sentir que mes rancœurs pour Georges sont trop près à se transformer en indulgence, et c'est ce qui peut contenir pour vous moins d'espoir; et c'est pour ça que je devrais cesser de vous écrire, puisque je ne dois pas chercher à m'ancrer davantage en vous parce que je ne suis pas certaine de ne pas vous manquer un jour ou l'autre. Je ne sais pas si je m'exprime de façon à ce que vous me compreniez bien. Au fond, je voudrais surtout vous être bonne, douce, et je donnerais beaucoup de ma bonne humeur pour vous aider à retrouver du courage, de l'ardeur au travail et en tout. Il n'y a pas rien qu'en journalisme que les déceptions atteignent, ni rien qu'en politique. Tous les jours, dans la vie, l'observation nous enrichit d'un doute, ou nous appauvrit plutôt. À 17 ans, j'étais pessimiste. Mon journal n'était qu'une longue plainte. Aujourd'hui, je suis autrement, et cependant précisément parce que maintenant j'ai des raisons de souffrir plus réelles. Quand il me faut accepter un fait décevant, il s'élève en moi une forte tempête, le soleil s'en va, et je crois cinq minutes que toute ma vie je me débattrai contre d'affreuses vagues. Dix minutes après, j'ai commencé à comprendre, à me résigner. J'ai moins peur. Je trouve que puisque la vie est ainsi, il faut que je la prenne bien quand même. Et j'essaie. Ce qui, moi, me trouble le plus, c'est de voir des gens de 40 ans et 50, qui sont censés avoir eu de la valeur à notre âge, et qui ne sont plus que des gens ordinaires, avec un nom fait à l'époque antérieure. Et c'est sur quoi je m'arcboute, c'est ce que je veux éviter, moi.

Pour vous, il me semble que c'est aussi ce qui devrait importer. Et c'est pourquoi ni l'un, ni l'autre, nous ne devons nous laisser abattre.

La jeune fille qui vous aime, est-ce que vous sentez que sur certains points vous l'aimeriez? Est-ce que vous avez pu voir qu'elle vous comprendrait et vous aiderait? Autrement, n'essayez pas de vous forcer les sentiments. Cela ne ferait que compliquer votre malheur : au dernier moment, vous refuseriez peut-être d'avancer, et elle souffrirait davantage, ou bien, si vous l'épousiez sans l'aimer, vous auriez trop de chance de vous abrutir, pour vrai, cette fois. Il y a, dans le mariage, trop de chances d'être malheureux, même quand on s'aime, pour courir après des mauvaises chances plus sûres. Et s'embarquer dans une affaire sentimentale, quand on ne sent rien qui vous y porte, c'est un genre faux dangereux. Résistez, dans ce cas, le plus doucement possible aux pressions. Expliquez à votre mère, faites-vous comprendre. Je prierai pour vous en cela. Je prierai aussi pour votre frère. Moi, c'est une belle-sœur que j'ai de malade, pas des poumons mais de partout⁴⁹. Et justement, samedi, pendant que vous m'écriviez, j'étais peut-être à peine endormie, parce que mon frère était venu et que je l'avais senti un peu découragé; elle n'est pas mourante, ni en danger, mais sans cesse sous les soins du médecin.

Mais je comprends que vous vous sentiez un peu engagé vers cette jeune fille par la reconnaissance. Seulement, s'il n'y a pas avec votre reconnaissance, une inclination quelconque, vous n'avez pas le devoir de marcher. S'il y a une inclination, vous pourriez

peut-être par la suite être récompensé de l'avoir suivie par devoir.

Je relis et relis votre lettre. Au cas où vous décideriez qu'il ne faut plus, une fois de plus, nous écrire, je vais vous écrire aujourd'hui longtemps, longtemps. Je pense soudain que c'est la faute de *l'autre*, si nous avons repris nos lettres. Je l'aimerai peut-être en faveur de ça. Votre sentiment, il m'est une chère douceur, il me fait encore davantage aimer ma vie, mais il m'attriste parce que, en même temps qu'il me flatte et m'honore, il vous est un motif de tristesse. Ce que vous feriez pour moi, si j'étais ce que vous désireriez que je vous sois, ne pourriez-vous pas essayer [de] le faire quand même, pour fortifier cette amitié que je vous porte? Ne vous usez pas à plaisir. Si vous savez que fumer vous est mauvais, ne fumez plus; si rester dans votre chambre aussi fidèlement, vous affaiblit, sortez-en. Votre ami Mélançon vit autrement? Laissez-vous un peu entraîner à sortir sainement de vous-même. Soyez jeune, autrement que d'apparence. Si vous étiez à Montréal, je crois que je vous obligerai à venir me voir. Il y a des fois que je parle comme une machine, votre rôle d'auditoire muet serait tout indiqué et je vous égayerais quand même. Et à plus me voir, vous me verriez plus réelle et vous m'aimeriez moins, et si j'en souffrais un peu, je serais contente qu'en échange vous souffriez moins.

Qu'est-ce que je faisais aux cours de littérature? Je parlais, je riais, je n'écoutais pas. C'est bien ça, n'est-ce pas? Je me rappelle, un soir que je descendais l'escalier, à Laval, une filée d'étudiants en rang qui s'étaient chuchotés : Michelle Le Normand! et qui m'avaient

examinée pendant que je passais, très malheureuse. J'avais honte. C'était aux tout premiers temps de ma vie littéraire. En étiez-vous?

Si vous me contiez votre roman, je vous conterais le mien, et nous pourrions nous consoler tous les deux. Moi, je n'ai jamais confiance en ce que j'écris, et c'est toujours une torture qu'on le lise devant moi. Ce roman, le plan m'en est venu tout seul, il s'est divisé tout seul, il avait l'air d'avoir du bon sens. Aujourd'hui, je ne sais plus. Mais ce n'est pas lui qui me rend malheureuse; c'est dans n'importe quel genre, mon manque d'inspiration et d'entrain à certains jours. Vendredi soir, j'étais devant mon secrétaire, à m'en faire parce que je n'avais rien *fiché* de la semaine. J'avais ma plume, mon cahier, je barbouillais inutilement. Je me résigne, je lâche tout, je prends un livre. Cinq secondes après, je jette le livre et écris d'un trait deux articles très différents que je n'ai pas revus, mais qui doivent être à peu près bons. Après, il était l'heure de me coucher. J'étais ravigotée, heureuse... comme si Georges m'avait écrit. Cet état d'âme que j'ai, quand l'inspiration a été à mon goût, me fait penser que je suis plus femme de lettres que femme ordinaire, et que si Georges n'était jamais venu se mettre dans mon existence, je n'aurais jamais eu d'autre idée que de faire une heureuse vieille fille.

Ceci me ramène à tout ce que vous avez pensé et écrit dans votre dernière, et où étaient sous-entendues des idées de mariage. Vous voyez, si je vous aimais comme vous le voulez, vous ne seriez peut-être pas plus heureux; vous auriez peur de moi, de votre situation matérielle et de vos habitudes et des choses qui

arrivent. Il est vrai qu'en revanche, moi je n'ai vraiment peur de rien de tout ça. Il est bien à remarquer qu'en ce bas monde les choses que l'on trouve de loin très difficiles et très compliquées, deviennent des fois très faciles et le sont toujours en tous cas plus que nous l'avions pensé.

Je reviens à votre roman. Finissez-le. Publiez-le. Mais ne le donnez pas à *L'Action Française*; faites-le imprimer au *Devoir*, puisque vous êtes de la maison on s'arrange bien. Mais faites les ventes vous-même. Je n'aime pas Lafortune⁵⁰ à *L'Action Française*, il m'a manqué de franchise. Si je publiais mon roman, je m'arrangerais toute seule pour la partie commerciale.

Montrez-le-moi, votre roman. Je vous ai tant admiré dans vos nouvelles, les petites parues au *Nationaliste*. Vous avez le don et la vie, et l'haleine et l'imagination. Et des gens qui ne sont pas de votre école – M. Préfontaine, et d'autres de son clan – qui critiquent tant de choses, prétendent que des jeunes vous êtes probablement le mieux étoffé. L'autre jour, j'ai entendu dire que Dupuis avait été en Europe à votre place! Et j'ai été fâchée. Si ç'a avait été vous, songez donc! Il aurait bien fallu nous voir et nous promener ensemble.

Claire ne m'a pas écrit. Racontez-moi son aventure, si... si vous m'écrivez encore?

Qu'allons-nous faire? Je suis lâche pour cesser. Ce sera vide autour de moi. Faites ce que vous voudrez.

Mais je suis égoïste d'être lâche. Au fond, si nous continuons, c'est vous qui êtes exposé à souffrir ensuite plus que moi. Et je trouve que vous avez déjà assez de raisons.

Si c'est adieu que je vous dis, promettez-moi d'être sage pour vous, de ne pas gaspiller vos heures et votre santé, de toujours puiser dans mon souvenir des raisons de courage, parce que maintenant je vous aime aussi beaucoup.

Michelle



Jeudi soir, le 15 déc. 1921
819 rue de St-Vallier
Montréal

Je vous ai lu deux fois, très lentement, et puis j'ai pleuré, puis j'ai recommencé à vous lire. Tout l'après-midi, j'étais bouleversée, heureuse et malheureuse, ne sachant plus au juste ce que je veux, ce que je pense et ce que j'aime. Et j'ai promené cet état d'âme dans deux maisons, puisque j'allais, de 2 à 4, chez des cousines et, de 4 à 6, chez une vieille dame, la mère de mon amie Préfontaine morte à Paris.

Ce soir, je commence à vous écrire et je suis tout émue de mon écriture posée, presque ferme et moins nerveuse que des fois.

Quoi qu'il arrive maintenant, vous resterez dans mon cœur et dans ma mémoire autrement qu'un autre. Personne, personne ne m'a aimée comme vous m'aimez et n'a su me le dire de cette façon. Et

pourtant j'ai été beaucoup aimée, et presque souvent, malheureusement, pour ceux qui m'aiment et à qui je n'ai pu rien rendre. Pour vous, c'est différent. Vous aurez été moins malheureux, puisque je sens que je pourrais vous aimer.

Mais j'aurais peur, moi aussi, de vous voir. Vous avez trop d'illusions sur moi, vous me trouvez trop parfaite, trop douce, trop bonne, trop belle. Je suis à peine jolie et j'ai des défauts comme les autres, et je ne sais pas si je serais l'idéal que vous avez imaginé. Je ne sais pas. Et puis, quand je vous verrai maintenant, moi qui suis bavarde comme une pie, je sais que je serai muette. Et nous serions deux muets à nous regarder, sans un mot et gênés d'émotion.

Il y a des phrases de ma dernière lettre qui vous ont bien fait mal, en frappant, dites-vous, la racine de votre espoir. Mais il fallait bien que je vous les dise. Et il faut presque que je vous les répète.

Je ne sais plus ce que je pense de Georges, je suis en ce moment comme si je ne l'aimais plus. Mais qu'il vienne, qu'il me révèle des tourments, des chagrins, une lutte en lui-même douloureuse, je ne sais pas, je ne peux pas savoir ce qu'il y aura en moi. Ce que je sais, c'est que j'y trouverai deux souffrances au lieu d'une : la vôtre et la sienne, ou l'une des vôtres et la mienne pour celui qui souffrira.

J'ai été franche. Je suis toujours franche et, dans mes sentiments, encore davantage. Ma sincérité, c'est la chose dont vous pouvez le plus être assuré.

Mais vous me connaissez et moi je ne vous connais pas. Votre visage, c'est à peine si je peux le revoir en

imagination. À Laval, vous mettiez-vous donc derrière moi ou très loin? Et puis, même si vous étiez en face et tout proche, quand j'ai ma petite affaire intérieure, je ne vois rien. Je ne vous connais pas. Je ne peux pas vous aimer sans vous connaître. Mais comme cela m'a paru étrange et extraordinaire, tout ce que vous m'avez dit, tout ce que vous avez pensé fidèlement avec une telle ténacité et dans tant d'ombre. Vous n'avez pas peur d'avoir aidé par la force de votre vouloir, par suggestion, Georges à marcher d'obstacle en obstacle, et de tempête intérieure à autre tempête?

Comme la vie est étrange! Si j'en viens à vous aimer comme vous voulez que je vous aime, il faudra me consoler d'une déception : à 17 ans, je croyais qu'on n'aimait qu'une fois dans sa vie, et j'ai commencé à aimer. À 22 ans, j'ai vu qu'on ne pouvait pas se forcer à aimer, qu'un sentiment pouvait mourir à votre insu et qu'il fallait se rendre à l'évidence. Quelle souffrance j'ai alors éprouvée, quelle lutte pour ressusciter un amour mort, et quelle torture d'avouer à l'intéressé que c'était fini! Puis, ce fut le nouveau sentiment que Georges effrite de lui-même par sa bizarrerie présente. Et il pourrait y en avoir encore? Vous croyez que je pourrais vraiment aimer ailleurs, et me fier à ce que je ressentirais?

Léo-Paul, j'ai peur qu'après ce ne soit moi la pessimiste. Après, quand je vous aimerais, vous ne m'aimeriez peut-être plus autant, et vous me feriez souffrir, à votre tour, par des indifférences.

Savez-vous? Je suis contente que vous aimiez mieux une possible souffrance que le silence. J'ai tellement

craint que vous acceptiez l'arrêt de correspondance. Je suis lâche devant cette pénitence, moi aussi. Ce matin, j'avais quitté la maison à 9 h pour aller au Ritz saluer madame Dubuc⁵¹. Elle m'a gardée deux heures. Et tout le temps, me trottait dans la tête la pensée que je pouvais trouver votre lettre sur mon secrétaire, en rentrant. En rentrant, elle y était. Maman m'a appelée pour que je dîne aussitôt. J'ai attendu pour vous lire. Heureusement. Après, mon visage avait une expression particulière qui aurait paru à table.

Vous voyez, j'ai eu une journée bien trop remplie. Et hier, je ne me suis pas appartenue non plus. Le père de mon amie Évangéline est mort, et je suis allée chez elle jusqu'à presque minuit⁵². Et à la même date, il y a six ans, c'était le mien, mon papa, qui mourait. Et tout cela m'a un peu trop émue, fatiguée. Ce soir, je ne travaillerai pas. Cette lettre écrite, je me coucherai. Il sera neuf heures et demie à peu près.

Que je voudrais le lire, votre roman! Finissez-le vite, je vous en prie. Écrivez-moi moins longuement pour avoir plus de temps à lui donner. J'aime ce que vous m'en dites. J'ai relu «Le Journal d'un vieil écrivain» tout à l'heure. Je vous ai dit ce que j'en pensais dans le temps : j'avais trouvé ça cruel de pessimisme, vous lui promettiez trop de souffrances à cette petite fille et je vous en avais fait reproche. À part ça, j'avais trouvé que c'était bien et émouvant. J'aime beaucoup votre style qui est si vigoureux et vivant! J'ai infiniment hâte de voir votre roman. Pourquoi s'appelle-t-il Claude, votre héros? Quand j'ai débuté dans le journalisme, à *L'Avenir du Nord*, quand j'avais 16 ans, je signalais Claude⁵³.

C'est drôle. C'est donc mon nom que nous aimons tous les deux. Ne le dites pas à M. Mélançon, il croirait que c'est à cause de lui.

Avez-vous une moustache? Est-ce que ça peut pousser en une semaine? Fumez-vous autant, trop? Vous couchez-vous encore à des heures déraisonnables? Avez-vous écrit à... l'autre? Je vous en parle de moi-même, parce que dans ma dernière lettre, j'avais oublié de vous dire que le panneau tendu en son honneur n'avait pas atteint son but. Non, je n'ai pas pensé à m'opposer à elle en vous disant des choses plus délicieuses.

Je vous ai promis, si vous me disiez votre roman, de vous dire le mien. Me pardonnez-vous si je n'en fais rien ce soir? Je suis très, très fatiguée. Je n'en ai pas envie. Ce sera pour une autre fois, pas très lointaine. Ce soir, j'ai mon gros besoin de sommeil. La nuit dernière, j'ai mal dormi. Je m'éveillais et je voyais le père de mon amie dans sa tombe.

Je ne suis pas allée à la bibliothèque et j'ai hâte cependant d'avoir les livres d'Eliot⁵⁴ et de Mme Gaskell dont vous m'avez parlé. La semaine prochaine, je voudrais lire plus. Cette semaine, demain et vendredi, j'appartiendrai encore à mon amie en deuil. Il y a souvent comme cela des semaines où je ne fiche rien. Si vous étiez mon tyran!

Je voyais Dupuy au cours Strowsky⁵⁵ et au Le Breton⁵⁶, et à d'autres, à la Sorbonne. Il était parfois en arrière de moi et me parlait. Je suis contente que vous n'ayez pas eu de mauvaise pensée contre lui. Moi aussi, je l'estime bien et je trouve qu'il est simple et

charmant. Mais quel enthousiaste! Il me dépassait de tant de pieds, en cela, que je l'en trouvais presque... enfantin. Décidément, pensera mon jeune imberbe d'Ottawa, Michelle a la manie de trouver le monde enfantin!

Le soir du jour de l'An, avec les Fontaine⁵⁷, mari et femme et amoureux réconfortants l'un de l'autre – je suis allé veiller chez M. Pierre [Dupuy]. Il a mis les gâteaux sur un tabouret devant moi quand est venue l'heure de goûter! J'étais déjà perdue de réputation, parce qu'il m'avait antérieurement vue en œuvre de gourmandise chez les Préfontaine. Connaissez-vous un peu sa femme? Moi, très peu.

J'y repense bien peu à Paris. J'ai dû m'y ennuyer sans m'en apercevoir, malgré tant de bonnes gens et de bonnes choses. J'en ai parlé ce matin avec madame Dubuc.

Avez-vous aperçu Claire Marcil? Elle m'a écrit sans me raconter comment l'entrevue avec M. Mélançon avait débuté. Et ma curiosité est encore en suspens...

Maintenant, j'entame le dernier feuillet bleu. Je vous dis mon meilleur bonsoir. Je vais bien prier pour vous. Vous avez confiance en mes prières? Je les fais de grand cœur et je ne sais souvent si je cultive votre espoir en moi; et si je vous déçois ensuite, vous ne m'en voudrez pas?

Que nous arrivera-t-il? Mon Dieu, de quelle sorte de pensées vous avez aujourd'hui rempli ma tête!

Si Georges écrit, je vous le dirai. Et tout ce que je pense et ressens.

Bonsoir. *La Revue* va-t-elle paraître? M. Mélançon en a parlé à Claire. Hier, j'ai commencé une nouvelle, au cas où l'on m'en demanderait un jour.

Que la paix et la joie soient en vous! Ne soyez pas malheureux et travaillez avec ardeur.

Votre exemple m'entraînera peut-être.

Bonsoir, bonsoir, bonsoir.

Michelle

Samedi soir

Le 17 déc. 1921

Vous pourrez venir, m'appeler comme vous voudrez et achever de faire que je vous aime. Georges est parti. C'est fini. J'ai sa lettre depuis 5 h ce soir, et si la rupture m'a serré le cœur, je suis en même temps soulagée. Depuis votre dernière lettre, je ne pouvais pas envisager l'idée de vous faire souffrir; et d'un autre côté j'aurais été lâche si j'avais su que je le ferais souffrir volontairement, lui aussi. Là, il choisit. Il a manqué, depuis qu'il est venu, aux conditions de mon ultimatum. Il a rencontré une jeune fille avec qui il s'était brouillé à cause de moi et d'une autre, cet été. Ils se sont réconciliés. Elle habite Sorel. Elle est tout ce qu'il lui faut pour son avenir. Il pense qu'il s'y fixera. En tous cas, comme il sait que je n'accepte pas de partage, il se soumet à ma disparition.

Cela m'humilie de vous raconter cela. Mais j'aime que vous sachiez. Au fond, j'ai besoin, toujours, de

m'épancher et puisque maintenant c'est vous qui m'aimez le plus au monde, il est juste que je revienne à vous. C'est drôle, en cet événement qui clôt un roman si mouvementé et auquel je me suis donnée avec toute mon âme, c'est mon orgueil, plus que mon cœur, qui me paraît blessé.

Me voilà avec une expérience de plus. Georges s'effraie que j'en cesse d'être rayon de soleil. Moi, je ne crois pas. Demain, je commencerai à être guérie et, chaque jour, je l'oublierai un peu plus. Mais ce que je voudrais, c'est que tous les vestiges en soient bien morts, et si j'en arrive à vous aimer, je regretterai, je sais, ces quatre années que je ne vous aurai pas données.

Ce soir, il me semble aussi que maintenant je serai craintive, j'aurai toujours peur qu'on cesse de m'aimer, pour autre chose. C'est la vie! J'ai promis que je l'aimerais jusqu'au bout, malgré tout, et je l'aimerai, je sais que je l'aimerai. Il y a deux heures que je sais que quelque chose en quoi je croyais est mort; et mon cœur ne bat pas plus vite, et tout à l'heure j'ai écrit en riant à une cousine. Je saute d'une humeur à l'autre, je ne suis pas *profonde* parce que je ne veux pas être *profonde* : si j'étais profonde, il faudrait que mes douleurs soient inconsolables?

Que pensez-vous de moi? Depuis une semaine, j'avais des remords de penser sans cesse à vous, quand avec l'autre rien n'était défini. Et jeudi, j'ai adressé un mot à Georges, et cet après-midi la réponse est venue. Votre dernière lettre, que j'ai relue 25 fois au moins, m'en paraît plus extraordinaire. Comme c'est

étrange que vous ayez pensé tout ça! Mais c'est bien vrai que vous m'aimez? Maintenant, répétez-le, je veux l'entendre.

Dans tout ça, ma littérature se repose. Mais elle revivra avec plus de vigueur. Mon roman se bâtira mieux, maintenant que je sais ne plus retourner à Sorel. Il y a beaucoup de scènes qui sont à Sorel. Il y a des caractères que je n'osais pas trop camper. J'irai sans crainte à présent.

Dimanche matin. J'ai pu dormir et quand la nuit complète s'est faite dans ma chambre, je me suis aperçue que je souffrais. Mais je ne veux pas souffrir, consolez-moi, je vous en prie. Ce qui me fait peur, c'est la perspective de rester, après cette épreuve, avec moins de confiance aux bons sentiments des hommes, avec un peu de pessimisme. Je ne veux pas.

J'ai une crise à passer qui durera peut-être une semaine, et je voudrais tout de suite ce matin sentir la plaie cicatrisée, et même sans avoir laissé de traces. Et les fêtes qui s'en viennent et que j'aurais voulues sans peine! Je ne sais pas non plus comment dire à maman que tout est fini. Je sais qu'elle l'aimait bien.

Je reviens de la messe. J'ai mieux prié, j'ai accepté et demandé une fois encore de voir plus clair et mieux dans chacun des pas de ma vie. Et dans la prière aussi, il y a en moi comme un fil de cassé. Pourquoi, puisque toujours j'avais tant prié, me suis-je égarée quatre ans? Je cherche en moi des fautes. J'ai dû trop chercher ce que je croyais mon bonheur, et ne pas assez me préoccuper d'être avant tout raisonnable.

Est-ce que je fais bien de vous écrire ainsi, de m'ouvrir tout de suite à vous, dans ma peine?

Ce qui me console, c'est de penser que si je ne l'avais pas eue, cette peine, je vous la ferais à vous, et personne ne serait resté pour vous l'adoucir. Tandis que moi, je vous ai?

Michelle



19 déc. 1921
819 rue de St-Vallier

Mon meilleur ami,

Comme je reçois votre lettre ce matin, vous recevez la mienne, ma triste lettre de samedi, finie dimanche pendant que je souffrais. Vous la recevez sans qu'elle soit attendue, et je ne sais pas ce que vous pensez.

Et dans votre lettre de ce matin, c'est vous qui êtes sage et c'est vous que j'admire; et je vous remercie. Maintenant, je vais vous écrire la suite de mes sentiments depuis hier au matin. Après la messe, je me suis amusée à lire; je ne comprenais rien; je lisais quand même. À midi, j'ai dîné et je cherchais toujours un moment pour dire à maman : «C'est fini avec Georges.» Et je n'ai rien dit. On verra peut-être que j'ai fait disparaître son portrait.

L'après-midi, j'allais chez mes cousines Giroux⁵⁸ avec des amies. Elles habitent rue de Lorimier, très loin. Je suis partie à pied, par un chemin désert, voulant secouer mon chagrin. Le vent me poussait, me fouettait, me roulait. Un moment, je me suis trouvée seule, dans la boue, dans le chemin de la rue des Carrières, où avant Papineau il y a tout juste une vieille maison. Et le cœur m'est remonté à la gorge, et je pleurais dans ma fourrure. J'étais faible parce que je n'avais pas dormi. Je me suis sentie très en peine. Tout à l'heure, parmi mes amies, si mon chagrin allait m'assaillir? Il continuait à marcher avec moi, me lançait et toujours, quand je l'analysais, j'y reconnaissais surtout mon orgueil blessé.

À l'Immaculée-Conception⁵⁹ je suis entrée, j'ai prié, et puis, quand je suis arrivée chez mes cousines, j'ai cru que j'étais comme à l'ordinaire et j'ai ri naturellement. L'après-midi a filé dans des papotages et des rires. J'ai parlé de Paris et me suis enthousiasmée. Après, on m'a gardée à souper. Je suis revenue pour me coucher. Je ne souffrais plus. Une fois au lit, au lieu de m'apitoyer sur les rêves déçus, les sentiments déçus, surtout, je me suis mise à penser à vous, à me bercer de votre amour. Et je ne dormais toujours pas, mais je n'étais plus malheureuse. Je laissais se promener mon imagination et j'en arrivais à me promener naturellement avec vous et à être dans le bonheur. Ce qui me manque, c'est votre visage : il est trop imprécis dans ma mémoire.

À minuit, j'ai dû me lever pour aller manger. Puis je me suis endormie. Il me semble que j'ai rêvé à vous, maman ne m'a pas réveillée et je ne me suis pas levée pour la messe. Et depuis 9 h, j'attendais votre lettre.

Si vous saviez comme j'ai été touchée de savoir que vous me demandiez au bon Dieu et que vous me demandiez maintenant à votre sainte petite sœur! Moi aussi, je vais me recommander à elle, maintenant. Dans les événements, je ne veux jamais rien voir d'inutile. Que je tire de ceux qui m'atteignent aujourd'hui le plus de bien possible! J'ai bien médité et je vais tant prier.

Pour autre chose encore que pour que vous ayez la force de ne plus fumer! Êtes-vous pour l'abstention tout de suite totale de la cigarette, ou pour une sage modération? Pour moi, il me semble que la sage modération serait préférable, mais si vous me ressemblez le moins, vous ne pourrez pas la pratiquer. Quand j'ai un plateau de chocolats devant moi, j'en mange, tant qu'il en reste, et je ne peux pas m'en empêcher. Tandis que lorsque je promets que je n'en mangerai pas pendant des mois, vous m'en mettez dans la bouche que j'aurai le courage de les rejeter. Quand on aime la cigarette, est-ce comme ça?

Savez-vous, à présent? Eh bien, j'ai hâte de vous voir et, m'écouter, je vous commanderais de venir au plus tôt, sans attendre que votre moustache y soit. Mais il n'est peut-être pas bon de précipiter les bonheurs, et soyons prudents. Tout de même, si l'occasion d'aller chez vous aux fêtes, vous amène à Montréal, ne passez pas sans m'appeler. Nous verrons bien comment la rencontre s'opérera, comment nous nous sentirons, et si je serai guérie. J'essaie aussi d'imaginer. Vous sonnerez. C'est moi qui ouvre, quand j'attends quelqu'un. Je tire la corde, la porte s'ouvre, et vous commencez à monter, pendant que je vous dis peut-être quelque

chose comme : «Me reconnaissez-vous? Est-ce bien moi telle que vous le pensiez?» Ou que je ne dis rien du tout.

Que tout ce que vous dites au sujet de l'amour, tel qu'on le croit à vingt ans, est bien juste! Je l'ai pensé si souvent. Mais j'avais l'esprit si farci de cet unique et invisible amour que j'ai souffert une espèce de martyre à me sentir changer. Tout ce premier sentiment, quand je vous le raconterai, ne vous fera pas de peine ou si peu. C'est un roman de petite fille généreuse et folle qui avait rêvé qu'elle ne serait pas comme les autres et qu'elle pourrait dévouer toute sa vie à un amour qui consolerait quelqu'un, mais qui n'était pas normal, et devait rester trop en dehors de la vie ordinaire pour être possible, et surtout durable⁶⁰. Le second, c'est Georges. Un point, c'est tout.

Je crois à présent, comme vous, qu'un passé pareil ne peut rien enlever au bonheur qui peut venir ensuite, et que l'expérience qu'il comporte ne peut qu'être salutaire. Tout de même, il y a en moi un fond de romanesque qui se rebiffe toujours au premier moment, quand il lui faut revenir sur certaines idées, s'en détourner, se refaire une manière de voir plus mûre.

J'aime cela quand vous me parlez du temps où vous ne me connaissiez pas et du temps où vous m'avez vue quand je ne savais pas que vous me regardiez. C'est comme si je me souvenais de cette fois-là, quand vous étiez sorti à cause de votre compagnon qui était turbulent. Moi aussi, dans ce cas-là, j'aurais si souvent dû sortir.

Savez-vous qu'à part de Claire Marcil, les seules personnes que je connaisse à Ottawa et chez qui je suis allée, sont des Desrosiers. La famille du docteur Desrosiers, mort, qui habite Eastview. Ils étaient de

Rockland. Un de ces Desrosiers, Dionne, a épousé ma presque cousine Alice Robillard⁶¹. Ils habitent 82 rue Sussex et c'est un charmant ménage, déjà vieux de six ans; ménage qui m'a aidée à comprendre un certain genre d'amour. Je pourrai vous en parler. Comme je m'étais amusée à leur mariage, grand Dieu! C'était à la campagne, il pleuvait, mais tout avait été beau presque, malgré ça. Ils ont deux petits enfants. Sont-ils de vos parents? Le seraient-ils sans que vous le sachiez?

Non, mon ami, ne prenez pas sur votre dos toutes mes souffrances. Il faut m'en laisser pour que j'apprenne à être meilleure et que j'apprenne de plus en plus la vie.

Ce matin, il fait soleil, j'ai eu votre lettre à son heure, et faite pour me plaire et me prendre un peu plus, alors. Je suis toute rassérénée et certaine, maintenant, que du chagrin qui vient de me faire mal, je ne ressors pas changée, ni triste, ni pessimiste. J'ai confiance. D'abord il y a en moi une faculté qui n'est pas en train : je peux, j'abolis le passé, quand j'ai cessé de devoir y penser, quand il m'a déplu ou que l'heure est venue de le renier. Je l'abolis. Il y en a qui s'y complaisent, qui raniment volontiers des cendres. Les cendres, là, pour moi, elles s'enterrent comme elles peuvent, je n'aime plus à y penser. Je ne cultive pas les regrets, et je me donne toute au nouveau présent.

Je sais bien que je ne serai pas déjà guérie pour toujours de mon aventure, parce que là, je me sens si calme et presque contente. Je sais qu'il peut m'en revenir un peu de malaise. Pour l'éviter, pour me l'éviter, j'aurai vos lettres, j'aurai votre pensée, j'aurai votre amour, et je suis tellement pénétrée pour le recevoir

tout de suite, que je m'étonne un peu du genre de mon cœur. C'est peut-être votre petite sœur qui envoie des anges travailler en moi, pour vous?

Le temps vous manque pour votre roman. Et le remords me prend d'avoir trop pris de vos heures avec mes lettres et vos réponses. Une veillée est si vite écoulée quand on se soulage le cœur. Mais pendant quelque temps encore écrivez-moi beaucoup. Après, nous pourrions être raisonnables, nous écrire souvent, mais en réservant plus de temps à la littérature.

Pour moi, je me donne congé de littérature, ces matins-ci. Je vais lire des choses amusantes, ou vous écrire, quand j'aurai à vous répondre. Le soir, je travaillerai un peu, si ça me le dit. Mais je veux me traiter en douceur, comme une malade, pendant une semaine au moins.

Il faudra au moins envoyer une carte de bons souhaits à Joyberte, en reconnaissance du service que nous a rendu sa littérature. Songez, c'est elle qui nous a rapprochés! Je voudrais bien avoir des remords pour ce que je vous en ai dit, et je ne peux pas. Je suis trop certaine d'être dans la vérité.

Vous me pardonnez. Cet amour de la justice poussé presque au manque de charité, c'est le petit défaut que vous allez trouver en moi et qui vous fera m'aimer plus. J'ai déjà eu conscience, en effet, que j'étais bien amusante quand je suis montée sur mes grands chevaux, pour protester contre quelque erreur.

Mon amie Évangéline m'appelle et me donne rendez-vous dans les magasins pour deux heures et demie. Il va falloir que je cesse de vous écrire, et que j'aille au moins lisser mes cheveux.

Je vous dis bonjour. Je veux vous envoyer vite ma lettre pour que vous soyez tranquilisé sur ma souffrance, que la lettre que vous avez reçue ce matin révélait plus rude à porter. Le tout va bien. Et je ne feins pas, je ne feins jamais, je ne peux pas. Je suis toujours sincère avec mes impressions. Il arrive qu'elles soient plus vives que profondes, mais je les donne toujours telles qu'elles sont. Si mon chagrin revient ce soir, je vous le dirai encore pour implorer votre consolation. Mais j'essaierai, comme hier, de le repousser par de meilleures images. Je prendrai vos lettres sous mon oreiller. J'ouvrirai la lumière, je les lirai, et je m'en chanterai les meilleurs passages pour m'endormir.

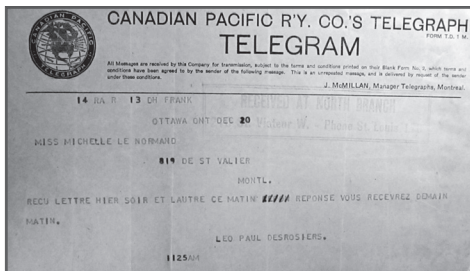
Si vous aviez donc signé votre lettre de janvier 1917, comme il y aurait peut-être longtemps que je vous aimerais, et l'an dernier, à l'automne, j'aurais fait des pieds et des mains pour que ce soit vous, l'élu, pour la bourse de Paris! Et je n'aurais jamais ressenti la solitude, et j'aurais mieux vu des tas de choses. Ça vous apprendra à écrire des lettres anonymes. Je me rappelle, le soir, qu'en rentrant d'un petit voyage à Sorel, je l'ai trouvée sur mon secrétaire, cette lettre-là. À ce voyage-là, on m'avait présenté Georges, que j'ai à peine regardé et à qui je n'ai pas dit un mot, me tenant en arrière des autres, distraite et lointaine et d'une indifférence superbe. C'était à la gare.

Bonjour encore. Qu'il fait donc soleil et que je suis contente de ne plus me sentir malheureuse!

Priez pour moi, et maintenant toutes mes prières seront à peu près pour vous. Demain, j'irai à la messe. Je ne suis pas pour écouter ma paresse tous les jours. Il

y a des fois qu'il me semble que j'aimerais écouter mes impressions et vous demander de venir bientôt, bientôt. Mais je suis certaine d'être timide et nerveuse, la première fois que vous serez là.

Michelle



Mercredi matin, 11 h
21 déc. 1921

Mon doux ami,

Non, je n'ai pas cru que vous pouviez m'oublier, et vous ne sauriez croire combien votre télégramme⁶² m'a touchée. Ce n'était rien, et c'était tout! J'y ai vu tout de suite la préoccupation que vous aviez que je vous sente avec moi, tout près, ne me quittant pas par la pensée, et j'ai été heureuse toute la journée par vous. Et le soir, je me disais qu'il n'y avait rien de meilleur au monde, peut-être, que les commencements d'un amour; rien ne donne pareil émoi, subtile, délicat, irraisonnable, inexprimable, mais qui se sent si vivement.

Je vous remercie beaucoup. N'ayez pas peur que je ne vous aime pas, parce que je suis trop près de vous aimer. Moi aussi, je vous ai reconnu à la conférence Bourassa, mais sans certitude, vous êtes passé vite, et d'abord j'ai cru le salut pour ma voisine. Le lendemain, j'écrivais à Georges que j'avais cru vous voir.

Je suis avec vous. Je ne veux pas que vous ne veniez qu'en passant, et j'aime même mieux que vous ne me téléphoniez pas. La première fois, vous m'aurez écrit : Je serai chez vous tel jour, à telle heure, et vous viendrez. Dans le téléphone, je serais sotte et je n'aimerais pas vous parler, avant de vous avoir parlé face à face, en vous regardant. Pour ce jour, fixez-le à votre gré. Et je le ferai libre. Chez nous, cette année, les fêtes seront un peu *solitaires*, à cause de ma belle-sœur qui est malade, et de mon autre sœur qui va au jour de l'An dans la famille de son mari, parce que c'est la première année que lui sera libre au jour de l'An. Il est aux postes. Mais de toute façon, je suis toujours tranquille et seule dans mon boudoir avec ceux que je reçois. Vous serez à l'aise, et si nous sommes émus, si nous parlons moins facilement que d'habitude, nous saurons pourquoi.

Je ne suis plus qu'endolorie. Je ne souffre plus âprement et le remède, tout le temps ç'a été vous. Hier, une amie qui est venue m'a forcée de repenser à Georges, mais elle n'a jamais su que je l'aimais, et ce qu'elle m'en a dit n'a fait que me faire me féliciter de la rupture. Ce n'était pas du mal, c'était des récits de niaiseries à propos de son aventure soreloise. Sa nouvelle amie n'est pas discrète. Elle se trouvait avec trois

jeunes filles qu'elle rencontrait pour la première fois, et elle leur a raconté tous ses amours. J'ai écouté cela sans que rien ne parût d'extraordinaire en moi. J'étais froide et rien que contente de voir que mon amie ne soupçonnait pas à qui elle parlait. Ensuite, j'ai réfléchi et il m'a semblé qu'avant j'étais une aveugle.

Je vous ai dit que dans ma souffrance il y avait beaucoup d'orgueil blessé. Vous me dites que je suis *précieuse* et, sans croire que je le suis extraordinairement, je sais bien que je ne suis pas tout à fait comme les autres, que j'ai poli mon caractère et mon âme avec l'aide du bon Dieu, et que je vau par cela beaucoup. Alors, cela m'humilie qu'il n'ait pas eu assez d'amour pour moi pour avoir le courage d'affronter un avenir qu'il aurait fait tout seul, sans l'aide de la famille, ni de mon côté ni du sien. Et cela m'humilie qu'aux yeux de ceux qui savent que nous nous sommes aimés, il me préfère une jeune fille dont personne encore ne m'a dit grand bien, et qu'il m'avait même joliment critiquée quand il est venu.

Mais tout cela est arrivé, parce que tout cela devait arriver. J'ai trop prié, et je prie encore trop pour que ce ne soit pas pour mon plus grand bien. Et l'humiliation, je l'ai eue parce que j'en avais besoin. Maintenant que la douleur lancinante est partie, je ne m'inquiète plus. Tout va s'apaiser, rentrer dans l'ordre et le contentement. C'est une si grande grâce que je vous aie et que vous m'aimiez tant, tant, tant!

Mais, je vous en prie, Léo-Paul, ayez soin de vous maintenant, et à part de ne plus fumer, soyez bien, bien prudent. J'ai un frère ici, que je chamaille sans cesse parce qu'il se maltraite trop, et si vous ne voulez

pas que je commence à vous chamailler... avant de vous avoir dit que je vous aime!

Écrivez-moi longuement, mais pas trop pendant la nuit. Dormez plutôt.

Je sais que les journalistes voyagent facilement, et ce m'est d'avance une joie. Si je vous aime, vous pourrez venir assez souvent?

Votre lettre est douce, douce, douce comme une chanson. Je voudrais être réellement dans votre rêve, au Parlement, devant le feu que j'aime tant! Et me sauver avec vous des réalités moins savoureuses.

Allez voir votre petite sœur à Noël et demandez-lui de prier pour nous. J'y suis passée à l'avant-dernier printemps, à Richmond, et je me suis promenée une heure sur le quai, attendant mon train. Allez vous promener dans mes pas et emportez-moi dans vos pas.

Depuis lundi, qu'ai-je fait? J'ai oublié. Ah oui, lundi, j'ai magasiné avec mon amie Évangéline, et hier j'ai reçu cette autre amie, Germaine Gélinau⁶³. Les deux soirs, je me suis couchée tôt. Hier, il y avait une petite fille de trois ans en visite, et je l'ai roulée dans mes bras et je l'ai embrassée et fait parler. Quand mon filleul Jean⁶⁴, 2 ans, et ma nièce Camille⁶⁵, 4 ans bientôt, viennent, tant qu'ils sont ici je ne fais rien d'autre chose. C'est si beau, si fin, si touchant, ces deux bébés blonds.

Aujourd'hui, je reverrai, revenant de l'ouest, une amie qui est partie il y a dix ans, quand nous étions des adolescentes. Nous nous trouverons sans doute un peu changées... mais ce sera bon de réveiller les sottises du temps passé.

Vous n'aurez plus peur de venir me voir? Puisque vous me connaissez si bien, si bien, vous serez avec

moi comme avec vous-même. J'ai hâte, maintenant, très hâte. Mais je ne veux pas que vous fassiez un voyage tout exprès, rien que d'un soir. Vous en seriez fatigué pour rien. J'aime mieux toute une journée, un dimanche ou un samedi, ou ce que vous voudrez. Je vous laisse libre de choisir et je serai ici pour vous attendre à l'heure et au jour que vous direz; et si ce jour comprend un après-midi et un soir, je prendrai les deux. Ici, personne ne trouvera à redire. Je suis libre et on accepte en toute confiance ce que je fais. Et puis, il y en a quelques rares autres qui viennent, et qui, n'étant pas de Montréal, répètent leur visite dans la même journée. Mais ne soyez pas jaloux d'eux. Je les immolerais pour vous, dès que je saurai bien si je vous aime réellement.

N'ayez pas trop d'ambition pour nous deux, ne me désirez pas trop glorieuse. Je ne demande rien d'extraordinaire, je ne demande qu'à sentir vivement que je vous aime, et alors j'accepterais le bonheur, même très modeste. J'ai été élevée dans l'aisance et avec tous mes caprices, mais un jour je me suis réveillée sans fortune et sans papa, et je me suis faite à cela, et c'est même à cette époque-là qu'il me semble que j'ai mieux valu. Malgré que j'aie voyagé et que je paraisse encore me gâter moi-même, des fois, il n'en est rien. Tout m'arrive toujours à des conditions favorables. À Paris, je payais moitié moins cher de pension que les autres, et j'étais dix fois mieux. Et ma traversée à bord de l'*Empress of France* m'a coûté 20 \$ de pourboire. J'ai profité de la suite d'appartements de M. et Mme Dubuc, qui n'ont pas voulu que je paye ma part. Avec ou sans moi, pour eux, c'était la même chose.

La chance, en cela, cette chance qui ne me quitte pas depuis des années, me suivra encore; au fond, je crois qu'elle a un nom propre et qu'elle s'appelle la Providence.

Je jase, je jase. Il est midi. Je ne veux pas vous quitter encore et je vais reprendre une autre feuille. J'ai justement trop de ce papier pour ce que j'ai d'enveloppes.

À part d'aimer Joyberte – parce qu'elle nous a rapprochés – il faut aimer, mon tendre ami, ma voisine Gabrielle, qui vous vante tant. J'ai pris plaisir à aller chez elle, parce que j'entends chaque fois votre nom et qu'ensuite je lui fais dire des choses sur votre visage.

Aujourd'hui, vous voyez, je suis calme et redevenue heureuse. Mais je vous promets de vous confier les heures qui seront moins claires. Je vous écrirai toujours, quand elles viendront, pour que vous m'aidiez à les rendre de plus en plus rares. Et s'il y a un plus tard radieux, vous n'aurez pas à être jaloux d'aucuns souvenirs. Ils ne reviendront pas. Je ne peux même pas repenser maintenant aux heures qui, avec Georges, ont été enthousiastes et bonnes. La fin les empoisonne toutes, les abolit.

Je ne vous ai pas encore parlé de mon roman. Je n'en ai guère le goût ces jours-ci. Je n'y pense pas et je ne lis rien de sérieux.

Il ne serait tout de même pas prêt pour *La Revue*, non, ce ne serait guère possible. J'en ai la moitié en brouillon. J'ai hâte de lire le vôtre. Mais j'aime mieux attendre longtemps encore que de penser que vous vous rendrez malade dessus!

Il y a du soleil encore tout plein mon boudoir, il y en a de grandes barres sur le tapis et qui s'arrêtent sur

moi en passant. Si vous saviez comme je l'aime, le soleil, comme je le trouve beau et bon, et comme il me fait voir toute chose d'un meilleur œil!

Donnez un petit saint de sucre d'orge et priez bien le bon Dieu pour nous deux. Car même quand je vous aimerai, nous ne pourrons pas être infiniment parfaitement heureux, il y aura encore des nuages, des ennuis, et il faut mériter qu'ils soient le plus légers possible.

Au revoir. Dans votre réponse, il y aura peut-être l'annonce du jour et de l'heure qui sera notre première heure en présence. Et je m'appliquerai à y penser avec gravité.

J'ai beaucoup tout le temps pensé à vous depuis ces derniers jours, et depuis bien des semaines, presque autant, mais ces jours-ci, votre sentiment est ce qui vient bercer les rêveries que je m'accorde pour guérir.

Racontez-moi toutes sortes de choses, du passé, du présent, de l'avenir. À bientôt, mon meilleur ami.

Michelle

Qui s'appelle Marie-Antoinette aussi, vous savez. Vous sentez-vous le courage d'aimer les deux?



819 rue de St-Vallier
Le 22 déc. 1921

Mon ami,

Voulez-vous que je vous écrive encore ce matin? Par exemple, ce sera une lettre «gratis», à laquelle vous ne devez pas répondre. Je ne veux pas que vous vous croyiez obligé de perdre trop de votre temps à m'écrire. Et puis, ce matin, je ne suis pas du tout triste non plus, et ma lettre ne vous sera que réconfortante. Et puis encore, vous m'avez jusqu'ici beaucoup plus donné de vous-même, que vous n'avez reçu, et je voudrais vous rendre votre change.

J'ai relu des tas de fois votre bonne lettre d'hier, car je ne suis pas sortie de la journée, la visite qui devait venir n'est pas venue et je revenais toujours à vous. Il y a une petite phrase qui m'a fait mal à moi aussi. Celle où vous dites : «Car vous ne m'aimez pas, ou si peu.» Hier, je ne l'ai pas relevée. Je l'avais mal vue. Écoutez bien. Je pense que je vous aime, je suis à peu près certaine que je vous aime. Mais je ne peux pas vous le dire sûrement maintenant, d'abord parce que je suis déconcertée en moi-même. Puisque je sens mon sentiment pour l'autre sitôt enterré, si éteint tout à coup, je me demande ce qui se passe au juste en moi, et je ne sais plus à quoi reconnaître l'amour. Est-ce bien aimer que d'être maintenant à ne songer qu'à vos pensées et à vos lettres? Est-ce vous aimer que d'attendre avec une hâte infinie le moment de vous voir? Est-ce vous aimer que de trembler de peur à l'idée que quelque autre chose pourrait survenir, vous arracher à moi? Je suis émue

et à la fois un peu angoissée, parce que votre tendresse me semble si belle, si absolue, qu'il me paraît que je ne la mérite pas, que je ne l'aurai pas. Comme j'ai hâte de vous voir! Et quand vous m'enverrez un mot m'annonçant le jour qui nous appartiendra, même s'il doit être un peu loin, je serai heureuse, parce que j'aime voir devant moi un petit point lumineux à espérer.

Je vous écris de nouveau ce matin parce que, aussi, demain il serait trop tard pour que vous ayez ma lettre avant votre voyage de Noël. Et je veux vous souhaiter une joyeuse fête. Je prierai beaucoup pour que vous soyez heureux ce jour-là. Et aussi pour que vous trouviez votre petite sœur en bonne santé et plus joyeuse. Et en pensant à moi, là-bas, vous pourrez penser que je suis avec vous, moi aussi, et que vous habitez mon souvenir à toute heure, à toute minute à présent.

Alors, depuis 4½ h, hier, vous ne fumez plus? Offrez la pénitence au bon Dieu, pour qu'Il nous bénisse. Je souhaite que vous ne la trouviez pas trop dure, la pénitence. Vous m'aurez pour remplacer la chère cigarette. Je vais multiplier mes lettres et mes bons conseils. Et je vous raconterai exactement toutes les douceurs qui s'épanouiront en moi pour vous. Vous serez peut-être émerveillé de la floraison.

Le téléphone vient de m'apporter une triste nouvelle : la mort du père de Lozeau. Il est décédé subitement ce matin⁶⁶. Le pauvre poète, cela compliquera peut-être davantage son existence, l'appauvrira encore. Sa mère est déjà vieille et pourrait bien le suivre de près. Quel ravage que la mort! Chez mon amie Zappa, la fortune est là pour les consoler. Et chez les autres, c'est

ce qui m'inquiète. Le bon Dieu y verra. Mais les durs moments à passer d'abord!

Je lis *Cranford*, de Mme Gaskell. Je le commence seulement, mais je trouve cela gai et amusant. Hier soir, j'ai traversé m'amuser un peu chez ma voisine de Grandpré. Je savais qu'elle me parlerait de vous, et ça m'attirait. Je deviens rusée. Et, en effet, elle m'a parlé de vous. Elle vous appelle son petit cousin, parce que, au fond, c'est vrai que vous l'êtes. Le saviez-vous? Sa mère est une Olivier⁶⁷, et la vôtre aussi?

Elle est bien fine, Gabrielle, mais maintenant je ne veux plus que vous l'aimiez, et je n'essaierai pas de me la... substituer. Gardez-moi.

Après demain, Noël. J'ai remarqué une chose. Les bouleversements heureux ou malheureux me sont toujours arrivés en décembre depuis quelques années. Il y a eu la mort de papa, il y a six ans, et d'autres choses que je m'énumère. On dirait que l'année qui finit veut bien me faire comprendre qu'elle n'est pas venue pour rien, et qu'elle a travaillé dans ma vie ou autour.

Je devrais me remettre à travailler, malgré tout, puisque je ne suis plus si malheureuse et que je n'ai pas grand-chose à faire. Mon doux tyran, allongez votre bras et secouez-moi énergiquement. Mais je n'ai pas peur de vous! De toute façon, si j'ai encore des maux à guérir, le travail y aidera davantage que la paresse. Ce soir, j'essaierai... mais si je m'endors?

J'ai reçu hier une invitation pressante de Québec et une longue invitation, mon vieux cousin Beaupré⁶⁸ dont la femme et la fille sont en Europe, veut que j'aille animer sa maison quelques semaines. Il

s'ennuie. Il sait que j'ai de l'entrain. Il insiste, me disant qu'il me trouvera des compagnes pour passer les heures qu'il ne pourra pas me donner. Avant *votre venue*, cette invitation m'aurait enchantée. J'aime beaucoup, beaucoup Québec, et je ne déteste pas d'avoir quelque temps, chez mes cousines riches, l'impression d'être riche moi-même.

Eh bien, savez-vous ce que j'ai pensé? Qu'Ottawa est plus loin de Québec que de Montréal. Si j'accepte, ce sera pour rien qu'un peu de temps. J'aimerais mieux l'invitation de Claire Marcil.

Bonjour, mon grand ami. N'ayez plus peur non plus que je vous trouve enfantin. Si ça m'arrive, vous pourrez me rendre la pareille. Et sans aucune peine pour m'attraper en faute.

Si vous avez encore l'air trop jeune, je tirerai si fort sur votre moustache qu'elle deviendra imposante et sévère.

Est-ce que je vous aime? Renseignez-moi.

Michelle

Heureux, joyeux, saint Noël!

Michelle

Lundi matin, 27 déc. 1921
819 rue de St-Vallier

Mon cher doux ami Léo-Paul,

Il est dix heures moins le quart. Le train vous emporte vers Ottawa, je suppose, et, en regardant défiler la campagne, j'imagine que vous pensez... peut-être à moi. Et je me hâte de vous écrire, comme promis, ayant peur qu'une fois loin de moi, vous vous repreniez à craindre que mon sentiment ne réponde pas au vôtre. Que vous en semble-t-il au fond? Moi, je ne sais pas encore au juste jusqu'à quelle profondeur de mon âme vous êtes entré. Mais je sais que je vous ai trouvé à mon goût, que j'ai aimé à vous voir et que, l'après-midi fini, j'ai eu hâte au soir. Vous en faut-il plus pour une première visite? Jamais je ne me suis tant approchée de quelqu'un à ma première rencontre, et vous avez vu que je n'étais pas récalcitrante à votre amour.

Ce matin, je suis allée à la messe. Ça me coûtait joliment. J'avais sommeil mais je voulais vous recommander au bon Dieu et lui demander de faire que je ne me trompe pas, que je vous aime infiniment et que je vous serve pour le bien. Aidez-moi, vous aussi. Devenez pieux dans le fond de votre âme, même si vous n'en avez aucune envie. Et, pour commencer, offrez ce gros sacrifice de ne pas fumer de cigarette. J'espère que vous allez devenir très énergique et que lorsque vous me reviendrez, vendredi peut-être, vous n'aurez pas de nouveaux manquements à excuser. Soyez sage. Mon portrait vous fera sûrement la grimace si vous ne l'êtes pas.

J'ai mangé deux chocolats depuis mon déjeuner. Là, je les ai cachés pour ne plus être tentée. Je vais vous écrire, puis essayer de travailler. Mais je me sens un peu trépidante. Comme vous m'avez regardée, des fois!

Et vous étiez content, j'ai vu ça, quand j'ai dit des *vérités* de Joyberte. Vous étiez content que je sois si imparfaite, si humaine. Vous vous disiez : Moi, je n'ai pas le courage de ne pas fumer, et Michelle n'est pas capable de garder sa petite rancune au fond d'elle! Et vous étiez content quand j'avais l'air d'avoir tant envie de savoir ce qu'il y avait dans ses lettres.

Vous n'étiez pas si gêné hier? Vous vous êtes senti chez vous avec moi? Moi, j'avais peur de vous trouver l'air plus jeune que moi, et, dans ce cas-là, je n'aurais pas voulu de vous. Mais je pense que nous allons bien ensemble, que mes enfantillages s'accorderont bien avec les vôtres, et qu'en même temps vos dispositions *évidentes* de tyran vous donneront ce qui vous sera nécessaire de supériorité et d'autorité.

Tout de suite, le premier jour, vouloir m'empêcher d'aller à Québec! Et si ça avait été à l'âge de pierre, vous vous sauviez avec moi sur votre dos.

J'espère que vous allez être très raisonnable, très gentil, que vous allez commencer à vous coucher au moins à minuit, et qu'aussitôt que vous serez reposé, vous vous jetterez à corps perdu dans le roman. Nous n'avons toujours pas convenu du temps où nos deux œuvres devront paraître en public. Dites...

Ces jours-ci, je ne ferai rien. Cet après-midi, je sors faire ma visite de condoléances à Lozeau. Je passerai l'après-midi. Ce soir, je m'endormirai. Demain, je

pars le matin, je dîne chez mes cousines Giroux. Nous allons en bande au cinéma, et elles viennent toutes souper et veiller à la maison. Jeudi matin, je recevrai votre lettre. Puis je travaillerai peut-être enfin, mais pour le service immédiat du *Devoir*.

Vous ne m'aimerez pas moins parce que je vous ai laissé me frôler la joue de vos lèvres? Je n'ai pas voulu refuser. Vous aviez attendu si longtemps! Et puis, vous auriez pensé que je ne vous aimais pas, et je ne veux pas que vous ayez de la peine ou des doutes. Par exemple, si vous fumez, je pars pour Québec.

Êtes-vous jaloux pour vrai... des loups qui rôdent encore autour de moi! Êtes-vous jaloux du téléphone d'Hector Paul? C'est un bon copain, rien qu'amical, qui m'a peut-être aimée au début, sans le dire, parce qu'il se savait pas assez intellectuel pour moi⁶⁹. À part lui, il y a monsieur Gélinas, de Trois-Rivières, que j'apprécie sans l'aimer autrement que par reconnaissance pour son amitié fidèle et assez enthousiaste. Et il y a Dominique, un sculpteur américain-italien, qui s'est emballé pour ma petite personne à bord du *Patria*, que j'ai appelé mon flirt, et qui m'écrit fidèlement chaque semaine depuis. Je lui écris en anglais et c'est bien drôle. C'est celui que j'aime le mieux... après vous⁷⁰. Il y en a peut-être deux ou trois que j'oublie dans le moment, et qui passent chez nous par-ci par-là. Mais plus il y en aura, plus vous aurez de jouissance à me voir vous les offrir en holocauste. Et vous verrez comme je puis encore obéir vite, pour une petite mademoiselle qui a été si mal élevée.

La prochaine fois que vous viendrez, je vous présenterai à maman.

Est-ce que j'ai parlé assez? Est-ce que j'ai été comme vous vouliez que je sois, ou comme vous imaginiez que je serais? Êtes-vous content de moi? Me trouvez-vous encore des jolies joues? Êtes-vous scandalisé parce que mes pieds ne tiennent pas en place, et que je veux toujours au moins deux chaises pour ma seule personne? Est-ce que je suis comme j'étais au cours de littérature? Grouillante, bavarde comme une pie? Et un peu tannante!

Moi aussi, mon tendre ami, j'ai hâte que vous m'écriviez.

Votre boîte de cigarette me regarde, mais elle a beaucoup moins de charmes pour moi que la boîte de chocolats. Et pour vous, ça serait tout le contraire.

Bonjour. Ce n'est pas parce que j'ai condensé que je m'arrête ici, mais parce que vous voulez avoir votre lettre demain matin et que, pour cela, il faut que j'aille au plus tôt la mettre à la boîte.

Je vous écrirai souvent, souvent, tous les jours si vous voulez.

Et dormez bien tranquille et faites tous les rêves qui vous plairont, puisque je vous ai trouvé à mon goût et que je vous aime.

Michelle



Jeudi, 11½ du matin
Le 29 déc. 1921

Mon grand cher ami,

Je pense que si vous ne quittez pas Ottawa demain matin, à cause du... mortel cabinet, vous serez peut-être bien content d'avoir cette petite feuille bleue pour patienter. Je viens de recevoir votre lettre, et j'avais hâte de l'avoir, et déjà je l'ai relue. Rassurez-vous. Je pense que je vous aime, il me semble que j'en suis certaine. Mon impression en votre présence, je ne pourrais pas la démêler jusqu'au fond. La seule chose qui m'est restée si nette, ç'a été que de 6 à 8½ h, en vous attendant, j'ai trouvé les minutes fiévreuses et longues. Et encore, maintenant, j'ai hâte à demain, hâte que vous me reveniez, hâte de vous connaître davantage. Mais vous m'aimez tellement que vous révolutionnez tout mon pauvre cœur, et je suis si petite que vous m'emporterez.

Hier, j'ai un peu pleuré, et au lieu d'être content que j'aie souffert, vous serez peut-être jaloux de ces larmes-là. Georges, je ne sais pourquoi, m'a envoyé un grand portrait nouveau de lui. Je l'ai regardé. Ça m'a retourné quelque chose, puis je l'ai mis dans le panier, avec mon roman. Je pourrais peut-être vous le donner. C'était comme un mort que j'aurais regardé une dernière fois et, je ne sais pourquoi, cela m'a refait du chagrin. Mais je pensais beaucoup à vous en même temps, je me réfugiais en vous, et je pensais que même si Georges avait du chagrin, j'aimais mieux maintenant qu'il en ait à votre place.

Vous êtes amusant d'être jaloux de mon cousin Beaupré, et si vous saviez comme cela me fait rire! parce que je me connais et le connais. Et vous êtes comme un grand sauvage quand vous pensez à mes baisers et cela m'amuse encore. N'ayez pas peur. Je vous les garderai tous, mais je vous les donnerai tous plus tard, pas maintenant. Au jour de l'An, il n'y a que les amis de mon frère qui réclament en passant ce que la coutume leur doit. Mais je m'en salue ordinairement.

Mais soyez encore jaloux. C'est si nouveau, si nouveau pour moi! Et je vous remercie tant de me trouver fine, même si petite! Je vous écrirais bien des choses, mais il est trop tard. Et puis nous allons peut-être demain nous revoir?

Soyez jaloux, mais sans souffrir. Je veux que vous soyez heureux, et je le serai moi aussi.

Michelle

31 déc. 1921
11 heures du soir

My Lord,

Je veux finir l'année avec vous et vous dire, ce soir, ce que je pense si doucement que vous n'ayez plus d'angoisse ni d'incertitude. Je vous aime. Je suis certaine que je vous aime. Je devrais peut-être attendre, ne pas si tôt vous l'avouer, mais je ne veux pas que vous soyez malheureux, je ne veux pas que vous doutiez de moi.

Le premier jour que je vous ai vu, je me suis aperçue tout de suite que je vous aimais déjà. Mais hier et aujourd'hui, je n'ai plus pensé à autre chose; je me suis sentie prise, très prise, empoignée. Et cet après-midi, j'étais comme vous, heureuse, et j'aurais été au bout du monde à votre bras, dans toutes les tempêtes.

Ce sera un peu comme ça, si les circonstances nous favorisent, si vous devenez mon vrai «Lord and Master». Mais, je vous en prie, mon Léo-Paul, ne vous faites de cauchemar ni avec le passé – il est aboli, je ne l'aime plus, je n'en regrette rien – ni avec l'avenir. On ne peut, hélas, garantir ses sentiments. L'habitude les émousse ou les use, parce qu'ils sont humains. Mais vous priez et je prierai. Nous établirons notre bonheur sur Dieu. Et il me semble, à moi, que si le matin du mariage on demande du fond du cœur la grâce d'état, la sanctification du sentiment, il ne peut pas ensuite changer. J'ai confiance aux vertus surnaturelles, si je n'ai pas confiance en moi.

Vous serez jaloux encore, parce que c'est drôle et que je vous aime follement quand vous prenez des airs soupçonneux, mais en même temps vous aurez une confiance extrême en moi, vous saurez que je ne mens pas, que je suis sincère dans mes actes et mes sentiments, et qu'une fois que je vous aurai appelé mon seigneur et maître, vous le serez vraiment. Toutes mes pensées, comme ma bouche, mes mains, mes bras, ne seront qu'à vous. Ne me demandez pas souvent pour m'embrasser, par exemple, parce que je veux que nous soyons bien raisonnables et qu'il faut nous priver maintenant pour goûter mieux plus tard. Mais n'allez pas non plus imaginer que parce que ce soir et hier je

vous ai laissé baiser mes joues, j'aurais fait la même faveur à d'autres facilement. Soyez jaloux pour rire, pas pour vrai. Vous me feriez de la peine. Il ne faudra pas troubler de pareils riens notre beau bonheur.

Je n'irai pas à Québec, puisque vous ne voulez pas. Je sacrifierais même Percé pour vous, Percé dont je raffole. Mais un jour, si nous étions tous les deux à Percé, je pense que ce serait le paradis sur terre. Je vous piloterais là dans tous les beaux coins, dans la montagne, dans les bois, dans le chemin du brouillard et au creux des grèves. Comme ça serait beau! Voir votre enthousiasme et y joindre le mien!

Vous devez prendre le train, maintenant, et j'ai hâte déjà que vous le repreniez pour revenir, et j'ai hâte de vous revoir. Je crois que je vais me remettre bien bravement à mon roman : en travaillant ferme, les heures fileront et les samedis ou les dimanches viendront plus vite. Et nous ferons de belles promenades, et je vous aimerai et vous m'aimerez, et nous serons gais, confiants, courageux, prêts à tout entreprendre et à tout endurer.

Bonsoir. Remerciez avec moi le bon Dieu, que l'amour me soit tout de suite venu si fort pour vous. C'est vrai que vous l'avez bien acheté. Avoir attendu si longtemps! Maintenant, je suis jalouse des heures que j'ai données ailleurs, et des lettres et des pensées. Pourquoi votre petite lettre anonyme n'avait-elle donc pas d'adresse?

Mais je reprendrai le temps perdu et je vous ferai le plus content, le plus heureux des hommes. Je serai fine, bonne, sage, tendre, douce, dévouée et rieuse à la fois.

Avant de vous connaître, je vous imaginais comme un vrai coffre plein de belles affaires, mais trop timide pour m'en exprimer une. Alors, comme je ne vous imaginais jamais me parlant, mais toujours avec un visage muet et triste, je ne me sentais pas attirée.

Et maintenant, je le suis assez pour trouver les heures qui nous sépareront toujours longues, longues.

Bonsoir, My Lord and Master (je vous le dis une fois, pour vos étrennes). Bonsoir. Je me mets au *dodo* et vous promets de m'endormir en rêvant que vous me regardez, que vous m'aimez et que vous êtes le plus fin et le meilleur et le plus tendre des... Lords and Masters.

Votre Michelle

Je vous la donne pour vos étrennes!



1^{er} janvier 1922

Vous serez jaloux. Je n'ai embrassé que mes frères et mon beau-frère, mais je suis sortie cet après-midi avec Hector Paul. Je suis allée à l'Impérial²¹. Seulement, je vous *jure* que j'ai pensé à vous tout le temps, tout le temps, tout le temps!

Devais-je dire à Hector Paul qu'il ne fallait plus qu'il revienne? Je n'ai pas osé tout de suite. Dans un mois, vous aurez votre moustache, je pourrai peut-être dire : My Lord and Master, et sans rire. Alors, je ferai les

exécutions. Aujourd'hui, je ne savais pas comment lui dire. Mais c'est un bon camarade qui sera ravi d'apprendre une heureuse nouvelle, et qui s'amusera à voir l'union de deux enfants du *Devoir*. C'est un enragé nationaliste.

1^{er} déc. [janvier], onze heures du soir. Je reprends ma lettre, rentrant d'une visite chez mes cousines Giroux, faite avec mon frère. Je l'ai entraîné là pour l'empêcher de sortir avec ses amis qui le font veiller trop tard. Hier, dans le même but, je l'ai amené avec moi chez madame Ranger⁷², et j'ai refait à son bras le trajet fait avec vous l'après-midi. Admirez mon dévouement de sœur!

C'est demain que je vais vous revoir et j'ai bien, bien hâte. Plus je vous connaîtrai, plus je vais vous aimer! Plus vous allez me tyranniser, plus je vais rire! Ça ne m'empêchera tout de même pas de vous obéir.

Vous avez dû dire mon nom à votre maman aujourd'hui, et me rappeler à son souvenir. Peut-être qu'elle aura peur d'une femme de lettres comme... épouse. Au besoin, pour la rassurer, vous pourrez me vanter; je vais faire le bifteck, les patates frites et pas frites, le rôti de porc frais, le rosbif, les omelettes, le thé, le café, le chocolat, des puddings, des tartes, du macaroni, des gâteaux, des sauces, de la soupe aux huîtres et aux tomates, du pâté de foie gras, et encore d'autres choses. Je tâcherai d'apprendre le reste. Et pour le ménage, je suis experte. Ce que j'aime le moins, c'est d'arranger les tiroirs. Si vous aimiez ça, ça ferait mon affaire.

Je badine et cependant tout cela est fort sérieux. Le bonheur tient autant à ces détails-là, qui tiennent leur

place dans le sentiment. En attendant que je sois aux prises avec eux, un tel sujet vous montre que j'ai bien l'air de ne pas être récalcitrante et de m'en aller avec une heureuse résignation dans la cage! Quand vous aurez tous vos barreaux, j'y entrerai.

Encore cette feuille et je me conclurai. Demain, lundi, je n'irai pas à la messe. Je me donne congé du jour de l'An. Mais mardi, j'irai et les autres jours aussi, pour avoir la force de travailler et pour que je continue à vous aimer, et que vous ne cessiez pas non plus de me trouver fine... quoique je sois petite. Et pour toutes sortes d'autres choses encore. Je ne veux plus que vous doutiez de mon sentiment. Et j'ai hâte que les jours m'apportent des occasions de vous le prouver.

Si je ne vais pas à Québec, ça vous en dira bien, bien long, puisque ça me tentait tellement! Mais enfin, cela me tente infiniment moins, maintenant que je sais qu'à chaque bout de semaine vous viendrez et que nous serons heureux. Vous ferez le jaloux, vous me montrerez le poing, vous me commanderez de vous appeler Mon Seigneur et Maître, et je vous tirerai la langue.

Et puis nous irons nous promener. Et quand vous aurez une moustache, je serai si fière de vous!

Allons, je m'endors tellement que je ne peux plus rien dire de sensé. Bonsoir. Bonne année, heureuse année, sainte année.

Votre Michelle-Marie-Antoinette

(C'est une grande personne, si on la juge par le nom.)



819 rue de St-Vallier
3 janvier 1922

Mon très cher, mon infiniment cher tyran⁷³,

J'ai travaillé et lu ce matin, quoique ce soit mon dernier jour de congé. Mais le téléphone et de petites visites de parents me dérangent sans cesse. Aussi je lâche tout et viens m'absorber en vous. Les bruits de la maison seront moins puissants à me distraire.

Cela me fait mal au cœur de penser que vous êtes encore en ville et que je ne vous vois pas. Tout à l'heure, j'avais envie d'appeler monsieur Héroux et de lui demander de vous dire de m'appeler quand vous serez au *Devoir*. Puis j'ai pensé que votre folle imagination verrait encore dans ma voix quelque surnoise chose méchante, et que mieux vous valait de ne pas m'entendre. Je voudrais bien ne jamais vous faire de peine, ne jamais vous rendre malheureux, être toujours fine pour vous, et douce et tendre. Et pour cela, je regrette qu'il y ait derrière moi un passé, quoiqu'il soit pur, parce qu'il est là tout de même et que j'aurai beau l'abolir, votre front s'obscurcira quand même, souvent, à y penser. Mais plus tard, je pourrai dans ces

moments-là tant vous montrer que je vous aime que vous redeviendrez heureux, confiant.

Je vous aime, mon tyran. Je vous aime et je ne vous écris pas cet aveu du bout de ma plume seulement, mais du fond du cœur, du plein de l'âme, et mon sentiment m'habite toute maintenant, m'occupe toute, me rend comme vous insensible aux choses extérieures. Moi que les longues courses en tramway ennuyaient, quand j'étais toute seule, maintenant je trouve ravissant de me pelotonner dans le fond d'un banc et, la tête cachée dans ma fourrure, *de vous sou-*
rire. Et je me coucherais volontiers à... 7 h du soir, pour rêvasser plus à l'aise. Et vous êtes jaloux, après ça, vous êtes encore jaloux? Mettez-vous bien dans la tête, mon doux ami, que je ne vous regarderais pas comme je vous regarde, que je ne m'approcherais pas si vite de vous, si je ne vous aimais pas beaucoup, beaucoup, infiniment, à toute minute. Personne ne m'intéresse plus, à part vous, personne. Et quand cela m'étonne et me déconcerte que ce soit venu si vite et si complètement, je pense que c'est peut-être un miracle. Et je ne changerai pas. Je ne veux pas changer.

Ce matin, je suis allée à la messe et j'ai communiqué pour nous deux, quoique j'aie eu bien envie de rester à dormir. Mais vous m'aviez recommandé de prier pour vous, parce que vous allez affronter ce féroce Pelletier⁷⁴. Si vous ne réussissez pas, je mettrai Héroux dans le secret, et à nous deux - à vous et moi - nous attendrions peut-être la famille de la rue Saint-Vincent⁷⁵.

Je n'irai pas chez Lozeau cet après-midi, mais chez Marthe Martineau⁷⁶, prendre le thé. Mais pour Lozeau, je veux vous demander d'être généreux. Quand vous

l'aurez vu et la pauvre existence qu'il mène, et sa misère physique, vous comprendrez que je sois charitable et que je lui donne souvent de mes heures. Autrefois, j'y allais dans l'enthousiasme. Aujourd'hui, j'y vais comme par devoir, par pitié; je m'y ennue souvent, quoiqu'il soit si intelligent et si bon, et cela me demande souvent un grand effort de volonté que de quitter mon cher boudoir pour aller chez lui. Mais tant que vous me le permettrez, j'estime que je dois y aller. Il a si peu de joie.

J'ai hâte que vous reveniez. Vous me communiquerez votre impatience, votre ardeur. Je suis fâchée de voir s'égoutter les minutes, quand vous êtes là, et je vais avoir envie de brûler les heures pour arriver plus tôt à la fin de la semaine. Pourvu qu'entre Ottawa et Richmond il y ait un petit coin pour nous. Si vous avez vendredi, samedi et dimanche, il y en aura sûrement, il me semble.

Mais toute cette vie en chemin de fer ne vous fatiguera pas trop? C'est épouvantable, tant voyager!

N'escomptez pas sur ma faiblesse, en fumant plus que ce qui est convenu. J'ai tant peur que vous vous fassiez mal maintenant! Et pas rien que parce que je trouve que vous êtes précieux pour le pays, au point de vue littéraire, mais surtout parce que vous êtes maintenant très précieux au cœur de Michelle, comme au cœur de Marie-Antoinette.

Je viens d'enlever mon loquet, de l'ouvrir devant moi pour regarder le portrait d'un grand collégien philosophe qui ne m'en impose vraiment pas beaucoup, quoique je le trouve bien à mon goût. Mais mon imagination lui ajoute un beau petit paquet de poils en-dessous du nez, et tout de suite après, malgré moi,

j'ai envie de laisser tomber ma plume, de joindre mes mains en une attitude angélique, et de dire : «My Lord and Master!» Tout viendra comme vous le voudrez, mais après, certain vous m'aimerez encore et toujours, toujours, toujours? Même quand je serai laide et vieille et que mes bras ne seront plus ronds et blancs?

Voulez-vous me pardonner parce qu'envers Ernestine j'ai manifesté ma malignité une fois de plus. Pour ma pénitence, je vous donne son adresse afin que vous puissiez lui envoyer vos souhaits pour 1922. C'est 116 est, boulevard Saint-Joseph⁷⁷.

Maintenant, je m'en vais dîner et après mettre, pour aller dans le monde, une belle petite robe de soie noire, dans laquelle je sais que vous m'aimerez. Mais cet après-midi, il n'y aura que des jeunes filles, et vous n'avez pas à être jaloux des gens pour qui je me serai faite un peu jolie.

Dans quelques jours, j'irai, avec cette même robe, me faire photographier, rien que pour vous. Serez-vous content? Me trouverez-vous fine? Trouvez-vous que je vous aime, que je vous aime et que je suis bien près de vous adorer? N'ayez pas peur, mon grand tyran, n'ayez pas peur que je change.

Écrivez-moi vite que vous aurez quelques heures pour moi, malgré Richmond, et peut-être deux fois quelques heures, parce qu'autrement je vais me mettre à être jalouse et à pleurer.

Bonjour. Bon voyage. Bonne semaine, Et surtout que tous vos rêves soient doux, doux, doux; je vous aime, maintenant, je vous aime tant, tant, tant! Presque autant que vous m'aimez.

Votre Michelle

Le 4 janvier 1922

Mon tendre tyran,

Je ne ferai rien encore ce matin. Je me suis laissée dormir tant que j'ai pu, je me suis levée à 9½ h, j'ai lambiné en m'habillant et j'étais écrasée de petites lettres en retard. J'en ai exécuté trois. Et maintenant, je vous arrive. J'aurais bien aimé que ce soit ce matin de demain pour avoir votre lettre. J'ai hâte. Je m'ennuie de vous, moi aussi. Heureusement, cependant, que vous n'habitez pas Montréal. Il me semble que nous serions comme de très jeunes fous, à nous appeler, à nous parler sans cesse. Et je vous empêcherais de travailler.

Hier après-midi, en m'habillant pour aller au thé, j'étais seule dans la maison et j'avais une envie folle de téléphoner au *Devoir* pour que, de ma part, on vous avertisse de me téléphoner. Je pensais que vous partiez peut-être par la gare Windsor, et j'allais prendre le thé rue Dorchester, chez le juge Martineau, à côté de la cathédrale. Devinez-vous le reste? Nous aurions pu, de 3½ à 4 h, nous dire bonjour. Et j'aurais beaucoup aimé ça. Je trouve que je ne vous ai pas encore assez vu. Je n'ai pas appris vos traits par cœur pendant cinq ans, moi, et quand vous êtes parti, je me bats dans ma tête avec ma mémoire, pour qu'elle me remette nettement en face de votre visage. Et je vous aime et je voudrais vous voir bien et toujours.

Et après vous avoir écrit ça, j'ai peur. J'ai peur que, sachant que vous me tenez maintenant, vous m'aimiez un peu moins.

Je me suis amusée chez les Martineau. Le soir, je n'ai rien fait. C'est encore fête. Gabrielle, de Georges,

est venue emprunter des livres; elle est restée un long moment, elle m'a fait parler de vous, m'a demandé si ses descriptions étaient bien exactes. Et nous nous sommes fait brûler de votre encens.

Quand elle est partie, ma sœur Marie, Mme Girard, est venue et elle est venue s'asseoir à côté de mes chocolats, et mon frère a pris sa place favorite, étendu sur mon sofa, et ils se sont mis à manger mes provisions. Moi, je ne pouvais pas manger, je n'avais pas le goût et je les ai regardés empiffrer. Ce matin, j'ai pris une résolution généreuse : je cache ce qui me reste.

À part ça, il n'y a rien eu de nouveau dans ma vie, sauf la lettre de Dominique et les souhaits de Georges. Alors, j'ai écrit à Georges trois petites pages, et je lui ai dit que je lui souhaitais le bonheur, et aussi que je vous aimais. Ai-je mal fait? Il me semble que non. J'aimais mieux qu'il l'apprenne de moi que par des rumeurs, et ça m'était moins difficile à dire que ça vous l'aurait été? Vous me direz, si vous voulez, ce que vous en pensez. Mais ne souffrez pas parce que je vous parle de lui. Il faut bien que tout soit clair entre nous. Ne soyez pas jaloux. Je ne l'aime plus du tout; je voudrais l'aimer encore qu'il me semble que je ne pourrais pas. C'est vous que j'aime, vous tout seul, si grand dans mon petit bonhomme de cœur! Et en vous écrivant cela, je suis presque, dans mon imagination, dans l'attitude que vous souhaitez, la fameuse attitude angélique et qui finit par une phrase anglaise...

My Lord and Master, mon doux cher Lord and Master! Êtes-vous content? Cherchez-vous en vous de nouvelles raisons de torture ou de doute? Dites quatre ou cinq grains sur mon chapelet pour les calmer!

Ce chapelet, j'étais à Saint-Jérôme l'été que je l'avais étreint. L'après-midi, nous allions le dire à l'église. Je me mettais dans du soleil, et je l'admirais tellement avec les rayons qui le faisaient briller, que j'avais l'air en extase et que je m'oubliais en prières, de grands quarts d'heure.

Bonjour, Léo-Paul. Je vous souhaite mille bonnes pensées, j'ai hâte, hâte, hâte de vous voir. Je voudrais vous écrire longtemps encore, mais il faut bien penser à ma littérature. L'article attend après moi.

Je vous dis au revoir doucement, doucement, et je vous donne mon bras pour que vous l'embrassiez.

Votre Michelle

Le 5 janvier 1922

Mon Léo-Paul,

Le facteur m'a impatientée. Il vient d'arriver et il est 11 h. Et j'avais hâte, je m'énervais à attendre, tout en essayant de suivre ce cher Champlain chez les Iroquois. Je vous réponds et ma lettre arrivera peut-être quand vous serez déjà en route pour Montréal-Richmond.

J'ai écrit à Maurice G. dix lignes, lui disant que je ne peux le recevoir le soir des Rois, à cause d'un souper de famille. (Si vous étiez ici, je vous recevrais quand même, vous). Je le recevrai samedi après-midi, s'il est libre. Et après, je lui écrirai, devant vous, samedi soir si vous voulez.

Hier, j'ai exécuté Henri Gariépy⁷⁸ à qui j'écrivais... par charité : je lui ai dit que je ne pouvais plus lui écrire parce qu'Y ne voulait plus. Je ne recevrai plus Hector Paul chez nous, ou j'inviterai le soir qu'il viendra ma cousine Giroux. Tout cela, pour vous faire plaisir, pour avoir l'air de faire des sacrifices. Au fond, je n'en fais pas. Ils me sont indifférents, et aucun de ceux-là ne m'a fait la cour. Vous pouvez avoir confiance en moi. Je ne suis pas en gélatine. Et puis je ne suis pas du tout curieuse des manières qu'ont les hommes de nous aimer. Ça m'est égal. Je vous assure que je ne suis pas coquette. J'ai l'air de l'être, parce que peut-être je vous ai aimé trop vite? Ce n'est pas une faute. Je vous aime. C'est un miracle, tellement déjà je vous aime! Je pense à vous à toute minute. Je vous écrirais tout le temps. Je ne ferais rien d'autre chose, ou bien je ne rêverais qu'à vous.

Si vous pouviez revenir de Richmond samedi soir, revenez, et nous nous verrons samedi soir, dimanche après-midi, dimanche soir. Vous ferez votre article lundi, dans le train en vous en allant.

Mais je ne suis peut-être pas raisonnable. Il faut que je vous encourage dans votre *devoir* et non pas que je vous le fasse négliger. Il ne faut pas que nous perdions la tête, il faut que nous soyons sages. Dites vos trois grains de chapelet à cette intention; moi, j'en dirai cent fois plus, chaque jour, et tout ira bien, en tous cas au mieux pour votre bien et notre bonheur.

Je ne changerai pas. N'ayez plus peur. Je ne veux pas que vous ayez le moindre doute, le moindre chagrin. Faut-il remuer le fer dans la plaie qui n'est pas fermée chez vous, si elle l'est en moi, pour vous rassurer? Eh bien, pensez, souvenez-vous que j'ai été fidèle

à Georges quatre ans et demi, malgré qu'il m'exposait à toutes les tentations en ne pouvant pas me demander de renvoyer les autres; et vous savez le chemin que j'ai fait, les voyages et le reste. S'il m'avait aimée comme vous m'aimez, je n'aurais pas changé. Et j'ai changé parce que c'est la vie et que vous deviez avoir votre heure. Elle sera longue, longue, longue, je serai toute, toute à vous. Mais vous n'aurez pas de méchantes inquiétudes et de méchants soupçons. Quand je vous dirai quelque chose, vous le croirez? Je suis franche. Demandez à ceux qui me connaissent et qui vivent avec moi, si vous voulez.

J'ai hâte de vous revoir. Je voudrais que ce soit au moins samedi soir. Je m'ennuie. J'étais des mois sans voir Georges et je ne m'ennuyais pas de cette façon-là. J'ai hâte moi aussi que vous sonnerez à ma porte et que je vous voie monter vers moi. Il n'y en a pas d'iceberg pour vous, mon délicieux grand, je vous en prie, ne redoutez plus rien. Vous avez gagné tous vos points.

Et je vous admire, même si je vous taquine. Je suis fière de vous et ambitieuse pour vous. Je ferai ma petite tyranne, moi aussi, mon doux Lord and Master, et vous verrez que je vous mènerai bien par le bout du nez, tout en étant prosternée et mains jointes.

Dites-moi *tu*, comme vous voudrez. Moi, cela m'intimide encore et me sera difficile. Vous m'excuserez?

Vous allez venir samedi soir? Quand vous aurez vu votre sœur toute une journée, ce sera bien assez? Recommandez-lui bien de prier pour nous de tout son cœur, pour que vous soyez grand, fort, et pour que je sois toujours gaie et dévouée, pour que vous soyez heureux.

Je vous écrirais bien plus longtemps, mais il faut mettre ma lettre à une heure pour que vous l'ayez avant-midi, demain?

Je vous aime bien, bien fort. Je vous aime de tout mon cœur et vous êtes mon Lord and Master, même sans moustache. Mais ça sera plus chic quand vous aurez la moustache!

À bientôt? J'ai hâte, hâte, hâte.

Votre Michelle

Le 5 janvier 1922
10½ h du soir
Qu'il est tard!

Mon bien-aimé futur moustachu,

J'ai ce soir votre seconde lettre et je crois bien que je vous aime encore plus et je me sens heureuse, heureuse, surtout parce que vous finissez, vous aussi, un paragraphe par un beau : «Je suis heureux!»

Que je vais prier pour que nous conservions ce beau bonheur! Pour que vous continuiez à me trouver une merveille, pour que toujours je sois meilleure, plus douce, plus tendre, plus dévouée, plus sage, plus généreuse. Un sentiment comme le vôtre, aussi parfait et aussi fort, en appelle un autre semblable, qui le vaut. Je serai soumise et toute à vous, et fine tout ce que je pourrai, mon grand Lord and Master!

Mais continuez à me voir belle. Cela me flatte tellement, cela me ravit, me contente. Je veux que vous

aimiez mes robes, et encore mes pieds qui ne touchent pas à terre. Je veux que mes yeux vous plaisent, et mes cheveux et mes joues.

Je pense à vous follement, sans cesse, tant que je n'ai pas pu reprendre encore aujourd'hui mon roman. Je suis trop émue, trop trépidante; mes idées se refusent à se concentrer ailleurs qu'en vous. Et c'est en moins de quinze jours que vous avez fait tout ce ravage! Et sans moustache! Vous pouvez vous *fiérer*, mon grand : pour un succès, c'en est un!

Mais le sens pratique, qui a ses heures en moi, va me rejeter dans ma littérature. Mon roman, ça sera un tout petit revenu ajouté à nos autres. Je m'y mets demain, sans faute, en plein jour des Rois. Je ne sortirai que le soir pour aller au dîner de famille chez ma sœur Marie²⁹. Aujourd'hui, j'ai fermé une enveloppe pour *Le Devoir*, c'était tenir ma promesse et travailler à partir du 3.

J'ai hâte, hâte, hâte de vous revoir. Dimanche, c'est loin, mais ça viendra vite. Mais quand vous serez là, le temps passera de nouveau et vous vous en irez encore. Tout de même, apprécions notre bonheur, aimons-le, croyez en moi et ne pensez plus du tout à ce qui vous chiffonne du passé. Je vous dédommagerai pour toutes les pensées qui ne vous ont point appartenu.

Même quand vous me réveillerez à deux heures du matin, pour le plaisir de me voir échevelée, je ne serai pas impatiente, ni fâchée. Et quand vous voudrez que je veille pour vous attendre, je veillerai. Je crois que je vous adore, My Lord and Master!

Votre Michelle

Le 6 [janvier 1922], après votre lettre

Le facteur est enfin passé, et je reviens vous écrire. Vous ne direz pas que je ne vous aime pas? J'ai envie de taper du pied parce que vous vous en allez à Richmond et que nous en aurons pour deux jours à attendre, avant de nous voir. Mon doux Lord and Master, je veux tout ce que vous voulez, je vous trouve trop fin, trop à mon goût; si la moustache vous ennuie, je veux même que vous l'enleviez, et j'ai bien ri, bien ri en vous imaginant avec des favoris et un pinceau au menton.

Ce n'est pas vrai cependant qu'à cause d'un début de paquet de poil en dessous du nez vous êtes à faire hurler les chiens! Moi, je suis sûre que je vais vous trouver beau dimanche et que j'aurai peut-être envie de vous embrasser, si vous êtes jaloux et faites semblant d'être malheureux. Mais, mon infiniment cher tyran, mon petit saint confit au sucre d'orge ne pense pas que j'ai une conscience tortueuse. Pas du tout. Je te jure qu'elle est nette, qu'elle est claire, qu'elle n'a pas de remords, que je t'aime pour vrai, toi tout seul, et que tout le passé est aboli, enterré, anéanti, nul. Il n'y a plus maintenant dans la pensée et dans le cœur de Michelle qu'un grand Léo-Paul tout bien-aimé, en or, en argent, le plus précieux. Je ne vous donnerais pas pour toute la terre, et je suis contente, contente de vous. Vous me rendez heureuse, heureuse... en attendant que je sois dans la cage et que vous soyez méchant pour me faire peur. Mais même là, je pense que vous serez fin quand même et que vous aimerez mieux me voir vous sourire, que pleurer.

Ça enlaidit, pleurer!

Il faut que je parte pour aller chez ma sœur. Il est cinq heures. J'irai à pied. Je vais marcher dans le vent et penser à vous, et penser que c'est délicieux qu'on s'aime tant, tant, tant, et que je me sente folle, folle, moi aussi, détachée de tout ce qui n'est pas vous et votre pensée.

Je les aime, moi aussi, vos lettres, je les aime, c'est effrayant. Et j'aime autant votre présence, et j'aime plus votre présence. Et je perds la tête et je vous la donne. Ayez-en soin!

Tout de même, je ne trouve pas la politique idiote quand c'est vous qui en parlez, et je la lis, comme encore une lettre d'amour, et je suis heureuse et fine que vous soyez vous.

Bonsoir, Léo-Paul bien-aimé. À dimanche, et d'ici là toutes mes minutes, toutes mes pensées à vous, même quand je serai avec Maurice G.

Je vous aime, je vous taquine, mais pour rire. Je vous aime.

Votre petite Michelle

6 janvier 1921 [i.e. 1922]

Mon unique meilleur ami,

J'ai eu votre téléphone et là j'attends patiemment le facteur, puisque j'aurai une lettre. Ce matin, figurez-vous que j'ai enfin pu travailler, et j'ai ébauché un chapitre supplémentaire pour mon roman, un chapitre qui n'était pas dans le plan préliminaire.

Vous êtes parti d'Ottawa trop tôt ce matin pour avoir ma lettre. Elle sera là pour vous consoler du retour, lundi. Là, vous vous préparez à partir pour Richmond, et si je suis contente que vous alliez voir votre petite sœur qui sera contente, je suis fâchée de ne pas vous avoir tout ce temps! Songez donc. J'aurais envoyé promener mon pauvre ami trifluvien et je vous aurais donné tout mon temps. Nous serions allés nous promener dans la montagne avec mon *kodak* pour photographier les progrès de votre moustache.

Mais que j'ai hâte que le facteur arrive! J'ai lu depuis une heure jusqu'à présent. Je n'essaye plus d'écrire, par paresse, parce que je me sens très rêveuse et impossible à diriger vers le roman artificiel qui n'est pas le mien et que j'invente.

Comme la vie est bizarre, mais que je l'aime! Elle est presque toujours gentille pour moi et ne me laisse jamais le temps de m'affliger et me console et sait me choyer : m'avoir donné un vous si complètement, quelle douceur!

Ce matin, j'ai bien prié pour nous deux, et vous supplie, mon tendre ami, de ne pas oublier vos trois grains de chapelet quotidien.

Il a fait soleil dans mon boudoir, et puis le soleil s'en va. Je suis contente. C'est du temps qui passe. Et dimanche, vous me reviendrez? J'essaie bien d'être jalouse de mademoiselle la Richemondaise, et je ne peux pas. J'ai trop confiance en tout ce que vous m'avez dit. Faites-en autant, doux cher Lord and Master.

Je ne sais pas pourquoi je vous appelle *doux* quand vous ne parlez que de coups de poing, de meurtrissure,

de souffrances atroces, de cris, de barreaux, de séquestration! Mais malgré tout je n'ai pas encore peur et pense que vous serez longtemps doux, si je suis fine et tendre et bonne.

Je me suis fait brûler de l'encens, et je m'en délecte. Je reste avec vous tout le temps, vous voyez. Parfois, je regarde dans mon médaillon votre frère cadet que j'aime aussi.

Ce matin, j'ai écrit à Claire Marcil et je lui ai appris discrètement que vous étiez devenu mon plus cher ami. Si ça peut l'inciter à m'inviter!

À plus tard. Tendresse de votre Michelle.

Le 7 janvier 1922

Mon Léo-Paul,

Ce matin, je descends l'escalier quatre à quatre, après que le facteur a sonné, quand je reconnais que votre enveloppe est là, quand je ne pouvais rien attendre de vous. Mais lorsque j'ai fini de lire le petit mot passionné et triste, je suis chagrinée, moi aussi, de penser que toujours, peut-être, vous aurez cet affreux cauchemar : la peur de ma mobilité, la peur que je change. Ne soyez jamais découragé.

Je vous aime. Je veux être votre fiancée; je le suis tout de suite, si vous voulez. Et ensuite, je vous attendrai tant qu'il le faudra; et tous les sacrifices que je pourrai ajouter aux vôtres pour que l'attente soit moins longue, je les ajouterai. Moi aussi, j'ai hâte

d'être auprès de vous. Il me semble que ce sera plus facile de chasser les mauvais génies qui veulent vous tourmenter et, si c'est difficile, j'offrirai au Ciel la peine que j'en aurai, pour que vous soyez plus heureux. Et puis, quand je serai près de vous, je vous tyranniserai aussi à ma façon, pour que vous soyez sage et ne vous laissiez pas énerver jusqu'à la tristesse, et je vous ferai reposer. J'ai peur que même cette vie de voyage perpétuel que vous allez maintenant faire pour moi vous fatigue, vous rende malade. Moi, je prends toujours la grippe en chemin de fer. Faites maintenant attention à vous, comme si vous étiez un beau petit bébé de deux jours, très fragile... parce que, maintenant, mon sort est lié au vôtre, et le moindre bobo que vous aurez me fera mal et m'inquiétera. Vous êtes à moi, comme je suis à vous et ni l'un, ni l'autre de nous ne s'appartient plus en propre; je me dois à vous, et vous vous devez à moi : nous voici solidaires du bonheur de l'un de l'autre, nous avons chacun notre petit et grand rôle. C'est grave et délicieux.

Il faut que j'apprenne mieux à cuisiner, et vous, à gagner de l'argent, et c'est drôle parce que, vous, le manger vous est en ce moment parfaitement indifférent; et moi, l'argent, il me semble que j'irais avec vous au bout du monde avec le cinq sous du juif errant. Nous nous aimerions dans la lune!

Mais puisque nous sommes malheureusement sur la terre et que pour qu'un pareil amour dure, il faut l'entourer de choses réelles, eh bien, nous sommes patients et raisonnables. Nous sommes encore bien heureux : nous avons tous les deux beaucoup de talents, et des ressources intellectuelles que d'autres n'auraient

pas. Et moi, je sais qu'il y a dans votre caractère, dont le dernier trop prompt changement vous effraye et vous paraît une menace à votre propre conquête, il y a, dis-je, d'autres ressources et qui par la simplicité, aideront au bonheur. Je me contente toujours de ce que j'ai, et quand il y a des orages ou des ennuis, j'ai encore le courage d'être confiante, et j'aurai en moi, je sais, ce qu'il faudra pour vous remonter, quand votre pessimisme vous reprendra. Je vous aimerai bien, je vous le promets, et je voudrai tout ce que vous voudrez, et je serai merveilleuse de soumission. Je vous ai déjà donné de belles preuves... puisque je ne parle plus d'aller à Québec, quand j'en avais tant d'envie.

Mon Léo-Paul chéri, ne m'aimez pas dans l'angoisse trop souvent, votre tristesse m'égratigne, me fait mal. J'aime mieux plutôt des coups de poing pour rire, qui me feront des bleus pour vrai. Que faut-il faire pour rassurer votre cœur? Que faut-il? Je le ferai. Je vous aime, maintenant, je vous aime tant, je le crierais sur les toits, je ne parlerais que de ça, et ça me fait mal que tout ce sentiment soit là, renfermé en moi. Et il me semble qu'il transparaît, que j'ai des yeux que je n'avais pas avant, et un visage plus rayonnant, et qui s'apprête d'un peu de mystère.

Demain, je vous verrai. Je voudrais déchirer les heures ou dormir jusqu'à sept heures demain soir. Ou bien aller aujourd'hui vous chercher à Richmond. Vous n'irez plus, mon beau futur moustachu? Maintenant, vous ne viendrez qu'ici, et comme je dirai à maman que je vous aime, vous pourrez venir du matin au soir, et nous mangerons ensemble chez nous, et vous serez de la maison. Quoique je n'aie rien

dit encore, on flaire quelque chose... et mon frère me demande des nouvelles de Léo-Paul, comme s'il avait été à l'école avec vous. Soyez courageux, heureux, gai, n'ayez peur de rien. Je vais tant demander au bon Dieu de nous bénir! Songez aussi que vous n'espérez pas être heureux si vite, et que même s'il y a devant nous des obstacles, c'est être heureux que d'être promis, de s'aimer. Et souvent, nous ne serons pas comme des piquets, nous nous donnerons de petits congés et nous appuierons nos têtes l'une sur l'autre. Mais que cela par exemple ne vous fasse pas craindre que je donne mes mains et mes joues à d'autres, mon vilain tyran! Je n'aime que vous, je ne pense qu'à vous, et même, je ne regarderai plus personne que vous. Et je mets toutes mes amitiés masculines à la porte, parce que maintenant je ne suis plus que la chose et l'âme et la fiancée de Léo-Paul Desrosiers, le monsieur qui écrit des tas de choses si sérieuses dans *Le Devoir* et qui en impose par sa forte tête et qui cependant met son amour au-dessus de tout ça.

Nous parlerons beaucoup demain soir. Je ne vous taquinerai pas, parce que j'ai peur que vous me croyiez coquette pour vrai. Je vous dirai que je vous aime parce que c'est vrai, et vous me le répéterez aussi?

Et la semaine prochaine, je vais me faire photographe exprès pour vous.

Soyez content, mon Léo-Paul, je vous adorerai quand même si vous doutez de moi, mais j'aime mieux vous voir heureux. J'aimerais tant savoir que je suis votre petit bonheur!

Votre Michelle bien à vous.

Le 9 janvier 1922

Ô plus cher des beaux grands types...

J'ai travaillé une demi-heure. J'ai mangé dix chocolats pendant que mon frère fumait avec délices vos cigarettes, et je viens de sa part vous remercier. Je pense qu'il vous aime. Tout le monde vous aimera, et moi pour tout le monde et bien plus encore.

Demain matin, j'irai de bonne heure à la messe et je travaillerai trois heures au moins. Je suis saisie de remords. Prêchez-moi encore, mon doux *batteux* de femmes! Ce soir, en rentrant, j'ai rencontré une madame qui avait un *black eye*, et j'ai pensé : «Voilà comment je serai quand je serai mariée!» Car il faut m'attendre à toutes les férocités de votre part, n'est-ce pas? À des coups de poing, au moins?

Savez-vous que j'ai eu pas mal d'émotion, l'autre soir, à renvoyer M. Gélinas. C'était le premier acte d'une série que vous allez entraîner. Et cela m'a fait mieux réaliser que j'étais en train de donner ma liberté, mon amour et ma vie à un seul grand homme, seigneur, maître, tyran et... enfantin.

Savez-vous que l'autre soir, quand vous m'avez dit l'année de votre naissance, j'ai failli vous dire qu'alors je ne voulais plus vous épouser! Vous êtes plus jeune que moi, et cela m'enrage, et c'est contre tous mes principes, et tout ce que j'avais décidé au point de vue mariage, depuis ma plus tendre adolescence. J'estime que l'homme doit être l'aîné et le plus imposant, et le plus mûr. Ce qui vous sauve, c'est que vous êtes grand, que vous aurez une moustache et qu'au point de vue

intellectuel et sérieux, votre bagage est plus considérable que le mien. Et encore, c'est que je peux, à la rigueur, passer pour plus jeune. De tous les sacrifices que je vous ferai, ce sera cependant celui qui me sera le plus pénible. Ne m'y refaites pas penser. Et ne dites plus que vous êtes si jeune!

Plus tard, si je me mets tout à coup à vieillir vite, à en perdre, soyez assuré que je vous arracherai les cheveux un à un, pour vous égaliser à moi.

Et je suis si petite que je vais me faire accroire que je suis tout de même votre cadette.

Mais vous savez, mon Léo-Paul, que je vous aime, que je vous aime encore et encore, et que ce soir, je marchais bien triomphalement sous la neige en pensant que vous m'aimiez pour vrai, que vous teniez à moi et que j'étais votre petite... reine. J'ai hâte à vendredi. J'ai hâte de vous revoir. Et d'ici là, je vais m'efforcer d'être bien sage et de bien travailler. Ce qui est certain, c'est que je serai un beau petit piquet bien planté.

Je me suis amusée chez mes amies Gélineau, J'ai pris le thé et Germaine m'a montré le beau collier qu'elle avait eu à Noël et m'a parlé de son Léonce⁸⁰. Ensuite, nous étions quatre autour de la table, et sur ce, nous étions trois avec des figures rayonnantes, moi, à cause de vous à qui je pensais; et la quatrième est une jeune fille sans charme dont les 28 ans ont l'air de 30. Et j'avais de la peine pour elle, parce que probablement elle restera seule malgré elle. C'est triste. Elle n'était pas rayonnante.

Ce soir, je me souviens bien de votre visage. Il est très net, très réel, à côté de moi, et il passe des airs soupçonneux aux airs suppliants, et je l'aime et je

pense que c'est *fou* de vous aimer et de vous avoir. Et puis, j'ai peur que ce soit un nouveau rêve, que tout s'écroule, que vous cessiez de m'aimer tant. Est-ce que ça pourrait arriver? J'ai peur. Il me semble que ça me ferait affreusement mal et que je pleurerais longtemps, longtemps. Dites-moi encore que vous m'aimez depuis cinq ans, et pour toujours, et que je suis toujours à votre goût et que je ne vous désappointe pas? Et... je n'écrirai plus à Dominique, et quand j'irai sur l'océan, ce sera à votre bras que je me promènerai, et nous serons heureux, heureux, et nous rions et nous serons éblouis par des beaux couchers de soleil et notre joie intérieure. Et puis, si vous avez le mal de mer, j'aurai soin de vous et je ferai mon petit piquet pas solide, et ça vous guérira. Et quand vous serez guéri, au lieu de vous embrasser, je vous mordrai des fois. Ça sera drôle et nous rions. Et vous aurez une belle moustache et vous serez beau comme un dieu!

Je vous aime bien d'être grand, et j'aime cela n'être qu'une petite chose trotinant à côté de vous. Nous avons tout de même bien fait rire de nous par une bande d'automobilistes, cet après-midi. Si ça paraît trop que nous nous aimons, nous irons nous promener dans des rues solitaires.

Il est neuf heures. Je vais me coucher. Les yeux me chauffent, je bâille. Je m'endors, je m'endors plus qu'une marmotte.

J'espère que je serai belle sur mes portraits. En bas, est-ce que je mettrai : «À mon cher Lord and Master»?

Je vous aime encore, encore, encore, et je vous aimerai infiniment et indéfiniment si vous demandez au bon Dieu de nous bénir, de nous aimer, de nous

accorder la grâce d'être de bons enfants bien sages et faisant fructifier leurs talents.

Mon tyran, je vous quitte, mais je vous promets de rêver à vous.

Ne soyez plus en peine. Je ne changerai pas.

Votre Michelle à vous tout seul.



Le 10 janvier 1922
Mardi

J'ai travaillé deux heures depuis le matin, et à un seul article, est-ce chic? dites? Et maintenant, il est onze heures; je m'en vais vous finir cette lettre pour que vous l'ayez demain matin.

Je vous aime *encore* ce matin. Je suis allée à la messe et j'ai prié pour nous. Et je pense que j'ai eu beaucoup de mérites à me lever, parce que je m'endormais encore, à faire pitié, à 7½ h. Et il m'a fallu une grande énergie pour me tirer de mon lit chaud. Et cependant, hier soir, je ne m'étais pas couchée tard, je vous prie de le croire. Quand dix heures m'a sonné, j'étais au *pieu*, comme on dit en France.

Mon bon Léo-Paul, vite, faites votre roman. J'ai tant hâte d'avoir le premier chapitre. J'ai tant hâte! Et je serai fière de vous quand il sera tout fini et imprimé. Mais si *nous* allions en Europe, je pense qu'il faudrait plutôt le faire éditer là-bas, profiter du bien

fait aux choses canadiennes par *Maria Chapdelaine*, pour lui faire une entrée. J'aurai du *pushing* pour vous, et je n'en ai pas pour moi. Je suis remplie d'enthousiasme et de joie. Mais continuez à m'aimer. J'ai mes petits moments de peur, moi aussi, et je ne veux pas que vous me fassiez de la peine, rien que pour mieux faire entrer votre amour en moi. Je ne veux pas. Regardez Georges à quoi il a abouti : à se faire pleurer vingt-quatre heures!

Vous n'aimez pas que je vous rappelle rien de cela, et j'y arrive. Pardon, mais j'ai peur que maintenant je vous sépare de lui, et je voudrais vous dire que j'aimerais mieux que vous l'assistiez. Si je ne l'aime plus, je l'estime encore et je sais que, moi perdue, son isolement est très grand. *Ma remplaçante* a dix-huit ans et c'est une petite soreloise madame qui a des qualités et des vertus non encore développées et qui, au point de vue intellectuel, sera son élève, mais ne s'exilera pas. N'ayez pas de peine, ni de doute en lisant cela, ni rien qui vous afflige. C'est vous que j'aime et je me sens ferme et fière comme un roc. Je vous donne mes deux poignets : serrez-les fort, mettez-y des menottes, c'est à vous, et votre petit piquet chancelle et vous donne ses joues à baiser.

Et bonjour. Je ne vous en écris pas plus, mais demain je me reprendrai. Et vendredi, nous nous reverrons. Et samedi, nous sortirons, s'il fait beau. Et je veux qu'il fasse beau!

Mille tendresses, My doux Lord and Master, mille douceurs, et toutes, toutes les pensées de votre petite Michelle bien à vous.

Mercredi, 11 janvier 1922
819 rue de St-Vallier
Montréal

Mon cher tyran,

J'ai reçu hier le télégramme, et j'ai interprété le *beaucoup d'amitiés* au meilleur sens possible. Je suis de bonne humeur, ce matin, quoique encore engourdie de sommeil. J'ai hâte d'avoir une lettre de vous et je pense que je vous aime bien de tout mon cœur, de toutes mes pensées, de toute mon âme et de toutes mes forces.

Hier matin, monsieur Héroux m'a téléphoné pour me rappeler qu'il était à bout d'articles. J'ai dit que j'en enverrais quand je voudrais. Il m'a menacée d'un huissier. «Quelqu'un du *Devoir*», ai-je dit d'un air innocent. Et il a rétorqué : «Nous n'avons rien d'assez beau pour vous, il faudrait le faire venir d'Ottawa!»

Et cela m'a fait rire. Les vieux barbons ont parfois du flair.

Cette nuit, j'ai rêvé à Mme Huguenin⁸¹, à un grand château illuminé, à des tables couvertes de fleurs, de fruits et d'olives, à la petite Madeleine⁸² et à vous que j'attendais dans toutes ces lumières. Et vous n'êtes pas venu, et mon frère m'a réveillée en venant voler votre chocolat. C'est affreux. Chicanez-le quand vous viendrez.

Je vais tenir un bilan de mes heures d'écriture et de lecture cette semaine, pour vous mal édifier vendredi. Et vendredi, si vous ne voulez pas téléphoner avant de venir, ne téléphonez pas; et si vous téléphonez, faites-le à 7¼ seulement, car j'irai, l'après-midi, à un thé chez une amie où l'on reste tard. Et cela fera

qu'en rentrant, je serai censée n'avoir pas le temps de me changer et je resterai en soie pour vous accueillir, puisque c'est un thé un peu chic.

Ne soyez pas scandalisé parce que je suis mondaine. Ça n'est vraiment presque pas une mondanité. Et puis, il n'y a pas de messieurs. Vous pouvez donc conserver la paix, mon doux Lord and Master.

Mon Dieu que j'ai donc hâte d'avoir de vos nouvelles! Je m'ennuie. J'ai envie d'en pleurer, vrai! Mais je travaillerai pour me consoler.

Pourquoi voulez-vous que je prie le plus fort? Pour que nous allions en Europe, ou pour que nous restions à Ottawa? Moi, j'aimerais mieux l'Europe pour vous, et peut-être aussi pour moi. Car ce serait délicieux et utile à la fois. Mais pour maman, ça serait un peu dur. Mais elle ne se plaint jamais de rien et accepte toujours ce qui nous arrive pour le mieux. À Dieu va!

Avez-vous enfin écrit à votre frère? Faites-moi bien fine et bien exemplaire pour qu'il me pardonne d'avoir supplanté l'autre. Je ne l'ai pas fait exprès, mais je suis bien contente que ce soit arrivé parce que j'aime bien ça un *futur batteux* de femmes!

Vous n'aurez pas été triste de toute la semaine, j'espère bien, vendredi? Vous n'aurez pas eu de ces petits moments si pénibles de dépression et d'écœurement. Je ne veux pas. Je veux que vous soyez heureux et content sans cesse. Je vous promets d'être tout ce que vous voudrez et de vous laisser vous rogner la moustache si elle vous ennue. Et j'apprendrai à cuisiner dès maintenant tous les plats que vous aimez. Vite, envoyez-m'en la liste!

Ayez du courage, de l'ardeur, de l'espoir, de l'enthousiasme. Ayez tout ce qu'il faut pour avoir le bonheur, et soyez certain que si votre Michelle est taquine, elle vous est bien, bien fidèle, et qu'elle le sera toujours. Parviendrais-je à vous convaincre de confiance en moi?

J'ai hâte de lire *Guerre et paix* pour voir si c'est vrai que l'héroïne me ressemble. Et de voir si à la fin elle aime son mari comme je vous aime maintenant et toujours.

Pourrez-vous reprendre cette semaine votre roman? Que j'ai hâte de l'avoir, que j'ai hâte!

Le facteur doit être passé. Il est près de 11 h. J'aurai votre lettre à 4 h, mais comme je ne sortirai probablement pas, je vous écrirai tout de suite après une longue, longue et bonne lettre. En ce moment, je n'écris pas à l'aise, ayant d'autres choses qui m'appellent. Et cependant, mon désir, c'est de tout laisser pour vous, parents, amies, littérature, etc. Et nous serions heureux si nous étions à l'âge de pierre et pouvions vivre de racines!

Mais moi, j'ai, ça s'adonne, besoin de *tourquières*.

Ça sent bon. Ça sent l'encens sous mon nez. Vous êtes fin de m'avoir donné ce brûle-parfum; c'est peut-être à cette subtile odeur que vous m'avez prise; c'est peut-être ce qui a fait que tout soit si vite arrangé, que je vous ai trouvé à mon goût, et que je suis tout étonnée d'être à la fois si soumise et si ardente.

Bonjour. À cet après-midi, une autre lettre. Je vous envoie les meilleures choses du monde, comme pensées, et je vous aime, mon Léo-Paul, je vous aime.

Votre Michelle

P.-S. N'oubliez pas les grains de chapelet. Et aussi de demander à votre petite sœur qui est au ciel de bien s'occuper de nous.

M.

Mercredi, 11 janvier 1922
4 heures de l'après-midi

Mon doux Lord and Master,

Votre bonne petite lettre m'arrive et je suis contente de tout ce que vous me dites, et même avant d'avoir votre grave lettre, je vais y répondre, voulez-vous? Mais tout de suite, mon précieux Léo-Paul, il faut que je vous rassure : quand je vous trouve enfantin dans votre amour, je vous trouve en même temps bien fin et je vous aime comme vous êtes, et je vous trouve «mon beau type».

Ne vous fatiguez pas trop à m'écrire, surtout à cause de votre surcroît de besogne et de correspondance. Les fêtes passées, la vie va reprendre son train-train plus calme, et ne vous énervez pas à cause des obstacles et du grave projet à arrêter. Je vais bien prier et tout va se dérouler paisiblement et heureusement. Je vous aime, je veux ce que vous voulez, et vous m'aimez. Alors, dès qu'une solution raisonnable se présente, nous la prenons. De toute façon, il faut que moi aussi je me mette à la préparation. Il y a le trousseau, pendant que vous tirerez sur les feuilles du roman pour avoir le ménage. L'abbé Maurault⁸³ a raison de penser que je devrai laisser le journalisme. C'est ce qu'il entend, n'est-ce pas?

Je crois aussi que ça serait mieux; mais, à la rigueur, pour que vous soyez heureux et content plus vite, je pourrais garder une petite rente de quinze petits dollars par semaine, que je gagne si vite, après tout. Ou bien, que Pelletier l'ajoute à ce que vous gagnez déjà, tout en me libérant. Je regrette bien aujourd'hui de n'être pas riche : on nous aidera si peu chez nous, parce qu'on n'a rien, tout simplement.

Le plus chiffonnant, c'est le petit capital nécessaire au début : les meubles, le voyage et tant d'accessoires. Après, que votre salaire soit rien qu'un peu plus élevé, et nous vivrons bien, vous verrez. Je vais faire ma petite Titine⁸⁴ et vous dire que je sais coudre, par exemple, ce qui enlève un souci de plus. Et si c'est à Ottawa que je reste, j'irai demander des conseils pratiques à Mme Desrosiers, rue Sussex, qui vit largement, grâce à ses talents et peut-être avec tout juste ce que vous avez aujourd'hui de salaire (et deux enfants!).

Alors, mon bon Léo-Paul, ne t'inquiète pas trop, ne te rends pas malade à chercher des solutions et des... millions. Nos livres nous seront une recette de plus. Et pense que, les premières difficultés vaincues, tu épouses une petite bonne femme à qui tout tombe souvent tout rôti dans le bec. Sois confiant, puisque je vous aime maintenant, et que je suis aussi *folle* de toi que vous l'êtes de moi!

Mais j'imagine les trois étages de la maison et le chahut. Si ça arrive, il faudra que ça soit encore nous les plus fins, ceux qui s'aimeront plus, ceux qui s'entendront le mieux. Et je tâcherai d'être la meilleure cuisinière. Mais vous continuerez à être fou de moi? à trouver que je suis une petite merveille?

Cela m'a touchée que vous m'envoyiez la lettre de l'abbé Maurault. Je vous remercie et je suis contente de cette bénédiction qui va s'ajouter à d'autres que nous recevrons.

J'ai hâte que ce soit vendredi et que tu reviennes. Je m'ennuie comme tu veux que je m'ennuie, et en plus je n'ai pu travailler, ayant eu le mal de tête que je savais que je finirais par avoir, à cause du chocolat! À partir du carême, je n'en mangerai plus jusqu'à notre mariage, et cette petite pénitence nous vaudra sûrement quelque chose.

Notre amour secret devient le secret de Polichinelle! Tout le monde, avant longtemps, en parlera, tu verras, parce que tu es un grand homme et que je suis une grande (petite) femme. Mais je le dis maintenant; si l'occasion s'en présente, j'aime parler de toi. Chez nous - c'est drôle - je sais qu'on en chuchote quand je suis un peu loin. J'avais une grande nappe d'achetée, parce que celle de la maison ne suffisait pas pour me satisfaire, et j'ai demandé à maman de la broder au plus tôt. Et des choses comme cela donnent l'éveil. Je lui ai dit aussi que je renvoyais tous les autres pour vous. Vous voyez, je suis votre fiancée, votre fiancée devant moi et devant le bon Dieu!

Comme ça devait être *roulant* de vous voir discuter tous les trois, M. Cloutier et M. Mélançon et vous! Et c'est ta moustache qui sert de prétexte. Et Bilodeau⁸⁵ s'en mêle, jusqu'à lui. Son mot est amusant et vaut bien de passer à la postérité. Il y passera parmi la correspondance du célèbre ménage d'écrivains que sera le nôtre. Je sais que nous nous entendrons bien, et même

si tu me bats, ma foi, parce que moi je n'ai de mauvaseté que pour les demoiselles dans le genre de Titine.

Mère Sainte-Anne-Marie⁸⁶ qui me promet depuis des années de m'acheter des livres, n'en a rien fait encore. Je vais lui écrire, la talonner, au besoin. Si je n'étais pas allée en Europe, je serais presque riche, mais là! En additionnant tout, je n'ai pas plus de \$250 piastres.

Quand tu viendras, nous rirons en faisant l'inventaire de mes richesses : vaisselles, meuble, etc. Nous rirons de nous pour nous consoler, s'il faut que nous attendions trop longtemps.

Mais arrêtons-nous cinq minutes, dans notre élan, et songeons à la folle, à l'extraordinaire aventure qui nous arrive : voilà quinze jours que nous nous voyons, et des tas de choses sont arrêtées, et nous sommes fous tous les deux, et j'ai été auprès de vous un petit piquet branlant. Et nous sommes des fiancés de cœur, de tête et même de pauvre fortune! Et nous avons parlé ensemble du ménage, du voyage de noces, et de quoi encore? C'est un conte! Et j'ai mis les messieurs dehors et je ne suis plus libre, et je suis menacée de cage!

Je t'envoie, pour t'amuser, ce petit billet de temps si ancien que je viens de relire. Tu me parles de Georges et là, il me semble qu'il n'a jamais été rien pour moi. Je suis un gros bonheur du temps présent et je suis tendue vers l'avenir, et je te dis *tu* sans m'en apercevoir, et en presque cinq ans jamais je ne l'avais dit à Georges.

Tu n'as plus de doutes, plus d'inquiétudes? Tu m'aimes, tu m'aimeras toujours, même quand je dirai du mal de Titine et soutiendrai qu'elle n'est pas intelligente? Mais j'écris cela pour rire et je ne devrais pas. Que rien en moi ne vous rende triste, mon

Léo-Paul très bien-aimé, je vous promets qu'avec l'aide d'en haut je serai chaque jour un peu meilleure, plus patiente, plus douce, plus fine, plus dévouée. Vous m'aidez? Nous nous aiderons et nous nous ferons mutuellement de beaux examens de conscience.

Bonsoir. J'ai mal à la tête. Je fais mon petit piquet sans énergie et trop tendre, et je la mets sur votre épaule, là, c'est à vous. Vous m'aimez?

Votre Michelle

Le 12 janvier [1922], 4 heures

Mon bien-aimé beau grand type,

Je prends l'attitude voulue, et je réponds à la course aux questions fondamentales sur lesquelles notre bonheur s'édifiera. Mon *enfantin* grand piquet m'aime bien, et sérieusement, mais il m'a vue surtout rire, il m'a entendue parler thé et il me croit mondaine. Rassurez-vous. Je vous assure que je ne le suis pas. J'ai beaucoup d'amies, c'est la faute à mes fréquentes sorties : à Ottawa, je n'en aurai pas, et même si je restais à Montréal, je serais à mon affaire, à vous, à notre maison et à nos enfants ensuite. J'ai même l'idée que la littérature passera après cela, parce que lorsque vous travaillerez la vôtre, j'aurai des chaussettes à repriser, probablement.

Mes projets littéraires? Finir mon roman. Et puis en écrire un plus personnel, qui prendrait mes amies Jeanne, Berthe et moi et les promènerait depuis leur

enfantillage de 15 ans à leurs idées de jeune fille mûrie par l'observation de la vraie vie⁸⁷. Après ça, je vois des livres où je ferai parler des enfants qui seront fins, les nôtres, mais bien plus tard. Mais mes vrais sentiments sur tout cela sont que la femme de lettres devra céder ses droits à l'autre, et alors, je t'écouterai et ça aidera le pauvre bas-bleu à garder sa personnalité et à enrichir son œuvre.

(3°) Je serais prête à continuer, à cause des circonstances, pour un certain temps, mon journalisme qui me demande si peu de mes heures.

La lettre que vous avez dû recevoir cet après-midi répond à tout cela ou presque. Mais comme je vous aime, pour cet interrogatoire! J'aime votre manière de mettre les choses au point, de me mettre au courant de tout, de sorte que je pourrai unir mes efforts et mes sacrifices aux vôtres.

Et je vous promets, mon doux Lord and Master, que je ne serai pas une entrave à vos travaux, que je vous encouragerai et vous aiderai. Ma vie sociale actuelle n'a pas d'ailleurs de quoi effrayer : je n'ai que des amies qui ne sont pas mondaines. Celle chez qui j'allais lundi se mariera en juin et ira habiter Shawinigan; et les autres sans doute aussi se disperseront. Je suis contre les mondanités pour la jeune femme. Et je pense que je ferai tout ce que vous voudrez. Pourvu que vous m'aimiez bien, vous ferez de moi ce que vous voudrez.

Je finis ici, pour que tu aies ma lettre demain matin.

Je vous aime beaucoup, beaucoup, plus que tout maintenant, et j'ai hâte, hâte à demain.

Votre Michelle toute à vous.

Ce matin, j'ai vu le Père Trudeau⁸⁸, et il m'a dit que je pourrais continuer à écrire au *Devoir*, que ce serait même peut-être mieux, pour commencer, que de vous faire quitter *Le Devoir* pour un salaire meilleur. Vous voyez que nous avons eu, toi et moi, en même temps, les mêmes préoccupations. Je vous aime.

*Votre Michelle*⁸⁹

Samedi, 8 heures du soir
[14 janvier 1922]
819 rue de St-Vallier

Mon grand Léo-Paul,

Je vous écris tout de suite, sans relire une troisième fois votre roman. À la seconde lecture, je l'ai trouvé très savoureux et il me plaît jusqu'ici, et il me paraît qu'il me plaira davantage et qu'il gagne à être lu bien attentivement. Alors, on vérifie que vos paysages et vos états d'âme s'accordent. Claude est bien vivant et sent des choses qu'une petite fille même a ressenties.

Vous saurez mieux que moi ce qu'il faudra y changer. Moi, je n'y vois rien à reprendre, que des mots échappés ici et là, des répétitions qui sont des riens. J'ai hâte de voir le reste. Dépêchez-vous. Je veux que vous ayez du succès, et je voudrais bien vous dire des «bêtises», puisque ça fouetterait votre désir de mieux faire. Mais, je vous l'ai dit, je ne sais guère vraiment critiquer, et moi, votre genre me plaît. Me permettez-vous de le lire à mon amie Évangéline, dont le

jugement sera désintéressé et qui est très juste, très fine? Ce sera entre nous deux, je le lui ferai promettre. J'attends votre permission, naturellement, pour lui montrer.

Parlons du mien, pour vous plaire, mon tyran. Voici : la scène s'ouvre sur l'arrivée du *Gros* à Sorel, un soir de juin. Et l'on voit se détacher de la foule un jeune homme (anglais) et une jeune fille qui vont poursuivre plus loin vers le fleuve leur tête à tête. Dans ce chapitre, on les voit les yeux dans les yeux, puis la jeune fille chez elle, puis dans sa chambre. Le second chapitre : leur histoire, comment ils sont devenus amis, comment ils le sont trop, maintenant. Le 3^e : l'alarme. Ils vont en canot. C'est ravissant, mais à un moment donné, ils ne font pas leurs petits piquets et, en se ressaisissant, lui, dit : «Quel dommage que vous soyez Canadienne et que je sois Anglais!» Puis des nuages s'amoncellent soudain dans leurs imaginations.

4^e : Devant l'obstacle. L'attitude de Marguerite Couillard, son chagrin et où l'on voit l'état d'âme de sa mère.

5^e : L'emprise. Des cousines de Québec en panne à Berthier, traversent. Un jeune homme, une jeune fille et leur père. Les Couillard les amusent. La jeunesse se plaît. On enlève Marguerite le lendemain.

5^e : Ce sera mon *bridge*, si je le fais sans méchanceté trop forte.

6^e : Le voyage jusqu'à Québec. L'arrivée.

Je suis fatiguée. Je vais vous résumer le reste. Le jeune cousin quelquefois est dans le genre nationaliste; il recherche ardemment toutes sortes de raisons de fierté de race. À Québec, il y aura deux incidents :

la promenade sur les remparts, le matin, après la messe, et une évocation par le jeune Québécois de ce qu'on fit des alentours à la conquête, des incendies allumés à plaisir et des sentiments qu'après ça, nous pourrons garder pour les conquérants. Il y aura eu, avant ça, à table, une longue dissertation du papa québécois contre les mariages avec étranger, parce que sa fille aura parlé en riant de se pousser pour de riches Américains de passage au château.

Le second incident capital : quand Marguerite découvre son nom sur la plaque de bronze du monument Hébert. Autre discours du jeune Québécois, qui fait sans le savoir une leçon directe, etc. (Le roman s'appelle : *Le nom dans le bronze*).

Tout cela fait réfléchir notre petite héroïne. Elle retourne à Sorel, ébranlée. Là, j'arrangerai d'autres détails. La rupture se fera, et la *fin arrivera* sur une nouvelle idylle, sur un commencement d'amour plein de promesses, mettons dans le genre du nôtre.

Voilà. C'est long et mal résumé. Je suis fatiguée d'avoir tant marché. Je m'endors et il n'est pas neuf heures. Misère!

J'ai dit à maman que nous étions pour nous marier. Mais à partir de la semaine prochaine, je vous garderai à dîner ou à souper, pour qu'elle vous connaisse un peu, qu'elle apprenne votre visage par cœur, au moins, n'est-ce pas?

Maintenant, quoique je sois fatiguée, nous allons parler de choses sérieuses. Moi aussi, j'aimerais que nous soyons ensemble pour toujours dès juin, et j'espère que nous serons assez heureux pour que cela se fasse. Seulement, encore une fois, il ne faut pas que

nous faisons une chose folle, dont les conséquences pourraient peser sur nous trop longtemps. Ne croyez pas que je pense à cela parce que je vous aime moins que vous ne m'aimez. Je vous aime plus que tout, maintenant, et quand vous êtes parti, je m'ennuie et je voudrais toujours vous avoir.

Voilà mon inventaire, l'inventaire promis : un service à déjeuner, porcelaine blanche et or, il est chic, mon cher! quoique ancien; un service à chocolat, ½ douz.; un service à café, une douzaine Limoges, s.v.p.; une douzaine de cuillers à café sterling; des beaux petits plats assortis; six verres à ginger-ale (pas à scotch); mon tapis de boudoir; mon secrétaire et sa chaise.

Pour notre *living room*, voici : j'ai ma petite chaise Windsor, ma bibliothèque en chêne fumé et une table du même bois. Je garde tout ça et ma grande lampe (dont l'abat-jour sera fini un jour). Ma sœur Athala⁹⁰ nous donnera \$100 pour l'ameublement. En y ajoutant quelques piastres, nous aurions des *chesterfield* présentables, je crois?

Mon autre demi-sœur est riche⁹¹, et je vais essayer de lui faire sortir un beau montant, pour un morceau assez gros. Je ne suis pas cependant certaine de réussir. Et il est entendu avec mon frère Omer qu'au jour de l'An prochain il nous fait un gros cadeau, un meuble qui nous manquera (il ne peut pas avant à cause de sa caisse de Noël).

Tu diras, beau fin chéri, que je ne t'aide pas, que je n'ai pas l'air d'avoir envie d'aller peupler ta solitude!

Il reste les tapis, la salle à manger, la cuisine, la chambre. Les rideaux, ça se ferait quand je serais *chez nous*, le soir, pendant que tu feras de la littérature. Il

reste les fiançailles, le mariage, le jonc, le voyage et votre propre trousseau, mon pauvre, qui, sans être compliqué comme le mien, est tout de même quelque chose. Réfléchissez bien, calculez encore, Pelletier devrait donner \$35 tout de suite. Mais en somme, nous n'aurons peut-être pas trop à nous plaindre.

C'est bien prosaïque, tout ça. Il nous semble que ça serait bien plus délicieux de n'avoir rien de tout cela à penser. Mais, quand il faudrait avoir le nez *dedans*, nous serions peut-être déçus et malheureux. La première année, nous n'aurons pas beaucoup de dépenses, c'est ordinairement entendu; mais l'événement qui peut naturellement la suivre, en entraîne plutôt beaucoup. Il faut tout prévoir. Si les Oblats ne chargeaient que 30 de loyer, ils seraient bien plus fins.

C'est égal. J'ai hâte, vous savez, d'aller voir ça. J'ai hâte! J'aurai des belles choses de maison brodées. Maman et ma sœur m'en feront et j'enrôlerai mes cousines pour les D... brodés également. Vous qui avez tant hâte de me marquer à votre chiffre, dans un mois, mes serviettes le seront. Ça sera ça.

Quand on pense que j'ai dit *oui* et que vous êtes si méchant! et que j'ai dû écrire ce soir toute la vérité à mon cousin Beaupré; que j'avais perdu mon heureuse indépendance : il nous préparera un cadeau pour nous récompenser. Il l'apportera peut-être d'Europe!

Bonsoir. Ma lettre est bien affairée et il n'y a guère plus de place pour les tendresses. Pourtant je vous aime bien, bien fort, je vous aime à ne jamais plus être un petit piquet raide, et à être faible au point d'obéir quand je n'en ai pas envie le moins du monde.

Dites votre dizaine de chapelet pour que je vous aime encore plus, que nous nous aimions infiniment dans le temps et dans l'éternité.

Bonsoir. Je vous écrirai tous les jours. Travaillez bien et j'en ferai autant pour que vendredi revienne très, très vite.

Votre petite Michelle

M'aimez-vous, vrai?

Monsieur Léo-Paul Desrosiers
Press Room
Union Bank Building – chambre 310
Ottawa, Ontario

Dimanche, 4 heures [15 janvier 1922]

Je suis partie de la maison en oubliant sur mon secrétaire quatre lettres, parmi lesquelles celle pour vous. Je ne rentrerai qu'à huit heures. Mon amie Berthe me prête ce papier, pour que vous ne croyiez pas, demain matin, que je vous ai oublié.

Ma lettre vous arrivera l'après-midi, à Press Room. Je vous envoie mes pensées de toutes les secondes.

Votre Michelle à vous.



16 janvier 1922
819 rue de St-Vallier

Mon bien-aimé taciturne,

Votre petite lettre m'est arrivée ce soir et j'étais bien contente qu'elle ait plus des cinq mots demandés. Mais je vous défends de vous faire un tourment des choses que vous ne pourrez pas me donner, et surtout d'aller souffrir de me voir à pied quand il passe des gens à cheval. Moi, les amazones, je n'y ai pas repensé. Le seul souvenir qu'ils m'ont laissé, c'est de nous empêcher de marcher en paix comme si la montagne était à nous. Je vous jure n'avoir pas songé une minute à les envier. C'est d'ailleurs un des traits de mon caractère. Je n'envie jamais personne. Ce que d'autres font ne me paraît jamais préférable à ce que je fais. J'estime que le plus grand bonheur en ce moment, c'est de me sentir aimée comme vous m'aimez et d'être contente jusqu'au fond de l'âme; je n'ai aucun mérite à être heureuse, et je serai contente plus tard d'avoir des mérites à quelques sacrifices. Et je le ferai sans m'en apercevoir, parce que je t'aime, mon grand jeune moustachu, et j'ai hâte à vendredi, pour le ravoir auprès de moi.

Si tout peut se décider pour juin, je serai bien contente, je serai ravie. Ce soir, j'ai fait une liste du trousseau. Cet après-midi, j'ai acheté des serviettes de table et des serviettes de toilette. Je commence par le pratique. J'attelle cousines, sœurs et belles-sœurs à la broderie. Moi, j'en ferai peu. Je me garde pour le roman et les pyjamas, et les choses de fantaisie qui se font vite, tout de même.

Je vais te faire enrager, mon bien-aimé Léo-Paul. J'ai du thé demain, chez les Bélanger, et du thé mercredi chez les Beaulieu⁹², à Notre-Dame-de-Grâce. Alors, je vais me gâter un peu plus, et je serai bien plus femme et bien plus rouée, et bien plus terrible. Laisse faire. À Ottawa, nous nous ferons des petits thés rien que pour nous deux, et je me ferai des beurrées de graisse de rôti et, pour toi, des beurrées de crème, si tu veux. Et puis, je pense que je te ferai rire. Des fois, je suis en train, je suis drôle, je parle comme une machine, je dis des bêtises, j'exagère, je me moque des travers de mon prochain; et puis, d'autres fois, je ne suis pas assez gaie, je me sens triste sans savoir pourquoi, mais je ne me renfermerai pas en moi pour cela.

Je te dirai : «Mon Léo-Paul, bats-moi pour que j'aie une raison d'être malheureuse, je suis toute crispée!» Et nous prendrons une partie de boxe et après, nous rirons et tout sera parti. Mes chagrins sont souvent très vifs, très lourds, jamais durables. Je suis naturellement une contente, une résignée. Vous verrez les beaux raisonnements que je vous apporterai pour vous prouver que nos petites épreuves seront pour le mieux dans le meilleur des mondes!

Mais je vous amènerai souvent à l'église en passant, et nous demanderons au bon Dieu de nous bénir, de nous accorder d'être sages, de faire ce qu'il veut. Et quand je serai trop *pompon*, vous me ferez réfléchir à mes grands devoirs de femme de lettres, de femme de grand homme et de future maman d'autres grands hommes, peut-être.

Ne faites pas une trop grande préface à *Marius*⁹³, j'aime mieux que vous travailliez à votre beau roman,

que je veux le plus beau de tous les romans parus chez nous. Vous en êtes capable.

Je voudrais bien vous dire exactement mon caractère, mais il me semble que je ne le sais pas. Mon humeur n'est inégale que les jours de fatigue excessive et, dans ce cas-là, je ne suis pas bien tannante, je répète trois ou quatre fois que je suis fatiguée, et si l'on insiste pour me faire parler, des fois, je me mets à pleurer. Quand j'ai fini, je me traite de bécasse, mais je suis bien mieux et je recommence à rire. Ça ne veut pas dire que je suis névrosée.

Je voulais vous dire à propos du thé... C'est la faute de Georges si je m'y suis livrée avec autant d'ardeur. Il voulait que j'aie du vernis. Il y tenait. Si je n'avais pas été fine, il serait arrivé à me rendre snob. Mais la jalousie va peut-être vous reprendre parce que je vous dis cela? Je vous en prie, mon précieux tyran, ne prenez pas un certain air malheureux qui m'attendrit jusqu'au fond de l'âme et qui me rendrait capable de faire les pires extravagances, pour vous prouver que vous êtes mon très cher et unique Lord and Master, que personne n'a plus le moindre droit sur moi, et que je vous garde mes yeux et que je les cacherai devant les autres.

Bonsoir. À demain matin. Je vous écrirai un autre mot, aussi long. J'ai mon *kodak*. Samedi prochain, nous *tirerons* la moustache. Le barbier va peut-être condescendre à la tailler.

Je vous aime, je prie pour nous deux, je suis toute *ta* Michelle, mon cher *doux* Lord and Master, et le petit piquet veut bien que vous l'embrassiez sur la joue.

Votre Michelle

Le 16 janvier 1922
819 rue de St-Vallier

Mon beau tyran,

Je commence la journée en vous écrivant... après l'avoir commencée tout de même par une demi-messe et une communion. Je suis de bonne humeur, quoique je m'ennuie de vos poings, de vos yeux et des choses que vous me dites quand vous êtes là. Mais le sort en est bien jeté, et si Dieu n'envoie pas de cataclysme, nous serons ensemble pour bien longtemps, quand quelques mois seront passés.

La nouvelle de nos *accordailles* se répand comme une traînée de poudre. J'en ris encore des étonnements qu'elle cause. La famille en a parlé, des cousines ont entendu et ça court le monde! C'est très, très drôle. Cela ne nous fait pas mal et la galerie a quelque chose à dire. La cousine qui a des parents à Ottawa a dû certainement leur écrire, et quand il s'agira d'aller choisir notre nid ou notre cage, ma cage, je serai tout invitée.

À part ça, rien de neuf. J'ai travaillé une heure hier matin. Le soir, je ne suis pas allée chez les Héroux, parce que M. Héroux a eu une brusque attaque de fièvre. J'aurais tout de même aimé qu'il me fasse parler de vous et me donne des conseils paternels. Les conseils des plus vieux ont bien leur prix?

Hier, on m'a fort questionné sur vous chez mes cousines Giroux, et l'on veut que j'aie bientôt vous montrer. Pour vous laisser le temps de vous habituer à l'idée d'arriver dans un nid de cousines, je leur ai répondu : «Aussitôt que sa moustache sera complète, je viendrai vous le montrer.»

J'espère que votre journée d'hier a été assez bonne. Moi, j'ai traversé, vers 4½, le parc Lafontaine dans la rafale, et je pensais que j'aurais aimé être accrochée à votre bras et rire dans la tourmente. Je vous assure que je vous aime plus que modérément. Je pense à vous tout le temps. Je vous parle, je vous regarde et je ris au souvenir de vos menaces et au souvenir de notre belle promenade de samedi! Et j'ai hâte à vendredi soir. J'ai hâte, j'ai hâte.

Aujourd'hui, je vais acheter la toile aux serviettes de toilette; et la bande de cousines va se mettre à festonner et à initialer. Ça sera bien gentil. Et je vous montrerai les D à mesure qu'ils seront marqués.

Je viens de relire votre roman pour vous en parler encore. C'est plein de choses qui vous ressemblent, et j'ai hâte de voir Claude en amour. Il y a des passages qui sont bien à mon goût. Nous en parlerons, copie en main? C'est neuf, ça ne ressemble à rien que l'on ait déjà lu, et je pense qu'avec votre persévérance vous en ferez quelque chose de très, très bien. Je suis si contente que vous ayez de grands projets littéraires qui me seront un stimulant et un exemple. Et, ce qui est amusant, c'est que nos genres sont tout de même bien différents!

Je vous aime, mon grand Léo-Paul, je vous aime, je suis fière de vous et je suis si contente que tout ce qui est arrivé soit arrivé, et que maintenant je sois votre petite promise à vous tout seul, tout seul; tout seul.

Vous aussi, vous êtes content, heureux? Vous avez confiance en moi, vous m'aimez toujours autant, malgré mes petits défauts de femme qui vous sautent tous les jours un peu plus aux yeux! Mais, des fois, je vous

mettrai mes deux mains sur les yeux, et je resterai dix minutes sans broncher, et vous reverrez parfaitement la petite statue idéale que vous aimiez avant de me tenir de si près, si grouillante, malgré vos mains qui font leur petit étai.

Je vais écrire à madame Dubuc, qui me souhaitait des «décisions sages», et lui parler de nous deux. Elle est pour le mariage et elle sera si contente! Les Dubuc sont des amis que j'aime beaucoup et à qui je dois bien ma part de reconnaissance.

J'ai hâte de voir de beaux D brodés sur des serviettes. Mais je n'ai pas trop hâte d'avoir des *black eyes* (comment que ça s'écrit au pluriel?).

Il paraît qu'il me faudra faire mes marchés en anglais? Mais comment est-ce que je m'y prendrai? J'irai avec l'autre madame Desrosiers, et je la ferai parler pour moi. Dominique m'a montré pas mal d'anglais, mais pas le nom des viandes, et Mme Gaskell n'en parle pas non plus.

Mon cher grand tyran très bien-aimé, je me sauve. Il faut être raisonnable et ne pas passer ma vie à vous écrire. Je la passerai à vous obéir, ça sera bien assez!

En attendant, je vous assure que je t'adore, mon grand tyran, et que je suis bien toute à vous, et rien qu'à toi!

Ta Michelle

Mardi, 11½ heures
[17 janvier 1922]

Mon Léo-Paul très chéri,

Je finis de jouer avec mon roman. J'ai achevé ce chapitre supplémentaire qui s'appelle «Avant le bridge» et qui montre une assemblée de femmes avides d'avoir des nouvelles sur un mariage possible. Je l'ai copié au propre. Je le remanierai et le retrancherai peut-être, mais il est là et le travail n'est pas perdu.

Ma main est un peu fatiguée, puisque j'ai écrit deux heures, mais je suis contente. C'est *chic* pour une marmotte.

J'ai pensé beaucoup à vous depuis hier, j'y pense encore et toujours. J'ai hâte de vous revoir. Comme c'est long, une semaine! Je n'aurais jamais cru que c'était si long! Il reste mercredi, jeudi, vendredi. Et, vendredi, j'aurai la frousse, je m'imaginerai que le train sera déraillé ou que la neige le retarde.

Je n'ai pas encore reçu mes épreuves de photo. J'ai hâte de les voir cependant. J'espère que monsieur Dupras⁹⁴ va m'embellir. C'est vrai que vous prétendez que vous seriez heureux si j'étais laide et vieille, mais je voudrais bien vous y voir. Hier, dans le tramway, j'étais en face d'une femme qui était laide, et j'ai réfléchi au malheur que c'est. Elle était si laide que je ne pouvais pas m'empêcher de la regarder et que ça me donnait envie de faire la grimace. Comme c'est triste, des visages comme ça!

Tu ne sais pas? Je vais rencontrer Titine demain soir, chez les religieuses de Marie-Réparatrice, où nous

avons descendu, vous et moi, un escalier sans faire les piquets. Elles m'ont téléphoné et je n'ai pas pu refuser. Il y a séance d'un cercle, et j'ai entendu dire par ailleurs qu'elle en était la présidente.

Bonjour. Je vais vous quitter maintenant. Cet après-midi, quand je rentrerai du premier de mes thés, j'aurai votre lettre et je serai contente. J'ai hâte. Vous me dites toujours des choses que j'aime ou qui m'amusement, ou qui me font vous aimer davantage. Et je suis à la veille, moi aussi, de vous aimer... sans bon sens et de trouver tout le monde idiot.

Prie bien le bon Dieu qu'Il t'aide à tirer tes ficelles, mon beau grand type, mon doux Lord and Master aux poings si merveilleusement stylés, mon grand gymnastiqueux qui veut encager un oiseau si grouillant, si grouillant! C'est égal, je suis quand même toujours décidée à me laisser faire.

Votre Michelle

Le 17 janvier 1922
819 rue de St-Vallier

Mon doux Lord and Master,

Je rentre de mon thé et je me berçais de la douce illusion d'avoir en entrant une lettre de vous. Et ça me fait un peu de peine de n'en pas avoir. Mais je me console en pensant que demain il y en aura peut-être deux? Je m'ennuie de vous. Je vous regarde dans mon souvenir et je m'ennuie de vous. Je suis un peu lasse, ce soir, et

si vous étiez ici, je n'aurais sûrement pas la force de faire mon petit piquet. Et j'aimerais ça me faire dodicher.

Je ne ferai pas *vieux os* à côté de mon secrétaire. Je vais me coucher à 9 heures précises, pour avoir de belles joues roses et ma plus superbe apparence, quand vous reviendrez. Et vous aussi, vous aurez la vôtre, car je suppose que, quoique je ne reparle plus cigarette, vous vous en tenez scrupuleusement au régime établi. Sois bien raisonnable, mon Léo-Paul, pour avoir la force d'être le plus grand des hommes. Pas de surmenage, surtout, ni pour la préface, ni pour le roman. Je tiens à votre gloire, à votre succès, mais aussi à votre santé. J'ai hâte d'avoir soin de vous, de vous faire manger autre chose que des *fried eggs* ou du *ham and egg*. Et vous m'aimerez beaucoup, beaucoup, toujours? J'ai hâte. Moi aussi, je vous aimerai autant, et ça sera beau.

Je viens d'aller sermonner mon neveu qui volait des biscuits. Il me décourage parfois, tant il est difficile à faire obéir. Nous le gardons pour son bien, et je me demande à quoi nous aboutissons. Sa mère est malade, et plutôt sans dessein. Nous le gardons pour jusqu'après sa première communion.

J'ouvre mon loquet et je vous regarde. C'est mieux que rien, mais c'est bien peu de chose, ce tout petit Léo-Paul. Tiens, faites-moi penser de vous montrer Marie-Antoinette à un an : vous verrez comme elle est drôle!

Neuf heures approchent. Je vous écrirai demain plus longuement. Je m'endors, je m'endors. Vous, grand oiseau de nuit?

Bonsoir, mon tyran, mon futur batteur de femme. Mon bon fiancé tout de même, qui se vante d'être

d'une douceur opiniâtre. Je vous aime dans toutes vos complexités, et beaucoup, beaucoup, et pour toujours, si le bon Dieu le veut.

Priez-Le. Je vous aime, mon grand, et j'ai bien hâte que ce soit vendredi.

Mille douceurs de ta

Michelle

Mercredi matin
18 janv. 1922

Mon grand,

Je crois bien que je ne travaillerai pas ce matin. Je suis excitée et nerveuse comme si j'avais fumé trop de cigarettes. Ta lettre vient de m'arriver. Je vous remercie de tout ce que vous me dites de mon roman, mais il ne faut pas trop s'emballer : mon plan est bon, mais je ne suis pas encore certaine qu'il soit traité avec intérêt. Nous y verrons.

Le plan du volume de *nouvelles* est en effet peut-être mieux. Ce sera vite fait? Ce qui serait fin, ça serait que ça le soit dans trois mois, et de publier avant l'été. Mais avant d'avoir une entente avec *L'Action française*, j'en tenterais une avec *Le Devoir*. À mon premier, il a fait toute la publicité et Dieu sait si ça s'est vendu! Ou bien, si l'entente est faite avec *L'Action française*, se faire faire d'avance des promesses péremptoires, et avoir une lettre d'avocat prête, quand Nap. [Lafortune] manquerait. J'ai des préjugés, mais j'ai raison. Sauf Titine

qui est une protégée des dieux, j'ai entendu maintes plaintes des auteurs édités là. Andrée Jarret n'a pas pu rencontrer ses frais. Dupire était payé à la cent (c'est un secret, c'est Lozeau qui me l'a dit), et moi, je ne le suis pas des mieux. Et les livres se vendent plus lentement. Ils ont acheté (Nap. Tellier⁹⁵) trop de livres qu'ils veulent écouler et qu'ils poussent, au détriment de ceux qui pourraient peut-être amuser.

Mais je suis avec vous, pour le volume de nouvelles. J'ai raffolé de celles parues dans *Le Nationaliste*. Tu me les enverras, une à une, à mesure qu'elles seront prêtes.

Je veux pour le mois de juin, si c'est possible. Ça serait trop loin dans un an, je serais malheureuse et toi aussi? Je crois que tout s'arrangera. Pour choisir l'appartement, je me fie à toi et je me contenterai de ce que nous aurons. Je pense que l'appartement avec le grand living room ferait l'affaire. Ça sera à la fois le cabinet de travail, la bibliothèque et la salle à manger. Et je garderai dans un coin de la chambre mon petit secrétaire, que nous pourrions cacher derrière un écran... que nous n'aurons pas! Si tu aimes mieux, je sais qu'on me recevrait chez Alice Robillard (Mme Desrosiers) pour quelques jours, au début de février, et nous chercherons ensemble. Ça serait amusant!

Mais quand je pense que c'est bien vrai que je vais me marier, changer de vie et prendre des responsabilités, je me sens un peu, rien qu'un petit peu apeurée. Si je n'allais pas avoir de tête comme maîtresse de maison? Il me semble que je serai niaise, gauche. Tu ne riras pas trop de moi et tu seras bien, bien indulgent?

Et tu m'embrasseras bien fort pour me consoler quand je raterai quelque chose et que j'aurai cependant bien travaillé? Tu ne me... battras pas!

Je peux écrire à Mère Sainte-Anne que je vais me marier et lui demander de m'acheter des livres? Si elle pouvait se remuer une bonne fois!

Ce soir, je ne vais plus au cercle chez les Sœurs Réparatrices; je les lâche pour aller chez mes cousines, choisir des patrons pour les serviettes et les taies d'oreiller. Nous aurons de la broderie et des beaux D partout!

J'espère que les bonhommes députés feront ce qu'ils prétendent avoir envie de faire et ne siégeront pas plus tard que onze heures, pendant la session. J'ai peur de cette vie de *barreau de chaise* pour toi. Ça te rendra malade, à la fin, mon beau, mon cher tyran moustachu.

Samedi, si tu restes pour le soir, tu souperas avec nous. Et si tu ne peux pas, tu viendras dîner, afin de voir maman et les autres. Je te l'ai dit : dans la maison, il y a maman, Omer que tu connais, et Athala, la vieille sœur qui nous a tous gâtés. À part ça, j'ai ma sœur madame Girard, qui est une grosse maman de deux bébés : Camille (fille) et Jean. J'ai ma demi-sœur Blanche, madame O'Brien, qui a épousé un Irlandais. J'ai mon frère Elliott, nom qu'il tient d'un oncle et qui lui a peut-être porté malchance⁹⁶. Il est en ce moment... chauffeur de taxi. Il a refusé de prendre autrefois une profession, puis ensuite méconnu et gaspillé toutes les chances que mon père - riche alors - lui donnait de s'établir. C'est un errant, qui change de pays et d'idées souvent. Il est allé à la guerre. C'est le père de René, qui est si tannant. Pour comble, il a épousé une jolie jeune fille de 17 ans, il y a huit ans, qui est bonne mais

sans énergie, ignorante et peut-être malade par sa faute. Tout cela me fait pitié. Autrefois, j'étais sévère, je n'aimais pas ce frère, mon aîné de quatre ans et qui nous avait toujours donné des soucis. Maintenant, j'essaie d'être bonne et je l'aime. Il a des tas de qualités et il est généreux; il a gâché sa vie, parce qu'il aurait pu la faire si bien autrement. Mais il faut toujours plaindre plutôt que blâmer.

Voilà. Je te quitte, et demain matin je t'écrirai mieux. Je t'aime infiniment maintenant, j'ai hâte à vendredi. Mille tendresses de ton petit piquet chancelant.

Michelle

Le 19 janvier 1922

Mon bien-aimé Léo-Paul,

Votre lettre m'arrive ce matin, pendant qu'au lieu de faire de la littérature, j'étampais des serviettes, *nos* serviettes. Mais votre lettre me remplit de tristesse, parce que vous ne vous sentez pas bien, et que j'ai peur maintenant de tout ce qui pourrait reculer notre bonheur. Hier soir, toute seule, avant de m'endormir, je songeais à nous, et je m'étonnais de cette place que tu as prise dans mon existence, et qui a tout de suite été une place immense, tout l'intérêt de ma vie à présent. Il me semblait que cette impatience de voir venir vendredi, je ne l'avais pas éprouvée pour personne, de la même manière. Et aussi, moi qui suis pourtant confiante, je me mets à redouter ce qui pourrait nous faire mal.

Mais vendredi va venir et nous serons heureux, et ta présence calmera ma crainte. Mais sois prudent. Laisse la littérature en panne, s'il le faut, et repose-toi souvent.

Moi aussi, je me suis sentie fatiguée cette semaine, un peu trop trépidante et nerveuse. La semaine prochaine, je ne sortirai pas, je refuserai les invitations, je m'efforcerai d'être paisible dans ma vie et dans mes pensées.

Je ne suis pas allée à l'assemblée de Titine, mais Lafortune vient de m'apprendre qu'elle a décroché un des prix d'action *intellectuelle*, et cela me révolte encore, étant donné mes convictions sur le travail qu'elle a pu donner.

Il ne reste plus au *Devoir* que 78 *Autour de la maison*, et je viens de recevoir un chèque de 17.55, que je vais malheureusement m'empresse de dépenser.

Je m'achèterai un pyjama pour que tu ries de moi, et d'autres fanfreluches qui me réussiront mieux, et des taies d'oreiller.

Prie le bon Dieu, mon adoré tyran, qu'Il ne te rende pas malade. Prie-Le pour qu'Il nous bénisse et qu'Il ait soin de nous deux, comme Il a toujours soin de moi!

Que j'ai hâte à demain soir! Viens vite, vite, en arrivant.

Je ne fais pas mon petit piquet, et je vous embrasse, mon fiancé!

Votre Michelle

Dimanche, 22 janv. 1922
1½ heure

Mon cher tyran,

J'ai travaillé une heure à essayer de revoir nettement mon audience papale⁹⁷. Puis, je pense que mon amie Berthe viendra prendre le thé et que je ferais bien de vous écrire tout de suite, afin qu'elle mette ma lettre à la boîte.

Ce matin, à la messe, j'ai pensé à nous deux et constaté que nous n'étions pas bien sérieux ensemble et que nous faisons beaucoup les enfants. Je me suis reproché de n'être peut-être pas assez piquet. Qu'en pensez-vous? Moi, je pense que... je vous aime et que c'est très difficile d'être piquet lorsqu'on aime beaucoup.

Je suis bien contente de votre ardeur au travail, dont l'exemple m'encourage. J'ai hâte de voir vos nouvelles, et ensuite, après juin, vous vous attellerez au roman. Je tâcherai d'être ce que vous voulez que je sois en tout, quoique vous ne soyez pas bien imposant comme Lord and Master! C'est égal, votre moustache prend du poids.

Et hier soir, toute la famille réunie a déclaré que vous étiez bien à son goût, pas gênant, tout simple et bien agréable. Vous voilà chez vous chez nous! Et, chaque samedi, à présent, vous resterez à souper. Puisque vous êtes mon fiancé! Nous irons voir mes cousines un quart d'heure et votre belle-sœur autant. Et le reste des heures, nous serons à nous deux, à faire les enfants, encore, parce que nous sommes des amoureux.

Faites bien attention à la teinture d'iode dont j'ai peur, et ne fumez pas plus que trois cigarettes, plus deux aux grandes occasions. Soyez sage, soyez raisonnable, et puis soyez un peu pieux pour que le bon Dieu nous bénisse. Je veux qu'Il soit avec nous en tout. Sans sa bénédiction, rien de ce que nous édifierons ne comptera.

Et puis, il faut que vous commenciez à penser, dès tout de suite, que vous serez de bonne humeur et heureux quand même, lorsque nous ne serons plus rien que deux, mais trois, et ensuite quatre, et ne pas parler comme un vilain grand monsieur très égoïste. Nous nous arrangerons bien. Je veux que nous nous arrangions bien.

J'ai hâte, vous savez. J'ai hâte que la grande cérémonie soit passée et que nous nous sauvions tous les deux. Pensez encore au voyage de noces, si vous voulez. Je m'informerai de mon côté si quelqu'un ne connaît pas quelque coin ravissant et solitaire, et pas trop chaud. La mi-juin est souvent fameuse comme chaleur. Et je ne m'aime pas quand j'ai chaud. Je t'ennuierai peut-être.

Je vais faire des achats pour cette chose compliquée qu'est mon trousseau toute cette semaine. Il y a tant de choses à penser!

Savez-vous, hier je me suis couchée à 9 heures et demie et me suis levée ce matin à 9 heures. J'ai communiqué à la messe de 10 h et déjeuné à onze. Comment trouvez-vous votre admirable marmotte?

J'ai hâte à vendredi. Je m'ennuie. Et votre moustache sera plus belle encore, et nous nous aimerons encore davantage parce que chaque jour nous nous connaissons mieux.

C'est pour rire que vous me dites que j'ai une petite conscience croche, mon Léo-Paul, c'est bien pour rire? Je vous assure que je suis franche et que je n'ai rien de mauvais à me reprocher, même si je pense à Dominique, mon délicieux jaloux tyrannique!

Vous m'avez demandé quand j'aimerais avoir ma bague, être fiancée officiellement. Il n'y a pas de fête qui s'en vient et serait une occasion? Quand vous serez prêt. Dans quelques semaines, quand tout sera bien arrêté. Nous nous ferons bénir par qui? Nous pourrions aller voir simplement le Père Trudeau que j'aime bien. Ou bien, je ne sais pas. Faut-il que ce soit sanctionné par quelqu'un de la paroisse? Rien n'est obligatoire en cela.

Quand vous écrirez à votre petite sœur religieuse, dites-lui que j'ai lu son mot et qu'il m'a fait plaisir, et que je l'aimerai bien. Comme nous nous écrivons tous les jours, je cesse ici et vous écrirai de nouveau demain.

Il fait grand soleil dans mon boudoir, j'ai ma robe rouge et vous n'y êtes pas.

Travaillez bien, ayez scrupuleusement soin de votre sœur chérie, pensez que je vous aime et que je suis toute à vous, bien à vous, rien qu'à vous, mon grand fiancé bien-aimé.

Votre Michelle pas piquet

Le 23 janvier 1922
819 rue de St-Vallier

Mon grand tyran très cher,

Il y a quatre semaines, je vous attendais. Vous alliez venir pour la première fois, et je ne savais pas quel visage vous auriez, comment vous me parleriez, et si je vous aimerais. Et vous êtes venu, j'ai vu et vous avez vaincu! Et en quatre semaines, nous sommes fiancés, et si vous aviez été millionnaire, je crois bien, ma foi, que nous serions mariés, au grand scandale ou amusement des spectateurs désintéressés.

J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre : le sermon que M. Héroux ne m'a point fait a tout de même servi. J'ai écrit trois heures hier, et, ce matin, 1½ heure, quoiqu'il ne soit encore que 11 h, je suis pleine de courage et d'ardeur. Il y a, il est vrai, votre exemple qui compte, mon bien-aimé Léo-Paul tyrannique, mon futur bourreau, mon doux Lord and Master! Enfin, quoi qu'il en soit, la semaine commence bien. Dieu sait cependant comment elle finira!

Malgré tout ce travail, j'ai pensé à vous et je me suis ennuyée. Je voudrais toujours vous voir, maintenant, et nous aurons bien soin l'un de l'autre, et nous nous aimerons comme personne ne s'est encore aimé sur la terre. Voulez-vous? Pour cela, priez le bon Dieu qu'Il nous fasse chacun un gros cœur d'airain.

On m'a redit, ici, qu'on vous aime bien. Je suis contente.

Je ne suis pas allée à la messe. C'est honteux. Il me faut onze heures de sommeil à présent. Cela dépasse

les bornes, c'est affreux. Il va falloir que je me donne la volée. Ou que j'entreprenne des neuvaines. Quand je fais des neuvaines, j'ai toujours le courage de me lever. J'en ferai des tas pour notre bonheur, pour vous et moi, mon beau Léo chéri!

Je souhaite qu'à Ottawa, autour de vous, tout aille sur des roulettes. Et je souhaite que vendredi prochain s'en vienne à toute vapeur. J'ai hâte, j'ai hâte, j'ai hâte.

J'ai fait mon article sur l'audience papale. Rien de fameux, j'en ai bien peur. Ça m'est venu assez facilement, mais sans que je retrouve trop bien le fond de mon impression. J'ai trop d'autres rêves en tête, à présent.

Pendant que j'écrivais ce matin, tout à coup je pensais à coucher sur le papier quelques-unes des choses que je devais acheter dans la journée. Je vais magasiner une journée par semaine. Avec ça, je finirai par avoir tout ce qu'il me faudra.

Plus je repense au voyage de noces, plus il me semble que nous serions mieux d'aller à un endroit joli et frais, et reposant. Sur le fleuve, en allant vers le golfe, peut-être? En juin, c'est encore peu fréquenté et ce n'est pas trop loin, et ça sera moins chaud que Niagara, où nous pourrions aller en septembre, quand nous serions deux vieux mariés? Ou vers le lac Saint-Jean? Demandez à Bilodeau de vous donner des tuyaux. Enfin, il nous reste du temps pour consulter les cartes. Et nous avons encore des choses à régler avant. Quelle grosse période de souci et d'économie pour vous, mon grand! Ça vous apprendra à avoir tant, tant hâte de me donner des coups de poing!

Tiens, j'ai envie de commencer une neuvaine pour que vous nous trouviez un nid à de bonnes conditions

et à notre goût. Les proprios sont des monstres, mon cher tyran, et si vous voulez, nous ne serons jamais des proprios.

Je vais voir Mère Sainte-Anne-Marie cet après-midi. J'espère qu'elle y sera et qu'elle me donnera une commande. Et moi aussi je vais économiser pour que nous soyons assez riches pour être heureux.

Je ne suis pas en peine. J'ai confiance en tout, et nous serons sages, fins et travailleurs. Du moins, moi. Si je ne fais pas de littérature, je raccommoierai nos bas, je poserai nos boutons, je nous ferai du bon manger.

J'ai hâte à la fin de la semaine. Il reste, cet après-midi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, quatre jours et demi.

M'apporteriez-vous des nouvelles qui seront finies? J'aimerais ça. Vous rendrais-je votre roman? Évangéline vient mercredi soir donner une leçon de mathématiques à Omer. Et je lui ferai lire après.

Si nous allons dans la montagne samedi, nous irons du côté de la Côte-des-Neiges, pour voir tout le coucher du soleil, hein? Mais samedi, il y aura la visite aux cousines et à madame votre belle-sœur aussi?

Écrivez à votre maman vos décisions, mon petit grand homme, pour avoir sa bénédiction. Maman a donné son consentement avant que vous ayez la peine de lui demander, ma foi! Quand elle a parlé à Omer, à table, de sa petite sœur qui s'en allait! Omer m'a dit que vous aviez l'air «jeune de caractère», mais quand j'ai dit : «Plus jeune que moi?» il a dit : «Ah non, par exemple, plus jeune que toi, ça ne se peut pas!» et il a dit : «Même moi, je suis plus vieux!»

Cela m'a consolée. D'apparence, nous allons bien ensemble, et de caractère aussi, puisque, à côté des côtés restés très enfantins, nous avons du sérieux à en revendre.

Bonjour, je vous quitte. Votre petit piquet chancelle un peu, vous donne au moins son bras.

Ta Michelle

Lundi soir le 23 janv. 1922
10½ heures

Un mot pour vous dire bonsoir, mon doux Lord and Master, mon bien-aimé Lord and Master, mon unique Lord and Master, mon merveilleux, beau, fin de Lord and Master! Est-ce assez? Est-ce assez de fois pour vous prouver que je le dis du fond du cœur, et à toute minute, mon Lord and Master tyrannique et superbe, mon impatient et adoré Lord and Master, mon grand, mon moustachu Lord and Master!

Dans la montagne, c'était par espièglerie que j'hésitais et refusais de le dire. Samedi après-midi, nous aurons ma photo, et je vous l'écrirai ostensiblement, si vous voulez.

Votre lettre m'est arrivée cet après-midi. Vous m'y faites une délicieuse dissertation sur ma petite conscience *professionnelle* tortueuse, qui me remplit de confusion et qui est pleine de vérités profondes. C'est vrai, je sais monsieur Héroux capable de tout me pardonner, et sans en abuser, je me sers de sa faveur quand les circonstances sont contre mon travail!

Mais tu es roulant, mon Léo-Paul. Sais-tu comment tu as daté ta lettre du 22? 30 janvier 1921! Je t'ai ri au nez, n'en déplaise au petit balai qui l'orne par en-dessous!

Veux-tu, cher tyran, l'emploi de ma journée? Ce matin, 1½ heure d'écriture, puis la lettre à toi; à midi ½, je prends le train pour aller à la maison mère. En chemin, avec ma correspondance, j'arrête acheter de la belle soie jersey rose, pour me faire de belles choses pour que tu me trouves belle, quand je serai endormie dans notre maison. Puis, visite à Mère Sainte-Anne, ravie de mes fiançailles. Malheureusement, je n'aurai qu'une commande de \$25. Les Sœurs n'achètent plus de prix.

Après elle, je vais voir une grosse cousine, celle de la rue Saint-Denis, ma visite du jour de l'An. Elle m'a pompée dans les grands prix et questionnée sur vous, Lord and Master, en détail. Elle aurait sans doute aimé savoir la date de votre naissance. Je lui ai dit que nous étions à peu près du même âge. Elle m'a embêtée, elle est sotte, agaçante. Je n'irai plus la voir de toute l'année.

Rentrée ici, j'ai commencé à coudre ma soie rose. Puis de 8 à 10½, j'ai lu et écrit. Est-ce que je suis fine? M'aimez-vous? Moi, je crois bien que je vous adore maintenant, et je ne fais pas mon petit piquet en imagination, quand je pense à vous. Et dans la rafale qu'il faisait dimanche, je rêve que vous m'emportez en m'embrassant fort.

Est-ce vrai, mon doux Lord?

Votre Michelle

Mardi matin, le 24 janv. 1922

Mon Léo-Paul chéri,

Votre grave lettre m'arrive ce matin. Je savais vaguement tout cela, par mes voisines, tout ce qui vous inquiète, je veux dire. La surdité, je ne m'y étais pas arrêtée; la tuberculose m'aurait effrayée, si elle n'avait pas été accidentelle. Elle ne m'effraierait ni pour moi, ni pour les enfants, mais pour vous que j'aurais enveloppé dans de l'ouate et que j'obligerai encore maintenant à des tas de précautions. Je vais te montrer, mon précieux Lord and Master, à ne pas te surmener. Je tiens à tes livres, je tiens à ta gloire, mais à toi par-dessus tout, et nous ne serons pas ambitieux au point de mourir martyrs. Je ne fais pas mon petit piquet, et je me laisse embrasser sur les joues comme une sœur, puis continuons les choses sérieuses.

Je ne connaîtrai jamais vraiment ta nombreuse famille, et je serai un peu timide au prochain jour de l'An devant tant de monde. Mais ne trouvez[-vous] pas que votre famille ne vaut pas la mienne? Elle est même bien plus belle et bien plus grande et bien plus admirable.

Moi non plus, je n'ai pas de père pour témoin. Et au lieu de prendre mon frère, je ne sais pas si je n'oserai pas demander M. Héroux. Ça, c'est comme pour le voyage de noces : nous avons le temps d'y penser.

J'irai ce soir à la conférence du Père Lamarche⁹⁸, si rien ne me survient de fâcheux, c'est-à-dire si Évangéline veut venir avec moi. Mais vous m'obligez à un grand acte de vertu : j'entendrai proclamer lauréate

cette pauvre Titine. C'est vrai que la vengeance est le plaisir des dieux, et qu'elle apprendra mes fiançailles un de ces jours avec le même grand déplaisir. Mais je me moque [de] tout cela. Pour toi, j'irais l'embrasser et l'inviter à passer 15 jours à Ottawa, dans notre nid. Si le Père Lamarche dit des choses que je n'aime pas, je lui ferai des gros yeux. Je crois que rien ne peut déranger la sincère admiration que Lozeau a pour vous. Il m'en a souvent parlé. Et si je vais le voir ces jours-ci, je préparerai notre affaire.

Je ne t'écrirai pas une autre feuille. Je veux travailler. J'ai tout le cœur rempli de remords professionnels, je veux dire le peu de cœur qu'il reste à côté de ce que tu prends.

J'ai hâte, hâte, hâte à vendredi. J'ai hâte de te voir, et je m'efforcerai d'être bien petit piquet, pour qu'après, quand nous aurons le droit de nous embrasser tout le temps, tout le temps, nous trouvions toujours ça doux et délicieux.

Bonjour. Bon courage en tout. Et soyez sage, pour être fort, et soyez pieux, pour que nous soyons bénis du ciel, et soyez heureux parce que je vous aime infiniment, à toute minute et toujours, toujours. Soyez heureux profondément parce que je dis *oui* pour jamais, pour jusqu'à l'éternité!

Votre Michelle

Mardi soir, 24 janvier 1922

Mon grand homme,

Votre Fécite⁹⁹ est délicieuse. J'en suis ravie et fière, et je vous aime, et je pense que vous aurez tous les succès, si toutes vos nouvelles sont aussi vivantes et pleines de choses. J'ai hâte d'en lire d'autres.

Je vous écris ce soir. Je ne suis pas allée au Père Lamarche¹⁰⁰. Il faisait froid. M. Héroux, rencontré chez Lozeau cet après-midi, m'a dit que *Le Devoir* en aurait un long compte-rendu; et Lozeau venait de me dire qu'il ferait un article sur vos nouvelles avec grand plaisir. Et puis, j'avais le goût de travailler. J'ai fini un article et j'en ai commencé un autre. Puis, pour me réveiller, je me suis mise à relire votre Fécite, puis vos lettres d'avant que nous nous soyons revus, et tout cela m'a très rapprochée de vous.

Hier soir, votre nouvelle finie, vous vous êtes encore ennuyé, mon grand? Moi aussi, je voudrais être auprès de vous. Je voudrais que nous soyons bientôt ensemble.

Héroux m'a fait mon sermon en partie. Il a porté ses plaintes et j'ai avoué ma culpabilité partielle. Il médite de me condamner à trois après-midi de présence au *Devoir* et de travail. Mais ils n'ont pas de place pour me mettre. Et je ne lui ai pas dit qu'avec mon trousseau à faire, il n'y aurait pas moyen de s'arranger.

Notre proprio nous augmentant de \$5 par mois, nous serons forcés de déménager, je crois. Moi partie, la maison serait trop grande. Mon boudoir va mourir. Et je l'aime tant que ça me fait un peu mal, à y penser. Ce sera contrariant déménager, et ensuite, après ces

années et ces fatigues, me marier. Mais si je t'arrive fatiguée, tu me reposeras, mon doux Lord and Master?

J'étais bien contente, ce soir, de reconnaître ton écriture. Quand je n'attends pas de lettres et que j'en reçois, je suis si heureuse! Que je vous aime, maintenant, mon grand bonheur!

Mercredi, jeudi, vendredi. Dans trois jours, nous allons nous revoir. Je ne pense plus qu'à cela, je suis toute à cela, toute à vous, bien-aimé seigneur et maître. Êtes-vous content? Me trouvez-vous fine? Avez-vous confiance en moi?

Qu'il y a de belles choses dans votre Fécite! J'aime bien, toujours, vos paysages si bien vus, et le reste.

Si je ne m'endormais donc pas tant! Mais je m'endors, je ne me tiens plus debout. J'en perds la verve, malgré tout l'amour que j'aurais à te raconter.

Prie bien la Sainte Vierge, sur mon chapelet, et nous aurons un bel avenir tout plein de tendresse. Aie soin de toi. Fais bien attention aux cigarettes.

Ton petit piquet chancelant.

Ta Michelle

Le 25 janvier 1922
819 rue de St-Vallier

Mon brave grand Léo-Paul,

J'ai bien travaillé ce matin. D'abord, j'ai cousu une heure en méditant mon article, puis ta lettre est venue, j'ai cessé de coudre et me suis mise à mon article

qui s'est fait d'un seul jet. Prie le bon Dieu que mes remords continuent à m'inciter à un aussi bon travail.

Tu es bien fin de me trouver si fine, et je vous aime davantage chaque jour, moi aussi, et si je n'ai pas peur de vous, j'ai confiance en vous et nous serons heureux. Et conservez votre ardeur pour la littérature, et l'un et l'autre nous nous stimulerons. Maintenant, je rêve à Ottawa comme à une oasis où j'aurai beaucoup d'heures à moi pour lire, penser, écrire, où je ne me ferai point d'amies, où je finirai le thé et ce qu'il entraîne. Je sais bien que j'aurai mon raccommodage et ma cuisine et mon ménage. Mais tu auras soin de ta cendre de cigarettes, nous nous couperons bien ras les ongles... d'orteils, pour percer le moins de bas possible, et nous mangerons des choses saines mais pas trop compliquées. Nous aimons la crème, le sucre du pays, le sirop, la confiture? J'ai hâte. Ce sera fin, hein, mon grand jeune Léo-Paul? Et tu écriras de belles nouvelles, et tu seras le plus admiré, le plus fertile de nos écrivains.

Mes félicitations, mon doux tyran, ta lettre était bien datée. J'en ai été émerveillée.

Je ne désire rien de plus que ce que tu désires pour les fiançailles. Mais il me semblait avoir entendu au prône qu'il y avait maintenant une espèce de formalité de fiançailles. Nous en entendrons parler, s'il y en a, hein? Après, je serai attachée par le doigt? Et, plus tard, doublement, et par les pattes, et par les poings, et dans une cage. Heureusement qu'il y aura un *chesterfield* pour se prélasser et des livres! Tu m'entoureras de livres pour que je devienne une belle intellectuelle, parfaite, extraordinaire.

Non, ne t'inquiète pas du trousseau de ménage. J'aurai tout, et d'aussi bonne qualité que possible. J'en achèterai un peu chaque semaine. Janvier n'est pas fini, et j'ai déjà pas mal de choses, et je ne suis pas plus pauvre.

Des nouvelles de mariage, c'est si intéressant que ça court comme un feu de forêt. Ça courra encore davantage. Ce n'est plus ni un mystère, ni un secret, et dès que le trousseau est en marche, la famille en parle librement, et ça fait encore du vent sur le feu.

Je suis allée à la messe, ce matin. Je ne veux plus manquer. Quand je serai mariée, il faudra que j'aie soin de toi, le matin, et je ne pourrai plus y aller souvent. Alors, il faut que j'amasse en moi tout un trésor spirituel de vertus et de forces surnaturelles.

Naturellement, toi, tu n'es pas bien, bien dévot? Mais tu crois autant que moi et tu seras facile à convertir à une piété plus intense? C'est la seule arme invincible, quand elle est bien entendue, sans bigoterie et avec réflexion, pour combattre les médiocrités de la vie, et les tentations de... médiocrité de caractère. Toute ma pauvre littérature a été basée sur ma piété, et c'est quand j'ai bien prié qu'elle a valu le mieux. Je veux que nous soyons mari et femme dans la tradition, et que nous ayons une famille et un foyer qui seront modernes d'apparence, mais sains comme ceux des anciens l'étaient, ceux pour qui le bon Dieu était le premier maître du monde.

Mon beau Lord and Master, sais-tu que je vais prendre le thé, cet après-midi. Mais intimement, chez mon amie Gélineau qui se marie en juin, elle aussi, et nous broderons comme deux futures petites madames très heureuses.

Tu n'es plus jaloux de Dominique? Ni de personne? C'est toi le seul seigneur et maître, toi, avec ton semblant de moustache et ton mélange de sérieux extrême, et d'allures d'enfant.

J'aime bien cela quand vous m'écrivez que vous êtes heureux, que maintenant vous trouvez la vie belle, et même que vous vous sentez pousser des airs fats. Nous allons devenir si rayonnants tous les deux, que les gens devront se mettre la main sur les yeux pour nous envisager, comme du temps où le défunt Moïse revenait du buisson ardent.

Est-ce assez fin d'être aussi heureux! Et avec ça que c'est aujourd'hui mercredi, et que vendredi s'en revient vite.

Ferons-nous nos beaux petits piquets? Un peu plus. Nous essaierons. Pour nous prouver que nous sommes très énergiques. Mais je t'aime, je t'aime beaucoup, je t'aime tant que c'est un miracle. Je pense sans cesse à vous, à toute minute, à toute seconde, et c'est bon, et je me pendrai à votre bras pour marcher toute ma vie, mon bien-aimé Lord and Master.

Votre Michelle toute à vous.



Le 26 janv. 1922

Mon Léo-Paul et bien cher Lord and Master,

Comme ta lettre est fine, avec toutes ses bonnes nouvelles! Et comme je suis contente que tu aies pensé de toi-même à la Pointe-au-Pic, qui me tentait, qui me paraissait une manière de paradis terrestre et frais, et reposant. Si rien ne change et si ce n'est pas impossible, c'est là que nous irons si tu veux? Ou enfin, de ce côté, au bord du fleuve, dans notre province. Et Niagara, ce sera pour quand nous serons habitués ensemble et que je ne serai pas fatiguée par les préparatifs d'un si grand événement.

Je t'ai dit que toute ta lettre m'avait fait plaisir; mais non, il y a un petit nuage, un tout petit que tu effaceras demain soir, mon bon chéri. Il y a cette vilaine phrase : «Mais quand je dis nous planerons, je m'aperçois souvent que je suis seul à planer!» Et cela, parce que tu prends pour des méchancetés de fond, des badinages sur qui tu sais! Et ce qui m'a fait de la peine, ce n'est pas que tu me juges un peu plus femme, mais que tu ne me crois pas encore à la hauteur de ton amour, que tu doutes de moi, encore, et t'imagines que tu es seul à... être fou! Mais non, je t'assure, mon tyran bien-aimé, mon doux Lord and Master, je t'assure que je t'aime et que je monterais me geler toute seule avec toi jusqu'au sommet des plus hautes montagnes; je t'assure que je suis folle, que je ne pense plus à autre chose, à personne, que je m'ennuie avec mes amies qui ne savent rien et ne peuvent pas me parler de toi. Et j'ai si hâte à demain! Et ensuite, samedi, je

voudrais retenir les heures, une à une, ou les recommencer et t'inciter à manquer ton train, te garder.

Et je plane partout, en prenant le thé, en allant en tramway. J'ai toujours des petits Léo-Paul qui me dansent devant les yeux et dans le cœur, et qui me parlent et que j'embrasse, même – *shame!*

Ce sera fin, mon doux tyran, de me marier le 12, et le lendemain ce sera ma fête, et nous ne compterons pas nos ans mais nous serons heureux, heureux.

Et nous remercierons le bon Dieu, et Pelletier. Est-il chic?

Bon courage au travail. À demain. Je t'écrirais plus longuement, mais j'ai une enveloppe à fermer pour *Le Devoir*. Je suis sage et je travaille beaucoup, beaucoup.

Je vous adore, les mains jointes, mon doux Lord and Master.

Votre Michelle

Dimanche, 11½ h, soir
Le 28 janvier¹⁹²¹ 1922

Mon chéri de grand piquet,

Je t'écris tout de suite en rentrant pour te rapporter rien qu'un peu de tout le bien que j'ai entendu dire de toi par M. Héroux. Il m'a rapporté toutes les louanges qu'il a entendu faire sur ton esprit profond, ton jugement et ton discernement extraordinaires, ta puissance de travail et ton talent de paysagiste et de psychologue. Il y a eu Bourassa pour vanter tout haut, à la

rédaction, tes vues d'ensemble d'une extrême justesse sur l'élection qui se préparait. Il y a Pelletier qui t'aime pas rien qu'un peu, paraît-il, et Dupire et les autres.

Pelletier a annoncé notre mariage à la rédaction samedi, et ç'a été des acclamations. D'autres, de l'imprimerie, M. Beaudet, etc., s'en sont mêlés. La famille exulte. Jamais union n'offrit autant de chances d'équilibre et de bonheur. Nous sommes deux perfections et deux jeunes et deux bons petits enfants! Nous avons la bénédiction de la maisonnée en bloc.

Es-tu content? Moi, cela me ravit. T'entendre tant louer m'a redonné l'envie de ne pas faire mon petit piquet quand je te reverrai, et j'ai de plus en plus hâte d'aller à Ottawa avec toi. Héroux avertira Pelletier que je veux un billet dans le même train que toi pour la capitale.

Que ce sera fin, mon bien-aimé tyran, dans quatre mois et quatorze jours. Le petit Jean Héroux¹⁰² m'a demandé : «Est-ce vrai, ma tante Michelle, qu'on va vous donner un mari comme cadeau de fête le 13 juin?» Et j'ai ri. On ne leur dira pas, hein, que tu veux me faire des *black eyes* et que moi je te mords?

Brûlons la semaine! Que samedi vienne tout de suite! J'ai si hâte que c'est démontant. Je suis emballée et je t'aime, et je m'ennuie et j'ai pensé à toi tout le temps, tout le temps.

J'ai hâte de vous revoir, mon grand, et je prie le bon Dieu de m'apprendre à être une bonne, bonne petite femme toute à son tyran de mari.

Ta Michelle

Dimanche matin
Le 29 janv. 1922

Qui est-ce, mon bien-aimé grand piquet, qui va s'en aller avec vous à Ottawa dimanche prochain? Qui est-ce, mon beau tyran, qui est folle comme le balai à cette perspective? Qui est-ce, mon doux Lord and Master, qui est-ce qui est tellement contente qu'elle rit toute seule continuellement, comme une simple d'esprit?

Mon Léo-Paul, j'ai presque peur qu'Alice ne me réponde pas, tant j'ai hâte et tant le voyage me tente! Ce sera si fin, pense donc! Dis deux dizaines de ton chaquet pour que cela arrive et que ça soit fin, et que nous soyons heureux!

J'ai ma page de mode à faire. Je ne sais quoi dire. Je suis distraite, excitée, folichonne. Hier, j'ai lu une heure puis je me suis couchée et j'ai dormi jusqu'à 8½ h ce matin.

Cette semaine, malgré les événements, j'espère travailler mieux. Ton courage et ton activité me font rougir, vrai, vrai! Fais-moi accroire que tu ne m'aimes plus si je ne finis pas mon roman. Et maintenant, vois-tu, j'ai peur, je tremble que cela arrive un jour que tu ne m'aimes plus, que tu ne me trouves plus la petite merveille des merveilles. Quand tu seras tout le temps, tout le temps avec moi, tu me trouveras moins drôle, peut-être? Ce qui me reconforte et me prouve que je suis encore agréable, même pour ceux qui me voient tant qu'ils veulent, c'est mon petit frère Omer qui reste avec moi tant qu'il peut, et que j'ai tant de peine à décoller de mon boudoir.

Nous serons heureux, dis? J'ai hâte. Je m'ennuie de toi sans cesse à présent. Je voudrais que ce soit demain le mois de juin.

Je ne t'écris qu'une petite lettre. Demain, j'en écrirai une longue pour te raconter ce que M. Héroux m'aura dit, et ma journée et tout. Ma cousine Estelle m'a téléphoné pour me dire qu'elle trouvait que tu avais l'air bien fin.

Bonjour, mon très chéri Léo-Paul. Je t'envoie toute ma tendresse, toutes mes pensées, tout mon cœur. Tu n'as plus peur que je change? Tu m'aimes autant que tu m'aimais de loin? Tu es tout à moi, mon grand? Êtes-vous content de moi?

Votre petite Michelle, pas plus piquante que rien!

Lundi 30 janv. 1922

Mon beau grand type,

J'ai travaillé à une autre merveille pour mon trousseau, et je me suis laissé enthousiasmer, et il est midi et ta lettre n'est pas finie. Mon petit mot d'hier soir est là avec mon frais enthousiasme. Je nous trouve bien heureux et n'ai peur de rien; le bon Dieu va nous aider et nous bénir.

Si mes amies m'en ont fait un vacarme de félicitations, hier, au thé! C'était drôle et j'étais la héroïne, tu penses bien!

J'ai téléphoné et remis ma conférence à la semaine du 15 février. Tout est bien. Tout va s'incliner sous nos pas, mon petit grand Léo-Paul, et nous aurons les

mains pleines d'étoiles et de rayons, si nous n'avons pas de l'argent à revendre. Que je suis donc contente que tu aies fait ce que tu as fait, que tu m'aies voulue comme tu m'as voulue, et que tout ce qui arrive soit arrivé. Et ne regrette pas le peu que j'ai donné avant de t'aimer vraiment, je te promets de te dédommager et d'être la plus fine, la meilleure des femmes.

Je cesse ici, je suis pressée. Demain, je t'écrirai très longuement. Cet après-midi, je vais magasiner.

Faut-il être piquet ou pas? Je pense à toi bien tendrement et j'ai hâte que tu me reviennes, mon doux cher Lord and Master.

Ta Michelle



Mardi matin, 31 janv. 1922

Mon grand cher sermonneur,

Je reçois ce matin le petit discours si touchant qui me fait bien réfléchir. C'est vrai, tout ce que vous me dites, c'est vrai pour le passé, mais je ne veux pas que cela soit vrai pour l'avenir. Vous me garderez, vous me tiendrez, et je vous aimerai tant que je serai la plus obéissante des obéissantes; je travaillerai. Depuis quinze jours, vous me disputez, mon bien-aimé Lord and Master, mais j'ai pourtant donné tout ce que, sous les circonstances, je puis donner. Mon trousseau ne

peut pas se faire tout seul, tout seul. Et tant que j'ai pu, j'ai travaillé. Pour ce qui est des nombreuses heures consécutives d'écriture, même en faisant *Autour de la maison*, je n'y tenais pas. Le plus que j'ai travaillé, c'est deux heures. Tu me montreras comment m'y prendre?

Votre petite merveille n'a pas assez de remords. C'est vrai. Mais elle a dans son chignon que ce qu'elle n'a pas écrit, elle l'a ramassé; qu'il y a en [elle] des tas de choses, d'idées, de gens, de paysages où puiser tout le reste de ses jours, au moment où elle sera enfin enfermée dans la cage. Et puis tout cela, Québec, Percé, Chandler, m'a bien servie. Je sais bien que cela n'a guère encore paru, mais je veux que cela paraisse, et tu m'aideras. Tu me tiendras? Tes poignets, tes poings sont fermés. Tu me feras mal en m'embrassant et j'accepterai les pénitences que tu m'imposeras.

Mon Léo-Paul, je ne veux pas que notre grand bonheur rapetisse, moi non plus, et il me semble que, perspicaces et attentifs à le surveiller, nous le préserverons. Mais toi non plus, il ne faudra pas te renfermer dans ta fierté, quand mon papillonnage de paresseuse te blessera. Il faudra s'habituer à être très ouverts, toujours, l'un envers l'autre. Je ne suis pas du tout méchante, je suis intelligente et je tiens à être meilleure. Alors, j'accepterai bien les avis, pour ton amour et celui du bon Dieu.

Hier soir, je lisais une étude dans la *Revue hebdomadaire*, une étude sur le roman d'un ménage, et qui s'appelle «L'Épithalame». J'aimerais ça lire le roman entier¹⁰³. C'est une série de querelles, de différends, d'observations, d'énervements entre deux époux qui

se sont aimés et filent malgré eux leur bonheur et leur sentiment. Cela m'a fait réfléchir encore. Il y a tant de choses, comme tu dis. Mais depuis que j'ai vu intimement fonctionner à mon goût le ménage des Préfontaine et où un mari aime sa femme comme au premier jour, après huit ans, cela m'a donné l'espoir que ces bonheurs peuvent encore exister. Nous demanderons au bon Dieu de nous aider, de nous donner d'autres petites épreuves plutôt, mais de nous garder l'union parfaite du cœur et de l'âme. Tu veux bien, mon bien-aimé? Je travaillerai. Je te le promets.

J'ai vu Titine que tu me donnes en exemple. Elle marchait la tête basse, elle a pris mon tramway et elle regardait dans la vague pour ne pas me voir. Elle écrit des livres, mais elle a des collaborateurs, et en plus elle n'écrit pas une centaine d'articles par année, sans compter les «Cousine Gillette!» Je m'excuse, tu vois, je suis touchée, et je vais être si rongée de préoccupations que lorsque tu arriveras samedi midi, tu ne trouveras rien à ma place, pas même un petit piquet!

À quelle heure arriveras-tu? Si tu aimais venir dîner? Nous pourrions t'attendre? Plus nous serons ensemble, plus nous nous connaissons, plus nous nous aimerons, plus nous nous comprendrons.

Tiens, je viens d'être dérangée, et une demi-heure, par une des patronnesses de ma conférence. Viens vite me prendre, m'emporter et refermer sur moi les portes ferrées de la cage!

Hier, j'ai un peu touché à mon roman, très peu. Hier soir, je suis allée au concert du Quatuor Chamberland, et j'étais fière de Chamberland qui a joué comme un

dieu, et je rêvais à toi tout le temps que dureraient les beaux adagios¹⁰⁴.

Cette dame qui m'a dérangée m'a fait perdre la suite de mon... discours. Je ne sais plus ce que j'ai à te dire, et il est l'heure de t'envoyer ma lettre.

J'ai repensé à tout le bien que M. Héroux m'a dit de toi. Il en dirait bien plus s'il savait que toi au moins tu as la force de me faire de beaux sermons.

Tu l'aimes bien, malgré qu'elle soit un peu gâtée, ta petite Piquette? Mon grand cher Piquet? Tu l'aimes autant qu'avant de la connaître de proche? Tu lui pardones tous ses péchés?

Bonjour. Je t'écrirai demain. Tu as bien mis ma lettre à la poste, pour madame Desrosiers?

Beaucoup, beaucoup, infiniment de tendresse de ta

Michelle
Toute à toi

Mardi, midi ½
[31 janvier 1922]

Mon beau Piquet,

Héroux me téléphone de te prévenir que ta passe sera sur le Canadien-Nord, à cause de moi; on n'a pas voulu en donner à une demoiselle sur autre chose que sur ce chemin de fer.

Informe-toi des heures de train pour renseigner ta petite Piquette qui a si hâte d'être dans les Pouf-Pouf avec son Lord and Master.

Je t'envoie toutes sortes de bonnes choses et de bonnes pensées, et te promets de ne pas me coucher sans avoir travaillé deux heures au moins.

Héroux est ravi en extase devant notre bonheur, et Pelletier aussi. C'est une vraie bénédiction. Il paraît que nous sommes bien fins tous les deux.

Ton petit Piquet qui chancelle rien qu'un petit peu. Embrasse-le vite, sur les deux joues. As-tu hâte au 12 juin?

Ta Michelle

Le 31 janvier 1922
819 rue de St-Vallier
Montréal

Mon cher tyran,

Je vous envoie le petit mot reçu d'Alice ce matin et qui m'a rendue bien heureuse¹⁰⁵. Alors, vous n'avez plus qu'à venir me chercher, et c'est bien agréable d'avoir la perspective de nous voir toute une longue semaine.

Je viens de m'interrompre pour aller répondre au proprio. Et... nous déménageons. Il n'y a pas d'accommodement à faire, et en plus, mieux vaut s'en aller, ce serait trop grand pour les seuls qui restent. Mais, sais-tu, j'ai le cœur serré, rien qu'à penser qu'ici ça ne sera plus chez nous. Je m'attache aux choses et j'ai toujours aimé mon boudoir où je vis depuis huit ans. Il y a de petits déchirements comme cela qui me rendent un

peu triste. Je suis aussi un tout petit peu en peine de maman. Il me semble qu'elle est souffrante et qu'elle ne veut pas le dire. Il faudrait qu'elle soit plus maigre, son sang est trop fort, et je m'inquiète. Elle n'avoue jamais qu'elle est malade. Prie un peu pour elle. Si tu savais comme elle est dévouée et sainte, maman, et souvent il me semble qu'elle n'a pas eu avec moi les joies qu'elle aurait pu avoir. Nous n'avons pas de causerie intime, je suis restée un peu fermée avec elle sur les choses confidentielles, parce qu'à côté d'elle il y avait toujours ma sœur Athala, bonne, généreuse elle aussi, mais moins intelligente et qui parle à l'extérieur plus que je ne voudrais!

Autre paragraphe : une demi-heure de repos. Héroux m'apporte nos deux passes. Je vous envoie la vôtre dans ma lettre. Il m'a fait parler de vous et de notre bonheur. Ils ont envie de faire l'annonce officielle au *Devoir*; nous en parlerons samedi ensemble. Mais prévenez votre famille, avant, mon grand chéri.

Je vous ai promis de ne pas me coucher sans avoir travaillé au moins deux heures. Je vous quitte donc. À demain matin le reste!

Je vous aime infiniment, mon Léo-Paul, et j'aime assez ça marquer mon linge avec des D.

Ce sera fin, au mois de juin, mon grand tyran? J'ai hâte d'être enfermée dans la cage, rien qu'avec vous! Et j'ai hâte aussi à samedi et à dimanche. Et j'arriverai à Ottawa à votre bras, mon grand homme, mon doux Lord and Master?

Votre Michelle. Ta Michelle.

Le 1^{er} février 1922

Mon grand tyran,

Nous ne pourrons pas partir dimanche pour Ottawa. Il n'y a pas de train par le Grand-Nord. Avancerons-nous à samedi, ou attendrons-nous à lundi? Dites-moi-le demain, pour que j'écrive à Alice. Que je suis heureuse, mon cher Lord and Master, de ce petit voyage! Que j'ai hâte! Nous serons bien dans le Grand-Nord. Il n'y a jamais personne et, tout en faisant nos beaux piquets, nous pourrons nous regarder dans les yeux sans faire rire de nous.

Hier soir, j'ai essayé de travailler, ça ne venait pas, alors j'ai lu 2½ heures. Est-ce correct? Mais à cause d'Ottawa, je ne pourrai pas beaucoup penser à mon roman cette semaine : il me faut faire trois pages pour *Le Devoir*, deux Michelle et une Gillette.

11 heures. Votre lettre n'est pas arrivée ce matin. Est-ce que je battraï le facteur, ou si c'est votre faute? Vous n'êtes pas empoisonné par votre affreuse teinture d'iode? Maintenant que je suis habituée à ma lettre de chaque matin, je me prends d'inquiétude, si rien ne vient.

Et le facteur vient d'arriver. Et j'ai ta petite lettre où il y a la nouvelle du billet par le Pacifique, que tu garderas pour une autre semaine? Viens par le Pacifique et nous retournerons par le Grand-Nord... et pour revenir par le Grand-Nord, comment nous arrangerons-nous? Enfin, ça marchera?

Je te quitte ici. Je ne suis pas tout à fait dans mon assiette. La pensée du déménagement, la décision de

ma famille pour un petit logement pas loin d'ici, tout cela me remue. J'aimais tant ma maison que j'ai tout à coup un gros, gros chagrin de m'en aller!

Quand nous serons des vieux mariés et que nous viendrons habiter à Montréal, veux-tu, nous la louerons? Le propriétaire sera changé et les choses aussi, sans doute?

Bonjour. C'est là que je ne serais pas petit piquet, si tu étais ici. J'ai envie de pleurer.

Travaille bien et montre-moi des *nouvelles*, quand tu en auras encore.

Ta petite Michelle toute, toute, toute à toi, et qui frôle son front à ta moustache.

Le 2 février 1922
817 rue de St-Vallier

Mon grand tyran de fiancé,

Je vous écris de bonne heure, avant d'avoir votre lettre. Je pars magasiner, voir à nos taies d'oreiller, nos nappes, et peut-être à mes pyjamas. Je vais donc sacrifier sur la longueur de mon épître, mon doux Lord and Master, mais vous penserez que tout le jour je travaillerai pour nous deux, pour notre cher bonheur futur. Je médite beaucoup sur nous. Est-ce ce qui m'empêche de méditer article et roman? Hier et avant-hier, la littérature a refusé de marcher, absolument refusé,

malgré mes objurgations passionnées et mes séances d'impatience malheureuse devant le petit secrétaire.

Comme j'ai hâte à demain, parce que ce sera presque l'heure de votre arrivée! Je trouve la semaine longue, quoique ce soit des semaines de quatre jours.

Et vous verrez que celle d'Ottawa sera courte et que la fin en viendra trop vite.

Hier, j'ai vu ma *vieille* amie Mme de Lorimier¹⁰⁶. Elle m'a donné deux beaux petits mouchoirs et je vais les garder pour me moucher après le 12 juin. C'est chic, hein? Tout est maintenant consacré à l'après douze juin. Et je trouve que c'est merveilleux d'aimer de toute son âme un grand piquet qui vous aime si bien, si parfaitement en retour. Sais-tu, il m'arrive de repenser à Georges accidentellement, parce que quelqu'un en parle devant moi, et je me trouve alors un peu un petit monstre de m'être sitôt affranchie de la peine que j'aurais pu avoir. Dis, est-ce que je suis un petit monstre? Il me semble que non, mais que tout est de ta faute, parce que tu as tout de suite fait ton petit seigneur et maître, les poings en l'air, et que j'ai eu tout de suite le cœur emprisonné dans ces gros poings menaçants. Et puis, je vous aimais depuis longtemps, depuis que je te connaissais, tu avais mon amitié vive.

Et maintenant, tu as tout ce qu'il peut s'agiter de sentiment énorme en moi, tu m'as toute, toute, toute : tout mon cœur, toute mon imagination, tout le dévouement qui est en puissance latente en moi, tout mon avenir que je t'offre.

C'est samedi que tu viens? Envoie-moi un télégramme pour me dire l'heure, pour le «fun»!

Je suis une belle petite piquette bien droite, bien énergique.

Ta Michelle

Marie-Ant. Des. C'est joli. Nous appellerons une de nos filles comme ça.

Je lis ta lettre dans le train. Le facteur me l'a remise. J'ajoute bonjour. Je suis heureuse par toi¹⁰⁷.

Ta Michelle

Samedi, 11 février 1922
819 rue de St-Vallier

Mon bien-aimé grand jaloux,

Il est 11 h. J'ai travaillé aux jolies choses roses destinées à m'orner pour te plaire. Il pleut dehors et il fait si sombre que j'ai froid. J'allume ma chaufferette, et me voilà t'écrivant, et je vais tâcher de t'en écrire long, long, long.

Doutes-tu encore de mon amour? Et de ma fidélité? Et de mon exclusivisme? Tu es fou, mon cher grand piquet, tu es fou comme pas un. À Ottawa, c'est drôle, je sentais se *renfler* à chaque heure mon sentiment pour toi. Je me sentais plus attachée, plus heureuse et plus douloureuse à la fois, parce que j'aurais voulu que tu ne partes jamais, que nous soyons toujours l'un près de l'autre. Et pendant que j'étais toute proche de toi, je pensais au moment où tu serais plus loin et ça me faisait un peu mal.

Vois-tu, je ne peux pas expliquer comment je suis devenue si vite tienne, comment je n'ai plus d'autre pensée, comment je n'ai aucun regret des autres, mais je sais que cela est, et complètement et parfaitement. Je ne te connaissais pas avant, malgré les lettres que j'aimais tant, je m'étais bâti dans l'imagination une espèce de Léo-Paul si gêné qu'il était tout à fait muet et inanimé. C'est ta faute. Tu me disais trop que tu étais timide. Et je te découvre chaque jour, et cela m'amuse et je t'aime plus.

Mais tu es un monstre, à ton tour, d'avoir pensé que j'avais pu envoyer mon portrait à Sorel. Je suis désolée, vois-tu, pour Sorel et ce qu'il vaut, mais je ne l'aime plus, je n'y pense plus, je ne m'arrête jamais à repenser aux moments heureux que nous avons passés ensemble. Si je me penchais dans ton tiroir pour lire des bouts de ses lettres... c'était curiosité de femme, rien que curiosité. La question que je veux régler avec toi à propos de lettres, se rapporte à lui cependant. Vais-je lui laisser ma correspondance ou la redemander? Si je la redemande, je devrai ne pas la détruire, il m'en a fait faire la promesse. Que penses-tu de tout ça? Moi, ça m'est égal. Si je la lui laisse, je sais qu'on peut tout de même être sûr qu'il la gardera pour lui. Mais si sa femme tombe un jour dedans, elle sera furieuse contre mon souvenir.

Je lui ai promis de ne pas détruire la sienne. Elle tient toute dans une grosse boîte de chocolats. Tu la liras si tu veux.

Mais j'ai une autre correspondance aussi. Celle du premier amour. Et le premier amour, c'était Lozeau à

qui j'ai écrit à 17 ans : «Monsieur, je vous adore!» et que j'ai aimé de toute mon âme longtemps, et je pensais bien que je pourrais l'aimer toute ma vie. J'ai été follement malheureuse quand je me suis aperçue que je me fatiguais, que cela m'ennuyait à présent d'aller souvent le voir. Je ne voulais pas changer, le premier amour, pour moi, devait être éternel.

Et un jour, je lui ai dit que je ne l'aimais plus de la même façon. Je l'ai fait beaucoup souffrir, affreusement souffrir. J'ai été cruelle à cause de ma franchise, mais je souffrais tant moi-même, et ce n'était pas ma faute! J'avais cru que c'était possible de l'aimer, de rester vieille fille et de me dévouer à aller le désennuyer de mon bavardage et de mon affection quelques fois chaque semaine.

Il y a déjà plus de quatre ans que cet amour-là est enterré. Lui s'est résigné et est habitué à l'idée que je vais me marier. Et depuis longtemps, depuis ces quatre ans, il est avec moi, comme Héroux, comme n'importe qui : un vieil ami, qui s'intéresse à mes faits et gestes, que ma présence amuse dans son isolement si pauvre de joies.

Maintenant que tu sais cela, auras-tu la *cruauté* de me défendre d'aller le voir? Je t'obéirai. Mais j'aimerais mieux que tu me laisses continuer ma charité. J'y vais une fois par semaine ou une fois par dix jours. La plupart du temps, malgré qu'il soit si bon et si intelligent, cela m'ennuie de me déranger pour descendre chez lui. Écouter mon égoïsme, j'espacerais davantage mes visites. Alors, j'ai sans doute du mérite à les continuer. Dis-moi ce que tu penses.

Et tout cela va t’effrayer pour l’avenir? Tu vas te dire : «Ma Michelle est bien fine, mais incapable d’aimer plus de quatre ou cinq ans!» Vas-tu penser cela? Vas-tu souffrir, m’aimer moins?

J’ai toujours prié le bon Dieu de m’aider à faire tout juste sa volonté, et dans chaque étape de ma vie, je vois beaucoup de choses qui ont aidé à faire de moi la Michelle d’aujourd’hui, qui reste jeune par certains côtés, mais qui est plus sage que mille autres, par ailleurs, tu verras. Je ne regrette rien, à cause de mon entêtement à croire que, lorsque j’ai bien prié, tout ce qui m’arrive est ensuite pour le mieux. Essaie de ne rien regretter aussi. Je t’aimerai tant, je serai ton bonheur, ta gaieté, ta force. Je serai fine et tendre et douce, et taquine et folichonne, et de nouveau douce, soumise et de nouveau tendre. J’ai hâte au 12 juin. Je t’adore. Je suis prête à tout pour toi, même à travailler cinq heures par jour, même à ne jamais aller prendre le thé, à ne jamais manger de chocolats!

Il est midi. Je vais finir vite ce reste de pages. J’ai hâte que tu m’écrives et j’espère que, tout seul à Ottawa, tu n’auras cependant plus de vilaines idées jalouses.

Tu es tranquilisé sur le petit mot que tu m’as écrit sur la boîte de chocolats, en nous en allant dimanche dernier?

Je repense au genre d’un Georges et au genre de mon grand Léo-Paul, et j’aime tellement mieux Léo-Paul. Et je choisirais Léo-Paul entre tous les beaux types de l’univers catholique. Avant, je ne te connaissais pas, je ne pouvais pas savoir que tu étais ce que tu es.

Héroux m'a dit au téléphone pourquoi il voulait m'écrire : c'était à propos de ton livre (qui donc lui a dit?), pour te prévenir qu'il faudra prendre bientôt des dispositions si tu veux paraître en mai. Il m'en parlera et nous en reparlerons vendredi. Il vaudrait mieux paraître plus tard que d'être obligé de te surmener. Je veux t'avoir en bon état le 12 juin, pas nerveux et épuisé. Tant pis pour la littérature et la gloire! Ta belle-sœur a aussi appelé hier soir pour t'inviter à aller coucher chez elle. Je lui ai dit que tu venais de repartir.

Mon grand piquet, je vous aime bien, bien fort, et je suis toute, toute à vous. Je ne vous embrasse pas parce que ça n'est pas beau, mais je suis tout de même votre tendre Piquette.



Dimanche, 12 février 1922

Mon grand bien-aimé tyran,

Ma lettre vous sera une surprise, puisqu'elle vous attendra au 108 lundi soir. Si par hasard vous vous ennuyez de votre Piquette, cela vous fera bien plaisir, n'est-ce pas?

Nous n'avons plus que quatre mois à attendre. Il n'y a pas encore huit semaines que vous avez pu venir et que j'ai commencé à être toute à vous. Comme c'est étrange la vie! Je m'arrête souvent à penser à

l'extraordinaire de tout ça, et je m'attendris à imaginer mon Léo-Paul m'aimant sans parvenir à se faire comprendre, et rêvassant seul, devant les beaux couchers de soleil et voyant d'avance les choses qui sont vraies aujourd'hui.

Je suis restée à la maison, cet après-midi, pour travailler. J'étais à ma besogne depuis une heure et demie quand la grosse tante Blanche Lafrenière est arrivée. Maman n'y était pas. Il m'a fallu lui tenir compagnie. Elle m'a encore tiré les vers du nez à ton sujet. Tant que je ne serai pas allée te montrer, elle ne sera pas contente, tu penses bien. Elle est venue sans prévenir et je crois même que c'était dans l'espoir de te trouver ici. Oh, ces femmes! ces commères! Je n'en serai jamais une, moi, mon chéri? Dis que je serai toujours fine, que tu m'aideras à rester fine?

As-tu ressouffert de jalousie? J'ai pensé à toi sans cesse depuis que tu es parti, et je te souris sans cesse dans mon rêve continu. Nous serons heureux, je veux que nous soyons heureux, que l'enchantement d'aujourd'hui se prolonge jusqu'à notre fin commune, je veux que nous nous aimions comme dans les contes. Toi aussi, tu veux? Tu es sûr de m'aimer longtemps? As-tu bien envisagé toutes les réalités? As-tu pensé quelquefois que tu devras m'aimer quand même, quand j'aurai des petits enfants qui pleureront et nous demanderont des sacrifices et dérangeront la littérature?

Madame Doray, de Berthier, est chez sa mère, et Gabrielle est revenue; nous irons (j'irai) les voir ce soir un petit peu. Tout à l'heure, je vais me remettre à

Guerre et paix. Hier, au thé, j'ai connu des jeunes filles qui étaient toutes émuës de me rencontrer, parce qu'elles m'admirent, et qui me regardaient avec des yeux pleins de lumières. Cela m'a fait plaisir et m'a encouragée.

Il n'y avait pas de jeunes gens. Dors tranquille, jaloux bien-aimé. Si tu savais comme tu es attendrissant quand tes yeux se voilent d'une petite peine. Mais alors, je t'assure, mon grand piquet, pour te consoler je serais prête à couper la tête à tous les messieurs que j'ai naguère regardés. Là, es-tu content? Es-tu heureux? Je veux tant que tu sois heureux, que tes cinq ans d'affreuse solitude soient payés par cinquante années de joie! Il y aura les peines nécessaires, les ennuis, les tracas du ménage à faire vivre, mais avec de la bonne humeur, de l'entente dans les petits sacrifices, de la piété pour obtenir la grâce d'état, il me semble que la vie peut être belle, belle, belle.

Sais-tu que je n'ai pas encore sérieusement relu «Le rêveur»¹⁰⁸? J'avais mes pages à faire, puis j'ai voulu t'écrire. Mais j'ai fini et je vais me mettre à la critique littéraire.

Bonsoir, grand chéri de piquet, aimez éternellement votre Piquette qui n'aime plus que vous au monde.

Ta Michelle

Lundi matin, 13 février 1922

Mon beau tyran,

J'ai un peu mal à la tête. Et ce n'est pas ma faute, je n'ai mangé aucun chocolat.

Je viens d'avoir une surprise : Georgette P., la sœur de Titine, m'a appelée. Elle veut me voir, me rencontrer. Elle a un mot à me dire, qu'elle veut me dire dans les yeux. Sa voix était de bonne humeur et la mienne aussi. Je l'aime, et je crois qu'elle aussi m'aime toujours, en dépit de ce qui nous a séparées. Nous nous rencontrerons demain, vers la fin de l'après-midi.

Ta lettre ne m'est pas arrivée ce matin, et j'ai hâte à cet après-midi. Il y a si longtemps que tu ne m'as pas écrit! Toute une semaine!

Je lis *Guerre et paix*. C'est bien intéressant, mais que c'est long! Je n'avance guère.

Hier soir, j'ai passé une heure avec Annette et Gabrielle¹⁰⁹. J'ai entendu des choses pas trop agréables sur les maris qui changent tellement, à mesure que passent les premiers feux de l'amour. C'était Annette qui parlait. Gabrielle et moi, nous gardions nos petits sourires pleins d'illusions. C'est égal, je voudrais bien que nous agissions l'un et l'autre, toi et moi, pour qu'il y ait entre nous le moins de malentendus possible, et le plus d'attraits.

La nouvelle de notre mariage était colportée dans les salons à Berthier par Claire Gervais¹¹⁰, qui la tenait de trois ou quatre autres autorités superposées. J'espère que ta famille l'aura tout de même apprise de toi, avant d'entendre ces échos.

Quoi qu'il en soit, nous voici l'un et l'autre bien liés par la chronique. Le regrettes-tu? Non? Et ni moi non plus, parce que je t'aime trop, je t'aime tout le temps, mon doux Lord and Master, mon précieux grand homme, mon jaloux très bien-aimé. J'ai hâte à vendredi. Je ne pourrai jamais supporter la session, quand tu ne viendras que tous les quinze jours! Je t'embrasserais bien si c'était joli... mais ma conscience me conseille d'attendre à juin, mon piquet chéri.

Ta Michelle

Lundi soir, 13 février [1922]

Mon grand piquet chéri,

J'ai reçu cet après-midi ta lettre, puis le petit portrait, et je t'ai installé *dans mon secrétaire*, en face de moi. Et je la regarde, et je pense que tu es jaloux et j'en suis bien peinée, et si ça n'était pas si laid je t'embrasserais.

Merci de tout ce que tu me dis au point de vue littérature. M'approuverais-tu de continuer à faire jouer devant moi Jeanne, Georgette et Berthe? Le travail me redevient pour cela facile et agréable, et il me semble que cela me mettra à l'abri des indiscretions involontaires sur notre grand bonheur. Je pigerai dans mon passé. Je pourrais piger toute l'année. Et par-ci, par-là, écrire sur autre chose pour varier. Parle-m'en dans ta réponse. Je ferai de la psychologie de petite fille. Tu aimeras peut-être cela.

Ce soir, je vais lire. Je ne suis pas très, très bien aujourd'hui. Aussi, je n'ai guère écrit. Je suis allée une

heure chez Berthe, cet après-midi. Le reste du temps, j'ai lu. J'en ai bien pour un an dans Tolstoï?

Je m'ennuie de toi. Je voudrais te voir et que tu me parlerais et que nous serions heureux. J'ai relu «Le rêveur», je l'ai médité, mais ma tête est trop malade pour t'en parler ce soir. Il me semble qu'il est bien. À une seconde lecture, on le pénètre profondément, on saisit le rapport continuuel de la nature et de cette âme. C'est toi, au fond, le rêveur? C'est toi qui t'es aussi promené et réfugié dans les arbres et les couchers de soleil?

Je t'aime bien, va! Je t'aime pour tout. Ne sois pas jaloux. Je suis ta Piquette toute à toi.

Mardi matin, 14 février. En attendant le facteur, je vais commencer à finir ma lettre. Je viens de m'amuser à lire la cérémonie d'initiation franc-maçonnique dans Tolstoï. J'achève enfin le 1^{er} volume. Hier, j'ai lu quatre heures et même plus. Hier aussi, quand je suis sortie, j'ai rencontré une amie d'enfance, devenue madame depuis mai 1921, et qui attend un héritier pour la fin de mars. Elle a embelli et elle m'a paru très, très heureuse, et j'étais contente. C'est réconfortant. Et puis, quand j'avais appris son mariage, j'avais été un peu en peine pour elle. Elle était orpheline et très riche, et sans des qualités d'esprit très, très brillantes, quoiqu'elle en ait de solides du cœur. J'avais peur qu'elle soit épousée par intérêt. Mais je crois qu'il peut arriver que des mariages où l'intérêt a eu son grand rôle, soient cependant heureux?

C'est à midi que je vais rencontrer Georgette. Elle doit me rappeler tout à l'heure. Je me demande ce qu'elle peut bien me vouloir. C'est drôle.

Dix heures ½. Enfin, ta lettre m'arrive, celle où tu es malgré toi un peu triste de toutes les années qui ont été remplies par les autres dans mon existence. Je voudrais te consoler. Je voudrais les anéantir. Je ne peux pas. La seule assurance que je puis te donner, c'est que je vais les abolir réellement, dans ma pensée et dans mon cœur, et que je suis faite de telle sorte que les sentiments passés, chez moi, n'éveillent dans mon présent aucun souvenir complaisant et attendri. J'ai l'impression que c'est une autre qui est passée par là. Je ne fais aucun retour sur ce qu'il y eut de bon autrefois, je suis mademoiselle Présent, mon Piquet, je te le jure, et tu es seul à compter dans mon cœur, dans ma foi et pour mes livres. Je t'en prie, sois quand même heureux. Les choses n'auraient presque pas pu être autrement. Et mon amour sera profond et fort, et mon amour grandit si vite qu'il dépassera peut-être le tien dans l'avenir. Je n'aime pas que tu croies être seul à donner toute ton ardeur, toute ta foi, tout ton cœur. Je veux que tu me saches capable de payer ton amour d'un plein retour. Vois, je n'ai hésité en rien à t'obéir, et j'ai voulu tout ce que tu as voulu, et je pense sans cesse à toi et je m'ennuie de ton visage et de tes yeux, et je voudrais toujours que tu sois ici, et j'ai hâte que tu m'emportes pour toujours. Ne sois plus jaloux pour vrai. Je suis toute à toi, toute, autant Michelle, Marie-Antoinette, Gillette, Piquette, toute, et simple quoique composée de tant de personnages!

C'est le temps qui m'aidera à te prouver la vérité de cela. Quels que soient mes raisonnements actuels, je sais bien qu'à cause des événements, des circonstances

qui ont précédé et du trop jeune âge de mon amour pour toi, il faut qu'il te reste des doutes et de soudaines tristesses. Pardonne-moi de te les causer, puisque ça n'est pas de ma faute.

J'irai encore chez Lozeau. Mais sois confiant. Pas un seul de mes gestes, pas un de mes regards ne te rendraient jaloux, même si tu les voyais. Et puis j'espacerai davantage mes visites. J'ai mon trousseau comme excuse.

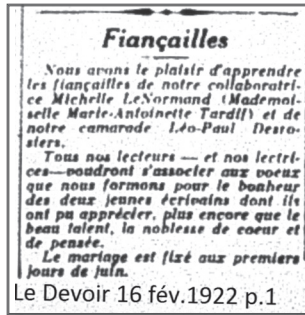
Bonjour, mon grand Léo-Paul chéri, mon grand fiancé tyran, mon doux, doux et violent Lord and Master. Bonjour. J'ai hâte à vendredi. Il n'y a plus que des vendredis qui comptent, hein? Et les samedis, donc!

Travaille mais n'exagère pas. Il ne faut pas que tu te surmènes. Quand tu te sens las le moins, cesse d'écrire et va te promener dans le beau vent, en faisant des rêves doux, doux, doux.

C'est beau dans la montagne et c'est beau dans nos yeux? Je t'aime, je t'aime, je t'aime. Ne sois pas jaloux, je t'adore. Tu m'enfermerais pour vrai, dans une cage blindée, que je serais heureuse avec toi quand même.

Ta Michelle Piquette, Marie-Antoinette Gillette.

Tu as daté ta lettre du 13 juillet!



Le 15 février 1922

Mon grand homme de grand piquet,

«Le rêveur» a peut-être des qualités plus *profondes*, mais je trouve qu'il faudrait à la petite intrigue rien qu'un peu plus de longueur ou de consistance. En revanche, me voici tellement emballée par ton «Prosper»¹¹¹ que je laisse là mon article en train et viens te l'écrire. C'est roulant et si ironique comme portrait, et si vrai et si fin et si entraînant! Il n'y a rien qui cloche, à mon sens, et j'aime beaucoup, beaucoup cela. Dans les détails, c'est plein de trouvailles. Et c'est exact, et l'on voit bien que ça peut arriver. Et puis, c'est cela qui, tout en amusant l'*élite* (les gens comme nous!), plaira en même temps au public de tous les genres.

Je t'aime trop, je t'embrasse, mon grand piquet!

Héroux est venu hier au soir. Nous avons beaucoup parlé de toi et de nos fiançailles, qu'il essayait de rédiger.

Mais je suis assez sotte, j'ai oublié de lui faire dire ce qu'il pensait à propos de ton livre. J'ai été troublée

par ce qu'il m'apportait : une lettre de félicitations de Daniel Halévy¹¹², le directeur des *Cahiers verts* à qui j'ai envoyé *Autour de la maison*. Une lettre que je lui avais écrite en lui envoyant mon livre m'est revenue par une erreur des Postes, mais comme il a aimé *Autour de la maison*, il m'a écrit à tout hasard à «soins des Éditions du *Devoir*, Montréal». Je lui ai répondu tout de suite et vais essayer de traiter avec lui pour une édition française d'*Autour de la maison*. Prions le bon Dieu, soyons bien sages, pour qu'il nous bénisse. Si cette chose arrivait, je crois que nous aurions du succès. Et, comme m'a dit Héroux, «Daniel Halévy n'est pas le premier venu, comme juge!» Et dans sa lettre, il me demande de penser au public du vieux pays. J'ai envie de lui envoyer ton beau «Prosper».

J'ai vu Georgette. Mais l'entrevue, tout amicale qu'elle ait été, m'a laissé une déception : elle ne veut plus que je parle d'elle dans mes souvenirs, ni sous pseudo, ni autrement, et cela me gêne et dérange mon plan. Et j'en ai eu un gros moment de peine et de découragement, une fois rentrée chez nous. Si elle n'y est pas, la plupart des petits tableaux seront incomplets¹¹³.

Ta lettre de ce matin est bien fine, bien bonne, bien douce! Cette nuit, j'ai rêvé à toi. Tu m'avais mis ma bague en me la rentrant jusqu'au fond, comme tu feras pour le jonc. Elle était petite et délicate et à mon goût, mais elle avait un drôle de cristal sur le côté, comme une boucle de ceinture, qui m'égratignait la chair. Et tu riais et tu disais : «Il faut que je te fasse mal, pour que tu m'aimes toujours!» Et moi, j'acceptais, parce que j'accepte tout ce que tu veux.

As-tu réentendu parler d'appartements? Héroùx m'a montré ta lettre, hier, et m'a encore dit qu'il avait eu avec Pelletier d'autres conférences sentimentales sur notre compte. Ils n'ont pas encore fini d'être enthousiastes sur notre mariage. Est-ce assez fin, qu'on nous aime et qu'on nous approuve, mon grand bonheur?

Vendredi, c'est dans deux jours? Dieu que j'ai hâte! Mais ne travaille pas trop, Léo-Paul chéri; je trouve ça surhumain ce que tu fais d'écritures par jour. Si je te soupçonne d'être fatigué, je te garde samedi soir, pour te dodicher.

Il nous reste encore trois mois et 28 jours à attendre nos grandes vacances et la permission de nous embrasser sans que ça soit laid? Je me suis fait hier une petite robe de maison bien jolie, pour faire notre ménage et notre cuisine. Je te la montrerai, mon beau grand chéri d' fiancé bien-aimé!

Dis toujours ta dizaine de chapelet le soir, câline la Sainte Vierge pour qu'elle s'intéresse à nous autant que Pelletier et Héroùx, et qu'elle nous obtienne des grâces, matérielles et morales, puisque nous avons besoin des premières surtout.

Bonjour. Je continue mon travail. Je t'aime de toute mon âme, de toutes mes forces, et je suis toute à toi, mon grand Piquet.

Ta Michelle

Le 16 février 1922

Mon bien-aimé Léo-Paul,

Demain, je vais te revoir et j'ai bien hâte, et je suis bien contente. Mais ne t'inquiète plus quand je parais un peu moins gaie. Ça ne dure pas. J'ai été vaguement souffrante mardi et le physique influe énormément sur le moral chez moi.

Tout va bien. J'aurai ce soir une nouvelle entrevue avec Georgette pour régler notre question. Elle va peut-être faire des concessions. Hier soir, je suis allée avec Jeanne Guimond et Estelle au concert de Marcel Hubert¹¹⁴; j'ai vu Héroux qui était avec une de ses vieilles tantes, et il m'a lu la note qui annoncera ce soir, en *première page*, le mariage prochain de leurs deux grandes merveilles, toi et moi. Il m'a aussi dit de t'inciter à aller voir Pelletier pour ton livre, et que la composition peut commencer tout de suite avec les premières nouvelles.

Tout ce que tu décides pour les meubles, pourvu que la coiffeuse y soit, me convient. Je suis certaine que ton goût sera le mien.

Pour ce qui est de l'odeur du pain chaud, ça ne m'incommoderait pas mais ça me donnerait envie d'aller m'en chercher et, les ayant mangés, je serais peut-être malade. Si le logement nous convenait, je ne sais pas si l'objection serait sérieuse. Nous avons déjà habité en face d'une boulangère, sans en souffrir.

Héroux s'est moqué de moi en me demandant combien de temps me séparait encore de mon mariage; et j'ai rétorqué vite : 3 mois, 28 jours. Aujourd'hui, c'est 3 mois, 27 jours.

Bonjour, grand piquet chéri. Viens vite, vendredi soir. Et nous serons ensemble et ce sera bien fin, et je t'aime tout le temps.

Bonjour. Frôles-tu mon front de ta belle, belle moustache?

Ta Piquette pas piquette

Le 19 février 1922
819 rue de St-Vallier

Mon grand bien-aimé Léo-Paul,

Je viens d'achever l'article de réparation pour Georgette, et maintenant je suis régénérée et je ne veux plus jamais être malicieuse jusqu'à la méchanceté. Tu m'aideras, grand piquet incomparable et si drôle? qui prétend m'embrasser rien que pour me faire plaisir.

Je me suis couchée à 9½ hier soir, et levée pour aller communier à la messe de 10 h. Au point de vue paresse, je fais des progrès indéniables. C'est merveilleux.

C'est la semaine prochaine le dimanche gras. C'est donc la semaine prochaine que tu iras à Berthier? Fais ton article pour le lundi, vendredi, afin de pouvoir me donner une veillée en t'en allant et une autre au moins au retour. Sans ça, je te mourrai de désespoir dans les bras. Ça ne serait pas drôle.

Je recommande notre ap. 274 King à saint Antoine. Mais si nous ne l'avons pas, ça ne sera pas de la faute de saint Antoine, mais parce qu'il aura vu, du haut du ciel, que ça ne nous aurait pas convenu.

Tout de même, que ça me tente, que ça me plaît, que j'ai hâte d'être une martyre dans une cage au lion!

Je t'aime, mon grand Léo-Paul. Quoique tu aies un bras de fer et que tu sois rempli de terribles révolutions à mon égard. Je n'ai pas peur. Faut-il que j'aie peur et que je tremble et que je pâlisse à la pensée du bonheur qui s'en vient? Ce serait fou. Je garde ma gaieté et ma confiance, et tu n'oseras pas les détromper.

Dis ta dizaine de chapelet, sois bon, sois raisonnable. Ne te fatigue pas trop, quoique j'aie hâte de voir le jaloux du lac Bleu^{us}!

Je ne vous embrasse pas, monsieur, ça n'est pas encore permis. Mais tout de même, je m'approche un peu près et si votre moustache ne peut pas s'en empêcher, je l'endurerais une minute sur ma joue.

Ta Piquette



Le 20 février 1922

Mon bien-aimé grand Piquet,

Je m'ennuie de vous! Ce matin, à la messe, je priais pour notre bonheur et notre sagesse, et je pensais en même temps que j'aurais voulu que ce soit tout de suite le mois de juin. Les semaines sont trop longues. Et j'ai peur que vous travailliez trop. Et je voudrais être auprès de vous et vous faire bien reposer souvent,

et avoir soin de vous, et t'empêcher de fumer, vilain grand homme encore bébé!

J'ai hâte à cet après-midi, pour avoir ta lettre. Je vais aussi voir tes cousines Olivier qui vont me faire parler de leur cousin. Je dirai que tu es un chef-d'œuvre et que je t'adore. Je te paye le temps perdu. Je t'aime beaucoup et profondément et tu me crois à peine. Je repense à notre petit appartement, et je nous y vois. Comme ça sera fin, fin, fin! Tu sais, il ne reste plus que trois mois et vingt jours. Huit jours en février, puis mars, avril, mai; puis onze jours et un soir en juin. Et ensuite nous serons tous les deux attachés par la patte. Plus moyen de nous séparer. La petite Piquette suivra son grand Piquet, même au Parlement bien des fois. Elle volera le bureau d'un courriériste en balade, et elle écrira ou lira et, des fois, se reposera en tirant la moustache de son seigneur et maître. M'aimez-vous?

Hier, Geneviève Moreau est venue et elle m'a raconté des petits potins qui se font sur nous et l'attitude intrigüée d'un tas de jeunes filles. J'ai hâte de m'évader de tout ça, d'être à Ottawa... avec qui?

Es-tu encore jaloux? Non, ne le sois pas. Je suis *ta tienne* pour vrai et dans toutes mes pensées.

J'aime ta petite photo dans la montagne, et ton visage qui me rit.

Ce matin, j'ai écrit cinq lettres indispensables au lieu de travailler. Il faut au moins soigner les amis qui nous ont félicités chaleureusement.

Je trouve la vie belle. Je voudrais qu'elle le soit encore longtemps. Hier soir, je suis rentrée sous la pluie battante, et mon sourire résistait quand même. Prie

que dans toutes les circonstances de la vie ce soit comme ça? Nous serons bons, pour mériter d'être heureux. Si ça n'est pas bien d'être pas Piquette, je me redresse et reste loin de toi jusqu'au 12 juin. Mais si ça n'est pas mal, juge avec ta conscience droite et je m'inclinerai comme tu veux.

Ta petite Michelle

Le 20 février 1922
Lundi, 10 heures du soir

Mon cher grand Léo-Paul,

Ta lettre de ce soir est un peu triste, un peu lasse, et je voudrais être auprès de toi, faire ma petite chatte et te consoler. Ne te chagrine pas, si le volume de nouvelles n'avance pas à ton gré. Fais-le tranquillement, finis-le pour juin, mais *nous* le publierons pour septembre. Moi aussi, j'ai peur que ce soit trop ambitionner que de vouloir le donner plus vite. Tu t'énerveras, tu te fatigueras. Ta besogne est trop ardue, trop âpre. Travaille, continue à le préparer, mais donne-toi plus de marge. Et, je t'en prie, ne t'inquiète pas à la pensée des choses que tu ne pourras pas me donner. Tout ira bien. Tout va bien avec moi. Je n'aime ni le cinéma, ni les bijoux, ni la toilette! Je suis habituée à me tirer d'affaire à bon marché. Pourvu que mon cœur soit content, le reste se porte à merveille. Ne souffre pas, je ne veux pas, je t'aime trop. Je ne grognerai pas quand nous aurons des moments d'économie à passer. Tu verras : je m'en tirerai bien. Écoute. Ma sœur Marie se tire

d'affaire à merveille; ils sont un jeune ménage assez bien installé, ils mangent bien, ils reçoivent assez souvent, leurs enfants sont bien mis, et *il* a à peine plus de cent piastres par mois comme salaire! Nous aurons deux fois plus. Mon trousseau sera complet, notre ménage sera vite payé. Mes livres me rapporteront un petit surplus. Nous le mettrons à profit. Tu me le remettras plus tard. Ne t'inquiète plus. Sois gai, heureux. Je t'aime trop, je souffre si je te sais déprimé. Je voudrais être déjà avec toi. Cette rude session me fait peur : elle te fatiguera. Je prie pour toi. Il y aura des miracles et tu réussiras à merveille, et tu seras heureux.

Bonsoir. Demain, je t'écrirai de nouveau, mon bien-aimé et grand Léo-Paul.

Je ne fais pas ma Piquette et je te prends par le cou, pour te consoler. Bois de la confiance dans mes yeux qui en sont remplis!

Je t'aime, mon grand, je t'aime.

Ta Michelle

Mardi matin, 21 février [1922]

Mon grand,

Ton petit billet de ce matin, tout court mais tout chaud, vient de m'arriver. Es-tu moins triste? Ne t'ennuie pas trop. Ce sera vite passé ce temps-là, d'ici à l'été, et ensuite nous serons associés, et les fardeaux, à deux, seront moins lourds. J'ai hâte à vendredi, je compte les jours. Je les trouve longs quoiqu'ils soient remplis.

Aujourd'hui, j'irai dans les magasins avec ma cousine Arline¹⁶. J'achèterai une belle robe de chambre de velours gros bleu et d'autres jolies choses.

As-tu écrit au Château Murray? Écris donc aussi au Lac Mercier, et nous irions peut-être? J'écrirais bien à Percé mais ce trajet, cet horrible et fatigant trajet dans le train sale! Je pense que ça m'enlèverait jusqu'au goût d'être embrassée!

Que c'est donc loin vendredi! J'ai hâte, hâte, hâte. Le printemps qui s'avance me ravit mais me rend paresseuse. Je n'ai pas trop le goût d'écrire.

Ce matin, je suis allée à la messe. J'ai repris mes bonnes habitudes : je me jette dans l'eau froide tous les matins, et ensuite je suis assez réveillée pour aller à la messe!

Que feras-tu samedi? Iras-tu à Berthier? Tu viendras vendredi soir comme d'habitude? Dans quatre jours, c'est bien, bien long!

Il ferait beau aujourd'hui dans la montagne, grand Piquet chéri! Je suis allée chez tes petites cousines Olivier hier, et elles m'ont beaucoup félicitée d'aimer un monsieur qui a tant de talent!

Je te quitte. J'ai hâte à ta lettre de demain. J'ai toujours hâte. À quoi aurons-nous hâte quand enfin nous serons pour toujours ensemble?

Mon doux Lord and Master, fine beautiful and... quoi encore? and Piquet, je vous tire ma révérence et je vous aime de toutes mes forces.

Ta Michelle

Le 22 février 1922

Mon grand bien-aimé,

Ne t'inquiète pas. Je vais *dérêver* sans désappointement, étant donné que le rêve a toujours quelque autre occupation, quelque autre porte à ouvrir dans notre situation. Ne prends pas cet appartement puisqu'il est vilain. Attendons. Nous finirons toujours par en avoir un. Ce serait triste que la chambre soit petite et que nous n'y ayons pas le loisir de bouger. Et une chambre petite, cela veut dire : déménagement au bout de la première année, quand le poupon arrive.

J'ai hâte de voir ton jaloux du lac Bleu, mais travaille sans te fatiguer. J'aime mieux ta santé que tout. Quand je serai là pour avoir soin de toi, te faire bien manger (?), tu pourras te surmener. Maintenant, sois plutôt prudent.

Ce n'est pas tout à fait des méchancetés que Geneviève m'a rapportées, mais ce sont les amies qui font du potin et voudraient savoir comment on s'est aimés, et patati et patata. Je n'y pensais plus, tu imagines bien. Et je n'y penserai pas davantage aujourd'hui et demain.

Puisque ça n'est pas joli, joli que je ne fasse pas ma Piquette tout le temps, je vais la faire maintenant. Vois-tu, je pensais que c'était joli. Tu m'aideras à me tenir raide sur ma chaise, à quatre pas de toi. Et je me mettrai vis-à-vis la porte, pour que toute la salle à manger me voie!

Hier, j'ai acheté des dentelles pour un déshabillé et le... pyjama. Je l'ai taillé hier et je le ferai aujourd'hui, mais je ne te le montrerai pas.

C'est aujourd'hui mercredi. La suite des jours me ravit comme si je rajeunissais au lieu de vieillir. J'ai hâte à vendredi, à Pâques! et au 12 juin! Et puis, j'ai hâte à tout ce qui me rapproche de toi. Et je suis contente d'avoir été un petit monstre et de t'avoir aimé tout de suite.

Hier, dans un magasin, j'ai rencontré un monsieur de L'Assomption que j'hésitais à saluer et qui est venu à moi. Alors je lui ai dit : «Je m'imaginai que vous ne me reconnaissiez pas.» Et il a rétorqué : «Mais comment! Mademoiselle Michelle, la future madame Desrosiers!» Et ça m'a fait plaisir, plaisir!

Je fais un sacrifice et m'arrête ici, pour travailler. J'aimerais mieux t'écrire encore. Je suis toujours dans *La Guerre et la paix*.

Alors je suis Piquette, très piquette et je me contente de te tirer une élégante révérence; mais après le 12 juin, il n'y aura plus même une ombre de Piquette!

Ta Michelle

Jeudi, 23 février 1922

Mon bien-aimé Piquet,

C'est un *délice* de penser que demain c'est vendredi. Je quitte à l'instant mon... futur pyjama, et je m'en donne à cœur joie sur la machine à coudre, quand ta lettre m'est arrivée. Dites à monsieur Cloutier¹⁷ qu'il serait un ange de nous *inventer* un appartement, qui serait voisin du leur. La belle Hélène, je l'ai aimée à

première vue et je suis certaine que rapprochées par une situation à peu près identique au point de vue moral et... cardiaque, nous deviendrions tout de suite de vraies amies. Et puis ça serait commode de pouvoir nous consulter. Il y aura tant de choses nouvelles et inconnues pour nous.

Le Frère [Antoine] Bernard vient de me téléphoner, de me féliciter et de me dire un secret en me recommandant de ne pas t'en parler. Mais ma conscience se refuse à avoir pour toi quelque partie secrète. Je m'empresse donc de t'apprendre que la communauté va te récompenser de la préface plus substantiellement le jour de nos noces. Est-ce fin?

Maintenant, mon chéri piquet de piquet, comme j'ai de la couture et de la littérature à faire, je te quitte. Nous serons ensemble demain.

Je passe mes journées à élaborer plus de modèles de robes et de déshabillés que de plans de chronique. Mais avec mes souvenirs de 15 ans, tout se fait tout seul.

M'aimes-tu?

J'ai hâte au grand jour. Ce sera si dur d'être Piquette jusque-là, et puisque maintenant je sais que ça n'est pas joli d'être un piquet chancelant!

Ma révérence et mes pensées, toutes mes pensées à toi.

Ta Michelle



Samedi, 8 heures et quart
26 février 1922

Grand piquet bien-aimé, le plus fin, le plus cher, le plus incomparable des grands Lord and Master.

J'essaie de lire; je ne comprends pas grand-chose. Alors, je m'en viens te retrouver, mon grand piquet! Que j'aurais aimé ça te garder, que j'aurais aimé ça! J'ai bien failli ne pas être raisonnable, et te tourmenter tellement que tu serais resté; tu es content, tu deviens... *fat* peut-être, à cette idée que Piquette ne peut plus se passer de toi!

Nous irons à La Malbaie? J'ai hâte. J'ai hâte que tout ce qui est ennuyeux soit passé et que nous soyons tranquilles, à nous deux, dans ma maison. D'ici là, il faudra penser à tant de choses, avoir tant de préoccupations!

J'ai des regrets d'avoir été triste devant toi ce soir. Si tu allais être malheureux à cause de cela cette semaine!

J'ai été dérangée. Mlle Robillard et Mme Lafrenière, les sœurs de Mme Desrosiers, d'Ottawa, sont venues. Il est dix heures. Je me couche. Je t'aime. Bonsoir, je m'ennuie, je voudrais que tu sois encore ici.

Dimanche matin. J'arrive de la messe de neuf heures. J'ai bien prié pour nous deux. J'ai communiqué, comme d'habitude. Et, cette semaine, comme c'est le carême, j'irai à la messe tous les jours et jusqu'à Pâques comme cela, et je vais nous ramasser des brassées de grâces, et ensuite il faudra bien que nous soyons heureux.

J'ai repensé à ta belle-sœur et à un mot qui a failli

me faire rire : elle a dit que j'étais plus vivante encore que Mlle Matt. Cela saute donc bien aux yeux que je suis vivante, et pourtant hier! Je m'apparaisais à moi-même morne et désespérée. Je m'ennuie encore. La semaine prochaine, viens pour tout samedi et tout dimanche. Le dimanche, tu viendras avec moi à la messe de dix heures, et nous déjeunerons ensemble, et nous dînerons ensemble, et nous souperons ensemble, hein? Si tu trouves que c'est trop long sans travailler, je te mettrai à mon secrétaire et tu écriras, et moi je lirai pas loin de toi et, de temps en temps, j'irai te tirer un poil de moustache.

Tu sais, j'ai hâte d'avoir ma bague. Si tu peux me la donner avant Pâques, j'aimerais mieux cela, parce que j'ai bien hâte, et aussi parce que maintenant que nous avons laissé annoncer nos fiançailles, ça nous trouve imprudents, et je ne sais quoi. J'aime mieux que ce soit notre secret. Déjà, d'ailleurs, nous avons le capital en *volumes*, puisqu'il me reste environ pour \$600 de *Couleur du temps* et que ça finira sûrement par tout se vendre. Avec mes *souvenirs* de jeunesse, je crois que je préparerai sans m'en apercevoir tout un volume aussi, et je crois que ça ira bien. Ça se fait en moi et j'ai toujours deux ou trois articles sur cela, qui me trottent d'avance dans la tête.

Et alors, comme nous avons nos deux belles intelligences, nous sommes beaucoup moins pauvres que nous n'en avons l'air, hein?

Je vais arranger mon article et t'envoyer le brouillon. Juge Georgette d'après ce que je t'en dis et non d'après ce qu'elle exige. Je la comprends, moi, et même si

l'article pouvait me faire passer pour un monstre auprès du public, je suis prête à le faire. Au fond, je dois une réparation à Georgette, et alors j'ai remporté que j'aie l'air de la faire à sa mère qui ne le mérite pas.

J'ai bien hâte que la semaine soit passée et que tu reviennes. Ne travaille pas trop fort, mon grand piquet bien-aimé.

Est-ce que j'étais drôle hier, d'avoir tant envie de pleurer? Mais je ne voulais pas, je ne voulais pas que tu t'en ailles. Je me serais accrochée à ton cou et j'y serais restée pendue, si je m'étais écoutée.

Écris au Frère Antoine.

Vais-je déchirer et brûler les lettres de Dominique? En tous cas, je les ôte de là, sûrement. J'aimerais mieux les brûler, sans les relire, quoiqu'elles flattent ma vanité. À bord, je n'ai rien fait pour l'attirer, ce grand monsieur, j'ai été d'abord d'une indifférence ordinaire. Et cela m'a flattée qu'entre les autres il me choisisse, et qu'ensuite il paraisse m'aimer plus qu'on aime d'habitude les gens qui passent sur notre route pour un quart d'heure. Dans ces lettres, tu verrais cela. Tu verrais qu'il a compris mes livres et qu'il les a bien interprétés pour un étranger. Sa fidélité à m'écrire me touchait.

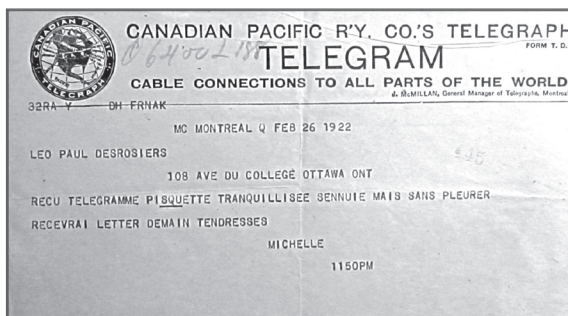
Je n'en parle pas pour te rendre jaloux. Tu vois bien qu'il ne compte plus. Quand je l'ai quitté, je n'ai pas eu envie de regarder en arrière, et je me suis tout de suite jetée avec ardeur en avant, vers chez nous, et vers toi sans le savoir, puisque le temps qui devait nous unir approchait.

Ne souffre pas, ne sois pas jaloux. Reviens vite, j'ai si hâte, je t'aime tant, tant, tant! Je ferai ma fine

quand je serai ta petite femme, et nous aurons beaucoup de grandes joies, et rien que de petits tracés.

Tienne Michelle

[Le télégramme suivant est annexé à cette lettre :]



Le 27 février 1922

Mon cher grand Lord and Master,

Sais-tu ce que j'ai fait ce matin? Devine! Une chose admirable et extraordinaire. J'ai touché à mon roman. J'en ai écrit trois nouvelles pages.

J'avais d'abord dans l'idée de travailler *ma jeunesse*, et les articles que j'ai dans la tête s'entêtaient à n'en pas sortir. Alors, j'ai pensé à mon roman et je m'y suis lancée. Tu auras bien envie de m'embrasser pour ça, quoique tu ne sois pas un piquet chancelant.

J'ai reçu ton télégramme, mon chéri grand tyran, et je t'en ai envoyé un mais avec peine et misère. Tous les opérateurs étaient en repos hier.

Le thé chez les Bélanger a été rigolo. Pas de garçon et six ou sept grandes jassettes dans le genre de Florence Fernet. Ça parlait tellement qu'on ne s'entendait pas. Il fallait crier. J'ai rarement vu tant d'entraîn. Sais-tu comment on m'a appelée hier? «La lumineuse Michelle!» Est-ce vrai? Je suis comme un cierge ou une ampoule électrique? C'est drôle.

Tu sais, je suis de meilleure humeur mais je m'ennuie quand même. Je voudrais te voir encore. J'ai hâte. Je n'aime plus que les vendredis et samedis. Ottawa, c'est trop loin, ça n'a pas de sens. As-tu ri de moi samedi, parce que j'étais un peu pleurnichante? Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais peur comme lorsqu'il doit arriver un accident ou je ne sais quoi de malheureux. Il n'arrive rien? Tu es heureux et tu m'aimes encore? Tu m'aimes toujours. Je pense à après le 12 juin, et j'ai peur que nous soyons comme les autres et finissions par être trop habitués ensemble, par ne plus avoir envie de nous embrasser!

Tu vas devenir dévot, doux Lord and Master, pour obtenir que nous soyons des merveilles, nous deux?

Bonjour. Je vous aime, je t'aime fort, fort, fort. Et je trouve la vie bien extraordinaire.

Ta Michelle

Pas Piquette par excellence!

Mardi, 28 février 1922

Mon cher grand Piquet,

Hier, Héroux m'a relancée chez Lozeau, et il est venu me reconduire pour porter mes paquets... J'avais magasiné (du trousseau), et il m'a rapporté un éloge fait de toi par un monsieur Robillard, en pleine salle de rédaction : «Desrosiers, c'est un garçon irréprochable sous tous les rapports!»

Héroux m'a dit en plus que tu étais invité à aller les voir le samedi matin plus souvent, pour leur raconter ce qui se passe à Ottawa et que tu ne peux pas écrire; et aussi, pour faire ton article du lundi quand tu voudras. On te prêtera une machine et un coin tranquille pour te permettre de rester avec ta Piquette.

Il m'a dit, en plus, que si ça nous plaisait et si c'était possible, on nous ferait cet été voyager pour les enquêtes régionales. On te consultera, et rien n'est encore réglé.

Tu n'as aucunement besoin d'être jaloux, mon grand Piquet bien-aimé. Je t'ai envoyé mon télégramme au Viger à six heures, mais l'opérateur n'y était pas. C'est lui qui est revenu tard de chez sa blonde, je suppose bien. Pardonne-lui. Tu n'as pas pris le rhume en descendant lui ouvrir?

Je suis en train d'écrire des «Cousine Gillette». Hier soir, mes amies Berthe et Jeanne sont venues veiller et je ne suis pas allée à Saint-Sulpice entendre lire ma prose. Dois-je le regretter? Je n'aime pas sortir le soir. Je m'endors toujours trop.

Je m'ennuie toujours de toi. Je voudrais t'avoir tout le temps. J'ai hâte que ce soit le 12 juin.

Ce matin, à la messe, j'essayais de te composer des menus. J'espère que le bon Dieu va me pardonner.

Je t'envoie des *anneaux* à mesure pour ma bague. 6 fait juste bien. 6½ serait un peu grand.

L'expérience de ton bijoutier choisira. Je n'ai pas d'idée vraiment arrêtée, mais je te trouve fin d'y mettre ce que tu veux y mettre et pas plus. C'est ce que je voulais et je ne savais pas trop comment te le dire. Je l'aimerais en or blanc, mais suis surtout l'idée de ton bijoutier. Comme modèle, j'aimerais avec un diamant très moyen et des parcelles sur le montant, le genre de l'image que je t'envoie. Mais j'aimerais autrement à ton gré et au gré du monsieur qui doit s'y entendre. Moi, je n'y connais rien et n'ai pas le goût développé sur ce chapitre. J'aime qu'elle soit délicate et pas embarrassante. Pour le reste, je serai toujours contente. Si le monsieur aime mieux m'envoyer des images pour me les faire approuver, je les approuverai. J'aime bien les *coussinets* en long, en petits diamants.

Georgette vient de m'appeler. L'article est à son gré. Alors, je vais le laisser tel, sans me soucier de ce que le public pensera de moi. Mais ce que tu fais sur cela de psychologie est parfait, et m'excuserait aux yeux des connaisseurs et de tous. L'important cependant, aujourd'hui, c'est que je me fasse pardonner; alors j'enverrai l'article et n'y penserai plus. Héroux sait l'histoire.

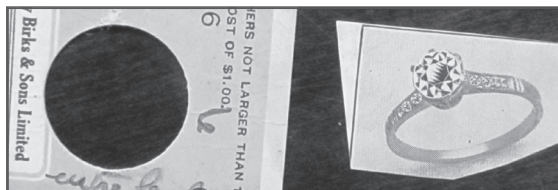
Tes deux lettres, celle d'hier et d'aujourd'hui, m'ont beaucoup, beaucoup fait plaisir. Tu es de bonne humeur et heureux et je suis contente. C'est bon, s'aimer, s'entendre, se comprendre, et ça sera bon de se serrer bien fort l'un contre l'autre toute, toute la vie.

Je te quitte. Je vais refaire des Cousine Gillette. Héroux m'a bien fait fâcher à propos de ton oubli de vendredi dernier. Je te raconterai tout de vive-voix.

Je t'aime bien, bien fort, infiniment, tendrement, follement, incessamment, passionnément. Je t'embrasserais bien, mais ça n'est pas joli.

Je te tire ma révérence. J'ai hâte d'avoir ma bague.

Ta Michelle rien qu'à toi



Le 1^{er} mars 1922

Mon grand Popaul,

Tu en as de la grâce de t'en faire à propos de ton prétendu *esprit obtus*. Évidemment, samedi, si tu m'avais dit toi-même : Veux-tu ta bague tout de suite? j'aurais dit oui. Mais autant qu'il m'en souvient, ce n'est pas moi qui ai mis le sujet sur le tapis, et cinq minutes après, je pensais à des tas d'autres choses dont la principale était : si je gardais mon grand Piquet jusqu'à dimanche soir, si je pouvais!

Il y a cependant une chose certaine : c'est que, directement, malgré mes grands airs aplomb, il y a des tas de sujets que je ne saurai pas discuter en face, où j'abandonnerai toute idée personnelle par peur de

contrecarrer un de tes plans, un de tes projets. C'est peut-être une sûreté pour toi dans l'avenir, si je ne change pas. Il y aura, des fois, des choses que j'aurai envie de demander mais que je ne demanderai pas.

Ce matin, je n'ai pas retravaillé le roman qui est retourné dans son panier. J'ai brouillonné un article et lu en attendant le facteur. Et maintenant, il me faudra sortir pour te mettre ma lettre à la boîte, car René est un peu malade et ne peut me servir de postillon.

J'ai réglé l'histoire avec Georgette. Ça paraîtra vendredi, je suppose. À Dieu va!

J'ai fait mes Pâques ce matin, oui déjà, et reçu les cendres, et me voilà confite en humilité. Qu'en penses-tu?

J'aime beaucoup, beaucoup, beaucoup, infiniment et toujours mon grand Piquet. J'ai une hâte démesurée au 12 juin et à Ottawa, et à tout ce que nous aurons à nous deux. Si le voyage de noces allait durer toujours! la lune de miel aussi!

Hier, j'ai veillé chez Blanche G. Parent qui m'a répété que c'est très beau le mariage, malgré qu'elle ait deux braillards.

Je te quitte. Ma lettre est courte mais je veux travailler. Arrange tes flûtes, mon bien-aimé piquet, pour rester dimanche. Après, ce sera la session et je serai malheureuse sans l'espoir de t'avoir longtemps chaque semaine. Dis ton chapelet, Piquet chéri, et demande que nous soyons plus tard les plus fins des mari et femme.

Ta Michelle

Tu arriveras quand? Piquette fait sa petite chatte, près de ta moustache.

Le 2 mars 1922

Mon cher délicieux Piquet!

Ta petite lettre courte, courte m'arrive ce matin et je me hâte de venir te dire un beau bonjour, pas long non plus, car je travaille.

Pas de la littérature! du trousseau. Ma cousine Arline est ici. Nous avons couru tout l'après-midi, hier, et toute la soirée. Je me suis fait une robe de maison et un déshabillé jaune qui est une merveille, et un bonnet pour aller avec.

Aussitôt cette lettre fermée, je retourne à la machine à coudre.

Est-ce demain soir que tu viens ou samedi midi? Naturellement, j'aimerais mieux demain. Et tu resteras longtemps pour me dédommager du temps que nous perdrons en session.

Pour sûr que j'irai avec toi faire les enquêtes. Nous serons toujours, toujours ensemble. C'est bientôt le 12 juin. J'ai hâte, je t'aime, j'ai hâte à demain, j'ai hâte à tout ce qui nous rapproche.

Tu m'excuses de ne pas t'en écrire longtemps? Je suis distraite par le travail qui m'attend.

Bonjour. Ta Piquette toute, toute, toute à son grand Piquet.

Michelle

Embrasse-moi vite, je me sauve.

M

Le 6 mars 1922

Mon cher grand gavroche,

J'ai fait la grasse matinée et me suis levée un peu après neuf heures. Je vais bien ce matin, malgré les drogues qu'on m'a servies hier soir, et je me sens même moins faible qu'hier. Je crois que j'ai rêvé à toi, mais c'est flou dans ma mémoire et trop inconsistant pour être relaté.

J'espère que tu as fait un bon, bon voyage et que chaque matin tu t'éveilleras un peu plus heureux, puisque chaque matin nous rapproche. C'est le printemps! On le dirait, tant il fait beau. Dis aux ministres de se coucher de bonne heure toute la semaine, afin que tu puisses en faire autant, mon grand Piquet si fou, si fou, avec sa Piquette, et si drôle et si bien-aimé quand même!

J'ai hâte que tu reviennes, mais j'ai peur d'être quinze interminables jours sans te voir. Tu causeras peut-être ma mort. Pour plus de prudence, reviens samedi, reviens, je t'aime, tu sais, grand gamin qui m'est toute une révélation!

Et tu es un bon petit catholique? Et tu dis ton chapelet? Et tu demandes au bon Dieu de t'accorder la santé, le bonheur et le bien? Et tu ne manqueras jamais la messe par ta faute? Et tu seras admirable en tout?

Et ça sera fin d'avoir ma bague et, samedi soir prochain, si tu viens, je connais une petite commère qui fera des gestes sur le long et sur le large, et toujours avec sa main gauche, et qui fera la fraîche, grand Dieu! C'en sera roulant!

Maman a oublié de me défendre de lire. Je vais en profiter pour finir l'interminable *Guerre et Paix*.

Réponds à Ernestine. Sois aimable, mais prudemment. N'oublie pas de dire que tu étais laconique parce qu'à partir de décembre tu m'avais interdit toute correspondance avec mes autres amies; et qu'alors, quoique je ne t'eusse pas fait la même défense, tu te sentais obligé d'agir de la sorte. Tu pourras ajouter aussi entre parenthèse qu'elle t'embêtait bien avec son papier vert. Et lui dire aussi qu'on remet dans une circonstance pareille une correspondance amoureuse, mais qu'une relation amicale et littéraire ne demande pas cela. Tu pourras encore ajouter que Piquette a trop hâte de fourrager dans ton panier, pour la priver de la délectation que les missives joybertales lui réservent!

Voilà ton brouillon tout fait! Qu'est-ce qui est fine? C'est Piquette. Et qui est le plus fou des mortels à côté de sa fine Michelle? le plus comique et le moins Piquet des piquets?

Qui a dit des bêtises toute la journée de dimanche?

Pour guérir l'indigestion de sa boule de Miche!

Tout ça, c'est nous deux, mon vieux! Je t'aime, je t'aime beaucoup, follement, passionnément, largement, infiniment et éternellement, j'espère bien. Dans 3 mois et 6 jours, nous serons à cette heure-ci débarrassés de tout le monde et en route pour le paradis terrestre, si Dieu nous prête vie, bénédiction et bonheur.

Sois bon et prie. Je vous adore, mon grand Piquet.

Ta Michelle

Lundi soir, 6 mars [1922]

Mon grand Léo-Paul chéri,

Je m'ennuie. J'ai été toute la journée très capricieuse avec moi-même, passant du tricotage à la lecture. Lasse de tout, faible, bonne à *rien-ne*. *Guerre et Paix* m'ennuyait. Je n'avais plus le courage d'en lire les récits de combats. Alors, j'ai tout planté là et j'attends anxieusement l'heure exquise de mon coucher.

Demain, j'irai à la messe et, délivrée de ma bile, je serai meilleure pour tout. Je travaillerai.

J'ai repensé à hier dans mes loisirs. J'ai trouvé en nous jugeant de sang-froid que nous étions bien folichons pour des gens sérieux. Et je crois que j'aimerais que nous soyons des piquets un peu moins branlants. M'approuves-tu? Essayerons-nous? Il faut mériter le grand bonheur que sera le nôtre en juin. Que je dise cela ne veut pas dire que je ne t'aime pas, fou comme tu l'étais hier. Tu me ravis quand tu es si gai et si drôle, et j'ai toujours envie d'embrasser ton front et tes joues infiniment.

C'est drôle que je t'aime tant! Songe donc comme c'est venu vite et extraordinairement! Et chaque nouvelle fois que je te voyais, je me soumettais un peu plus à ton joug, et j'étais contente que tu m'ordonnes d'envoyer mes amies, et j'aimais que tu me parles de cage à gros barreaux.

Le prince André est mort et Natacha vient de revoir Pierre, et j'ai regardé à la fin et je les ai vus entourés d'enfants; et Natacha, devenue, suivant l'expression de Tolstoï, une *matrone* rondelette qui ne s'occupe plus

ni de chant, ni de toilette. Cette vie réelle m'a déplu pour le moment. Je ne veux pas devenir une matrone, et tu passes ton temps, vilain Popaul, à me promettre que j'engraisserai encore et encore. Et que je changerai. Si j'allais m'empâter l'esprit en même temps que le corps! Et ça serait ta faute? La faute du mariage?

Cela donne à réfléchir, cet effrayant mystère. Ça m'est égal. Je n'ai pas peur.

J'ai hâte que demain arrive. Je ne serai plus en pénitence. Je pourrais sortir et manger du jambon. On m'a tenue au pain grillé toute la longue journée. Est-ce assez terrible, grand Piquet?

Aujourd'hui, j'ai pensé à une chose. Quand tu écriras à Georges, dis-lui donc que tu n'es pas plus taciturne que rien et que tu es amusant, bien plus que lui, tout en étant aussi sérieux. Et que tu es fin, et effrayant! Mais lui dire ça de ma part, ça ne serait peut-être pas convenable. Sais-tu de quoi je lui en veux maintenant à Georges? C'est de n'avoir pas été assez courageux pour m'avouer, avant mon départ pour l'Europe, qu'il faisait la cour à une Soreloise pour se distraire. Pour tout ce qui a précédé cela, je lui pardonne parfaitement; mais à partir de ce moment-là, je considère qu'il nous a volé une année de tendresse, qu'il t'a volé mon attention, et je lui en garde rancune malgré moi. Cependant, il fallait sans doute pour nous deux qu'il en soit ainsi? Et ensuite, mon brusque changement lui a peut-être fait expier cela? Alors, je dois pardonner jusqu'au fond?

Comme la neige tombe vite sur des pas! Et que c'est heureux que nous nous soyons, toi et moi, accordés

et entendus, et que la vie soit le plus intéressant des romans, et que tu m'aimes tant et que je t'aime tant!

Garde-moi, serre-moi fort dans tes bras, que je n'en sorte jamais, jamais, et que nous soyons les plus unis, les meilleurs, les plus tendres des époux!

Je t'embrasse un peu, mon grand homme, et je suis toute tienne.

Ta Michelle

6 mars, plus tard. Seule dans la maison, j'en ai profité. J'ai brûlé les lettres de Dominique et je les ai regardées se tordre sans les relire. C'était un sacrifice que je t'ai offert, mon beau... dieu.

Ta Michelle



Mardi matin, 7 mars [1922]

Je reçois ta bonne petite lettre d'hier. Choisis à ton goût pour la bague, fais au mieux et je tâcherai d'être bien contente. Tâche qu'il en trouve avec du platine ou de l'or blanc : toute en or jaune, il me semble que je ne l'aimerais pas. Je suis snob, hein?

Si tu viens samedi, tu l'apporteras. Ne l'envoie pas inutilement par courrier.

Tu me dis de belles et fines choses dans ta petite lettre; moi aussi, je rêve aux heures de notre bonheur

futur, et j'essaierai d'être tout ce que tu veux que je sois, et que nous soyons sans cesse ravis l'un de l'autre.

Je vais travailler ce matin. Aussi, je m'arrête ici. Mais je continue dans mon âme à penser à toi, à être avec toi, à t'aimer infiniment.

Depuis quand le printemps commence-t-il le 6 mars? Tu es un grand homme, mais dans le calendrier et les dates, tu ne vaux pas grand-chose!

Je t'admire quand même, bien-aimé piquet.

Ta Michelle

8 mars 1922

Mon grand cher Piquet,

Je ne suis pas bien gaie en apprenant que tu ne viendras pas dimanche, mais s'il faut absolument, absolument me résigner, je me résigne. C'est loin d'être drôle tout de même. Être 15 jours sans nous voir! Je vais maigrir et changer à vue d'œil, et il ne restera rien de moi quand tu reviendras.

Je m'ennuie d'avance. Je m'ennuie tout le temps. Mais je vais travailler. Et puis être sage. Je dois t'admirer d'être à ton devoir et non grogner pour t'empêcher de l'être.

Hier, malgré le temps affreux, je suis allée chez mes cousines. Nous avons brodé en chœur des d et des festons, tout ça pour nous, mon cher, cher, bien-aimé grand... fou!

Je suis fatiguée tout à coup, pour rien, des reliquats de la chère médecine de lundi. Je n'ai mangé que deux doigts de viande depuis tout ce temps, et tu te rappelles que dimanche j'ai surtout démangé!

Ça, c'est une bêtise, mais pas dans le genre des tiennes. Écris-moi de longues lettres, puisque tu ne viens pas? J'enverrais bien promener la session. Ce qui est consolant, c'est l'augmentation de salaire qu'elle t'apporte? Et ce qui est encore consolant, c'est que tout passe et que le 12 juin s'en vient sans faire semblant de rien.

Encore trois mois, quatre jours. Ça achève. Je suis en train de faire une jolie chose que je te montrerai quand tu viendras, si elle n'est pas déjà dans la valise.

Il fait froid dans mon boudoir en ce jour de printemps manqué et j'ai la chair de poule. Cela m'enlève toute verve, quoique je t'aime tant et tant, que c'est infini.

Je vais te quitter, pour revoir mes articles pour *Le Devoir* et finir ensuite la merveille que je couds. Je m'ennuie de toi, mon Léo-Paul très chéri, je m'ennuie et j'ai un peu envie de pleurer en songeant que je ne te verrai pas samedi.

Écris beaucoup. Je t'aime, je ne fais pas ma piquette, embrasse-moi vite.

Ta Michelle

Le 9 mars 1922

Mon grand Piquet très chéri,

Ta petite lettre vient de m'arriver, mais ton télégramme m'est parvenu après que ma lettre d'hier était partie. J'espère qu'elle t'atteindra quand même.

Il fait bien beau et je suis de bonne humeur, mais je le serais bien plus si je pensais que la fin de semaine me ramènera mon grand homme.

Ça ne t'a pas fait de peine que je t'avoue avoir éprouvé un petit quelque chose en faisant brûler mes *dominicales*. Mettons que c'est une vanité qui souffrait de sacrifier des témoignages qui me plaisaient. Mon bien-aimé Léo-Paul, je ne veux jamais te faire souffrir. Je veux être pour toi la meilleure, la plus tendre, la plus dévouée des petites femmes. Je t'aime. Je pense à toi jour et nuit.

Je suis tout étonnée que tu sois si fortement allié à mes pensées, que pas une ne sorte de ma tête sans t'avoir frôlé, sans qu'elle ne soit mêlée d'une façon ou de l'autre à ton nom. Je te parle, je te ris, je t'explique mille choses en moi-même, et cela, éveillée comme endormie. D'avance je suis toute à notre ménage et à nos affaires. Je suis déjà en communauté, on dirait. Je dis *nous* au lieu de *moi*. Je t'aime enfin et aussi profondément que je peux aimer, et aussi fortement qu'une piquette est forte.

Tu sais, quand tu viendras, je ne serai pas raide sur le bout de ma chaise, quoique nous l'ayons résolu surtout après quinze jours. Comme ce sera long! Si j'ai ma bague, je veux bien croire que je la regarderai pour me

consoler, mais une bague ça n'a pas deux yeux tendres, ni deux grands bras pour vous envelopper au moment où l'on fait semblant de s'y atten[dre] le moins, et une bouche pour vous baiser la main et vous dire des bêtises ou des finesses. Une bague, c'est une petite joie; un grand Piquet, c'est un grand bonheur.

Tu prieras le bon Dieu qu'Il nous accorde de nous aimer éternellement.

Ta Miche



Le 10 mars 1922

Mon bien-aimé Léo-Paul,

J'ai reçu ton télégramme et je reçois à l'instant tes deux lettres, mais la bague n'est pas encore arrivée. Il n'est que dix heures du matin. Est-elle en retard? Je t'enverrai un télégramme aussitôt, c'est-à-dire une demi-heure après réception, puisque les postes télégraphiques sont loin. Je serais bien contente si je l'avais tout de suite, ma bague.

Et mon méchant tyran, tu me souhaites de pleurer et de m'ennuyer le plus possible! Eh bien, moi je te souhaite la même chose, et que tu aies tant de mal à vivre tout un dimanche et tout un samedi sans moi que tu ne recommences jamais!

Tu vois, Pelletier tient à ce que tu viennes voir ta Piquette.

Tu me dis des choses fines, fines sur notre bonheur futur et je te crois, et je t'aime. Je sais que nous nous arrangerons bien et je ne suis en peine pour rien. Soyons heureux. Et puis soyons deux bons petits enfants du bon Dieu, et Il nous bénira.

Va voir au Vinny, mais ne loue pas tout de suite. Si nous trouvions quatre pièces, étant donné tout le bric-à-brac que j'apporte, ça serait préférable. Et aussi pour que nous ne soyons pas obligés de déménager dans un an. Tu te moqueras encore une fois de ma prévoyance, mais que veux-tu, j'y reviens malgré moi. J'ai déjà vu des ménages se comprenant mal à cause de ce qui suit ordinairement la première année; j'ai vu des jeunes femmes qui prenaient mal ça, étaient déconcertées et mécontentes, et des maris qui se soumettaient mal aux sacrifices que ça comporte. Je ne veux pas être dans ce cas. Et si je t'y fais penser souvent, tu seras forcé d'être un monsieur bien averti.

Est-ce que c'est bien parti? Dieu, que j'ai hâte que cette bague arrive! J'irais au-devant si je m'écoutais. Ça me fait plaisir que tu aies trouvé bien mon article «Dans la montagne». J'ai peur, des fois, d'ennuyer le public et qu'on me reproche encore d'être trop personnelle¹¹⁸.

Tu m'encourages. Je t'adore, mon grand Lord and Master. Je t'adore tout le temps.

Si je couds toute la semaine encore, j'aurai des merveilles à te montrer. J'en ai terminé une hier, rose et bleue, un vrai poème. Je serais laide naturellement que je deviendrais belle là-dedans.

J'aime bien ça coudre et je suis très encouragée.

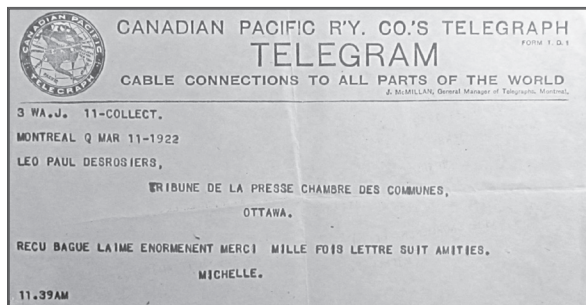
J'ai vu Georgette hier soir. Elle m'a dit qu'elle m'aimait beaucoup, beaucoup, et qu'elle me pardonnait jusqu'au fond et qu'elle s'en voulait d'être défiante, et d'avoir toujours peur que les gens la trompent, et d'avoir douté de ma sincérité. Je vais écrire une petite lettre d'excuse à sa mère, mais comme je voudrai, sans choses définies. Elle m'a dit aussi que l'autre soir, pendant qu'elle faisait son enquête et me posait des questions un peu cruelles, elle m'avait trouvée si jolie et si fine qu'elle avait envie de tout laisser ça là et de m'embrasser bien fort.

Et pendant qu'elle me disait cela, je pensais que j'étais contente pour toi d'être encore jolie et fine. J'oubliais que tu seras plus heureux quand je serai renflée comme la défunte grenouille de la fable.

Je t'écrirai demain et dimanche. Et je mettrai des larmes dans ma lettre. Je trouve ça dur, dur, dur, de te laisser à Ottawa. Si j'avais plus facilement des passes, j'irais te voir, t'aider à préparer ton déménagement.

Si tu t'ennuies demain, tu peux encore changer d'idée et venir. J'ouvrirai mes bras pour te recevoir. Je t'aime, mon bien-aimé, et je veux être toute tienne toute ma vie et te donner beaucoup de joie.

Ta Miche



Samedi [11 mars 1922], 5½ h du soir

Mon bien-aimé grand,

Depuis dix heures ce matin, elle brille à mon doigt et je fais ma fraîche, et je pense à toi, et je te parle encore et tu es fin et je suis... fine (modestie à part). Je t'ai envoyé un télégramme sans mettre mon timbre. L'opérateur m'a dit qu'il valait mieux que ce soit toi qui, sur réception, donnes un timbre. Je t'expliquerai quand tu viendras.

Je m'ennuie de ne pas t'avoir. Samedi prochain, tu viendras? Dépêche-toi. Héroux m'a téléphoné pour savoir si tu irais demain faire ton article au journal. Hélas! Tout à coup tu aurais changé d'idée et tu viendrais. Je ne m'y attends pas cependant.

Je suis sortie cet après-midi avec Évangéline. J'avais besoin de rubans, etc., et dans les magasins j'étais contente d'ôter mes gants.

Elle n'est qu'un peu trop grande, ma chère bague. Quand nous y ferons mettre nos initiales lilliputiennes et une date, tu la feras rapetisser. Mais à présent

que je l'ai, je n'ai plus le goût de te la prêter. Tu aurais dû venir pour que je t'embrasse, te remercie mieux, te dire que tu as si bon goût et que tu es un amour, et que dans mes colloques nous ne nous disons que des douceurs et des merveilles. J'ai hâte d'être à jamais ta petite Miche – qui deviendra une pas mal énorme matrone.

Je t'écris cette petite lettre en acompte. Demain, je t'en enverrai une plus longue. Et tous les jours. Tu les reçois bien régulièrement, mon chéri de grand piquet?

La session n'a pas commencé à te fatiguer? Prends bien garde à toi. Soigne-toi. Dors souvent, même pendant les discours.

Que j'ai hâte à samedi prochain! Je pense que je te garderai à faire ton article à mon secrétaire.

À quelle heure te couches-tu? Et à quelle heure te lèves-tu? Les séances sont-elles longues?

Je ne fais pas ma Piquette pour te remercier de mieux en mieux, je te passe mes bras autour du cou et je t'en donne au moins quatre bien sucrés. Et je t'entends dire : Tu n'as pas honte, Piquette, hein?

Je t'aime tout le temps.

Ta Michelle

Dimanche 12 mars 1922

12 mars – Alors, il ne reste plus que trois mois. Tu vois, cela passe vite encore, grand Piquet chéri? Mais c'est triste, un dimanche sans toi, et un dimanche ensoleillé et beau. Et ma bague qui brille tant!

Hier soir, quand je me suis couchée, il y avait dans ma chambre des rayons de lune, et sais-tu ce que je faisais? Je courais après avec mes diamants... et ça me faisait plaisir que ça scintille. Et, ce matin, tout de suite en m'éveillant, je l'ai encore regardée et ça me faisait de la peine que tu ne sois pas ici aujourd'hui pour profiter de mon enthousiasme.

Je t'écris entourée d'une partie de ma famille. Les Girard et les O'Brien ont dîné ici et ç'a été un beau chahut, un tapage d'enfer! Je t'écirai à tête reposée demain et ce soir aussi peut-être. Je m'ennuie de toi et je t'aime. Comme c'est long, une semaine encore à t'attendre! Tu le regrettes, hein, de n'être pas venu? Dis-moi. Ça serait si fin d'être ensemble dans ce soleil!

Cet après-midi, Berthe et Jeanne sont venues me désennuyer. Et j'ai une invitation chez une amie mardi, et je l'ai acceptée pour faire ma fraîche avec ma bague.

Mon filleul est beau et fin. Il est à côté de moi et il me dit : «Petite marraine!»

Tes articles de session sont bien intéressants, et je suis contente que tu sois de plus en plus grand homme. Et je suis fière de toi et j'ai hâte d'être rendue au beau mois de juin.

Bonjour. Je suis dérangée sans cesse, je ne peux écrire. À ce soir. Je t'aime, je suis toute tienne et j'ai bien hâte de te revoir.

*Ta Michelle
pas Piquette*

13 mars 1922
(dans deux mois et 29 jours!)

Mon doux Lord and Master, and fiancé,

Tu m'as écrit une chère lettre que je viens de recevoir : celle où tu me parles du beau décor blanc de la montagne qui va devenir un souvenir. Hier, en pensant à toi, à nos promenades, je me disais cela, moi aussi, et j'ai eu un moment de regret pour la neige qui finit une étape de notre beau bonheur. Je me suis ennuyée hier et je suis bien contente que cette semaine-ci soit déjà commencée pour qu'elle finisse. Je te promets d'être plutôt très folle de joie samedi prochain. Tu pousseras sur le train pour qu'il arrive plus tôt.

Mon Léo-Paul très chéri, ce que tu me dis de ton sentiment m'enthousiasme et me ravit. Je suis si contente que tu aimes encore mieux la Michelle qui est près de toi et qui jase, que celle que de loin tu imaginais si parfaite. Je suis si contente que tu m'aimes ainsi. Et je t'aime, moi aussi, et il me semble que je t'aime autant que tu m'aimes, et que plus tard, dans la vie commune, je te prouverai par une soumission complète et tendre, et par le dévouement de tous les jours à ta santé, à ton bonheur, à ton bien-être, à ton bon plaisir; je te prouverai par tous mes actes que si mon amour a tardé à répondre au tien, il est devenu tout de suite vigoureux et digne du tien. Et je prie tous les jours pour que nous soyons un couple aussi parfait qu'il est possible de l'être en ce bas monde.

Ma bague récolte beaucoup de compliments. Et quand je dis que tu l'as choisie tout seul, on s'extasie sur la finesse de ton goût. Que j'aurais aimé t'avoir

pour me la passer au doigt, et pour faire ma petite fraîche à côté de toi et ma petite commère, et *ma petite fiancée* : avec la bague on a le privilège d'embrasser son fiancé bien, bien fort. On est déjà un peu marié, ma foi!

Quand je m'endors, je pense à toi. Quand je m'éveille, j'y pense encore. Je pense à notre maison, à mes patates qui cuisent, à ce que tu fais en avant de la maison, à ce que je fais en arrière. Et je pense que des fois je te mordrai les oreilles et te ferai fâcher, et me renfermerai dans ma cuisine, après!

Je suis bien contente que tu aies eu des regrets de n'être pas venu. Tu viendras tout le temps dorénavant. Pelletier et Héroux ne demandent pas mieux : rien que de nous savoir ensemble, ils semblent heureux, ma foi!

Te félicite de ton jugement à propos d'appartement. Moi, j'avais regardé le plan sans m'apercevoir qu'on serait obligé de mettre tous les meubles dans le milieu. Tu es un admirable grand Piquet, le plus admirable des grands Piquets. Ne te presse pas. Attends. En mai, ça sera assez vite. Nous paierons moins pour rien.

Je cesse d'écrire, des petits bouts de temps, pour admirer ma bague, ma fine bague, et quand j'aurai un petit jonc à côté, j'aurai un petit jonc et un grand homme que j'appellerai quand même Piquet mais qui ne le sera pas, je pense bien.

Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi matin! Que ce sera long! Que j'ai hâte que ce soit fini, que j'ai hâte!

Je t'ai dit que ma bague est trop grande, mais plus j'y pense, plus j'ai peur de n'avoir pas le courage de

m'en séparer pour la faire rapetisser. Il va falloir que samedi tu amènes le bijoutier et ses outils avec toi. Veux-tu?

Chaque soir, je vais pousser un gros soupir de soulagement en pensant que j'aurai une journée de finie.

Je me sauve, travailler. Hier, la maison a été remplie toute la journée. Le soir, j'ai lu *Lampes voilées* de Marcelle Tinayre¹¹⁹ (pas mauvais par exception), et ce matin, j'achève *Guerre et Paix*.

Je t'embrasse sur les deux joues pour te remercier de ma bague, et un peu sur le front, et je te mords les joues et je tire ta moustache.

Ta Miche toute tienne



Lundi soir, 13 mars 1922

Mon fiancé bien-aimé,

Je suis allée cet après-midi chez Blanche Lamontagne¹²⁰, qui m'a conseillé d'aller au Bic, au lieu d'aller à La Malbaie. Elle qui connaît bien les deux endroits prétend que Le Bic est mille fois plus beau et plus tranquille. Nous pourrions écrire à l'hôtel Pineault ou à une maison privée, chez M. J.-B. Michaud père (en nous recommandant de Georgette Lemoyne), où nous serions très bien, paraît-il. J'ai l'idée que ça sera meilleur marché que notre Malbaie, et nous y passerions nos trois semaines. Ensuite, il y a que le train

que nous prendrions le matin à Bonaventure, nous y amènerait tout droit vers le soir. Allons-y? Je n'aurai peut-être pas une chambre avec une salle de bains, mais ça m'est égal après tout. Et ce qui m'influence, c'est que j'ai déjà reçu de M. De Celles¹²¹ une lettre enthousiaste de ce Bic. C'est plein de beaux rochers, le soleil se couche au-dessus de la mer et de jolies îles vertes qui sont comme des boules de verdure, lesquelles boules l'on peut atteindre en canot. Si tu le connais, M. A.D. De Celles, va lui demander des renseignements.

À part ça, je viens d'apprendre que mon amie madame Parent (Honoré) veut connaître mon bien-aimé Piquet et exige que nous allions prendre le thé chez elle samedi ou dimanche. Son mari t'admire énormément, paraît-il. Le monde est rempli de gens qui t'admirent et ta Piquette fait chorus, et se gourme et fait sa petite paonne.

Avec Blanche Lamontagne, je suis allée à une réception chez Mlle Laura Giguère, qui m'a envoyée ramener en limousine où je faisais ma chic. Et donc, on a complimenté la fiancée et admiré la bague, et des dames ont dit : «Oh, c'est un modèle français!» Le savais-tu? Elles se le sont imaginé.

Elle est arrivée à temps pour parader, la petite bague, puisque demain je retourne dans le monde. Mais imagine-toi que je jeûne et ne mange pas, édifiant le monde de mes vertus.

Bonsoir, mon grand chéri. À demain. Je continuerai ma lettre. En attendant, Piquette branle, branle, et si tu veux l'embrasser un peu, c'est le temps.

Ta fiancée Miche

Mardi matin – Ta petite lettre m’est arrivée. Je suis contente que la session ne t’ait pas encore fatigué, mais dis de ma part à messieurs les députés qu’ils soient brefs et se couchent de bonne heure.

J’ai rêvé de toi. Je m’ennuyais, je voulais t’avoir, c’était samedi et tu n’arrivais pas. Et je regrettais de n’être pas allée te rencontrer à la gare.

Ce que tu me dis de mon futur livre est ce que je pensais. Et il faudra que je publie le roman avant. Je ne le travaille plus, mais sais-tu que j’y pense et que, dans ma tête, il se complète. Et un peu plus tard, je serai peut-être en mesure de l’écrire mieux. Je veux que tu sois sévère et me fasses travailler, quand je serai ta petite femme boulotte et babillarde.

As-tu reçu deux lettres lundi? J’en avais écrit une samedi et une dimanche.

Je ne pense qu’à une chose, ces jours-ci : voir filer les heures et voir arriver samedi. Je m’ennuie trop. Je veux te voir. Je ne veux plus que tu sois 15 jours sans venir, mon grand bien-aimé fiancé.

Je crois qu’à notre revoir je ne serai pas encore blasée sur le plaisir d’avoir ma bague et que tu pourras te moquer de moi. Je tâcherai d’avoir des histoires gesticulantes à te raconter, hein?

As-tu écrit à Ernestine? Sois très gentil. J’y tiens. Je veux que ça fasse plaisir à Georgette.

Je pense beaucoup à notre maison et je commence à avoir des idées pour la faire jolie. J’espère que mon bon saint Antoine de patron va nous aider à trouver quelque chose de bien. Dis-lui que son honneur est en jeu.

Le rêve, ça serait d’avoir quelque chose de neuf et de prêt rien qu’en juin.

Et dis-moi ce que tu penses de mes nouvelles idées de voyage de noces. S'en aller tout droit, sans coucher à Québec, ça serait mieux? Et le train part de bonne heure, et on serait seul plus vite!

Piquette pas piquette t'embrasse et frotte son nez froid sur ta moustache.

Ta Michelle



Mercredi, le 15 mars 1922

Mon grand bien-aimé,

J'ai encore rêvé à toi. C'était dimanche soir, tu t'en allais et je pleurais. Je pense tout le temps à toi, et je compte les minutes d'ici samedi, comme nous comptons les jours d'ici au 12 juin. Il fait encore beau. Il fait toujours beau.

Tout à l'heure, je descendrai chez Dupuis magasiner. Je fais très peu de littérature ces jours-ci. Je n'ai pas le goût, j'ai trop de compositions *couturales* en tête.

J'espère que monsieur le facteur s'amène lentement avec ta lettre. Je l'attends. Je m'impatiente.

Hier, j'ai rencontré au deuxième thé où je suis allée madame Bartho Rocher²² - Jeanne Magnan - de Berthier, qui m'a bien invitée, et même chez elle. Ce sont des nouveaux mariés. Je n'irai pas les déranger

mais j'ai trouvé gentil qu'elle insiste. Nous irons leur faire visite quand nous irons chez vous.

J'ai vu que M. Crerar¹²³ a demandé qu'on lève la séance à dix heures. Dis-lui que je l'embrasse, avec ta permission cependant. Et s'il est trop laid, de grâce, ne me la donne pas. Mais je serais si contente si les députés et ministres avaient le bon goût de se coucher de bonne heure. Mon grand Piquet pourrait se reposer.

J'ai hâte à samedi, mon Léo-Paul. J'ai si hâte! Toi? Jamais depuis décembre, nous n'aurons été si longtemps sans nous voir. Comment ferons-nous pour être piquets? Prions le ciel de nous fortifier.

Je reçois ta petite lettre, piquet chéri, celle où tu as peur de mon imagination. Est-ce que vraiment j'ai l'air de quelqu'un qui n'apprécie jamais son présent et veut toujours l'avenir? Non. Je t'aime. Et après je t'aimerai encore et toujours, et je serai une petite femme toute à son grand mari, et si je désire rester demi-boule, c'est encore pour que tu me trouves à ton goût et que tu m'aimes incessamment comme je t'aimerai incessamment.

Je t'embrasse. Je me serre dans tes bras où tu m'as renfermée jusqu'à samedi, et j'ai hâte à ce samedi, une hâte folle! Je t'aurai l'après-midi? Ou rien que le soir? Viens pour l'après-midi, si possible. Dors dans le train.

Ta Michelle à toi

Jeudi, 15 [16] mars 1922

Mon bien-aimé Piquet,

Ce matin, en m'éveillant, je me suis tout de suite dit : Si c'était donc enfin vendredi, ou mieux, samedi! Cette semaine me paraît infinie. Je ne suis pas prise par des choses aussi absorbantes que toi, et je m'ennuie follement. Jamais je n'ai trouvé les journées si longues à se sauver, et cependant je sors, je m'agite, mais toujours je voudrais que tu arrives.

Tu arriveras après-demain. Et nous nous en ferons une façon! Et je pense que nous ferons bien de nous engager un chaperon, parce que nous aurons tout le temps envie de nous embrasser.

Je viens de préparer une «enveloppe». Il ne me reste plus que mon article à faire, mais c'est beaucoup, beaucoup. Et jamais je n'ai moins eu le goût d'écrire que cette semaine. Reviens vite me stimuler.

La session ne te fatigue pas encore trop? J'ai hâte de te revoir. Si tu as maigri, je retourne avec toi dimanche soir, et j'irai me mettre dans le trône de l'orateur avec une grosse cloche, et à 9¼ h chaque soir, je leur ferai fermer leurs margoulettes, aux députés. Et après, je t'enverrai faire dodo.

Hier, je suis allée chez tes cousines Olivier, et elles ont brodé des initiales. Mais la plus jeune, Irène, tousse affreusement, et je pense qu'elle va mourir¹²⁴. Nous irons les voir une fois ensemble, tu veux? Juste un petit quart d'heure.

M'aimes-tu toujours? Est-ce que je suis encore fine? Est-ce que tu me crois bonne? As-tu hâte que nous soyons monsieur et madame Desrosiers? Et qu'au lieu

d'un seul fil d'or blanc, j'en aie deux à la patte? Et c'est là que les *black eyes* vont commencer! Et que tu vas me défigurer pour la vie!

Viens vite. Que ce bienheureux samedi s'amène donc!

J'ai des souliers neufs et je te les ferai admirer, et aussi, et surtout il faudra que tu admires ma main gauche. Je l'entretiens avec un soin touchant et mes ongles brillent comme mes diamants.

Bonjour, mon inestimable fiancé.

Ta boule Michele!



Le 19 mars 1922
Dimanche, 9 heures

Ton train quitte la gare, Piquet chéri, et je suis déjà revenue et installée à mon secrétaire. Et j'ai le visage triste que tu aimes, et j'ai du chagrin que tu sois parti. J'ai hâte au 12 juin, hâte malgré tout ce que je ne sais pas de l'avenir et tout ce qui pourra me faire souffrir. J'ai hâte. Nous nous aimerons. Je serai dévouée et tendre et tu seras bon. Et tu me chériras et ne me trouveras pas de défauts? Et tu m'aideras en tout? Et nous nous soutiendrons mutuellement?

Nous serons moins fous et plus graves. Nous travaillerons.

Je suis contente qu'on t'aime tant dans ma famille et que tu plaises à tout le monde. Ma sœur Blanche est très, très bonne, et son mari, quand il est pour quelqu'un [il] l'est tout entier. C'était fin de nous en aller en auto?

J'espère que la semaine sera courte, que surtout tu ne seras pas fatigué par de trop longues soirées. Écris-moi souvent et des grandes lettres, je veux dire pleines de bonnes choses... puisque je m'ennuie et t'aime, et voudrais t'avoir toujours près de moi.

Quand tu voudras que je commence à prier saint Antoine pour trouver un appartement, avertis-moi.

Madame Huguenin vient de téléphoner pour me féliciter.

À demain. Je t'aime.

Ta Piquette

Lundi – Je viens presque de me lever. J'ai oublié d'aller à la messe. Je suis bien marmotte et c'est laid en plein carême. Ce matin, avant de me mettre à mes écritures, je vais tailler et étamper ma dernière parure. Ensuite, tout mon trousseau, sauf les robes, les manteaux et le costume de noces, sera fini. Et le plus beau, c'est que ta Piquette sera l'auteur de presque toutes les merveilles.

Mon grand Léo-Paul, m'aimes-tu ce matin plus qu'hier? Quand tu me fais de petits sermons sur mes lectures et ma *dominicale*, il me semble que tu me juges plus mal que je le mérite, que tu t'imagines que j'ai réellement la conscience croche, et que ce qui n'est pas bien me plaît!

Je t'en prie, mon beau fin de Piquet, ne me trouve pas monstre. Je t'assure que je ne le suis pas. Mon tort, c'est en *gourmandise*, comme dans le reste, de crier sur les toits – ou à peu près – ce que je fais, de ne rien cacher. Quand je mange beaucoup de biscuits, si je les mangeais sans faire remarquer qu'ils sont bons, personne ne s'aviserait de les compter. Et j'en mangerais autant.

En ménage, il faudra que je m'habitue à ne pas ainsi te faire remarquer tous mes défauts. Si je veux que tu m'admires encore un petit peu.

Les premières fois que tu venais, tu me regardais comme si j'avais été un beau bijou dans une vitrine et que tu aurais eu bien envie d'avoir; mais tu ne pouvais pas encore croire que tu avais en toi ce qu'il fallait pour l'acheter. Maintenant, tu me regardes autrement, avec une tendresse plus expansive et également douce; maintenant, presque tous les obstacles sont renversés, il n'y a plus qu'un peu de temps à passer.

Et après, tu me regarderas encore différemment. Mais, veux-tu, nous guetterons sans cesse l'*habitude*, pour l'empêcher de s'installer chez nous? Tu veux? J'en ai peur. Je voudrais que nous nous aimions longtemps, jusqu'à la mort, et si tendrement qu'avant nous la terre n'aurait porté nul bonheur pareil.

Bonjour, grand fiancé chéri. Je t'aime, je t'aime, je t'aime. Viens samedi. Saute par-dessus les jours.

Ta toute tienne.

Michelle

Lundi soir, 20 mars 1922

Comme je pense à toi, mon Piquet, comme j'y pense sans cesse, avec amour et un brin de souffrance, parce que tu es loin et que je te voudrais proche!

Je viens de quitter ma bague. M. Bibaud¹²⁵ me l'a promise pour demain soir. Ton bijoutier avait raison : c'est un 6, mais mon doigt est un 5. Il est fin, mon doigt, hein Piquet?

Le 12 juin, c'est dans deux mois et 22 jours. J'ai hâte. Il me semble que nous serons heureux, que nous nous entendrons bien et que ce sera beau. Par exemple, mon bien-aimé Popaul, ne fume pas plus que trois cigarettes par jour, tu comprends, 3. C'est même trop. Ton précieux grand cœur, il faut qu'il se remette tout à fait. Ce sera trop triste quand l'un de nous sera malade. Je ne veux pas que nous le soyons.

Aujourd'hui, je me suis fatiguée à la couture et j'aurais dû écrire et, le soir venu, j'étais lasse et je n'ai pas pu. Mon article est en plan dans ma caboche. Sortira-t-il demain avec verve? Je le voudrais bien. Un trousseau et le journalisme, ça ne marche pas ensemble. Plus tard, il faudra partager le temps entre le ménage, le journal, le roman et mon Léo-Paul. Que de partages!

Que je m'ennuie de toi! J'ai hâte à demain matin, j'aurai ta lettre. Je t'aime, mon cher grand, mon fiancé bien-aimé, je t'aime, je t'aime tant! Le crois-tu? et crois-tu que je suis toute ta Miche, et que je *regrette* de ne l'avoir pas été plus tôt et toujours? C'est de ta faute. Fallait naître au moins en 1892 ou 93, pour être plus vieux que moi.

Mon grand chéri, bonsoir, je m'en vais rêver à toi, et j'ai hâte que ça soit beau et permis de nous embrasser beaucoup.

Ta Piquette

Mardi – Je reçois ta petite lettre. Je suis en train de faire mon article. Aussi, je ne vais t'écrire qu'un tout petit peu. Tu es fin de m'avoir trouvée jolie. Tu es fin de penser au bonheur financier. Moi aussi, j'y pense. Je ne sais pas comment je serai une fois mariée, mais il me semble que je serai sage. Mon ambition sera d'*êteindre* tout de suite la dette. Nous marquerons nos dépenses, nous mettrons chaque semaine un montant fixe à la banque. Et, tout de suite mariés, ce qu'il me restera en banque de mon petit capital, nous le donnerons sur le 500. Et quand tout sera payé, j'avais pensé que *mon salaire* serait toujours consacré aux économies que nous ferions, comme s'il n'existait pas, et le laisserions s'accumuler pour les grandes occasions. Tout cela, si le loyer ne nous mange pas trop.

Je trouve que tu as une qualité qui nous sauvera de désaccord ou d'ennui sur ce sujet. Tu es clair et net, et tu me dis au juste ce que tu as et ce que tu peux faire. En me tenant toujours au courant, je saurai comment agir. Nous serons deux associés ayant les mêmes intérêts, les mêmes désirs, la même ambition. Je voudrai que notre maison soit jolie, mais je n'aurai jamais la sottise prétention d'épater.

Pour la nourriture, nous tâcherons de l'avoir toujours bonne et saine. Nous économiserons plutôt sur les petits caprices, qui ordinairement prennent trop

de monnaie courante. Et je serai habillée à peu près pour un an et plus, en faisant durer mon manteau de fourrure un peu plus, en le raccommoquant bien. Si nous étions à Montréal, avec un loyer de \$30, à peu près, nous n'aurions pas d'inquiétude.

Et je ne sais pas si nous avons raison d'en trop avoir. Pourvu que nous soyons prudents et sages, tout ira bien. Chez les Parent où nous sommes allés, ils ont \$50 par semaine, et tu vois comment ils vivent? Les deux familles sont riches mais ne leur aident pas. Et Blanche a toujours gardé une bonne.

L'important, ce sera de nous entendre et de nous aimer toujours.

Je vais prier saint Antoine que *Couleur du temps* se vende au plus tôt.

Je suis contente que ce soit mardi et que la semaine promette de passer vite. J'ai hâte à samedi, Piquet chéri, et je t'aime infiniment et, si tu m'aimes toujours, n'importe quel sacrifice me plaira.

Je t'embrasse sur le coin de l'œil et fourre mon front sous ta moustache.

Ta Piquette

Le 22 mars 1922

Mon grand Piquet chéri,

J'ouvre tout à l'heure mon «journal» avec l'idée d'y écrire encore un peu de ce que je pense. Je l'ouvre sur la période *Paris*, et je tombe sur ce petit passage *au 4 juillet 1921* :

Dans des *Devoir*, il y avait des articles de Léo-Paul que j'ai lus avec beaucoup d'intérêt. Je pense à lui souvent. Il est bien fin de m'aimer, mais fou de ne plus m'écrire¹²⁶!

Et comme j'achève de te copier cela, ta lettre m'arrive. Ta lettre qui est mon soleil de chaque matin. Quelle douce habitude, celle-là, de l'attendre, et que je serais inquiète et douloureuse si elle ne venait pas!

Je pense de plus en plus que nous serons heureux et j'ai hâte, et je n'ai pas peur. Mais ne dis pas de mal de saint Antoine. S'il ne nous fait pas trouver d'appartement tout de suite, je croirai dur comme roche que c'est notre intérêt de n'en pas avoir. Saint Antoine, après toi, tu sais, c'est bien mon meilleur ami. Je vais l'entreprendre.

Cet après-midi, j'aurai une dizaine d'amies pour un «après-midi d'ouvrage». Tout à l'heure, je leur ferai des sandwiches, de quoi les faire souper, celles qui jeûnent. Ce sera l'avant-dernière fois que je les recevrai. Après Pâques, la maison sera défaite et je serai prise par nos préparatifs. Tu sais, cela va passer très vite, malgré tout. Il ne nous reste que deux mois et vingt jours d'attente.

J'ai eu ma bague hier. Il m'a montré en même temps un beau petit jonc, qu'il me ferait pour \$18.00. Trouves-tu que ça fait? Il est en platine ciselé, doublé d'or. Il est très, très joli, et mon doigt avait l'air fin avec. Il y a de nombreuses années que nous le faisons travailler pour nous, M. Bibaud, et il travaille toujours bien. Nous en parlerons?

Je suis contente que ce soit mercredi; samedi s'approche. J'ai tant hâte que tu reviennes et que nous

soyons encore un peu fous l'un et l'autre. Dimanche, il se peut que j'aie te présenter au Père Trudeau. Qu'en penses-tu? Je t'impose quelques corvées, mais il me faut bien montrer mon cher, admirable, grand Piquet.

Je ne suis pas sortie ni hier, ni lundi. Je ne sors pas plus aujourd'hui, ni demain.

Bonjour, grand fiancé chéri. Reviens vite. J'ai hâte, je m'ennuie, je t'aime, je suis heureuse que tu sois toi et que tu m'aimes; et je serai heureuse, même s'il fait chaud et qu'il y a de la pluie quand le train nous emportera.

Ta Michelle

Le 23 mars 1922

Mon bien-aimé Piquet,

Remercie d'abord M. Bilodeau des bons cinq minutes qu'il m'a fait passer. J'ai reconnu son écriture et ri de tout cœur à sa graphologie. Mais dis-lui que pour les gifles éventuelles, il est d'avance convenu que c'est toi qui me les donnes et non moi.

Maintenant, passons au chapitre plus sérieux, à celui qui m'a fait prendre mon visage triste, surtout parce que ça m'ennuie de penser que tu souffres maintenant pour toutes ces choses que tu redoutes.

Écoute-moi bien. Quand, en janvier, tu m'as expliqué ce que tu pensais pouvoir faire pour que nous soyons mari et femme en juin, j'ai eu un peu peur et trouvé que c'était imprudent et peut-être bien

téméraire. Mais tu as plaidé, et si bien qu'à la fin tu m'as convaincue et j'ai dit oui. Après avoir dit oui, j'ai décidé d'être optimiste et je le reste, tant pis! S'il m'apparaissait que nous serions forcés de nous serrer la ceinture (au lieu de la desserrer comme tu as fait dimanche) et que nos santés dussent en souffrir, je reculerais. Mais je ne crois pas cela. Et je veux que tu me dises, mon petit grand Piquet, desquels de mes rêves tu as peur? Dis-moi-le complètement?

Je sais bien qu'il entre sûrement en nous des illusions sur des tas de choses, et que la vie d'après ne sera pas exactement ce que nous en attendons; et cependant j'imagine notre été tout simple, tout uni, tout modeste; je m'imagine occupée à arranger tranquillement ma maison, et ayant comme distraction des promenades et des lectures avec toi. Et, par-ci par-là, un voyage à Montréal pour voir maman, ou à Berthier pour voir tes parents. Et cela aux frais de l'État!

Ce qui pourrait être effrayant, ce serait l'imprévu, une maladie grave ou la perte de nos *salaires*. Mais tant que *Le Devoir* vivra, il nous gardera, nous le savons, hein? Et je trouve inutile d'être pessimiste pour rien. Et j'aime mieux que tu restes à ce journal, et je t'y trouve bien.

Mon optimisme m'a toujours bien servi. Et toutes les choses arrivent à point quand on a confiance en elles. En principe, ce que nous faisons est un tout petit peu déraisonnable. En pratique, nous tâcherons que ça ne le soit pas. La dette payée, rien ne sera plus trop inquiétant? Alors, nous ne serons malheureux que pendant un petit bout de temps, et ce sera par ailleurs

pendant le temps où le bonheur d'être ensemble pourra – dans le premier enthousiasme d'un grand amour partagé – nous servir lieu de tout. (Si j'arrive avec \$200, il ne reste que 300 à payer).

Tu vas encore me trouver trop optimiste, avoir peur de moi? Mais je voudrais t'encourager, t'enlever tes inquiétudes, tes angoisses, que je partagerai au besoin sans gémir, mais que je ne veux pas cultiver à plaisir. Si j'avais toujours nagé dans l'abondance, une vie de si prudente et de si stricte économie pourrait m'effrayer. Mais il y a eu dans la vie de ta Piquette, après la ruine de mes parents et avant que je sois célèbre, de rudes quarts d'heure; et demande-le à maman, demande-le à Omer; jamais aucun ne m'a entendu dire : C'est ennuyant d'être pauvre! Et j'avais \$10 par mois de salaire, et j'enseignais trois heures par jour à une petite fille, à l'autre bout de la ville, et il me fallait là-dessus m'habiller et payer le pain de toute la famille. Omer avait quinze ans, et papa était trop vieux pour refaire sa situation. Et il me semble que je te l'ai déjà dit : c'est depuis cette époque que je suis gaie et si optimiste. Cette crise passée – elle a duré deux ou trois ans – il m'a semblé que rien après ne m'abattrait et ne me découragerait. Et j'ai appris par la suite, à cause de tous les bonheurs qui me sont venus, que le bon Dieu avait été content que je ne geigne pas, que je ne murmure pas aux mauvais moments; et il me semble que toute ma vie, les mêmes principes me guideront.

J'aurais encore des choses à te dire. L'heure passe. Et pour les besognes domestiques, ne t'inquiète pas non plus. Je m'y ferai. Je me fais à tout et je ne suis pas ronchonreuse.

Si mon roman reste en plan, il n'en sera que plus beau quand je le complèterai.

Je t'embrasse, mon grand Piquet, je t'embrasse sur le front et sur les yeux pour te réconforter. Si tu as quelque autre chose à me dire, si tu penses même qu'il vaudrait mieux retarder... je serais prête. Mais à présent, ça me ferait beaucoup de peine parce que j'ai hâte. Je t'aime.

Ta Michelle

Jeudi soir le 23 mars 1922

Mon grand Piquet bien-aimé,

Demain soir, tu auras cette lettre. Et samedi, tu reviendras. Et à nous voir, nous ressentirons de nouveau un grand, grand bonheur. J'ai hâte. Ta lettre de ce matin m'a retrotté dans la tête et tes inquiétudes ont essayé de me gagner. Ta Miche est assez influençable, mon Léo-Paul.

Samedi, nous reparlerons des choses sérieuses, nous repenserons à leur meilleure solution. En attendant, je vais me mettre à prier saint Antoine, à le prier de tout mon cœur. S'il me faisait vendre beaucoup de livres! Mon bien-aimé... courriériste, que c'est fin que le samedi revienne enfin! Que c'est bon! Je t'aime. Je voudrais toujours te revoir et que nous soyons ensemble dans la félicité parfaite.

Je pense à toi, je prie pour toi, je vis pour toi. Et j'attends, j'attends que les heures et les jours s'en aillent et que je sois ta petite Miche à jamais, et je suis

heureuse malgré les perspectives de boulochage et de... non richesse. À présent que je t'ai dit oui, j'accepte tout de grand cœur.

À samedi. J'ai bien hâte. Je t'aime. Je m'ennuie. Ne fume pas trop et fais pénitence pour que nous méritions le bonheur.

Ta toute, toute tienne.

Piquette Michelle

Lundi, 27 mars 1922
819 rue de St-Vallier

Mon grand Piquet chéri,

Avant de me mettre au travail, je vais t'écrire quatre petites pages. Hier soir, je me suis couchée aussitôt après ton départ. Et j'ai dormi jusqu'à sept heures et demie ce matin. C'est merveilleux, n'est-ce pas? Mais j'espère que le mariage va me changer le tempérament et que je deviendrai comme toi, moins marmotte et d'une activité littéraire mieux soutenue. Prie à cette fin, pour que je puisse mettre ensemble exécution de roman et soins ménagers. Tu sais, mon «nom dans le bronze», il dort toujours profondément au fond, dans mon panier, mais rarement il a été aussi vivace dans mon esprit. Et si jamais je l'écris, il sera poussé plus loin et plus à fond.

Mon petit grand Léo-Paul, je t'admire pour bien des choses, mais j'ai des craintes que mon admiration baisse d'un cran sur tes qualités et résolutions

anti-cigarettes. Fais bien attention, mon doux tyran! Songe que tu dois maintenant toute ta santé à Piquette, et que tu n'as pas le droit de te rendre malade à plaisir. Quand tu as trop envie de fumer, fais ton bon petit catholique, retiens-toi en offrant ce sacrifice pour que Piquette soit une bonne femme, Piquet un bon mari, et Piquette et Piquet le meilleur des ménages. Veux-tu?

Irais-je voir ta belle-sœur? J'ai peur qu'elle me pompe trop, mais j'irai tout de même un de ces jours.

Et dis-moi si je peux retourner chez Lozeau, puis-je te jure que rien ne paraît rester en lui, et qu'en moi, parce que j'aurai été un petit monstre jusqu'à mon mariage, rien, rien ne reste. Et ce n'est pas pour moi que je veux y retourner, mais rien que parce que mes visites sont une de ses très rares distractions. Seulement, c'est toi qui commandes à présent. Dis-moi ce que tu veux. En tout cela, cependant, aie confiance que je suis loyale et franche,

Bonjour. Nous ne sommes pas bien, bien sages ensemble, mais c'est bon de s'aimer beaucoup et de se le dire, et de se regarder dans les yeux? Mais je prends encore la résolution d'être Piquette, un peu plus souvent. Je t'aime.

Ta Michelle

Mardi – Et aujourd'hui, mon grand Piquet, c'est le 28 mars 1922, et ça passe, et ce matin, pendant la messe, en priant saint Antoine pour notre appartement, j'avais tant hâte de te revoir que j'en perdais le fil de mon discours.

Je ne vais t'écrire qu'une petite lettre. Voilà deux heures que j'écris pour *Le Devoir* et ma main est lasse. Le facteur ne passe plus qu'à onze heures, et c'est long, attendre tant!

C'est ta faute, mon Piquet, si ta moustache est dentelée. Une autre fois, tu te tiendras tranquille pendant que je te ferai l'opération. Rappelle-toi que tu me riais au nez et que tu branlais comme une vieille dent. Tu me dois dix cents quand même. Et, pour arranger les choses, prends le train demain soir et viens te la faire égaliser. Je le ferai avec plaisir.

Je vais te préparer un formidable courrier pour la France. Ça sera fin, ne plus payer! Ça rongea le plus clair de mes revenus.

Hier soir, j'ai veillé avec Berthe, Jeanne et Georgette, chez Jeanne. Et avant, j'ai soupé chez les O'Brien. Ma sœur m'a donné un «middy¹²⁷» qu'elle venait d'acheter, et elle va me donner une robe de chambre d'édredon vieux rose qu'elle prendra chez un de leurs clients; et en plus, dès que les chemins seront très beaux, ils t'amèneront avec moi faire une visite à tes parents, à Berthier, si tu veux.

À part ça, pas de nouvelles extraordinaires depuis hier. J'ai travaillé. J'ai beaucoup à faire. Je vais chez Jeanne encore cet après-midi, mais réclamer cette fois ses soins de dentiste. Je suis bien. Tout le monde me dit que j'engraisse, et ça me désole. Ça me va trop bien de t'aimer, que tu m'aimes!

J'ai encore hâte, hâte à samedi. Mes cousines nous invitent à souper samedi, mais je n'accepterai que quand tu m'auras écrit que tu veux; je pourrais donner

comme cause de refus que nous devions aller au Petit Théâtre.

Ce soir, je t'écrirai plus au long. Ma main sera reposée.

Je t'aime, je t'aime infiniment, mon beau Léo-Paul, et je pense sans cesse à toi, à notre petit appartement, à tout ce qui fera que nous serons unis pour la joie comme pour la peine, et tendrement, pour toujours, si le bon Dieu m'écoute.

Ta Mîche à toi

Mardi soir 28 mars 1922

Mon cher fiancé,

Je m'ennuie. Je voudrais t'avoir. Je suis allée chez ma dentiste, je suis un peu fatiguée, je suis endormie, je n'ai pas le goût de travailler, mais j'aimerais aller voir Norma Talmadge¹²⁸ pour me distraire et je n'ai personne pour venir avec moi. Je fais pitié, hein, mon chéri?

Je n'ai pas grand-chose à te dire à part que je t'aime, t'aime et t'aime encore, que je suis toute à toi, que je voudrais que tous les jours soient des samedis et des dimanches, et que je suis bien étonnée de la grosse place que tu as prise en moi!

Mercredi matin – Hier soir, Gabrielle de Georges est venue sans que je l'appelle et a veillé jusqu'à 10½ h. Elle est partie ce matin pour Berthier jusqu'à la semaine sainte.

Ce matin, je me suis lavé la tête et j'attends que mes cheveux soient bien secs pour travailler. Il se peut que je ne travaille pas cet avant-midi, à ce compte-là. Le facteur viendra tout à l'heure. J'ai hâte. J'aime tes lettres. Tu es fin, hein, mon Piquet? Et moi?

J'ai payé mon dix cents à saint Antoine ce matin. Maintenant, je ne lui dois plus rien et il va se mettre à nous chercher un appartement, quelque chose d'épataant, j'espère bien.

Je reçois ta lettre, celle du commandant, mon bien-aimé, mon *unique* bien-aimé, et j'ai eu mon visage triste en la lisant, parce que j'ai pensé que toujours tu ne pourrais pas te fier à mes paroles, à mes assertions, et que souvent dans notre vie commune, tu me prêteras peut-être des sentiments que je n'aurai pas, et tu me feras souffrir. Mais je t'aime à présent et suis prête à endurer cela. Mon bien-aimé Léo-Paul, il est vrai que je ne t'ai pas beaucoup parlé de mes relations avec Lozeau, mais ce n'est pas parce que j'ai voulu te les cacher. Tu m'as dit de dire *oui* avant de m'avoir interrogée sur mes faits et gestes, et dominée, et te trouvant déjà si cher, j'ai dit oui. Je n'avais pas de mal à me reprocher. Tu ne peux pas me blâmer d'avoir aimé avant de te connaître? Et maintenant que c'est toi que j'aime, il faut que tu te mettes bien dans la tête que mes autres sentiments sont morts sans résurrection possible.

Je voudrais bien me rappeler ce que j'ai pu dire dans ma dernière entrevue avec Lozeau comme échantillon de nos causeries maintenant. Sa petite nièce de dix ans est restée avec nous une heure, ensuite il est venu

une religieuse; nous parlons du temps, de son père mort, de sa mère malade, du déménagement. Il me raconte ce qu'Héroux lui a dit à ses dernières visites, et enfin nous parlons de tout ce qui passe, sauf de mes secrets. Rien – entends-tu et me crois-tu surtout? – rien de ce qui se dit entre nous ne pourrait être entendu par tout le monde et par toi. Je lui donne la main, *rapidement*, en partant, et c'est le seul geste d'amitié que je me permette.

Pour moi, quand une chose est morte, elle est morte. Cet amour, qui m'était venu à 17 ans, parce que j'étais enthousiaste et que j'avais dans l'idée que mon histoire serait différente des autres, et que je rêvais de dévouement idéal, cet amour a pris quatre ans de ma vie, et même cinq. Dans ce temps-là, je mettais tout de côté à certains jours pour aller le voir. Il dirigeait mes lectures, il me lisait lui-même des vers, et comme je l'aimais et qu'il faisait beaucoup pitié, je lui ai marqué ma tendresse par des gestes. Mais encore là, il faut me pardonner. Comme je croyais l'aimer toute ma vie, et ne jamais changer, je pouvais suivant ma conscience embrasser et me faire embrasser. Il m'a toujours respectée comme si j'avais été un petit ange, et il a plus souvent baisé mon front que ma bouche.

Je n'aime pas à écrire ces choses qui doivent te faire souffrir, et je ne veux pas maintenant que tu souffres. Mais, mon bien-aimé, veux-tu t'efforcer de ne pas penser à cela? L'abolir comme je l'ai aboli? Autrement, que veux-tu que je fasse, puisque c'est passé et que tu me veux quand même, et que tu m'aimes et que je t'aime? Ce qui a été ne peut pas ne pas avoir été? Et cela me

fait maintenant de la peine puisque je voudrais avoir été toute à toi depuis le commencement du monde et l'être jusqu'à la fin.

Demande-moi encore de t'expliquer ce qui te semble obscur et t'affecte, mais prouve-moi tout de même que tu as confiance en moi. Sans cela je serai triste. Il ne faut pas que j'arrive à penser qu'ayant une fois aimé, je ne devais pas loyalement aimer une autre fois? Et que je ne me trouve pas à être assez complètement à toi?

Écris-moi vite. Ne sois pas jaloux. Je t'aime tant, si tu savais comme je t'aime, maintenant.

Ta Michelle

Le 30 mars 1922

Mon grand Piquet,

J'ai mal à la tête ce matin, non que j'aie trop mangé, mais parce que j'ai mangé trop vite, hier midi. Aussi, suis-je un peu mal en train.

Un *middy*, mon grand Piquet, c'est une blouse d'été, à col matelot, pour la campagne ou pour la maison. Ce n'est rien d'extraordinaire, mais ça sert bien.

Nous irons chez nos cousines prendre le thé dimanche, au lieu de souper samedi. Alors, ce que nous aurons envie de faire samedi, nous le ferons. Si ça nous tente de rester à la maison, nous y resterons. Je n'ai pas vu les billets annoncés pour le Petit Théâtre.

Ne me dis plus que ta belle-sœur est pompeuse, je n'aurai pas le courage d'aller la voir, déjà je suis toute crispée à la pensée d'être en sa présence, et ça m'ennuie. Il m'ennuie aussi qu'elle soit forcément au courant de notre situation financière, surtout puisqu'elle est si bavarde!

Je suis de mauvaise humeur à cause de ma tête : est-ce que ça paraît? J'aurais envie d'être grognon ou de pleurer. J'ai hâte à après-demain, tu reviendras!

Alors, tu crois prendre l'appartement voisin des Cloutier? J'aurais presque envie de te dire de ne pas décider tout de suite, si je n'avais peur que nous risquions de trouver encore moins bien et aussi cher.

Hier, je suis allée chez les Giroux et chez les Lafrenière. Cet après-midi, je vais à Notre-Dame-de-Grâce chez les Beaulieu. Je ne travaille pas beaucoup. Je m'en veux. Je ne m'aime pas. Je ne suis pas fine. Pourras-tu quand même m'aimer? Moi, je t'aime, et je m'ennuie.

Ta Michelle

Le 31 mars 1922

Mon bien-aimé,

Il me semble que mes deux dernières lettres étaient mornes et pas fines. T'en es-tu aperçu et me pardonnes-tu? J'ai encore eu mal à la tête. C'est passé, enfin. Mets tes claques et ton paletot d'hiver pour venir.

Nous avons de la neige. Un peu plus et nous pourrions reprendre nos belles excursions dans la montagne.

J'espère bien que tu auras cette lettre ce soir; et demain, nous allons nous revoir et nous aimer face à face. Et je te couperai la moustache! Mais tu tâcheras de te tenir bien tranquille. J'ai un article à faire. Je n'ai aucun goût d'écrire et je me sens un peu malheureuse. C'est dur, le métier, dans ce temps-là.

As-tu encore du chagrin parce qu'avant de t'aimer j'ai aimé ailleurs? Parviens-tu à me pardonner? Je ne veux pas que tu souffres, je veux que ton bonheur soit clair comme des jours ensoleillés; je veux que tu m'aimes dans la confiance, et je t'aimerai toujours, tu verras.

Je n'ai pas été volage, j'ai été humaine, pas volage. Si j'avais été volage, c'est cent fois que j'aurais eu le temps et l'occasion d'aimer, tu sais bien.

J'ai bien, bien hâte à demain pour te revoir. La semaine dernière, je t'ai trouvé beau, beau, beau, quand tu es arrivé et après, je ne m'étais pas encore aperçue que tu étais aussi joli jeune homme.

Encore deux mois et 12 jours. As-tu peur? As-tu hâte? Que penses-tu?

Je t'aime bien fort, je t'embrasse le bout du nez.

Ta Miche



Dimanche, 9 heures
2 avril 1922

Mon folichon de fiancé,

J'ai lu deux chapitres de *Mill on the Floss* et je te reviens tout de suite. En t'écrivant ce soir, demain je pourrai appliquer toute mon attention à la littérature. Et puis je voudrais t'écrire d'être un vrai grand piquet, pour que je sois une sage petite piquette. Ne plus dire ni penser de bêtises! Nous tenir à trois pieds l'un de l'autre, tel est l'ordre, sérieux cette fois, de ma petite conscience croche. Si nous nous embrassons souvent maintenant, après ça ne sera plus drôle du tout, ni neuf, hein?

La semaine prochaine, Piquet fera ses Pâques et prendra des résolutions. Et Piquette tâchera d'avaloir quelque manche à balai pour savoir se tenir raide sur sa chaise et être un petit bout de bois rond!

Dis ton chapelet le soir, en plus, pour que j'aie de l'inspiration pour *Le Devoir*. Depuis longtemps cette tâche ne m'ennuyait pas. Cette semaine, elle m'a fait souffrir. Je me sens impuissante. Il me semble que je suis éteinte et que tout ce que j'écris est mal écrit et ennuyeux. Et j'ai envie de pleurer et je me désole, Piquet chéri.

Ne fume pas beaucoup. Prends garde aux courants d'air. Sois prudent. Je veux que tu sois fort. Quand je pense à ton frère, j'ai peur pour toi, j'ai affreusement peur, et dans ce temps-là, je te serrerai ta tête bien fort dans mes mains et sous mes lèvres. C'est fou de te dire ça? Je ne devrais pas? Prie bien fort et demande au bon

Dieu de nous préserver des malheurs. Et pour obtenir de l'être, il faudra que d'ici à juin nous nous privions de trop grands baisers.

Je vais me remettre à lire le roman anglais. Je te parlerai un autre soir peut-être de ta jalousie. Mais je te demande d'avoir bien confiance en moi et d'être sûr que je n'ai jamais été à personne comme je suis toute à toi maintenant, et comme je le serai surtout plus tard, quand nous serons liés par le mariage.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime toujours.

Ta Piquette

Le 3 avril 1922

Mon bien-aimé grand Piquet,

Sais-tu qui j'ai rencontré cet après-midi, en revenant de chez le dentiste? *Ma* future belle-sœur, la tienne actuellement! Elle n'a pas pu cependant beaucoup me pomper, car je suis montée à Sherbrooke et elle est descendue chez elle. Elle m'a demandé si tu avais eu du chagrin de partir. J'ai répondu : Comme ça. Et elle a dit : Vous pouvez le dire franchement, je connais ça des amoureux!

J'ai mangé du céleri et des tomates pour mon souper, avec un gros tas de rôties au pain de son. Mon petit Léo-Paul, je vais engraisser. Je suis désolée. Mais quand j'ai faim, je mange.

Ce matin, j'ai travaillé. Héroux ne m'a pas encore appelée. Ça le gêne peut-être de me dire que mon article a quelque chose de croche.

J'ai passé l'après-midi chez Jeanne, qui m'a fermé ma dent, et nettoyé toute la bouche. À la fin, j'en avais par-dessus la tête.

Demain, je reçois les Bélanger et mes cousines. Je vais leur faire broder ce qu'il reste à faire de D...

Trouves-tu un appartement? Prends donc les dimensions de celui où tu habites en ce moment, mesure ta chambre, le *living room* et la salle. La cuisine, ça m'est égal.

J'aime énormément *The Mill on the Floss*. Les impressions de la petite fille me font penser à tant des mien-nes, c'est vrai, ces deux caractères d'enfants. Tout à l'heure, je vais continuer¹²⁹.

Dimanche, samedi, mon grand chéri, nous serons sages? Il faut être sages, maintenant, jusqu'au 12 juin. Tu m'aimes et je t'aime, et nous sommes heureux, et il faut bien mériter un grand bonheur perpétuel.

Bonjour. Demain j'achèverai ma lettre.

Ta Piquette

Mardi – Ta lettre n'arrive pas et je l'attends pour y répondre. Je ne t'ai pas dit hier qu'Évangéline t'avait trouvé beau garçon et plus homme que Georges. Je n'aurais jamais pensé ça! Et elle a trouvé que tu avais une fort bonne contenance pour un pauvre monsieur perdu parmi tant de femmes. À part ça, j'ai dit à Estelle que tu l'avais trouvée singe. Elle en a été flattée et non fâchée. Pourvu que tu ne l'accuses pas d'avoir une face de singe, le reste lui plaît.

Après ça, c'est tout ce que j'ai à rapporter comme raconter. Et puis, je t'aime encore, toujours, je t'aime

fort, fort, et j'ai hâte que samedi revienne, mais nous serons fins et sages.

Ta lettre m'arrive; mais tu m'y annonces la lettre du Bic que tu as oublié d'inclure... beau fin!

*Les Creux-de-Maisons*¹³⁰ paraît en effet exagéré, à cause de la misère accumulée, et l'est peut-être; mais je crois cette misère-là presque possible en France, où tu vois autour des petites villes des maisons à plancher de terre, d'une seule pièce, où les gens sont entassés dans la pauvreté, l'humidité et la malpropreté; mais moi, mon impression est que le bon Dieu ne permet pas d'aussi continuelles épreuves, à moins qu'elles ne soient gagnées par des refus de grâces et de mérites. Et je n'aime jamais les livres qui accumulent les malheurs sans leur donner de logique.

Toi aussi, tu es résolu de n'être plus un grand fou qui se jette sur mon cou pour le manger. Et moi aussi. Si tu veux, nous essaierons d'être de vrais piquets et si je veux bien, et si tu veux, comme nous avons tous les deux beaucoup de volonté, tout ira bien.

Et je ne t'amènerai ou tu ne m'amèneras plus voir de reine de Säba!

Bonjour. Il est midi. J'ai travaillé deux heures.

Je t'embrasse et t'aime, mon bien-aimé grand Piquet. Envoie vite la lettre du Bic. Apporte du papier samedi.

Ta Miche



Mercredi, 5 avril 1922

Mon grand Piquet chéri,

Comme ça au Bic, si tu veux, nous ne prendrons qu'une chambre – pour économiser! Tu vois que c'est une bonne chose de se marier. Aller au Bic séparément, ça nous coûterait bien plus cher. Donne ta réponse tout de suite. Je suis contente. Nous serons bien, quoique M. Morin, le proprio ne brille pas par son orthographe. J'ai bien, bien hâte à ce séjour-là, mais quand le 12 arrivera, nous nous attacherons aux heures pour qu'elles ne fuient pas trop vite.

La semaine prochaine, commencera pour moi la période ennuyeuse qui se prolongera jusqu'au mariage. Le lendemain de Pâques, plutôt. Là, je déferai tout mon boudoir, j'empaquetterai les cadres, les livres, les paperasses. Je n'aurai plus de home... et j'aurai d'autant plus hâte de me retrouver chez nous, à Ottawa.

Hier après-midi, j'ai reçu mes amies. Plus *la fin* approche, plus je m'en sens détachée, et sens qu'à part Évangéline et Germaine G., les autres me trouveront embêtante d'être mariée et d'avoir un mari entre elles et moi. J'excepte Jeanne, Berthe et Georgette dont l'amitié est d'essence particulière et très pure et plus résistable.

J'ai fait un mauvais coup, ce matin, en voulant en faire un bon : j'ai teint des bas. Les bas sont réussis, mais... mes mains aussi. Elles sont mulâtres. D'ici à samedi, j'espère que ça passera.

En littérature, merci de tout ce que tu me dis. Je pense comme toi. Je t'aime davantage pour chaque

mot que tu m'écris. Mais, tu sais, ça ne va pas encore beaucoup mieux. Je traverse une période de sécheresse.

Je t'embrasse un coin du front, j'ai hâte à samedi, et à plus tard. Je suis toute ta Piquette et je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Nous serons samedi deux beaux anges.

Ta Michette

Le 5 avril 1922

Mon petit grand Léo-Paul,

J'oublie toujours de te dire d'écrire à chez vous que nous irons au premier beau dimanche, et comme mon beau-frère a l'air d'avoir envie de piquer une tête de ce côté-là, aussitôt que les routes seront bonnes, il serait bon que tu t'annonces au plus tôt, au cas où nous arriverions chez vous pour une toute petite heure et que tout le monde serait allé aux vêpres.

Je profite de ce bout de papier pour te répéter que je t'aime bien fort, que tu es le plus beau et le plus fin des grands types, et que je pense à toi tout le temps, tout le temps.

Je sors, toujours la course au trousseau. Je m'ennuie de toi et j'ai hâte d'être une belle Piquette raide, mais devant toi, au moins, et pouvant te regarder – samedi.

Bons et tendres petits baisers sur ta joue rose.

Ta Michelle

Le 6 avril 1922
819 rue de St-Vallier

Mon cher grand Piquet,

Pour l'appartement, mon chéri, fais ce que tu veux. Tu es sur les lieux, tu vois ce que je ne vois pas. Toutes les dimensions, sauf celles de la chambre, me plaisent. La chambre se trouve être de deux pieds sur la longueur et d'un et demi sur la largeur plus petite que mon boudoir actuel. Cela m'effraie à cause du futur berceau! Mais s'il n'y a aucun moyen d'avoir plus grand, il faut bien accepter, pas vrai?

D'un côté, cela m'arrangerait que tu aies le logement pour mai, puisque je t'enverrais alors mon bagage, et que même, vers la fin du mois, je pourrais peut-être aller voir à faire une installation sommaire, ou envoyer maman. Non, pas maman, j'irai, moi.

Si tu en as le temps, tente encore une incursion dans les annonces du *Citizen*, veux-tu? Ou bien jette tout de suite ton dévolu sur celui-là. Mais dis-moi aussi à quelle distance c'est de l'église? Veux-tu que j'aille le voir... samedi? Et que nous revenions ensemble le soir? Télégraphie alors, dès ce soir, et j'irai quêter une passe au *Devoir* demain, et je t'arriverais samedi midi et nous reviendrions le soir.

J'ai passé tout mon avant-midi à écrire pour vendre de mes livres. Prie saint Antoine, chéri.

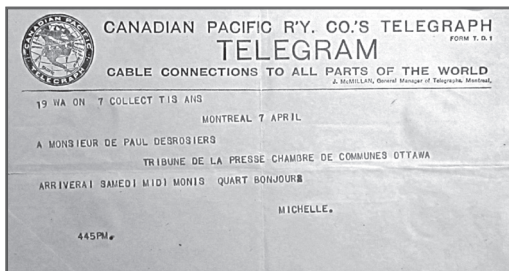
Je ne t'ai pas parlé des amitiés particulières parce que je croyais t'avoir dit oralement ce que j'en pensais. Je te jure ne désirer avoir dans l'avenir aucune autre amitié que l'amour de mon mari, et si, à cause de ma

qualité de femme de lettres, il arrive que je doive écrire à des messieurs, tu y collaboreras, et pas une ligne ne partira sans que tu la lises.

Mon Léo-Paul sera tout, je le lui promets. Il l'est déjà, il l'est maintenant, et toutes les petites attaches masculines sont rompues, même celle qui t'effraie le plus, mon piquet bien-aimé, et qui n'existe plus qu'en forme.

Il est midi. Je suis pressée. Je te quitte déjà, mais je t'aime et j'ai tant hâte à samedi.

Ta Michette



Le 7 avril 1922

Mon cher grand,

Hier, j'étais triste, oui, et sans beaucoup de raison, toujours pour ma *sale* littérature, et je m'ennuyais de toi et j'avais un grand besoin de t'avoir là. Et j'avais hâte au 12 juin.

Ton télégramme m'arrive. Alors je viens de téléphoner au *Devoir*, j'aurai ma passe et je partirai demain matin, et nous serons ensemble à midi, pour dîner, et ensuite pour revenir ensemble. Ça sera fin. Cela m'excite beaucoup. Tellement que je sais plus ce que j'avais à te dire.

Je vais attendre que ta lettre m'arrive pour continuer à écrire. À tout à l'heure, bien-aimé Paul!

Ta lettre m'arrive. Tu me parles littérature. J'y réponds. Quand nous serons ensemble, malgré que j'aie toujours honte de montrer une écriture, je te montrerai tout et je serai heureuse de t'avoir là, à portée de la main, comme support, conseil et encouragement.

Tu me soupçonnes de traverser une crise. C'est vrai. Comme je suis en ce moment très heureuse en tout ce qui touche à ma vie sentimentale, les épreuves nécessaires à tous les jours me viennent en ce moment de la littérature. J'ai, à chacun de mes articles, l'impression d'embêter et d'ennuyer mon public et de susciter des critiques et aussi de le lasser. J'ai l'impression, basée sur un mot qui m'est rapporté ici et là, que chacun a son idée sur moi et voudrait que j'écrive à son goût. L'un me voudrait sur les actualités, l'autre sur mon voyage d'Europe approfondi, l'autre, je ne sais

comment, mais autrement. Et ceci me serre la gorge, me décourage et me fait pleurer même certains soirs : je me sens incapable d'écrire sur les indications de tout ce monde, et ma sensibilité est d'une susceptibilité incroyable sous ce rapport. Quand nous serons ensemble, je t'expliquerai cela tout au long, et avec des larmes, des fois, parce que je suis des fois comme un bébé, et il suffit qu'on me parle de mon bobo pour qu'il me revienne, même s'il ne paraît plus.

Je t'embrasse. Demain, à midi, je serai à Ottawa et je trotterai près de toi. Je t'adore, mon Piquet.

Ta Michette



Le 10 avril 1922

Mon bien-aimé,

Je me rappelle que je t'ai promis de t'écrire sur toutes sortes de sujet, mais je ne me rappelle pas bien ce que je devais t'en dire. Ce matin, je n'ai que de la couture en tête, et tant que mon kimono de soie toile ne sera pas fini, je ne réponds pas de ce que je vais te raconter. Je réponds d'une chose, par exemple : de mon grand, de mon immense, de mon profond amour pour toi. Je sais que tu ne sais pas à quel point à présent je t'aime, que je suis maintenant prête à tout pour toi et que mon unique rêve d'avenir, c'est ton bien-être

et ton bonheur et ta santé. Mon unique ambition sera ta littérature avant la mienne, et la paix et la douceur fertile du foyer.

Cela me rappelle que tu tiens à avoir mes idées sur le mariage, sur l'accord de nos désirs et de nos intelligences, sur les joies que j'imagine?

Elles sont éparpillées, mes idées, et peut-être moins précises que je ne les voudrais. Il y a des images de matins et de jours et de soirs vécus ensemble. Toi, tu as beaucoup à écrire; moi, je veux aussi écrire, mais je fais d'abord mon ménage et ma petite gargote. Une semaine, c'est le raccommodage, une autre le repassage, une autre, j'ai un peu mal à la tête, et tout cela empêche d'avancer mon roman. Mais je fais sagement l'après-midi, pendant ton absence, mon article, et je te le montre avant de l'envoyer. Et je lis, le soir, pendant que tu travailles pas loin de moi; et, des fois, il arrive que nous avons des petites divergences de goût et d'opinion, et toi, tu as ta douceur obstinée pour répondre, et moi, ma vivacité impatiente. Mais je la termine en faisant ma petite chatte et tu me pardonnes si je suis un petit peu brusque? Je ne redoute rien, à part ces impatiences et, des fois, des choses qui aigrissent. Je ne veux pas que rien nous aigrisse l'un contre l'autre, jamais. Et je veux que quand nos *natures humaines* seront humaines et imparfaites comme les autres, notre psychologie s'arrête à les condamner, que nous nous disions mutuellement ce que nous en pensons et redoublions ensuite d'attention pour ne pas retomber dans les mêmes faiblesses. Je voudrais tant que nous nous aimions toujours comme maintenant, plus que

tout au monde. Dis ton chapelet pour obtenir cela. Vois-tu, j'aimerais mieux que nos épreuves nous viennent d'ailleurs. Tout serait facile à supporter avec un grand amour illuminé.

Je t'embrasse. Je me sauve. Cet après-midi, je t'écrirai ta lettre de fête et tu l'auras demain matin.

Bonjour, chéri. Je pense à toi sans cesse et je t'aime. Tu ne sais pas combien je t'aime.

Ta Michette

Le 10 avril 1922

Mon cher, unique, délicieux, incomparable Piquet,

J'ai tout juste achevé mon kimono, et me voilà pour ta lettre de souhaits. Il est cinq heures. J'ai cousu toute la journée, je suis un peu lasse et je ne saurai peut-être pas faire les exquises phrases que je méditais de t'écrire pour ta fête. Je voudrais tant que l'année qui commencera demain pour toi soit la plus heureuse de tes années. Je voudrais tant être une petite Piquette si douce, si bonne, si dévouée, si tendre, si chatte, si drôle, si réjouissante que tu sois continuellement ravi de l'avoir, et que dans notre petite maison nous ayons tous les deux tout le soleil du monde dans le cœur. Demain matin, je ne prierai que pour toi, je ne comunierai que pour toi, et je demanderai des choses et des choses pour ta félicité. Je demanderai que tu aies tous les loisirs rêvés pour écrire et toute l'ardeur nécessaire et toute la santé. Et je demanderai de t'aimer

jusqu'à l'éternité et plus que je n'ai jamais aimé, et de te le prouver par toutes les générosités.

J'ai hâte, Piquet chéri, d'avoir de tes nouvelles. Il n'y a pas encore toute une journée que tu es parti et déjà je m'ennuie et désire âprement que tu reviennes et que nous soyons ensemble. Et pour cela, j'ai hâte au Bic, et je pense que nous aurons trois semaines de tant de joies que toute notre vie en sera illuminée.

Encore deux mois et deux jours, et un jour plutôt. Jeudi [13 avril], quand tu me reviendras, nous n'aurons plus qu'un mois et 28 jours. Et bientôt un mois, puis les ennuis de toutes sortes passeront et nous serons heureux, heureux.

As-tu repensé aux choses de l'avenir qui t'effrayent pour moi? Tu verras, j'aurai mon même visage clair pour les supporter, pourvu que tu continues à m'aimer, à être tendre, à être mon soutien et mon bon conseil.

Mon Léo-Paul, je suis si contente, si contente de t'avoir compris enfin, je suis si contente que ce qui est arrivé soit arrivé, et que tu sois ce que tu es, et que je ne puisse plus penser à toi autrement qu'avec tendresse et émotion.

Je t'aime, je t'aime mille fois plus pour ta fête, et je t'aimerai chaque jour davantage.

Je me coule entre tes bras, je serre ton cou dans mes mains, je glisse ma bouche sur la tienne... pour ta fête; je donne congé à Piquette!

*Ta toute tienne
Michette*

Mardi, 11 avril 1922

C'est ta fête, et je suis malade. Je me lève du lit pour t'écrire d'attendre demain une lettre plus longue. La tienne vient de m'arriver. Tu avais oublié de la cacheter. Sois plus prudent une autre fois.

Je t'aime. Tâche de trouver un coin pour tes meubles et envoie les proprios au diable. Attendons. 50 étant ce que nous pouvons donner de plus, il ne faut pas s'exposer à être mis dehors en octobre.

Je t'embrasse bien fort, je me recouche et pense à toi.

J'ai une migraine.

Ta Michette

Le 11 avril 1922
5 heures p.m.

Mon bien-aimé Piquet,

Je suis mieux enfin. À deux heures, j'ai pu me lever, m'habiller, mais je n'ai encore dans le coco, depuis le matin, qu'une petite tasse de gruau. Aussi, je me sens faible.

Ne crois pas au moins que j'ai mérité cette migraine. Je l'ai eue gratuitement. Elle m'a permis de rester étendue toute la journée et de méditer sur ma tendresse pour toi, et d'éprouver violemment le désir d'être avec toi, toute proche, mon front sur ton épaule, à se guérir.

J'ai hâte de te revoir. Nos lettres ne contiennent presque jamais d'autre chose. J'ai toujours hâte de te revoir.

De trois à quatre heures je suis restée dans le salon, dans mon fauteuil favori, les pieds sur le pouf. Je lisais *Jour d'agrès*[?] mais souvent je m'arrêtais. Je te revoyais tel que tu étais dimanche sur le *sopha*, et telle que je me sentais auprès de toi quand j'allais te retrouver.

Le proprio Latves est encore plus niais que M. Kelley, trouves-tu? Plutôt que de payer plus que \$50, nous irons rester dans un quartier moins chic, je ne veux pas que nous en ayons trop lourd à porter. J'aimerais mieux rester sur la rue Saint-André.

J'ai faim. Je suis molle, molle, ma main avance à peine. Je t'écrirai de nouveau mais après le souper. Ta Michette.

M'en voudras-tu si je te dis que j'ai rêvé à Georges? Il me regardait, se rapprochait, et moi je me suis sauvée dans tes bras, et je suis restée les yeux sur ton cœur, tant qu'il n'a pas été parti.

Comme je t'aime, mon Léo-Paul, comme je t'aime et m'ennuie loin de toi!

Mercredi. Je ne sais pas ce que me dira ta lettre de ce matin, mais à cause de la lenteur du facteur, je t'écris tout de suite. Si tu n'as pas le temps de faire tes trois articles aujourd'hui, pourquoi n'en ferais-tu pas un au *Devoir* dimanche ou samedi? J'ai tant hâte que tu reviennes!

Je suis encore un peu malade ce matin. Cela m'ennuie parce que, sans cela, j'aurais pu prendre de l'avance pour le journal. Mais j'ai peine à tenir la plume et je me tiens la tête d'une main.

Est-ce demain que je te reverrai? J'ai si hâte, si hâte. Je me pends à ton cou.

Ta Michette

Bonne à rien, migraineuse!

Lundi. Je reçois ta bonne longue lettre; je t'aime, mon Piquet chéri, je suis contente de tout ce que tu me dis et j'ai hâte au 12 juin et à tout. Envoie-moi un télégramme si tu viens demain midi ou le soir? Je t'attends à toute heure. Je pense à toi sans cesse.

Mardi, 18 avril 1922
(55 jours encore)

Mon Piquet,

Georgette et Jeanne t'ont trouvé beau et fin, et Georgette a hâte de voir les yeux rieurs et doux des descendants du ménage que nous serons, lesquels yeux ne pourront pas ne pas être d'un genre particulier et séduisant, qu'ils soient un mélange de nous deux ou une copie exacte de l'un et de l'autre.

Mon grand Piquet, je m'étais proposé de t'écrire ce matin une longue lettre, ressemblant à nos conversations sérieuses d'hier soir, mais figure-toi qu'à peine levée on m'a mis l'escabeau dans les bras et j'ai dû y monter, enlever rideaux et portières, et une caisse m'attend pour *nos* livres. J'ai les mains sales, je suis en jaquette et en robe de chambre, ce qui ne m'arrive jamais à pareille heure. Et je suis échevelée, comme tu aimerais à me voir et comme tu me verras bientôt.

J'aurais, il me semble, beaucoup de choses à te dire. J'ai repensé à notre bonheur futur, et il me paraît que nous serons bien heureux, en dépit de ce qu'il y a de désillusion et d'accoutumance dans toute réalité.

C'est dommage, Piquet, que nous soyons le plus souvent si folichons. As-tu remarqué comme après chaque causerie sérieuse et profondément intense, nous sentions, plus violemment et plus doucement à la fois, les délices de notre amour et sa base solide?

Prie le bon Dieu de nous bénir et prie un peu pour Georgette. Elle est courageuse, mais ça peut être grave. Et elle m'aime beaucoup, et je l'aime, et je jouis de tout cœur de l'avoir retrouvée; et qu'elle aille à l'hôpital m'effraie un peu. Elle était belle, hier soir, dans sa jolie robe.

Mon neveu sera ici dans quelques instants. Je l'enverrai porter cette lettre. Si le ménage me laisse un peu de répit, ma lettre de ce soir sera longue.

Je t'embrasse, je t'adore et je suis une petite Piquette toute à son Piquet très incomparable.

Ta Michette

Le mercredi 19 avril 1922
819 rue de St-Vallier

Mon beau Piquet,

Ta lettre n'est pas encore arrivée et j'ai bien, bien hâte de l'avoir, et savoir comment tu t'es rendu et comment vont les affaires dans la capitale.

Chez nous, tout est de plus en plus à l'envers et l'on marche dans la poussière. Hier, je suis allée veiller chez madame Parent, lui demander en même temps des renseignements sur ce que l'on doit au prêtre

invité à nous marier. Or, on ne doit qu'une boîte de cigares, si on y tient absolument, et le marié passe le prendre dans sa voiture, le matin du grand jour.

Je t'envoie deux petites cartes que nous avons reçues hier matin¹³¹. Tu m'excuseras d'avoir d'abord, par distraction, commencé à ouvrir la tienne. Je ne pouvais pas prévoir que déjà on t'écrivait chez nous!

Quand *tu* lui écriras, dis-lui si tu veux que je le remercie de ses souhaits, ou ne dis rien. Ça m'est égal. C'est toi le maître en cela, comme en tout ce qui concerne ta Piquette à présent. N'est-ce pas que cette belle phrase est une admirable phrase de soumission?

Le facteur est un grand nigaud. Il n'arrive jamais.

Presque tous mes livres sont en caisse. Je [vais] faire trier mes paperasses ce matin ou demain. Je peux difficilement songer à la littérature dans tout ça.

Piquet, il ne reste plus que 54 jours. J'ai confiance en toi, je t'aime et j'ai hâte que ce temps où l'on est, paraît-il, plus heureux à rêver d'infini soit écoulé.

Blanche Parent dit encore que c'est beau le mariage, et cependant elle a deux mioches qui lui donnent beaucoup d'occupations.

M'aimes-tu toujours plus? Moi, oui. Je pense continuellement que tu es si fin et que tu es bon, et que nous nous entendons bien et que j'aime à te voir, à t'entendre, à me rapprocher de toi.

As-tu vu l'appartement aux pommiers? As-tu trouvé quelque chose? J'ai peu prié, depuis dimanche, m'étant tous les soirs couchée tard. Mais demain, je redeviens pieuse et retourne à la messe. Après Pâques¹³², il fallait bien prendre un petit congé.

Je t'embrasse et je me sauve. À Saint-Paul¹³³, la semaine prochaine, comme je serai moins occupée, mes lettres seront plus longues. Pardonne-moi d'écourter à cause du déménagement. Je t'aime quand même plus que tout au monde, et je reste par la pensée toute proche de toi.

Ta Michette

Jeudi matin, 20 avril [1922]

Mon cher bien-aimé Piquet,

Je t'écris encore au milieu du désordre le plus absolu. J'ai attendu ta lettre. Elle vient d'arriver avec le catalogue. Je verrai dans celui-là ce qu'il y a à choisir, avec Évangéline cet après-midi.

Le premier «des pommiers» avec plancher en bois franc et une pièce de moins ferait peut-être? Pas de plancher en bois franc et payant aussi cher, ce n'est pas pratique, à cause des prélaris à acheter.

J'ai passé toute la veillée d'hier à revoir mes lettres. J'en garde beaucoup où il me semble que tu trouveras des choses amusantes comme psychologie de petite fille.

Mon neveu attend ta lettre pour aller la mettre à la boîte. Il est midi.

Je t'embrasse bien fort et je t'aime, malgré cette petite lettre de rien du tout.

Je passe mes jours assise par terre, dans la poussière et les paperasses. J'achève aujourd'hui.

Je t'aime. Merci du bien que tu penses d'*Autour de la maison*.

Ta Michette



Le 21 avril 1922
819 rue de St-Vallier

Mon Léo-Paul chéri,

J'ai enfin un petit moment de répit à... 11½ heures. Tout est empaqueté, sauf ma vaisselle qu'un cousin – le gros Eugène – viendra mettre en caisse. Je m'en irai à Saint-Paul lundi, avec tout ce qu'il faudra pour faire deux robes et finir un peu de lingerie. Je commence à être fatiguée. Alors, je crois que c'est mieux que je m'en aille. Je n'ai pas maigri mais je suis enrhumée. J'ai pris du réchauffant, sans succès, hier au soir.

Alors, voilà notre ménage constitué. Et dans 52 jours, je serai madame. Héroux est venu hier soir à propos de mon billet pour Victoriaville. Et si la session finit avant nos quinze jours de vacances, nous avons, paraît-il, nos trois semaines.

J'étais très enrouée hier, et cela l'a attendri, et on n'exigera pas grand-chose de ta Piquette la semaine prochaine.

Georgette a été opérée ce matin. Cécile m'a téléphoné cela, et qu'elle voulait que je lui écrive tous les deux jours, et passer dans mes affections immédiatement après toi.

Tu sais si les pommiers sont présentables, si l'on peut s'arranger là à de meilleures conditions qu'ailleurs, que le voisinage des *ouvriers* ne te décourage pas pour Piquette. Nous habitons ici depuis neuf ans et le boulevard est censé être un quartier ouvrier. Nous n'y sommes pas mal, étant donné notre situation financière.

J'aimerais autant si nous pouvions économiser plus.

Si je n'étais pas lasse, je t'écrirais plus longuement. Mais il est tard, tu n'aurais pas non plus ma lettre. Alors je t'embrasse, je t'aime et je te dis à demain, et je t'aime de toute mon âme, de toutes mes forces et toujours.

Ta Michette

Le 24 avril 1922

Dans le train

Mon cher Piquet,

La bonne femme ou le bonhomme qui t'avait renseigné hier au téléphone s'était trompé : le billet ne coûte que \$7.30. C'est moins décourageant.

J'ai la bonne volonté de t'écrire, mais ça bouge trop. Je ne pourrai pas. Je suis comme un homme en brosse qui sent la tonne!

Je t'écrirai aussitôt arrivée. Je t'aime de plus en plus et je suis contente de partir ce matin, parce que je pense qu'au retour de ce voyage nous serons tellement plus encore rapprochés par le temps.

Je t'embrasse. À demain une vraie lettre.

Ta Michette

25 avril 1922
St-Paul de Chester³⁴

Au presbytère, dans le soleil et devant une étagère remplie de fleurs!

Mon Piquet chéri, ce matin, mardi, j'ai la plus exquise des surprises : ta lettre que je n'espérais que pour demain vient de m'arriver. Et à la messe, j'avais prié pour notre bonheur et... notre appartement. Et me voilà ravie de tes nouvelles.

Notre ménage se précise chaque jour davantage.

Mon Paul, je n'aime pas que tu aies été triste pour avoir lu des *dates*. Ne te laisse pas abattre pour cela, n'en ressens pas de jalousie. J'apporte à mon amour d'aujourd'hui l'enthousiasme et l'ardeur de mes 18 ans, et déjà, rien qu'en si peu de mois tu as reçu plus que les autres, et l'intimité, la confiance entre nous est plus parfaite qu'elle ne l'a été avant. Moi aussi, je ressens pour toi toutes les amours et je serai tendre, soumise, dévouée et toute à toi, et toute à ton goût.

Vois comme je t'aime. J'ai eu des regrets d'avoir fait mon petit *marabout* dans le tramway, au retour de Lachine. Sois cependant toujours énormément

prudent sur le sujet de mon inquiétude de ce moment-là. J'ai des idées arrêtées et rigides sur cela, et je voudrais que tu les aies également. Je finis *L'Appel de la route*¹³⁵ avant de commencer *If Winter comes*¹³⁶, mais je t'en parlerai aussitôt.

J'ai fait un bon voyage. Tu aurais ri, dans la voiture, en écoutant les histoires du bedeau¹³⁷! Je vais essayer de les retenir et d'en faire des articles. Il nous a parlé de sa femme, de tous les enfants qu'il avait achetés, de ceux qu'il n'avait pas réchappés, de trois filles qu'il avait adoptées. Et de maladies et d'agrément, et du mariage et des «sœurs». Je riais par bout. Il a fait beau, la petite rivière était brillante et les montagnes très nettes. Ça sentait bon. Il manquait *toi* à mon bonheur. Mais tu y viendras un jour à côté de ta Piquette.

Dans le train, nous ne nous étions pas ennuyées, tu sais. Il y avait un phonographe. Et c'était drôle d'entendre les réflexions des voyageurs.

Je suis bien, bien contente de l'appartement. Envoie-moi plan sur plan et mesures exactes de tout, et couleur de tapisserie, en attendant que j'aie vu tout ça. J'ai hâte, Piquet, je n'ai plus peur d'être embêtée avec les menus et le ménage. Ça ira bien. Nous serons heureux et... dévots pour être toujours, toujours heureux.

Je réfléchis beaucoup sur notre future vie, mon grand fiancé. Je réfléchis à toute heure du jour et j'ai toujours ton visage présent, près du mien, et parfois j'ai l'air de sourire aux anges et c'est à toi que je souris.

Je t'aime. Je vais m'ennuyer parce que nous serons longtemps sans nous voir. Mais bientôt, nous serons

ensemble et c'est à peu près sûrement le dernier voyage que je ferai sans toi. Ensuite, nous serons liés pour la vie.

Je savais bien qu'Héroux penserait à nous faire nous embrasser!

Écris à maman et dis-lui ce que tu penses pour l'armoire. Si elle a sa place, acceptons-la. Elle est en chêne, elle est plus belle que ma petite bibliothèque.

Donne-moi l'adresse et la rue de mon appartement. Tu en prends possession en mai? Dis-moi si tu aimerais avoir tout de suite le chèque des *chesterfield*, j'écrirais de te l'envoyer.

Je t'embrasse, je t'aime, je suis ta Piquette, ta Michette pour tout le temps. Mille tendresses.

Tienne



Mercredi matin, 26 avril 1922
St-Paul Chester

Mon bien-aimé fiancé,

Demande congé aux députés pour vendredi soir et viens à Saint-Paul. Monsieur le curé t'invite. Si c'était possible, est-ce que ça serait assez fin? Je serais au-devant de toi à Victoriaville samedi midi, et nous ferions le trajet en voiture jusqu'ici, avec le bedeau qui nous conterait des histoires. Hélas, quel dommage

que ce soit la session! Autrement, tu aurais pu, dis? Ça serait fatigant mais délicieux. Mais tu ne pourrais pas être à Montréal pour prendre le train du matin à 8½ samedi?

Tes lettres m'arrivent plus vite qu'à Montréal. Tu les mets à Ottawa à 6 h et je les ai à 9 h le lendemain. Est-ce assez fin? Et les miennes, quand les as-tu?

J'ai fini hier *L'Appel de la route*, mais je n'ai pas commencé encore *If Winter comes*. J'ai hâte de le lire, mais ici, je ne peux pas lire sans cesse. J'écris tout l'avant-midi, et l'après-midi je travaille à mon trousseau toujours.

Si tu pouvais venir samedi! Le village est au creux des montagnes cultivées, les champs commencent à verdier et l'on entend sans cesse les oiseaux et les poules et des canards. Et ça sent bon, et c'est calme. Et me promener avec toi dans les grands chemins serait un rêve. Viens donc! Viens! Est-ce possible? Monsieur le curé serait content et bénirait ma bague, devant toi.

J'ai reçu des lettres de France. Mes compagnes de pension m'annoncent qu'elles m'envoient un cadeau. Tout le monde pense à moi. C'est gentil. Ici, j'aurai peut-être le *percolateur*.

Une table à thé roulante, en chêne fumé, mon amie Berthe en a eu une pour \$22, l'année dernière. Alors je crois que ça serait demandable aux deux ménages réunis.

J'ai bien pensé à mon appartement, tu penses bien. Envoie-moi au plus tôt mon adresse et les détails. J'ai tant hâte d'aller voir tout ça et de vivre dans cela! Fais-moi encore le plan dans ta prochaine. J'aime ça des plans, chose!

Mon rhume n'est pas encore tout à fait passé. Il m'ennuie. Mon nez m'occupe toujours trop!

Je pense à toi quand même, tout le temps. Je me lève à 7 h, je vais à la messe, je déjeune, je jase, je monte ensuite écrire jusqu'à midi. L'après-dîner, nous causons. À 4 h c'est la prière à l'église, puis nous faisons une longue marche jusqu'au souper. Après, nous parlons, jouons aux cartes et montons faire dodo à 9 h. Ce n'est pas une vie énervante, tu penses bien.

C'est une vie qui permet les méditations sur l'avenir, sur notre avenir à nous deux, notre avenir très proche dans l'appartement 11 à l'Union Saint-Joseph... quand je serai ta femme et que je te ferai des ragoûts de pattes ou de poules.

Il fait presque chaud et un ciel un peu voilé, comme pendant les lourdes chaleurs d'été. Viens voir le printemps dans la montagne, grand Paul bien-aimé, viens donc!

Je t'aime, je t'embrasse, écris un peu longuement et demande-moi des choses pendant que j'ai tout le loisir de répondre.

Ta Michette



St-Paul, le 27 avril 1922

Mon chéri Lord and Master,

J'espère que tu as commencé à recevoir mes lettres. Je t'écris tous les matins et assez longuement. Là, je viens de recevoir ta lettre, celle où tu m'appelles *baquaise*. Tu n'es pas bien gêné, mais je t'aime quand même.

Ma lettre d'hier t'invite à venir. Hélas, j'ai peur que ça soit impossible, mais si tu en vois le moindre moyen, arrive-nous! Si tu n'avais pas pu prévenir assez tôt, tu n'aurais qu'à nous téléphoner en arrivant à Victoriaville. Autrement, ta lettre de vendredi m'arrive assez tôt pour que j'aie au-devant de toi avec la voiture et le bedeau et une cousine sans doute.

J'ai commencé hier *If Winter comes*. Je ne suis pas encore rendue bien loin, mais je lis doucement, attentivement et en méditant. J'imagine que toi tu es Mark [Sabre], et moi je ne suis pas Mabel. En rentrant à l'hôtel, à Londres, par exemple, le soir de l'excursion dans la ville pauvre et malpropre des miséreux, si je reconstitue une scène entre nous, ça ne ressemble pas du tout. Je penserais ce soir-là comme Mark, et il me semble que toi aussi.

Dans quarante-quatre jours, nous commencerons à éprouver tout cela. De tes réflexions qui me reviennent me plaisent. Par exemple encore, celle que tu m'as faite quand j'ai reculé devant je ne sais quel de mes gestes qui pouvaient te gêner, et que tu m'as dit : «Comment, mais vas-tu, sur le conseil de tes amies, arriver dans le mariage avec l'idée d'en faire le moins possible!»

Et je pense qu'il serait mal de retenir mon dévouement et ma tendresse, sous prétexte que lorsqu'on *en*

fait trop, on [n']en est que plus méconnu. Avec de la bonne volonté, de l'amour et beaucoup de piété, nous ferons durer les douceurs qui meurent chez tant de ménages, faute d'attention. Veux-tu?

Je t'aime. Je pense à toi sans cesse. J'ai hâte. Je suis contente de toi. Je prie pour toi. Je suis tienne de cœur et de pensée.

Je ferai venir mon baptistaire à mon retour. Ce sera toujours assez tôt? Ou nous irons le chercher en auto avec les O'Brien.

Quand tu auras sur l'appartement des détails additionnels, vite, envoie-les-moi. J'ai follement hâte de le voir et de songer plus activement à notre installation. Tu me décriras les fenêtres, la cheminée, les tapisseries, hein?

Je ne peux rien te raconter sur mes journées ici. Elles coulent à peu de choses près toutes pareilles. Je couds, je lis, je parle, je fais une petite marche. J'entends la messe le matin et je vais à la prière à 4 heures. Mon curé n'est pas très vieux. Ma cousine Blanche qui est ménagère est un caractère heureux et splendide; tu l'aimeras, car que tu viennes maintenant ou plus tard, tu viendras ici sûrement.

Sais-tu? Ce matin, l'hiver est revenu dans la montagne. Tout est blanc et nous avons couru pour nous rendre à la messe.

Le Parlement est ennuyeux? Et nous sommes bien loin l'un de l'autre, mon Paul chéri.

Arline me fait une bien jolie robe d'organdi rose chair. Mais elle n'aura pas trop de manches. Mon Piquet me fera les gros yeux? Je ferai ma petite chatte et il pardonnera.

Bonjour. Il est dix heures. Je vais travailler à présent. Je t'aime infiniment, et je suis contente, si contente que tu sois venu à moi malgré moi.

Tienne
Michette

St-Paul
Le 28 avril 1922

Mon cher fiancé,

Ce matin, je n'ai pas ta lettre. Le train a sans doute oublié de se dépêcher, je ne veux pas en avoir d'inquiétudes. Je vais attendre demain patiemment, et demain, j'aurai deux enveloppes au lieu d'une, peut-être. Ou bien, si tu m'annonçais que tu viens! Quelle joie, que je n'ose pas espérer!

Ce matin, j'ai badiné avec mon gros cousin et je lui ai dit : Si Léo-Paul vient, vous allez nous marier, pour jouer un tour aux gens de la ville. Mais il paraît que ça ne se fait pas comme ça.

Nous serions si bien, nous marier ainsi, sans presque personne, et nous sauver ensuite!

J'ai pas mal lu *If Winter comes*. Je suis à Nona. J'achève cette seconde partie-là. J'aime bien cela et je te plains un peu, Piquet chéri, d'être obligé d'attendre la suite de jour en jour dans le journal. Quand j'aurai fini, je te le prêterai. Je trouve la marche du ménage si incompatible, bien intéressante. Mais pourquoi Sabre a-t-il marié Mabel? Avant, ça devait paraître un peu

qu'elle n'allait pas avec son genre d'esprit et de cœur. Je ne sais pas encore pourquoi Nona a marié Lord Tyber, mais j'ai vu à la fin que Sabre et elle convolaient. Il y aura donc des morts ou des divorces.

L'après-midi, après la prière de 4 heures, je me promène sur la galerie et je lis. Le soir, nous marchons encore. Hier, le coucher de soleil était merveilleux, mais aucune de la maison ne voulait faire une grande marche. L'an dernier, à Guéthary, je souffrais du même fait : personne pour courir les grands chemins et les beaux paysages avec moi. Après juin, je t'aurai et nous marcherons infiniment. J'aurai des talons confortables et forts, et nous irons souvent à l'aventure.

Je t'aime tout le temps, Piquet, je t'aime infiniment. Je médite sur la vie et sur nous. J'ai confiance en des tas de choses... en mes économies comme au reste.

À tout propos, je me surprends en train de te fricoter un menu de dîner ou de souper, à balayer ma cuisine ou à lire dans mon *chesterfield*. Et toi, tu écris plus loin et tu viens souvent m'embrasser!

Je dors dix heures ici, chaque nuit, de 9 à 7 heures. Je mange à 8 h, à midi, à 3 h (beurrée de crème et un pouce de sucre du pays étendu dessus), et à 5½ h. Je ne sais pas si j'engraisse; logiquement je dois engraisser. Mais je sais que je me suis pesée et que la bascule a marqué un tel poids que j'assure à M. le curé qu'elle n'est pas bonne. C'est incroyable. Si elle est bonne, c'est honteux que je sois si lourde et tu as raison de m'appeler *baquaise*.

Mon grand Piquet chéri, je voudrais bien te voir demain comme d'habitude. Si je ne te vois pas, hélas! pense que je t'embrasse et t'aime sans cesse, et que je

suis toute tienne et frôle mon front de ta moustache,
qui doit être longue.

Ta Michette

Le 29 avril 1922
St-Paul

Mon bien-aimé Paul,

Ce matin, c'est trois lettres de toi que je reçois. Veux-tu que je réponde à la troisième d'abord, parce qu'elle a fait surgir en moi de la tristesse? Écoute. Je t'ai donné à lire cette lettre pour que tu voies que j'ai une extrême confiance en toi, et que maintenant mon passé est à toi, pour que tu me connaisses mieux. Mais chaque fois que je te livre un peu de ces choses-là, tu es malheureux et tu doutes de l'avenir, et tu doutes de mon amour. Tu as peur qu'il ne soit ni exclusif, ni profond, quand du jour au lendemain j'ai tout arraché ce qui était ailleurs, de mes pensées et de mon cœur, pour te le donner sans réserve. Songes-y un peu. Ai-je hésité à te dire oui? Ai-je manqué d'ardeur avec toi, d'enthousiasme? Ai-je paru méditative en revenant sur le passé? Un grand vent a charrié tous les débris des sentiments que j'ai pu avoir autrefois, et aujourd'hui il n'y a que toi, toi, mon présent et tout mon avenir. À toute minute je pense à toi. Je suis loin et c'est comme si j'étais proche. Je te l'ai dit. En moi-même, je te parle sans cesse et tu es dans tout ce que j'imagine. Il ne me semble pas que je puisse faire plus.

Pense aussi qu'avant toi, les autres qui m'ont aimée ne m'ont pas demandé l'exclusion des amitiés masculines, que Georges les encourageait et m'y forçait même; alors, ce que j'ai fait pour toi, je ne l'avais fait pour personne; et s'il t'a paru que j'étais lente à rejeter Dominique, c'est encore que, entre toi et moi, quinze jours ont brusquement tout réglé. Avec un autre, tout se serait lié en six mois, en un an, et les exécutions eussent été préparées.

Mon Léo-Paul, assure-moi dans ta réponse que tu n'as plus de chagrin pour ces choses, que tu crois à la force et à l'unité de mon amour. Je te jure – et je n'ai pas de peine à le jurer, puisque je ne désire rien autre chose – que tu es seul dans mon cœur et dans mon imagination, et que tu le seras tout le temps.

Maintenant, je secoue toutes ces choses un peu tristes et je reprends mon visage clair et je t'embrasse. Si c'était comme à l'ordinaire, je serais chez nous à t'attendre, ce matin. Pour me consoler, je regarde tes deux petits portraits d'hiver. *Notre hiver!* Je t'aime. Je passe mes bras autour de ton cou et je t'embrasse partout, sur le front, sur les yeux, sur le nez. Et je tire ta moustache. Est-elle longue?

J'ai le plan de l'appartement. Merci beaucoup, mon très cher Piquet. Dire combien j'ai hâte d'y être est incroyable! Mes cousines m'ont cependant fait penser qu'il y aura bien des vitres à laver.

As-tu pu regarder les tapisseries? Est-ce toujours beau, toujours grand? Comment est la cheminée?

Hier, mon Piquet, nous avons fait une belle excursion au creux de la montagne où un petit torrent devient une chute. Nous avons bien ri. Arline a pris

un bain de pieds forcé et est tombée à moitié jambe dans l'eau; ma cousine Blanche a perdu une *claque*, Zéphirine (l'assistante ménagère) a perdu sa ceinture; moi, je me suis endommagé un bras sur un arbre rugueux pendant que, trop occupée à déguster une palette de chocolat, je ne voyais pas devant moi.

J'avance dans *If Winter comes* et c'est triste et c'est beau par bout. Si tu trouves dans tes affaires un livre que tu aimerais encore que je lise, envoie-le-moi. Je finirai *If Winter comes* demain sûrement, et ensuite je n'aurai plus rien.

Mon Piquet, je t'aime, je t'aime et j'ai hâte d'être ta femme pour te prouver plus facilement que je t'aime entièrement et sans cesse.

Je travaille assez bien, tous les matins jusqu'à midi.

Je t'écrirai demain. Lundi il n'y a pas de courrier dans la montagne.

Ta Michette se jette dans tes bras et y reste jusqu'au 12 juin. Encore 42 jours.

Tienne toute, toute, dans ses pensées, dans son cœur, dans sa foi. Tienne à jamais.

Miche

Le 30 avril 1922
À St-Paul

Mon beau Piquet,

J'avais oublié une chose bien importante : j'avais oublié qu'ici, à Saint-Paul, il y a un courrier le dimanche, mais aucun le lundi, ni arrivant, ni partant.

Alors, le résultat, c'est que je serai deux grands jours sans nouvelles, d'ici à mardi. Je vais m'ennuyer davantage.

La nuit dernière, je suis allée te voir à Ottawa en rêve. Nous avons visité notre appartement, mais la salle de bains avait un gros défaut : pas de toit, et le bain était une chaloupe de sauvetage suspendue à cinq pieds du plancher!

J'arrive de la grand-messe. Il fait beau et froid. Hier, même temps clair vers la fin du jour; je suis allée marcher toute seule, très loin, et toute une histoire qu'on m'avait racontée le midi s'est rédigée dans ma tête. Quand je suis rentrée, en une demi-heure je l'ai transcrite. Je serais étonnée si elle n'était pas bien. Je ne l'enverrai que de Montréal, ma semaine prochaine étant faite. C'est sur des Vieux. C'est drôle.

À part ça, j'achève *Winter comes*. Ce pauvre Sabre n'est pas encore à la fin de ses maux, et je souhaite que, le volume fini, il ait au moins avec Nona le bonheur rêvé. Où en es-tu rendu, toi?

M'aimes-tu toujours, à part ça? J'ai hâte que ce soit la fin de cette semaine pour te revoir. Viendras-tu à Montréal dimanche seulement ou samedi? Est-ce toujours le banquet? Réponds à cela pour que je fixe mon jour de retour.

J'arriverai dans une maison étrangère. Sans toi. J'aurais mon âme douloureuse pour envisager ce petit fait. J'aimais tant le 819. Mais à présent, c'est le 325 qui me tente, qui m'appelle, qui me tient déjà. Et je quitte mon passé comme une ingrate, sans me détourner. J'ai descendu pour la dernière fois l'escalier du 819 sans penser même que je n'y rentrerais plus.

Si tu as un livre intéressant, envoie-le-moi. Je ne pourrai peut-être pas passer par Richmond et je vais retourner toute seule, rejoindre à Aston l'Intercolonial, si Héroux m'envoie une passe. J'écrirai, si cela est, un mot à ta petite Sœur Pauline-de-Rome¹³⁸.

J'ai faim, j'ai hâte au dîner. Je vais manger du ragoût de poule que je viens d'apprendre à faire. Je t'en ferai. C'est bon, hein?

Je continue mon traitement pour maigrir : une grosse beurrée de grosse crème épaisse, avec autant de sucre d'érable, tous les jours, à trois heures. En la mangeant, je pense à toi. Il me semble que tu aimerais cela.

Mardi, tu n'auras sans doute pas de lettre. Ça ne sera pas de ma faute. Tu m'aimeras quand même?

Quand auras-tu ta maison? Annonce-moi ton déménagement aussitôt qu'il s'effectuera. Parle-moi de la belle vue sur les montagnes. Tu m'amèneras voir ça en mai? Samedi en quinze, veux-tu? Dimanche prochain, je te ferai donner les cent piastres d'Athala pour les *chesterfield*.

Bonjour, mon grand, grand chéri. Ta Piquette s'ennuie de tes yeux, de ta moustache et de tout toi. Comment es-tu? Ton cœur et tes cigarettes? Sois sage. Je t'aime. Je veux que nous ayons un long bonheur.

Ta Michette



Mardi 2 mai 1922

Y en a-t-il, mon Piquet bien-aimé, des choses qui te déplaisent vaguement en moi? Des mots qui te causent le malaise d'une dissidence? Dis-le-moi alors. Et moi, je vais te confier une chose qui me réconforte pour l'avenir. Rien en toi, ni en paroles, ni en actions, ne m'a déplu le moins du monde depuis que je te vois. Avant, je ne te connaissais pas du tout. Et chacune des révélations que m'apportent nos tête-à-tête me fait te chérir davantage. Ce que tu m'expliques dans ta lettre, je l'avais compris avant. Tu te rappelles ce que je t'ai dit de Georges? Tel geste, telle façon de penser m'agaçaient quand nous n'étions pas seuls, et même quand nous étions seuls. Je confiais ces opinions en deux et n'en aimais que la moitié. Avec toi - n'en sois pas vaniteux, n'en sois que content - avec toi, je suis toujours à m'étonner avec ravissement que les mesures soient si justes ce qu'il faut qu'elles soient, et que toutes tes méditations de jeune homme produisent de tels fruits de vérité et de psychologie. Et je te tire la langue pour rire, mais jamais, il me semble, je ne trouverais à me moquer de ce que tu penses et de ce que tu voudrais faire.

Je suis encore loin de la forêt, tu me diras, mais il me semble malgré tout que mon imagination ne m'égare pas trop. Par exemple, prie bien, sois pieux, que les épreuves de la réalité que nous pourrons avoir dans notre début de ménage, n'attaquent jamais notre tendresse et l'expression de notre tendresse.

Dans ma montagne, mon grand fiancé, je pense à toi davantage, si c'est possible. J'y pense sans cesse.

L'événement approche. Il est très près. Dans 40 jours, un carême. Une fois rentrée à Montréal, tout se précipitera. Ce sera bientôt le moment pour toi d'aller mettre les bans à l'église. Puis ce sera les tout derniers préparatifs et notre envolée vers Le Bic.

J'ai fini Mark. L'hiver est plus que dur pour lui avant que revienne le printemps, trop dur, suivant moi. C'est presque invraisemblable. Et cependant si l'ensemble de ses épreuves peut être invraisemblable, comme chaque scène en paraît réelle à mon petit jugement! Samedi ou dimanche, je te le prêterai.

Tu m'as bien fait rire avec ta grosse gymnasteuse. J'ai ri aux éclats et je l'ai montrée aux autres. Je te dirais bien mon poids mais il n'a aucun bon sens. Je pèserais 15 livres de plus et même 18 livres que le poids normal, que j'ai toujours gardé depuis quatre ou cinq ans. On a dû mettre le pied sur la balance. J'y retournerai. Ma cousine Blanche qui est plus dodue que moi et un peu plus grande pèserait six livres de moins que moi. C'est un scandale! Ou bien j'ai des roches dans le corps.

Piquet, j'ai hâte de rester à Ottawa. Je t'aime et j'ai hâte de rester toujours avec toi.

J'ai hâte, je pense à notre appartement. Je me lève. Je suis gaie. Tu dors encore. Je t'embrasse puis je m'en vais prendre mon bain, me peigner, et je reviens dans ma cuisine, je fais le café, les toasts, je te sors les céréales et le lait, puis je vais voir si tu ouvres les yeux. Je t'embrasse encore rien qu'un petit peu, sur le front. Je m'en vais essuyer la poussière dans le *living room*, préparer mes pommes de terre pour le midi. Si

tu persistes à dormir, je déjeune, puis, si je n'ai pas de raccomodage à faire, je vais lire ou écrire avant que tu te décides à sortir des limbes.

Est-ce fin, Piquet? As-tu hâte? Ça sera fin. Et quand enfin tu te réveilleras, qu'est-ce que tu diras? Es-tu toujours de bonne humeur quand tu te réveilles? Moi, toujours.

Bonjour. Hier, je ne t'ai pas écrit; il n'y avait pas de courrier en partance, et j'ai travaillé. Je t'ai dit que je crois avoir une bonne histoire sur des Vieux?

Ta Michette t'adore et t'embrasse à pleins bras.

Le 3 mai 1922

En lisant tes deux lettres ce matin, mon grand Paul chéri, je m'ennuie soudain tellement que je voudrais te voir tout de suite et que tu envoies le banquet au diable. Si le banquet s'envoyait au diable, je partirais d'ici vendredi matin pour t'attendre chez nous samedi. Autrement, je ne sais pas. Je peux retarder à samedi, mais je crois que j'aime autant m'en aller vendredi après-midi.

Je m'ennuie assez, Piquet, que je ne sais plus ce que je dis!

J'ai une hâte démesurée de te revoir, et ce sera si court dimanche! Et ce sera dans la nouvelle maison, n'oublie pas. Va à la messe dimanche matin avant d'entreprendre le voyage. Autrement le bon Dieu ne te bénira pas, et il faut que tu Lui fasses plaisir, comme tu tiens à me faire plaisir à moi.

J'ai reçu le livre, merci. Tu es bien fin, mais je voudrais, moi aussi, qu'il n'y ait pas de mois de mai et que ce soit juin tout de suite, et nous deux ensemble pour toujours.

Tu t'informes de mon traitement pour maigrir! J'espère que tu as bien compris que Piquette se faisait accroire que le sucre du pays pouvait détruire l'effet de la crème, et qu'elle pouvait manger les deux sans trop engraisser. Mais elle engraisse quand même, Piquet, honteusement!

Ce matin, j'ai appris à faire la soupe, et dimanche, ce ragoût de poulet. Me voilà fort savante, tu ne mourras pas de faim.

Monsieur le curé prétend que je n'ai pas le temps d'aller au couvent en passant à Richmond. Et je ne sais pas ce que je ferai. La seule chose certaine, c'est que je passe par Richmond. Hérroux m'écrit qu'il n'a pu m'avoir de passe. Je suis un peu déçue, naturellement.

L'histoire des Vieux que j'ai faite, en montant des côtes toute fine seule, tu ne la verras pas au *Devoir* tout de suite, j'en ai trois avant. Je n'ai pas tout à fait fini de la recopier. Et ce matin, je m'ennuie, je ne ferai rien de bon. J'ai trop hâte de te voir!

Je vais consulter Arline sur le départ.

Je reviens. Nous ne partirons que samedi et serons à Montréal vers 7 heures du soir. En adressant ici ta lettre de vendredi, je l'aurai avant de partir; à 9 heures du matin, le courrier passe.

Piquet, je voudrais te voir, et couper ta moustache et faire ma petite chatte, et t'aimer beaucoup, toujours.

Ce que tu me dis de l'appartement me plaît... sauf les peintures, mais ça doit être un peu sale. Une fois lavé, ce sera plus blanc. Les planchers sont-ils propres?

Bah! Quelles que soient les incommodités, nous tâcherons de bien nous arranger.

Ça sera amusant de voir monter mon bagage. Sais-tu que j'ai été très sans cœur et n'ai écrit à chez nous que dimanche?

Mon Piquet, je t'embrasse bien, bien fort et je me colle à ton cœur comme une petite chatte, et j'y reste jusqu'à dimanche.

Ta Michette

[Jeudi] 4 mai 1922
Dans 39 jours
St-Paul

Mon Paul bien, bien, bien infiniment aimé,

Si tu veux, nous ne serons plus jamais, d'ici à notre mort, quinze jours sans nous voir. C'est trop long! Il me prend des envies folles de sauter par-dessus les montagnes pour te retrouver, et il me semble que jeudi, vendredi et samedi seront des jours interminables. Piquet, ta Michette t'adore et est bien contente que tu l'aimes boulotte, car elle boulotte, c'est effrayant, à manger tant de crème. Devant la grande chaudière de crème épaisse et douce, j'ai tout de même de soudaines mélancolies. Il me semble que tu aimerais tant ça faire la trempette avec moi.

Comme ça, mes meubles sont arrivés? Je suis presque mariée, sais-tu, Piquet? Et c'est tellement proche, c'tévénement, que c'est presque arrivé. Dis encore ton chapelet pour que nous soyons bons et heureux. J'ai quelque chose à te suggérer : serait-il possible que tu arranges ta petite barque pour la faire naviguer à Montréal jusqu'à lundi midi? Et lundi matin, tu pourrais aller au Barreau chercher ton argent, et surtout je t'aurais jusqu'à minuit dimanche soir. Entendons-nous. Pour moi, c'est ce qui importe.

Tu m'écris de belles petites lettres. Tu es un fiancé exemplaire, le plus fin des fiancés, le plus grand homme du monde entier.

Je pense souvent au Bic. Ce sera trois semaines de rêve : n'avoir rien à faire qu'à se parler et s'embrasser et regarder des beaux paysages. Et s'étendre au soleil, et faire semblant de lire, et n'avoir d'yeux que l'un pour l'autre! Que ce sera bon! Et après, aussi, faire ma petite commère dans mon appartement : nettoyer, cuisiner, mesurer des rideaux, placer des meubles!

Mon Piquet, je t'ai donné et te redonne la permission de fureter dans mes livres et dans tout. Mais si tu vois que cela trouble la confiance de ton bonheur, jette tout au feu ou remets en caisse, ou cache les boîtes comme elles l'étaient chez nous, derrière les livres dans la bibliothèque. Je ne veux pas que le passé te rende malheureux. Et je te promets de te dédommager, dans l'avenir, des heures que tu n'as pas eues.

Ma vie coule très doucement à Saint-Paul. Dans deux jours, nous plierons bagage. En attendant, je lis, je jase, je vais en voiture avec Arline et mon autre cousine, je fais des marches, je regarde passer les canards,

et je me couche à 9 h pour me relever à... 6½. Le mois de Marie est touchant. Je prie pour toi.

Je n'ai pas beaucoup hâte d'arriver à 870, qui me semble de loin avoir un visage que je n'aime pas. En revanche, j'ai une hâte démesurée à mon appartement 11 et à notre vie à deux, à mes fricotages sans oignons, à mes sacrifices comme à mes bonheurs.

Piquet, grands baisers et à dimanche! Va bien à la messe avant le train, quoiqu'il t'en coûte.

Je t'aime, je suis ta Michette, toute, toute à toi.

Je tire respectueusement sur ta longue moustache.

Piquette

Parle-moi encore de l'appartement. J'aime ça.

Michette



Vendredi, le 5 mai 1922
St-Paul

Mon grand fiancé chéri,

Il fait un temps de chien, mais demain, beau ou mauvais temps, je pars. Et dimanche, nous serons de nouveau réunis. Que j'ai hâte!

Je t'écris ce tout petit mot sur une feuille de mon cahier. Je n'ai plus autre chose. J'ai passé toute une boîte de papier à t'écrire.

Ta petite lettre de ce matin était fine, fine, et je voudrais bien t'embrasser tout de suite. Il faut attendre. Il faut toujours attendre, tout le temps attendre... Tout viendra pourtant.

Je veux travailler tout à l'heure et je me sens contente, enveloppée de paresse comme d'un grand manteau. Il va falloir me contraindre, me fouetter. T'ai-je dit que j'ai fait, un de ces matins, un chapitre pour mon roman?

Il avance peut-être pas mal, en moi, sans que je le sache.

Mon chéri, tu me raconteras en détail tout notre appartement, dimanche. M. le curé, qui trouve des plans sur tous les papiers qui traînent, se moque de moi et m'assure que je vais en devenir folle. Il a tout de même béni ma bague en grande pompe ce matin, après la messe.

Mon beau Piquet, je m'ennuie de toi, je ne veux plus être aussi longtemps sans te revoir, jamais, jamais, jamais!

Fais ton beau petit jeune homme, sois sage et fume peu, et ta petite commère te fera des belles soupes et des gibelottes aux choux, quand tu seras marié.

Ta Michette

Lundi le 8 mai 1922

Je suis encore malade, malade. Il est 9 heures. Tu auras ce mot en retard.

Pardonne-moi. Je t'embrasse fort et pense à toi, dans mon lit. Je ne me lève que pour dégobiller!

Ta Michette

Le 9 mai 1922

Mon beau Piquet doré d'argent,

Je suis ressuscitée. Je reste un peu dolente, un peu molle, mais je ne ressens plus aucun malaise, et ma pauvre tête et mon pauvre cœur se sont enfin replacés. Mais je suis bien mal installée pour t'écrire : je suis assise sur ma valise. Me vois-tu dans cette position inconmode, faisant des articles? J'ai hâte d'être chez mon Piquet chéri. Je ne pense plus à autre chose.

C'est trois semaines avant le mariage qu'on met, paraît-il, les bans à l'église. Je vais chez mon beau-frère O'Brien à midi. Si par hasard ils croient pouvoir nous amener à L'Assomption dimanche, j'attendrai pour mon baptistaire. Autrement, j'écirai tout de suite.

Mon beau cher Paul, va voir un teinturier pour ton paletot. Je suis certaine que ça partira par un procédé quelconque.

Je viens de téléphoner à Héroux pour savoir si j'aurai une passe pour Ottawa. Il me donnera la réponse aujourd'hui.

Je t'aime bien, bien fort, et je te demande pardon d'avoir été si ennuyeuse dimanche, mais ce n'était pas ma faute. Et je souffrais par secousse.

Parle-moi beaucoup du cher appartement. Que j'ai hâte, Piquet, d'y être toute seule avec toi!

Et j'ai hâte au Bic aussi.

*Ta Michette
qui t'embrasse*

Le 10 mai 1922

Mon cher grand fiancé,

Hier, j'ai magasiné et, ce matin, je pars encore voir les costumes. Je pense que je vais en maigrir. C'est bien tannant et j'aimerais autant me marier en jaquette rose. Ça serait plus vite fait.

Héroux ne m'a pas téléphoné à propos de mon billet. J'ai assez peur qu'on me le refuse! Et ça serait triste, ne pas aller voir mon appartement!

Je suis allée à l'hôpital. Georgette est moins bien qu'elle ne l'était d'abord, et hier soir le médecin n'était pas trop rassuré. Elle a pris froid et est très oppressée. Elle m'a gardée une heure, tout de même.

Par hasard, hier soir, dans un magasin, j'ai rencontré Germaine Gélinau. Elle courait les manteaux avec sa mère, et je me suis trouvée à profiter de l'auto avec elle.

Je ne suis pas encore bien installée chez nous. Je me sens sur la branche. Impossible de travailler dans cet état d'âme. Et mes Vieux sont là, qui attendent une finition!

Je ne t'en écris pas long. Je ne pense pas. Je sors. Et puis, je suis encore un peu lasse et sans entrain.

Le bonheur, ça serait que tout soit fini et que, dans notre appartement, je n'aie plus qu'à laisser rouler ma tête sur ton épaule et à me reposer.

J'ai hâte. Je t'aime. Je suis ta Michette, toute, toute à toi.

Le 11 mai 1922

Mon beau fiancé chéri,

Chaque matin nous rapproche un peu davantage. Bientôt, nous serons dans l'affolement des derniers préparatifs. Je commence à en ressentir trop violemment les commotions, la trépidation, et je m'essaie à me calmer. Je ne veux pas être fatiguée et nerveuse. Des tas d'affaires me trottent dans le ciboulot, pas de véritables inquiétudes, des détails et encore des détails.

J'ai acheté, hier, tout fait, mon costume de voyage et de noces. Il est très foncé, bleu marine, avec du gris comme broderies. J'aurai des bas et des souliers gris, un chapeau gris et bleu, des gants gris... et cela sera fort difficile à appareiller. Il me semble qu'en définitive je n'aurai pas l'air trop fine, et j'ai hâte, hâte, de me sauver avec toi, loin des yeux ordinaires.

J'aurai mon billet sur le Grand Nord et Héroux trouvait plus prudent que je parte par ce chemin de fer. Je m'en irai samedi matin, par le train qui quitte Montréal à 8 heures. J'arriverai à Ottawa vers une heure à l'heure avancée, je suppose?

J'ai donné l'ordre pour mon jonc. Je me suis acheté une robe de soie. À part mes souliers, bas, gants et chapeau, je crois que tout est fini pour mes vêtements.

Samedi, tu reviendras avec ta valise et nous te mettrons mon confortable *laid* mais chaud dedans; j'ai peur que tu prennes froid dans ta maison neuve.

J'apporterai avec moi les cadres de chez Morency¹³⁹ et nous choisirons tout de suite celui que nous offrirons à la belle Hélène¹⁴⁰.

Je vais travailler et attendre ta lettre avant de t'écrire la fin de celle-ci. Baisers. Ta Michette.

Mon sucrier et pot à lait n'ont pas de couvercle! Ta lettre vient de m'arriver et je te trouve bien fin de tant travailler dans ta maison. Je pense que tu seras le plus exemplaire et le plus fin des maris. Je viens d'achever un article de «Cousine Gillette» et j'ai fini mes *Vieux*, mais il me semble qu'ils ne sont plus drôles¹⁴¹.

Je suis contente d'aller à Ottawa par le Grand Nord, parce que c'est beau passer à Saint-Eustache.

Mon Piquet chéri, je t'embrasse fort moi aussi et je t'aime, et je voudrais que ce soit demain le 12 juin.

À samedi. Tendresses.

Ta Michette

Vendredi, 12 mai 1922

Mon grand Piquet chéri,

Je reviens tout à fait à la santé et au courage. Demain, je prendrai le train du Grand Nord à 8 h et je serai à Ottawa je ne sais à quelle heure. Informe-toi,

Piquet bien-aimé.

J'ai hâte de te voir. J'ai de l'ouvrage ce matin. Je ne t'en écris pas plus. J'ai reçu les cadres, ils sont merveilleux.

Je t'embrasse fort, fort; je mets mes deux bras à ton cou et je te les laisse jusqu'à juin.

Ta Michette

Le 16 mai 1922
Chez Évangéline
10 heures du matin

Mon Piquet bien-aimé, mon unique et précieux Piquet, mon tendre Piquet, mon beau Piquet, mon grand mari de demain,

J'ai pensé à toi sans cesse, plus maintenant encore que d'habitude, si possible, j'ai pensé à toutes sortes de choses où tu avais le plus beau et le meilleur des rôles; et puis, j'ai eu du chagrin, un peu, la peur de t'avoir inconséquemment affligé hier après-midi. Je dis des choses sans réfléchir, telles qu'elles me passent par la tête souvent, je ne songe pas, avant de les dire, à me mettre dans ton personnage, à songer à leur effet sur toi. Me pardonnes-tu, parce que je t'aime, et ne mets aucune malice, aucune ruse, aucune préméditation? Et crois-tu que je t'aime plus que tout au monde, maintenant, et que tout mon bonheur est logé dans ton amour, et que j'ai accepté avec toutes les forces de mon être, et toutes les joies, la perspective de notre

foyer, quels qu'en devront être les sacrifices et les exigences matérielles. Aie confiance en moi! Dans la vie à deux, je ne veux pas te décevoir, je ferai tout pour ne pas te décevoir. Aujourd'hui, je suis avec toi très souvent folichonne, nous sommes trop amoureux, trop exaltés pour causer froidement; mais le fond, en nous deux, reste sérieux. Et je saurai bien prendre et bien faire mes devoirs, et je saurai t'écouter, prendre tes raisonnements et tes volontés, parce que j'ai confiance en toi, en tout toi. Je t'aime. Je t'embrasse.

Samedi midi, nous nous reverrons. Écris à ton notaire pour le contrat. Pense à tout le reste pendant que j'invoque saint Antoine. S'il nous envoyait un petit héritage – rien que \$500 – ça serait assez?

J'ai hâte au 12, Paul bien-aimé. Nous serons heureux, autant qu'on peut l'être en ce bas monde. Et puis, nous travaillerons. Nous écrirons beaucoup et nous nous aimerons, en priant le bon Dieu de permettre que notre cher amour soit durable et infini.

Je t'embrasse, par le cou. Je t'aime. Je suis toute tienne, tous les fils sont coupés, n'y pense plus. Et pour moi, tu es le meilleur, le plus grand, le plus beau, le plus intelligent, le plus ardent, le plus sûr, le plus profond. J'ai ton visage dans mes yeux comme en un miroir qui refléterait toujours le même vis-à-vis. Mais je vois changer tes yeux. Ils passent de la douceur heureuse à la tristesse, et je ne veux pas qu'ils soient tristes!

Écris vite.

Ta Michette

Mardi soir, 16 mai 1922

Mon beau Piquet chéri,

J'ai *Sainte-Marie des Fleurs*¹⁴² à côté de moi. Je pourrais lire, mais j'aime mieux t'écrire. Je suis rentrée de chez Évangéline vers 7 heures. Aujourd'hui, je me suis ennuyée de toi davantage, malgré des amies, du café et des sandwiches. Je voudrais te revoir tout de suite, t'embrasser et être douce, bonne et fine. Il me semble que pour toi surtout, à présent, il y a des préparatifs ennuyeux avant le grand jour et je t'en voudrais dédommager. Je voudrais te dédommager de tout l'ennui que tu as éprouvé autrefois, en attendant que je me laisse entraîner vers toi.

J'ai pensé au beau petit cahier rouge dans lequel je ferai notre journal¹⁴³. Je me vois dans notre appartement. Je me vois avec toi ou t'attendant. Je me vois cuisinant pour toi, et ne mettant ni oignon, ni céleri, ni rien que tu n'aimes pas. Tu verras, tu seras le plus bien-aimé des bien-aimés de ce monde, et tu verras, tu sentiras que tu es tout, maintenant, pour ta Michette. Nous n'avons plus trente jours à attendre, nous avons 26 jours, avant de prendre le train de Saint-Hyacinthe, et après celui du Bic où nous serons si bien.

Continue bien à dire ton chapelet pour notre avenir. Moi, je vais entreprendre mon saint Antoine afin que tout aille au mieux pour nous.

Mercredi matin. Je reprends ma lettre. Hier, le gros cousin Eugène est arrivé et j'étais seule; il m'a bien fallu lui tenir compagnie. Après, je me suis couchée et, ce matin, je suis allée à la messe et j'ai prié et réfléchi longtemps, et j'ai examiné ma petite conscience, pas

sur les baisers que tu m'as donnés, mais sur ma façon égoïste ou dévouée d'envisager l'avenir, et les forces que j'apporterai à l'accomplissement de mes devoirs, et la générosité et le sacrifice que je saurai pratiquer au besoin, pour t'aider à remplir le plus largement possible tes places littéraires. Il faudra travailler; tu me secourras et je te secourrai, et nous nous aimerons dans le labeur. Tu veux?

Dans le domaine pratique, je fais beaucoup de calculs. J'arrange notre petit budget. Dans ma tête, les économies se font encore assez bien. Dans la réalité, ce sera peut-être plus dur. Cependant, il y a à notre avantage que dans les premiers temps du ménage, ce ne sera pas les délassements coûteux qui nous tenteront, que notre appartement et de belles promenades à pied parmi la verdure, et de la lecture, et mon ménage nous suffiront. Si le bon Dieu m'accorde ce que je lui demande – que nous ayons tous les deux la santé et le courage – nous n'aurons pas à être en peine; nous tirerons un peu sur les ficelles, mais tout s'arrangera, tu verras.

Vais-je demander M. Héroux pour me servir de père? Cela me gêne. Je ne sais que faire. Il faudra que je décide cela cette semaine, tout de même. Après, Piquet, il ne nous restera que trois semaines. J'ai hâte. J'attends ta lettre pour continuer celle-ci. À tout à l'heure. Tienne.

Michette

Le facteur vient de passer. Ta lettre n'y est pas. Qu'as-tu fait? Je suis inquiète tout de suite. Et il va me falloir l'attendre jusqu'à demain.

Je t'aime. Il est tard. Je vais fermer cette lettre. Je m'en vais essayer mon chapeau de nocés. Je t'embrasse fort, fort.

Ta Michette

Toute, toute, toute à toi. Je suis inquiète. Je t'aime.



Jeudi, le 18 mai 1922
870 rue de St-Vallier
Montréal

Mon fiancé chéri,

J'ai reçu ta lettre hier après-midi. Je l'ai eue à mon retour de chez madame de Lorimier qui m'a donné une jolie petite bourse en perles, avec un M dessus qu'elle m'a fait faire spécialement pour moi. Et elle m'a promis un *vrai* cadeau, à part ça, quelque chose pour ma maison.

La bourse, cela me sauve \$4 à 5 de dépenses. Il m'en fallait une. J'étais contente. Je n'ai pas, en dehors de cela, continué à magasiner. Je me repose cette semaine et j'achèverai la semaine prochaine. J'ai commencé *Sainte-Marie des Fleurs*, mais j'ai surtout des articles à faire et je ne puis guère lire beaucoup. Je t'aime sans cesse parmi tout cela. Je vais à la messe, je prie pour nous. Je jouis d'un continuel recueillement intérieur, où se posent les conditions de notre bonheur futur.

Dans deux jours, je vais te revoir. J'ai hâte. Mais nous serons sages comme des images, veux-tu? Les contraintes seront si tôt passées, à présent. Et nous serons ensemble pour toute une vie! Combien nous reste-t-il de jours à attendre? Vingt-quatre, au plus. Comme ils seront vite envolés, et nous serons à plein cœur dans l'avenir!

Et nos *chesterfield* sont arrivés. Regarde bien toutes les nuances dont ils sont composés. Je te lapiderai de questions samedi, en nous en allant chez l'abbé Maurault.

Mon baptistaire vient d'arriver, tu pourras aller mettre les bans à l'église samedi soir. N'oublie pas en arrivant de voir l'heure du train de Saint-Hyacinthe, et si l'on peut faire la combinaison décidée entre nous. Nous fixerons l'heure du mariage ensuite. Il y aura réception chez ma sœur Marie... elle le veut et ça sera tout aussi bien et pas plus embêtant. L'abbé Maurault sera invité à venir et cela fera ménager la boîte de cigares, si tu aimes autant... le café et quelques sandwiches la remplaçant suivant l'étiquette.

Ta lettre n'arrive pas non plus ce matin. Les trains ont changé d'heure, je suppose.

Je t'aime, t'embrasse et ne pense et n'adore que toi
- après le Ciel.

Ta Michette

Le 19 mai 1922

Mon fiancé très chéri,

Je n'attends pas ta lettre pour t'écrire : elle n'arrive plus que l'après-midi. J'ai eu celle d'hier en rentrant de gagner des indulgences en visitant des malades : Georgette et Alice Arbour¹⁴⁴.

Les complications qui surgissent dans le budget m'ennuient pour toi, parce qu'elles te forcent à des préoccupations. Mais tu comprends bien que je ne demande pas à saint Antoine de descendre du ciel avec un paquet de piastres dans les mains. Je lui demande de faire que je vende des livres, ou que nous réalisions merveilleusement des économies que nous ne comptons pas pouvoir faire. Ça arrive. Ça ne semble pas des miracles et c'est pourtant un petit prodige. Qu'il inspire les gens aussi qui nous feront des cadeaux!

Pour les bans, maman a demandé à un vicaire : le 27 sera assez tôt. Tu iras le 27 vers 5½ ou 6 heures.

J'ai commencé une neuvaine à la Sainte Vierge ce matin. Je ne lui demande rien de particulier, mais des bénédictions générales sur notre foyer. Quand tu dis ton chapelet, demande-lui la même chose.

Demain, nous allons nous revoir. La semaine a été courte en jours, et elle m'a paru longue. J'ai toujours trop hâte que tu reviennes et j'ai hâte que nous soyons ensemble.

J'achève petit à petit mes préparatifs. Quand j'aurai dépensé \$15 encore, j'aurai tout, à peu près.

Je t'embrasse, en attendant demain. Je t'embrasse bien, bien fort et je t'aime infiniment, je t'aime pour toujours.

Ta Michette

Lundi matin
21 mai 1922

Mon beau grand Piquet,

Je suis très, très pressée, j'ai de l'ouvrage pour mon avant-midi complet, alors je vais me contenter de t'embrasser bien fort. Demain, je tâcherai de t'écrire une grande lettre pour que tu me trouves fine.

Dans trois semaines, nous serons en ce moment bien près de Saint-Hyacinthe. Nous serons bien et heureux, j'espère. Prie bien le bon Dieu pendant les Rogations.

Je n'oublie aucune intention, je veux être sérieuse et bonne, bonne, bonne.

Et nous écrirons beaucoup et nous serons travailleurs, énergiques et volontaires, hein?

À bientôt. J'ai écrit à M. Héroux.

Je t'aime sans cesse.

Ta Michette

Le 23 mai 1922

Mon Piquet chéri,

Nous serions allés à Carillon, si la cérémonie avait eu lieu jeudi; mais le 24, c'est mercredi. Viens quand même me voir jeudi si ça te tente beaucoup. Envoie un télégramme. Autrement, je t'attendrai samedi comme à l'ordinaire.

M. Héroux accepte d'être mon père de circonstance. Le programme musical du mariage s'organise tout

seul : Mlle Bélanger chantera; il y aura un trio de violon et violoncelle (Mlle Chamberland) et un morceau de violon et – si tu veux – un duo d’hommes complétera : Morency et St-Cyr qui viendront à titre d’amis. C’est du même groupe Issaurel. Cela ira bien. Seulement, crois-tu que tes amis Boisclair qui ont offert leurs voix seront peïnés de n’être pas demandés? J’étais obligée de demander Berthe Bélanger, et Estelle et Hélène Chamberland. Et il n’y a guère de place pour plus, après cela, qu’un petit duo. Nous en parlerons samedi.

Estelle sort et je vais lui donner ma lettre à mettre à la poste. Elle sera courte. J’ai mon article à faire et des tas de choses sur le métier. Je pense à toi sans cesse quand même, et songe qu’il ne nous reste plus que deux semaines et six jours, et que les difficultés se résolvent une à une. Je t’aime. J’éprouve tant de joie à penser qu’après le 12, je serai ta femme. J’aurai soin de toi et tu auras soin de moi, et nous nous aimerons toujours, toujours.

Je suis au 5^e jour de ma neuvaine à Marie.

Ta Michette

Le 23 mai 1922

Mon cher fiancé,

J’ai ta lettre ce soir seulement en rentrant de chez les Valentine^{e45} où j’ai eu une grosse surprise : toutes mes amies m’y attendaient, avec de petits tabliers

et des bonnets d'organdi, habillées en soubrettes, et Germaine Valentine¹⁴⁶ me les a présentées comme toutes mes «bonnes». Sur une table toute fleurie et enveloppée de gros papier de soie, m'attendaient des cadeaux pour ma cuisine : une corde à linge, des épingles à linge, une souricière, des moules à gâteaux, une boîte à sel, des cuillères, un beau tablier de ménage, des savonnettes, une lorette, des poignées, un sac à ficelles, un tue-mouche, etc. J'ai été très surprise et j'étais émue. Mes cousines m'ont apporté un service à fruits en toile brodée (brodé par ma marraine¹⁴⁷ qui est morte), et ce service est une merveille. Je suis gâtée, choyée et heureuse; mais, Piquet, c'est avec toi que j'ai hâte d'être, toute proche et pour toujours.

Moi aussi, Léo-Paul chéri, je t'aime chaque jour davantage, et je pense que nous nous unirons heureusement pour la lutte économique et pour le bonheur du foyer. Demain, c'est encore les Rogations, et ce sera le sixième jour de ma neuvaine. Je la finis samedi. J'ai fait aujourd'hui mon article sur Marie-Réparatrice. Je vais le montrer demain matin à madame de Lorimier. Cela ne me plaisait pas énormément, ce genre, mais je l'offre comme mon dernier sacrifice de jeune fille¹⁴⁸.

Apporte ta valise samedi. Apporte-la toujours à présent. Et tu transporterai chaque jour un peu plus de choses de ta Piquette.

Je suis fatiguée. Je t'écrirai demain soir ou jeudi... si tu ne viens pas.

Si tu venais, je t'embrasserais fort, fort, fort.

Ta tienne

Michette

Le 25 mai 1922

Mon beau Piquet,

J'ai chaud. Évangéline est ici. Je papotais et, parce que c'est dimanche dans mon idée, j'avais oublié de t'écrire. Pourtant, j'ai pensé à toi sans cesse. Je t'aime. Mais j'ai chaud, chaud, chaud, et je suis un peu lasse. J'ai hâte au 12, j'ai hâte que samedi, l'heure du mariage soit fixée. J'ai hâte que nous partions en vacances.

Je t'embrasse. Demain, je t'écrirai longuement. Toute la tendresse de

Ta Michette

Le 26 mai 1922

Mon beau Piquet chéri,

La chaleur d'hier m'a rendue malade. Qu'est-ce que ce sera avec celle de l'été! Mais cet été, je t'aurai pour me la faire oublier, et j'aurai ma belle chambre. Ici, je dors mal, c'est effrayant. J'ai trop chaud, tout enfermée! J'ai hâte au 12. J'ai l'air sans cœur, mais j'ai hâte de m'en aller. Quand je t'entends me raconter que tu travailles dans l'appartement, j'aimerais tant cela être avec toi, faire promener les meubles autour des pièces, m'exciter, m'enthousiasmer à l'œuvre. Je m'ennuie de toi, j'ai hâte à demain parce que je te reverrai. Je t'embrasse, Piquet chéri.

Je commence aujourd'hui à envoyer mes cartes «p.p.c¹⁴⁹.» et les cadeaux arriveront par la suite. Je crois

que ce sera bien amusant. J'ai hâte de te montrer les petites choses que j'ai déjà.

J'achève *Sainte-Marie des Fleurs* dont je ne raffole pas. Il faut dire que je le lis mal, tout par petits bouts détachés.

Le Devoir m'a passé deux pages de suite. C'est du gaspillage! Et là, il faut que j'en refasse et je n'ai pas précisément le goût.

À demain, mon très cher, mon doux bien-aimé fiancé. Je t'embrasse bien fort et je t'attends, je t'attends encore. Viens vite, vite, vite.

Ta Michette



Le 30 mai 1922

Mon fiancé bien-aimé,

J'aurais pu aller te reconduire, hier, Berthe a retardé. Et j'ai regretté d'avoir été paresseuse, parce qu'ensuite j'ai pensé que je perdais presque toute une heure de ta présence. Et je t'aime. Et je vais m'ennuyer jusqu'à samedi. Et samedi sera l'avant-dernier samedi. Et le dernier samedi viendra, et puis notre bonheur.

Je vais aller à la fin de l'avant-midi chercher mon chapeau de noces. Et cet après-midi, chercher un cadeau arrivé d'Europe et voir mes amies Beaulieu, à Notre-Dame-de-Grâce. N'oublie pas d'aller porter au

curé de la basilique ta lettre de publication. Et envoie-moi un livre, si tu en as le temps, et... un peu de papier à lettres pour t'écrire. Je n'en ai plus. Envoie du blanc qui est dans le secrétaire.

Toutes ces recommandations prosaïques achevées, nous allons parler, mon chéri, de ton pauvre grand cœur tourmenté. Promets-moi que tu essaieras toujours de maîtriser ton imagination aux abois, et que tu auras en ta Piquette une confiance plus inaltérable, égale et constante. Samedi, tu m'as fait de la peine. Dimanche, ta douceur et ton petit sacrifice m'ont tout fait oublier, mais j'aimerais mieux ne plus revoir de larmes dans tes yeux, et que tu n'en fasses pas non plus monter dans les miens.

Je t'embrasse. Je t'embrasse toujours. J'imagine à toute heure notre petit ménage et nos repas et mes joies et mes tourments. Je pense à beaucoup de choses et j'ai hâte sans cesse que le moment de te revoir revienne.

Ma lettre est-elle assez longue pour ce matin? Je voudrais travailler un tout petit peu. Je ne suis pas allée à la messe, j'ai trop dormi et il est déjà tard.

Ton petit bouddha, ta petite chatte, ta boule Miche t'embrasse à n'en plus finir, jusqu'à samedi.

Tienne

Michette

Mercredi, 31 mai 1922

Mon beau Piquet,

Cette nuit, j'ai rêvé que c'était le jour de notre mariage. Nous étions tout de suite dans notre appartement. Mais cinq de mes cousines nous tenaient compagnie et voulaient attendre au soir pour s'en aller. Pour me recevoir, tu avais couvert la table de gâteaux. Il y en avait à tuer dix personnes. Et le mobilier de la salle n'était pas en chêne fumé, et laid, laid, laid. Je te consolais quand même de l'avoir. J'ai rêvé ça parce que, hier, j'ai trop parlé de mon appartement.

J'ai enfin une recette merveilleuse pour mes planchers en bois franc. N'achète pas de vadrouille ordinaire, elle serait inutile. C'est une espèce de brosse très lourde qu'il faut, comme sur cette image que je t'envoie. Je m'en achèterai une avec ta monnaie, quand nous en serons rendus à cela.

Mon Piquet, le ciel m'éprouve. M. le juge et madame Albert de Lorimier, monsieur surtout, désirant te connaître, te prient à dîner, dimanche, à une heure, avec moi. J'ai refusé sous prétexte que notre dimanche devait être bien rempli. Mme de Lorimier m'a quand même dit de te l'écrire au cas où tu verrais le moyen d'accepter. Je te l'écris. Autrement, nous remettrons son invitation à septembre. Je lui ai dit que ce serait plus probable. Mais je me suis débattue cinq minutes au téléphone, et heureusement qu'il y avait mon serment de dimanche, sans ça tu te trouvais encore pris. Parle-m'en.

Il y a un cadeau d'arrivé : un cadre. Et les carpettes d'Évangéline sont achetées.

Je pars pour la ville. Je t'aime, je t'aime sans cesse.

Ta Michette



Le 1^{er} juin 1922

Mon cher bien-aimé fiancé,

Tu le vois, j'ai reçu ton papier, mais je n'ai pas d'enveloppes. Samedi, apporte-m'en, veux-tu? J'ai aussi reçu tout à l'heure les livres. Cette semaine, je lirai peu, mais la semaine prochaine et pendant le trajet du voyage de nocés! Tu m'as écrit une belle grande lettre bien sérieuse et bien grave, Piquet. Mais ne redoute rien pour notre bonheur, à cause de mon enjouement. Il sauvera peut-être plutôt beaucoup de situations critiques. Pour le reste, je partage tes idées, même pour la sociabilité. Ce qui paraît mal, c'est qu'à Montréal j'ai au moins dix maisons où je m'amuse, parle et mange à mon aise.

Réjouis-toi pour hier. Sais-tu ce qu'on m'a donné comme *shower*, hier, chez Léonie Bélanger? Des boîtes de conserve! Nous voici avec toute une provision! Une boîte d'asperges, deux de petits pois fins, des filets d'anchois, des olives, de la soupe en boîte, des prunes,

des ananas, des poires, etc. J'ai bien ri. Et Léonie m'a dit de te faire remarquer qu'elles sont loin de me détourner de mes futurs devoirs, puisqu'elles ont surtout rôdé autour de la cuisine. C'est vrai?

M. Préfontaine aurait bien voulu que tu répondes à M. le docteur Parizeau qu'il a trouvé rasoir. Tandis que dans le peu de mots que tu as pu dire, il a trouvé ce qui lui plaît. Je résume cela de l'opinion que m'a rapportée Léonie.

Mon grand Paul, j'ai hâte à samedi et j'ai hâte à notre foyer.

Samedi, nous irons voir M. le curé. Nous prendrons le mariage de 30, si pour ce prix il y a le tapis et la garniture au bord du chœur. Autrement, il te faudra mettre un tout petit peu plus. Mais nous avons des provisions presque pour dix piastres! Écris à l'abbé Maurault. S'il est chez lui le dimanche soir, nous pourrions y aller de 9 à 10 et nous excuser ensuite.

J'ai invité ta belle-sœur pour mon trousseau. Et samedi tu pourras aller chercher ses critiques ou impressions.

Après ma lettre, je vais me mettre à repasser. J'en ai pour toute la journée ou à peu près.

Je pense à toi sans cesse et je t'aime bien, bien, bien infiniment. Je pense que je t'aimerai encore davantage et que nous serons heureux. Je t'embrasse.

Viens vite, samedi. As-tu pensé à ton pantalon, as-tu pensé à tout ce que tu avais à faire?

Bonjour. Apporte ta valise. Élimine tout le prosaïque de ma lettre et vois des tendresses entre les lignes.

Ta *session* d'hier commence par une peinture bien vivante et fichument bien écrite de l'ennemi parlementaire¹⁵⁰. Félicitations tendres.

Ta Piquette

Vendredi, le 2 juin 1922

Mon fiancé chéri,

Je comprends ce que tu m'expliques à propos de l'impression que te font de petites lettres écourtées. Mais ce matin, c'est la même histoire : aucun moyen d'écrire, je suis harassée. J'ai tout préparé mon trousseau et il y a déjà quelqu'un pour reluquer.

Je t'aime quand même, je pense à toi sans cesse, mais ne t'attriste pas quand je fais comme ce matin et ne t'envoie qu'un petit mot. Tu n'as pas l'idée de tout ce que réclame de moi ce fameux trousseau, et c'est pour toi.

Je t'embrasse, je t'aime, à demain. J'ai mon jonc.

*Marie-Antoinette
Michette*



Lundi, cinq heures, 5 juin 1922

Mon bon grand fiancé,

Je commence à t'écrire, assise sur ma valise, en attendant que «longue distance», c'est-à-dire Lachine, me rappelle. Je ne sais pas encore ce que je vais dire, décidée à suivre l'inspiration du moment. Ça s'arrangera, comme tout s'arrange.

J'ai chaud. J'ai eu chaud en revenant et je ne suis pas allée dans les magasins. Le courage m'a manqué. J'irai pour le bouquet mercredi. Sais-tu que le cadeau de Mme de Lorimier est arrivé? Et qu'il est beau, mais ça n'est pas une lampe merveilleuse comme je l'avais rêvé. C'est une petite horloge, un cadran plutôt, en acajou, avec deux chandeliers du même bois. J'ai aussi reçu une belle assiette de porcelaine de Germaine Valentine.

Mon Piquet, ta belle-sœur et ta sœur viendront mercredi ou jeudi voir mon trousseau. Tout semble correct. J'ai mis ça sur le dos de la distraction. Quand elles viendront, je serai si fine, si douce, si aimable qu'il faudra qu'elles me pardonnent.

Piquet, je ne suis pas encore *de travers*. C'est bien choquant! Et le contrat est passé et il va bien falloir nous marier lundi. Ne t'inquiète pas pour le bouquet, j'irai. Je ferai ce qui sera le plus sage. Mon doux grand Piquet, dans une semaine, ce flot de tracas de détails sera fini. Comme il faut beaucoup de petites choses pour payer le bonheur! Unis-toi à Piquette pour demander de grandes grâces à saint Antoine. Ma neuvaine en sera demain à son troisième jour et le neuvième sera le grand, grand, grand jour! Je t'écrirai demain,

mardi, dans l'après-midi. Je vais changer mon heure pour t'écrire, afin de le faire à tête plus reposée et plus longuement. Après, nous ne nous écrirons plus de lettres; et ç'a été pourtant une bien douce partie de nos amours.

Je me suis calmée. L'histoire de Flore Bellerose m'ennuie moins. Il faut bien que les vieilles filles se désennuient à quelque chose. Et puis, j'en raconte bien, moi aussi, des fois, des histoires. Ça m'apprendra!

Mon cher, mon tendre, mon grand Léo-Paul, tu voulais savoir hier mes impressions de fiancée et je t'ai dit que je ne savais rien en résumé. C'est vrai. Ce qui me reste, c'est que depuis janvier j'ai été, grâce à toi, contente et heureuse tout le temps. Je portais mon bonheur sur mon visage, il sautait aux yeux et ma petite fierté et la douceur, l'exquise douceur d'être aimée et d'être sûre de l'être par-dessus tous les autres humains; et de sentir en moi que chaque matin, je te connaissais et t'aimais un peu plus; et j'attendais les vendredis, et les vendredis venaient et tu te rappelles d'eux? Comme je m'en rappelle!

Demain, ce sera autre chose. Et je n'ai pas beaucoup médité sur demain, sauf sur les choses prosaïques de la cuisine et des bonheurs imprécis, que je n'imagine pas, qui se résument en un grand besoin d'être toute proche de toi et serrée, serrée sur ton cœur, et librement.

Mon Piquet, écris vite que tout va bien et donne les mesures des fenêtres, et aime-moi et à samedi.

Je t'embrasse bien fort, infiniment.

Ta Michette

Le 6 juin 1922

Mon fiancé chéri,

Ce que j'attendais avec tant d'impatience m'est enfin arrivé, ce matin, mardi, trois jours en retard. Tout est bien, cependant, qui finit bien.

Il n'y a pas encore 24 heures que tu m'as quittée et il me semble qu'il y a trois semaines. J'ai l'idée que ces derniers quatre jours vont me paraître interminables. Après, nous serons ensemble jusqu'à la mort.

Je voudrais avoir toutes mes facultés pour t'écrire une belle lettre. Mais j'ai mal à la tête et j'ai chaud. Tout de même, j'ai repris mon courage et ma belle humeur, et il m'apparaît que les petites difficultés surgies hier sur notre chemin sont à peu près aplanies. Tout ira comme cela jusqu'à la fin des temps. La vie est un gros mélange de petites et de grandes joies, et de légers et lourds tracas.

La semaine prochaine, nous nous réveillerons au Bic. Et je demande à mon bon saint Antoine d'avoir soin de nous, de faire que je ne te déçoive pas et que tu ne me déçoives pas, qu'en tout nous soyons l'un pour l'autre attentifs et délicats.

Tu sais comme il a été chic pour l'appartement, saint Antoine; alors, pense à lui un peu, chaque matin, en union avec ta Michette.

Le retard dont je te parlais au commencement n'est peut-être pas un grand mal. Notre retour du Bic s'effectuera mieux. Et nous irons chez vous dans cette semaine du 27 ou 29. Écris-leur. Québec viendra par surcroît, à l'automne.

Je t'embrasse, Piquet, et m'en vais me reposer. Je ne suis pas trop bien et j'ai chaud. À demain.

Ta Michette

P.-S. Nous avons reçu de mes cousines une étagère à gâteaux *pour le thé* en chêne fumé. Très chic!



Mercredi, 7 juin 1922

Mon fiancé très chéri,

Encore deux lettres, et puis je ne t'écrirai plus, parce que nous serons toujours, toujours ensemble. J'aimais tant les belles pages que tu m'écrivais que je crois bien que je t'en demanderai encore, pour rire, des fois. Voudras-tu? Apporte dans ta malle un des petits cahiers rouges où je ferai le journal. N'oublie pas, aussi, d'aller à la basilique chercher ton certificat de publication.

Mon mal de tête s'est en allé vers trois heures, hier. Je n'ai pas eu de «renvoi» et enfin, je n'ai pas été bien malade et je suis contente. Cela veut dire que rien que la perspective du mariage me guérit déjà!

Cet après-midi, j'ai un *shower*. Avant, ta sœur et ta belle-sœur viendront, je crois. Si elles ne viennent pas aujourd'hui, elles viendront demain. Nous avons reçu d'autres cadeaux : un plat à tartes d'argent, une assiette en pyrex de madame Bélanger, la mère de

madame Préfontaine, un plat en verre taillé de ma cousine, madame René Couture¹⁵¹; j'ai acheté ton porte-monnaie, et j'en ai reçu un pour moi de mes compagnes de France.

Je lis *Renée Mauperin*¹⁵². J'aime assez cela. Toi? Je vais le finir aujourd'hui.

Hier, j'ai pris beaucoup de temps à m'endormir parce que j'avais bu du café, et j'ai tellement pensé à nous deux et prié pour nous. J'essayais aussi de m'imaginer toutes sortes de choses du voyage, et je ne pouvais pas bien. C'est aussi bien.

Imaginer plus beau et meilleur me décevrait plus tard. Nous ferons tout notre possible, Piquet, pour être l'un envers l'autre agréable, doux, persuasif. Je serai soumise et tu seras fin. Quand je ne serai pas fine, tu me le diras doucement et tu me convaincras par ta sagesse. Dans mes manières, je suis peut-être trop souvent commandeuse et grand chef. Tu me corrigeras, par ta vertu, pas... sur mon boum!

Il est 11½ et ta lettre n'est pas encore arrivée. Je l'attendais pour continuer celle-ci. Je viens de recevoir les cadeaux de Richmond : un beau centre bleu foncé, brodé à merveille de vieux rose, de rouille et de bleu, par... Marcelle et Yvette. Il fera parfaitement dans ma salle à manger. La supérieure m'envoie, au nom de Sœur Pauline, une liseuse (un chandail rose pour le lit) très belle, et ta petite sœur m'envoie un bouquet spirituel pour ma fête et une petite tête de Vierge, dessinée sur moire, pas mal du tout. Le tout m'a fait bien plaisir. Je vais écrire dès aujourd'hui.

Le facteur est un grand cruchon s'il est passé sans rien m'apporter. J'ai hâte d'avoir de tes nouvelles. C'est

extraordinaire. Il me semble que tu es parti depuis un mois. Je m'ennuie. Je suis un peu en attente comme une âme en peine. C'est long, long, long, et il reste deux jours encore. Pauvres nous!

Pourvu que pour toi tout marche bien et que tu sois bien, bien heureux! Ce matin, c'était mon quatrième jour de neuvaine. Nous serons bien sages samedi et dimanche, Piquet chéri, afin de mériter notre grand bonheur. J'ai hâte que nous nous en allions tous les deux loin de la ville et de la chaleur.

J'enrage contre le facteur, je m'ennuie, je t'aime, je cherche sans cesse à revoir dans ma pensée ton visage que j'embrasse.

Ta Michette
Toute à toi

Jeudi matin, 8 juin 1922

Tu sais pas, mon beau Piquet! Au lieu d'aller dîner à Saint-Hyacinthe, il va falloir aller dîner à Saint-Lambert! Le train qui part à 10¼ h s'en va à Québec et ne passe pas par Saint-Hyacinthe. Cela m'a fait rire. J'ai d'abord pensé supprimer le lunch, puis j'ai téléphoné à ma petite sœur et j'ai vu que cela lui faisait de la peine; alors, j'ai pensé à Saint-Lambert. Ce sera drôle! Trouves-tu? L'important, c'est que tout s'arrange.

Je t'aime bien fort. Si tu as tes billets pour Saint-Hyacinthe, ne t'inquiète pas de Saint-Lambert. Ça doit coûter 25 cts, pas plus.

J'ai chaud. Mais je suis bien portante et très, très heureuse. J'ai reçu les mesures des fenêtres. As-tu écrit à ton frère? Omer te louera la machine.

Viendras-tu dîner samedi? Tu seras trop affairé. J'aurai hâte de voir ce que *Le Devoir* va nous offrir, s'il nous offre quelque chose.

Mon grand chéri, je t'embrasse fort. Je t'écrirai demain matin encore un petit mot, qui ne t'atteindra peut-être pas avant ton départ?

Je t'aime. C'est bon de t'aimer. Et j'ai hâte, tellement hâte à la semaine prochaine. Je te donne beaucoup de petits baisers sur le haut des joues... et je t'aime encore.

Ta Michette

Le 8 juin 1922

Mon bon cher incomparable Piquet,

Omer s'arrangera pour ton auto. Ta sœur habite à 203 rue Le Caron. Je téléphonerai pour l'heure du train. Je verrai au bouquet. Héroux est venu. Il croit que tu ne devras t'en venir que le samedi, par le train du matin de 7 h. Si tu as le temps, à cause de Dupire, tu pourrais acheter une paire d'oreillers. Invite Cloutier à venir faire ton lit «chic», mets des taies d'oreiller brodées pour épater ton gros confrère.

Pour la boîte de cigares à l'abbé Maurault, comme nous l'invitons au lunch, et en plus qu'il connaît tes moyens, tu peux t'en dispenser sans avoir l'air chiche.

Cependant, je ne veux pas, si cela te semble parcimonieux, que tu m'écoutes. De toute façon, cette boîte ne devrait s'envoyer qu'après la cérémonie. Alors, tu pourrais encore charger Omer du message, qu'il ferait lundi ou mardi dans la journée. Nous en parlerons.

Maintenant, tout cela défile, mon grand bien-aimé, je t'embrasse et te dis que je t'aime. Je flâne beaucoup chaque jour, pour n'être ni nerveuse, ni fatiguée, et si tu me voyais penser à toi, te chérir, t'embrasser en rêve!

J'ai reçu, hier encore, pas mal de jolies choses : un grand bol à fruits en verre taillé, le «grille-pain» de M. Héroux, un coussin de lit, une tasse à thé, un couloir, des bibelots pour orner ma chambre. Nous serons riches à la fin. Je prie mon saint Antoine de nous perfectionner en sagesse et en littérature et en courage. J'ai chaud, par exemple, en attendant Le Bic. J'ai infiniment hâte à samedi, puis à lundi.

Quand nous serons dans le train, seuls avec des inconnus, nous serons bien, même si je me plains que j'ai chaud!

Sais-tu? J'ai hâte de travailler sous ta direction, que tu me pousses à écrire, à lire, que tu me stimules en m'aimant. Et tu seras ferme pour me garder du monde, et je serai soumise et douce, douce, douce comme du miel!

M'aimeras-tu toujours? Ce matin, c'est ce que je demandais surtout à l'église. Non pas uniquement que tu m'aimes, mais que je t'aime et que notre sentiment dure avec la même profondeur tant que nous vivrons.

Lundi, nous communierons ensemble, après que nous aurons dit oui et, veux-tu, c'est ce que nous

demanderons surtout? Et nous demanderons aussi que je sois toujours courageuse et gaie, et heureuse chaque fois que nous aurons des petits piquets, et bonne pour qu'ils soient bons. Tu veux tout cela?

Dans quatre jours, Piquet, quatre jours! Et ce sera beau d'être au Bic, de faire d'infiniment longues marches, d'errer à l'aventure, d'aller partout où nous voudrons, sans contrainte, joyeusement, moi pendue à ton bras et faisant ma petite chatte ou ma grosse boule de commandant en chef!

Piquet, dire que jeudi prochain nous ferons cela, et que nous vivrons peut-être les plus belles heures de notre vie!

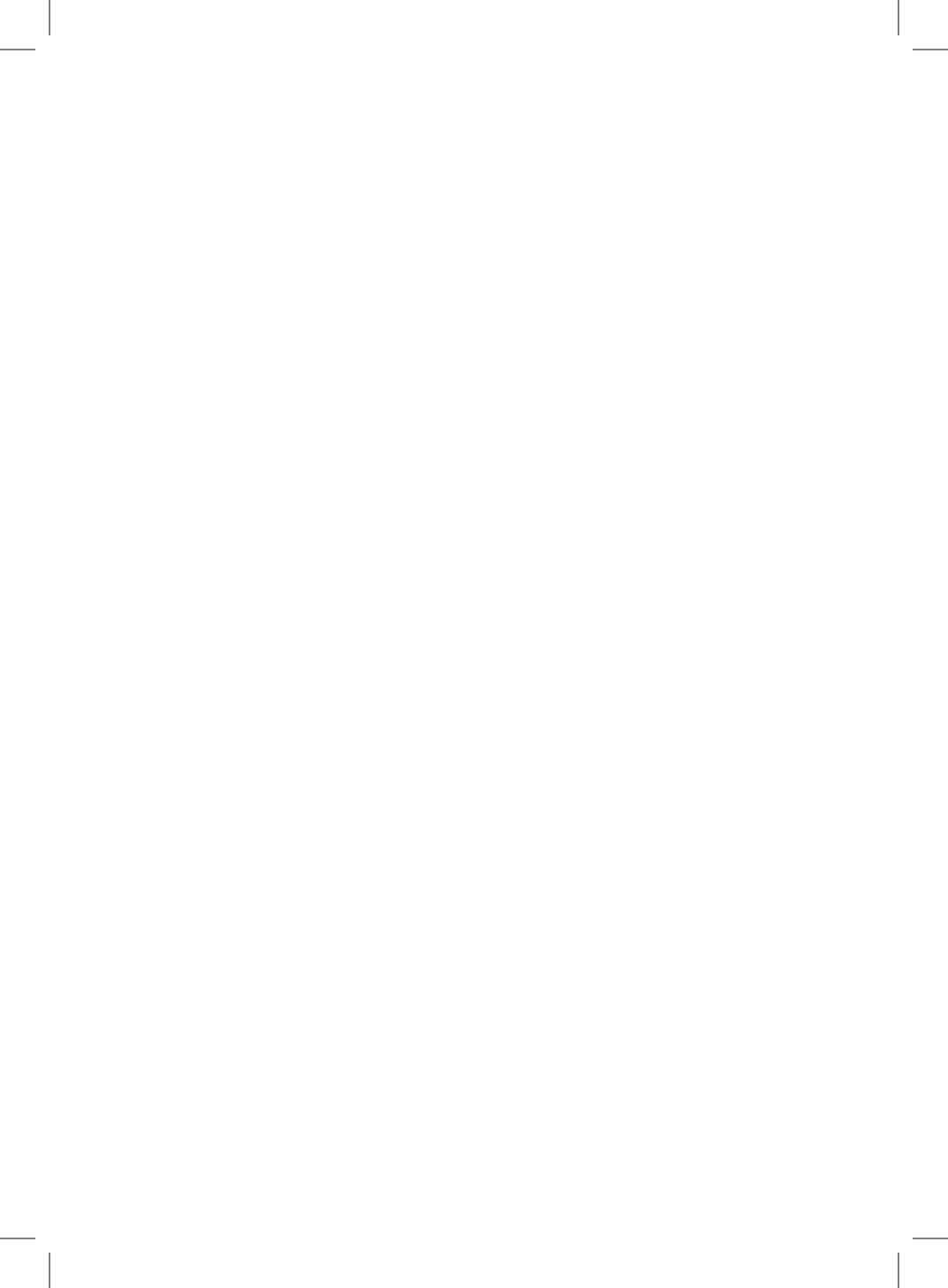
Je t'embrasse. T'ai-je dit que je suis très, très bien, malgré la «boum», et que cette fois je n'ai ni souffrance, ni mal de cœur, ni fatigue. Je t'aime.

Ta Michette
À toi



*Après, nous ne nous écrivons plus de lettres;
et ç'a été pourtant une bien douce partie
de nos amours...
Après, nous serons ensemble jusqu'à la mort.*

Michelle Le Normand,
juin 1922.



Annexe 1



*Lettres de Léo-Paul Desrosiers
À Michelle Le Normand*

Quelques lettres de Léo-Paul à MLN
ont été conservées pour cette période.
Elles sont reproduites ici.



Mademoiselle Michelle Le Normand
Montréal
Berthierville, 28 déc. 1919

Mademoiselle Michelle,

Votre gentil petit volume m'a rejoint à Berthier où j'ai établi mes quartiers d'hiver; je vous supplie de n'en pas gaspiller car vous le regretterez certainement. Aussitôt le livre arrivé, une de mes petites sœurs s'en est emparée pour en faire une lecture familiale et je vous suis vraiment reconnaissant des émotions que vous nous avez données. Vos aventures avec saint Antoine m'ont rappelé qu'il n'y a pas longtemps je lui ai offert un cadeau princier pour retrouver quelque chose. Il ne s'est pas encore décidé à agir. Comme je vois qu'il a un faible pour vous, qui le méritez bien, vous pourriez peut-être lui glisser un petit mot à l'oreille. C'est si facile quand on a ses entrées libres dans la maison. J'ai eu envie de le pendre à ma fenêtre par une ficelle, mais c'était vraiment trop cruel et il m'en aurait voulu à mort.

Je tâcherai de vous faire parvenir ma petite étude dès le commencement de janvier. Si je suivais mon désir j'attendrais beaucoup plus tard afin d'être plus complet et de dire quelque chose qui soit digne de vous, car je n'ai pas votre belle facilité et votre grâce.

Et maintenant, mademoiselle Michelle, si j'étais fée et qu'il me fût permis de vous accorder ce que je voudrais à l'occasion du nouvel An, je vous avoue que je demeurerais perplexe, me demandant quel don vous faire qui ne serait pas une superfluité. Alors je ne saurais rien vous souhaiter d'autre que de continuer à être toujours ce que vous êtes sans changer d'une ligne.

Les nouvelles ne sont pas très bonnes qui viennent de Georges. C'est vraiment malheureux; je ne suis pas seul à être convaincu qu'une belle destinée l'attend qu'il saura mériter par sa vaillance et sa volonté. Ayant eu le plaisir de le connaître assez intimement, je dois vous dire que c'est à peu près le plus beau caractère qu'il m'a été donné de rencontrer. C'est loyal, franc et ferme, et s'il a quelques dépressions parfois, c'est qu'en lui-même sont des puissances qui ne peuvent encore s'exercer. Si je ne jugeais la chose inutile, j'oserais vous le recommander, tant la chose me tient à cœur, vous suppliant, mademoiselle Michelle, d'excuser cette audace.

Léo-Paul Desrosiers

Chambre des Communes
Canada
6 avril [1922]¹⁵³

Ma Michette,

Je suis beaucoup en faveur de l'économie, il est vrai, mais si tu tenais absolument à ce que nous prenions deux chambres au Bic, ou si tu en avais absolument le désir, tu n'as qu'à le dire, car je t'aime tant que je ne pourrais te refuser cela! Je suis à ton entière disposition sur ce point, et l'économie ne doit pas trop nous empêcher de nous mettre à notre aise. Qu'en penses-tu, le plus cher des Piquets?

Je voudrais encore être près de toi, tenant entre mes baguettes de tambour tes jolies mains mulâtresses aux

doigts effilés, pour te parler doucement encore de littérature. Ceci indique bien de la sensibilité, que les corrections qu'on te demande, ou que les avis qu'on peut te donner t'émeuvent à ce point. Mais tout au fond, il n'y a pas de raison à ces découragements et à ces tristesses. Tu sais bien que les meilleurs auteurs se soumettaient volontairement à la critique de quelques amis, et changeaient en conséquence leur manuscrit. C'est ainsi que Fontanes corrigeait Chateaubriand, et Boileau, Racine. Chateaubriand et Racine, pour modifier ensuite leurs écrits et les corriger, ne croyaient pas moins [être] des auteurs de grand talent et de premier ordre. Ils avaient bien raison. Pour ma part à moi, jeune adepte de la plume, je voudrais bien que quelqu'un m'indique toutes les fautes que je fais et toutes les choses que je devrais faire, afin de procéder avec plus de sûreté dans l'art d'écrire; je voudrais qu'ils m'indiquent les excursions littéraires que je pourrais faire de divers côtés, pour mon plus grand bénéfice et celui des autres. Il y a toujours des critiques de nous faites en arrière de nous, et dont nous pourrions retirer beaucoup de profits, si elles nous étaient faites en face. Et c'est pourquoi je te serai toujours reconnaissant de me signaler mes défauts littéraires. Et si tu m'en signales de nombreux, je ne me croirai pas pour cette raison un va nu-pied en littérature. Je travaillerai au contraire à m'améliorer sans trop de découragement.

Maintenant, pour ton cas, il me paraît quelquefois que tu passes à travers une certaine crise que je soupçonne beaucoup plus que je n'en suis certain. Certaines paroles que tu m'as écrites de part et d'autres

me laissent deviner quelque chose dont je ne sais pas encore l'étendue, mais que j'essaie de pénétrer peu à peu. Quelquefois il me paraît que tu crains un peu de me faire des confidences trop complètes et trop intimes, parce que tu crains que je peux en venir à t'aimer moins. Ainsi, c'est à cette raison que je rattache ton idée de ne pas me montrer ton roman. Si tu savais, au contraire, comme je serais heureux de posséder toute ta confiance, de connaître toute ta situation intérieure par rapport à la littérature, tu me la dirais tout de suite et nous en parlerions avec une grande douceur, une grande tendresse, un grand amour, avec attendrissement et paix. Si j'étais près de toi, je profiterais certainement de tes instants de détresse pour tâcher de tout connaître et de tout comprendre en toi, de tout te faire avouer ce que tu as sur le cœur à ce sujet. Car je t'aimerai pour tout ce que je découvrirai en toi, pour tes incertitudes, tes craintes, tes tâtonnements, et pour tes faiblesses si tu en as, comme nous en avons tous, nous, pour tes endroits plus résistants et plus forts. Il me semble que tu voudrais que je reste avec le sentiment d'admiration exclusive et lointaine qui m'a autrefois jeté vers toi, que tu ne veux pas te faire connaître à moi dans les difficultés du métier que je connais un peu; et moi, au contraire, je veux un amour réaliste qui t'aime tout entière, telle que tu es, au jour le jour, au courant des heures, sans la poésie du lointain et de l'éloignement.

Écris-moi sur ce sujet longuement et gravement, et j'embrasserai tes belles mains mulâtresses et tu seras ma chère petite épouse incomparable et divine.

Léo-Paul

Chambre des Communes
Canada
16 janvier 1922

Mon petit poupon gourmand,

Je t'écris ce soir très tard et un peu brièvement parce que je viens d'avoir deux très longues conférences dont je te communiquerai le résultat un peu loin. D'abord je veux te parler de ton roman et de la petite fille qui ne fait pas son petit piquet avec un Anglais, ce qui est très mal, n'est-ce pas! Je veux te féliciter gros, gros! Je ne peux qu'admirer le sujet que tu as choisi, ta thèse, la pensée du roman, la conception. C'est très bien pensé pour un aussi petit poupon si grand par l'intelligence. Il semble que le succès qui attend ton roman doive être très grand, car il ne peut mieux se produire dans les circonstances héroïques actuelles et parmi les préoccupations du moment. Il arrivera à point : aussi, comme je ne sais encore rien de l'exécution, laisse-moi te souhaiter de n'être pas trop marmotte afin de donner tout ton effort, et de faire un petit chef-d'œuvre qui égale *Autour de la maison*, qui n'a pas été égalé dans son genre. Je te félicite encore, mon cher petit piquet pas solide. Je t'aime un peu plus, si c'est possible, pour ta belle intelligence et je t'admire d'avoir si bien pensé et si bien développé ton intrigue. Avec ça, tu n'as pas besoin de moustache, toi! Travaille-le bien, ma petite Michelle, afin de sortir au public une autre perfection, et de faire donner à ta thèse tout ce qu'elle peut donner. Tu es un petit trésor, tu ne t'en doutes pas, tu es la plus fine de toutes les petites Canadiennes qui font ou ne font pas leur petit piquet.

Tu pourras montrer mon premier chapitre à Évangéline, mais lui dire de n'en pas dire un mot et n'en pas parler toi-même si le cœur te le dit. Car en parlant de mes projets avec un ami intime et très homme d'affaire, voici à quoi j'avais pensé. Je publierais d'abord, au lieu de mon roman, un volume de nouvelles. Je referais les cinq ou six que j'ai déjà publiées, j'en ai une couple qui sont terminées, et une ou deux autres ébauchées. Je finirais tout ça afin d'avoir un volume convenable à présenter. Je le lancerais par *L'Action française*, ô le grand péché! Pour n'avoir pas de publicité, de dépenses à faire, pour tâter le public, l'amorcer. Et j'annoncerais dans ledit volume : «À paraître dans six mois : *Les inquiétudes ardentes*.» Comme les nouvelles paraîtraient en juin, le roman dont l'amorce serait faite pourrait paraître en décembre ou dans l'hiver, et j'aurais plus de temps pour le travailler à mon goût, ce qui est mon plus cher désir, car le travail des nouvelles serait assez court. Qu'en penses-tu? J'achèverai demain la préface au livre de Marius dont je ne sais trop quoi dire, car il ne m'amuse pas énormément.

Je reçois ton inventaire. Sais-tu que tu es très riche, ma petite Michelle, ma petite fiancée précieuse et incomparable. La situation est celle-ci. D'ici au mois de juin, je peux économiser le coût du mariage, mon trousseau, et c'est à peu près tout! Le voyage de noces y compris. Pour meubler une maison, je peux avoir \$500 et, en insistant, \$600 à de bonnes conditions. C'est très, excessivement modeste, et ne permet pas une installation cossue et définitive, mais seulement sommaire. Avec ce que tu as, il y a moyen d'avoir un bon *living room*, car pour les *chesterfield*, je crois que je

pourrai les avoir au prix du gros. Je pourrais aussi avoir les autres meubles à ce même prix, soit d'abord l'ameublement d'une chambre. Nous pourrions avoir quelque chose de première classe à \$400, prix courant pour à peu près \$250. Il resterait peu pour une salle à dîner, si les choses de première nécessité passent après la chambre, soit une somme pour le tout de \$250 à \$300.

D'après ce que je viens de te dire, tu constateras qu'en nous mariant au mois de juin il faudrait d'abord nous installer sommairement, soit *living-room*, cabinet de travail confortable, chambre et cuisine, et je me demande aujourd'hui s'il ne serait pas mieux de nous borner à ça, un petit nid, un petit appartement qui d'abord te donnerait peu d'ouvrage, de travail pour l'entretien! Tu auras beaucoup de temps à disposer pour tes travaux littéraires, parce que tu ne serais pas toujours à épousseter, à balayer ou à faire d'autres besognes triviales. Nous serions heureux comme un couple princier.

Ensuite, il y aurait la dette. D'abord pour se marier sans dette, il nous faudrait attendre à janvier ou février prochain. C'est bien long. Ensuite, en nous mariant en juin, je crois que nous pourrions aisément acquitter une dette de \$500 à \$600 pour le mois de janvier prochain. Avec les \$50 de salaire que nous cumulerons à nous deux par semaine, nous pouvons mettre de côté, sans nous priver, environ \$100 par mois. Et de juillet à janvier, il y a six mois. De sorte qu'en retardant au mois de janvier, nous nous priverions de six mois de bonheur pour aboutir à la même chose, à la même situation. Et pour résumer : nous marier en

juin avec dette de \$600 nous amène à janvier prochain, date à laquelle notre dette serait acquittée, ce qui revient au même que de se marier en janvier sans dette.

Pour le loyer, c'est bien difficile de trouver quelque chose à des prix moins élevés que \$50 et même \$40 par mois, pour un appartement convenable de quatre à cinq pièces. J'en parlais hier avec quelqu'un qui s'y connaît et m'a donné ce renseignement. Les appartements vont être annoncés en février et, si tout est décidé à cette époque, je m'occuperai de trouver un petit coin confortable aux meilleures conditions possibles. Que dirais-tu d'un appartement qui serait composé d'un beau grand *living-room* avec patente pour servir occasionnellement de salle à manger, d'une ou deux chambres et d'une cuisinette? Ceci est très dans la mode d'Ottawa et il m'en a été offert.

Comme tu vois, tout se précise un peu de diverses manières. Je n'ose pas insister trop, trop, pour le mois de juin parce que ce que je t'offre est bien modeste. Je ris de t'entendre parler des initiales D et de tes cousines Giroux qui auront le bonheur de me voir lorsque j'aurai ma moustache! Pour ta maman, je voulais te dire de me fournir un peu les moyens ou les occasions de lui parler plus souvent. Je te parlerai longuement de ma famille, point important et grave, demain. Ton inventaire est merveilleux, ma petite Michelle gourmande. Rappelle-toi que je pourrai avoir les *chesterfield* pour moitié prix.

Pense gravement à tout ça en faisant ton petit piquet bien raide jusqu'à vendredi. Nous en parlerons encore et tu pourras m'en dire un mot. Je peux encore changer de projets, car je demande beaucoup,

beaucoup de conseils afin de nous fixer. Je t'aime beaucoup, longuement, éternellement, mon *petit poupon* (prononcer à la française) et je pense continuellement à notre bonheur. À partir de janvier prochain, nous aurions \$55 par semaine, un bout de temps, pour nous préparer au grand événement. Travaille bien sans te fatiguer, aime-moi beaucoup, mon petit piquet.

Léo-Paul



Chambre des Communes
Canada

21 avril 1922

Ma chère petite assoiffée d'amour,

En pensant cette semaine à certaines choses que tu m'as dites et à d'autres que tu m'écris un peu chaque jour, j'ai presque réalisé, je crois, combien l'amour tenait de place dans tes rêves d'avenir, combien il t'est nécessaire un peu comme l'air que tu respires et comme une atmosphère autour de toi. Tu es une petite friande d'affection et de tendresse, pourrais-je dire, tu as le goût d'être chérie par quelqu'un d'une manière douce et ardente, sans répit, tu es enfin une petite chatte qui aime à ronronner dans la douceur de deux bras forts qui te serrent et te caressent. Ta grande

crainte, c'est de cesser d'aimer toi-même ou de cesser d'être aimée, car la vie te paraîtrait alors froide et sans rien qui vaille, et tu souffrirais. Alors, ma chère grande et incomparable Piquette, nous tâcherons de préserver toujours et de conserver nos sentiments d'aujourd'hui et de rester dans le mariage deux amants incomparables et fous, ma chère gourmande d'amour.

Puis, ma Piquette, j'ai été voir trois ou quatre appartements hier. Les uns sont trop chers, les autres ont quelque vice rédhibitoire, d'autres sont jolis. Je vais continuer lentement pour tâcher de trouver juste ce qu'il faut.

Je serai à Montréal demain après-midi, comme d'habitude, et nous causerons encore de beaucoup de choses.

Je t'aime, ma chère Piquette amoureuse.

Léo-Paul

Annexe 2

La correspondance reçue par Michelle Le Normand

Les 1300 manuscrits se trouvent dans les fonds Michelle Le Normand-Léo-Paul Desrosiers, BAnQ-M, Mss26 ou P12.

Sigles utilisés

- a.s.v. – Sœur de l'Assomption de la Sainte Vierge
- ca – circa (indique l'approximation)
- c.n.d. – Congrégation de Notre-Dame
- c.s.c. – Congrégation de Sainte-Croix
- c.ss.r. – Rédemptoriste
- c.s.v. – Clerc de Saint-Viateur
- f.c. – Frère de la Charité
(Hospitalier de Saint-Vincent)
- f.c.s.p. – Fille de la Charité, servante des pauvres
(Sœur de la Providence)
- f.i.c. – Frère de l'Instruction chrétienne
- Fr. – Frère
- o.f.m. – Franciscain
- o.m.i. – Oblat
- o.p. – Dominicain
- o.s.b. – Bénédictine
- p.s.s. – Sulpicien
- ptre – Prêtre
- s.a. – Sœur auxiliaire
- s.d. – (lettre) sans date
- s.j. – Jésuite
- s.s.s. – Congrégation du Saint-Sacrement



La liste alphabétique contient :

- le nom du correspondant;
- entre parenthèses, les années de naissance et de décès du correspondant, si elles sont disponibles;
- le nombre de lettres du correspondant;
- l'année ou les années où ces lettres ont été écrites;
- la cote.

Aerts, Edmond – *Voir* Ignace, Fr.

Alfred – 1 – 1907 – 026/010/022

Alice – 1 – 1937 – 026/010/020

Allard, Ghislaine, o.m.i., – 1 – 1964 – 026/008/022

Arseneault, Edmond, Fr. c.s.v., (1880-1931) – 1 – 1916
– 026/008/022

Asselin, Olivier (1874-1937) – 3 – 1933 – 026/008/022

Bachand, Reine-Antoinette (1893-1964) – 1 – 1916 – 026/008/023

Banque nationale de Québec (Paris, rue Auber) – 4 – 1921
– 026/008/023

Bardoux, Jacques (1874-1959) – 1 – 1921 – 026/008/023

Baulne, Guy (1921-2001) – 1 – 1953 – 026/010/015

Bazin, Marie René- – *Voir* Sœur Marie-de-Saint-Justin

Bazin, René (1853-1932) – 2 – s.d. et 1912 – 026/008/023

Beauchemin, Corinne P. – *Voir* Olier, Moïsette

Beaudin, Jean-Charles, ptre, (1884-1960) – 2 – 1916 – 026/008/023

Beaupré, L.C. (Lionel) – 1 – 1955 – 026/008/023

Beaupré, Lucie (1907-?) – 15 – 1954-1964 – 026/010/020

Bélanger, Charles-Eugène – 1 – 1963 – 026/008/023

[Belleau,] Thérèse (1929-1992) – 2 – s.d. et 1961 – 026/010/021

Bendz, Ernst (1880-1966) – 2 – 1948 – 026/010/022

Ber, Alice (1902-1997) [Jeanne Grisé-Allard] – 1 – 1962
– 026/009/013

Bernier, Jovette (1900-1981) – 1 – 1937 – 026/008/023

Bilodeau, Ernest (1881-1956) – 22 – de ca1915 à 1921 – 026/008/024

Bonin, Vianney Bergeron (1905-2005) – 1 – 1964 – 026/008/025

Bordeaux, Henry (1870-1963) – 1 – 1921 – 026/010/022
 Boucher, Chavigny (1893-1978) – 1 – 1920 – 026/010/022
 Bourassa, Henri (1868-1952) – *Voir Devoir (Le)*
 Brentano's (New York) – 15 – 1943-1945 – 026/008/025
 Breton, Valentin-Marie, o.f.m., (1877-1957) – 15 – 1917-ca1920
 – 026/009/001
 Brien, Roger (1910-1999) – 1 – s.d. – 026/009/002
 Bruneau, Charles (1883-1969) – 9 – 1939-1940 – 026/009/002
 Bruchési, Jean (1901-1979) – 1 – 1937 – 026/009/002
 Bruchési, Paul (1855-1939), archevêque – 1 – 1919 – 026/015/002
 Bundock, Germaine (1909-1975) – 1 – 1947 – 026/012/018
 Butler, Esmond – 1 – 1961 – 026/009/002
 Camil – 1 – 1941 – 026/012/012
 Cartier, A. – *Voir Devoir (Le)*
 Chabot, Cécile (1907-1990) – 1 – 1962 – 026/009/003
 Chabry, Maura A.M., o.s.b., – 17 – s.d. et 1941-1964 – 026/008/023
 Chagnon, Liliane – 2 – 1921 – 026/009/003 et 026/010/021
 Charasson, Henriette (1884-1972) – 1 – 1940 – 026/009/003
 Charland, Carméline – *Voir Sœur Charlier, Isabelle* (1895-1974) – 1 –
 1922 – 026/009/003
 Charlotte – 1 – 1943 – 026/010/020
 [Charpentier,] Florence Gagnon – 1 – ca1930 – 026/010/021
 Charpentier, Madeleine – 3 – [1921] – 026/009/003
 Chartier, Émile, ptre, (1876-1963) – 2 – 1920-1921 – 026/009/003
 Chauvin, Jean (1895-1958) – 1 – 1937 – 026/009/003
 Chénard, Louis-Philippe, c.ss.r., (1909-1997) – 1 – 1964
 – 026/009/003
 Chevrier, Joseph-Napoléon (1898-1981) – *Voir Devoir (Le)*
 Choquette, Adrienne (1915-1973) – 4 – s.d. – 026/009/003
 Clara – 1 – ca1949 – 026/010/020
 [Clément,] B./Béatrice (1905-2001) – 10 – s.d. et 1941-1964 –
 026/010/020 et 022
 [Cloutier,] Hélène [St-Denis] (1900-?) – 1 – s.d. – 026/010/020
 Collin, L. – 1 – 1937 – 026/009/003
 Colozza, Vincent, s.j., (1899-1987) – 1 – s.d. – 026/009/003
 Conan, Laure (1845-1924) – 1 – 1919 – 026/009/003
 Coulombe, J.-Arthur, c.s.v., (1907-1971) – 1 – 1952 – 026/009/003

D., Juliette – 1 – 1916 – 026/009/004
 Dampousse, Lucienne (1908-1987) – 7 – 1947-1964 – 026/009/004
 Dantel – 1 – 1919 – 026/010/005
 Dantin, Louis (1865-1945) – 23 – décennie 1930 – 026/009/005
 De Celles, Alfred Duclos (1843-1925) – 1 – 1916 – 026/009/006
 Demers, Gisèle – 1 – 1937 – 026/009/006
 De Grandpré, Annette – Voir Doray
 Desgagnés, Mme Ernest – 1 – 1935 – 026/009/006
 Desmarais, Marcel-Marie, o.p., (1908-1994) – 1 – 1937
 – 026/009/006
 Desrosiers, Léo-Paul (1896-1967) – 195 – 1919-1956 – 026/012/015 –
 016 – 017 – 018
 [Desrosiers,] Marcelle (nièce) (1910-2007) – 1 – 1921 – 026/012/012
 Desrosiers, Marie-Emma – Voir Sœur Sainte-Pauline-de-Rome
 Desrosiers, Marie-Louise – Voir Sœur Anysie
 Dessaulles, Henriette (1860-1946) [Fadette] – 3 – s.d. et 1918-1937
 – 026/009/012
Devoir (Le) – 37 – 1915-1938 – 026/009/007
 Lettres de Henri Bourassa, A. Cartier, J.-N. Chevrier, Omer
 Héroux, Pierre Labrosse (pseudonyme de Georges Pelletier),
 Napoléon Lafortune, Georges Pelletier.
 Doering, Henri (1889-1972) – 3 – [1921] – 026/009/006
 [Doray], Annette [de Grandpré] – 1 – [1961] – 026/010/020
 Douville, Raymond (1905-1997) – 1 – 1959 – 026/009/008
 Dubuc, Anne-Marie Palardy (1870-1928) – 1 – [1920] – 026/010/021
 Dubuc, Julien-Édouard-Alfred (1871-1947) et famille – 25 – ca1920-
 1964 – 026/009/009
 Dubuc, Marie (1903-1993) – 1 – [1937] – P12, B1, 1
 Duckett, Berthe (1895-1972) – 7 – 1910-1962 – 026/009/010
 Duhamel, Roger (1916-1985) – 2 – 1961-1963 – 026/009/010
 Dumas, J.-Calixte (1898-1962) – 1 – 1917 – 026/009/010
 Dupire, Louis (1887-1942) – 1 – 1920 – 026/009/010
 Émilie – 2 – 1962-1964 – 026/010/020
 Fadette – Voir Dessaulles, Henriette
 Fauconnier, Geneviève (1886-1969) – 3 – 1933-1935 – 026/009/012
 Fay, Eliot Gilbert (1902-1954) – 1 – 1943 – 026/010/022
 Fédération française de cyclotourisme – 7 – 1952-1954
 – 026/009/012

Ferland, Albert (1872-1943) – 2 – 1916 – 026/009/012
 Focillon, Henri (1881-1943) – 2 – 1934-1936 – 026/009/012
 Fortier, Flore Lanctot (1896-?) – 1 – 1937 – P12, B1, 1
 Fortin, Guy, s.s.s., (1916-1987) – 5 – 1957-1963 – 026/009/012
 Fossey, A.-Mathieu de – 1 – 1954 – 026/009/012
 Frigon, Thérèse – *Voir* Sœur Paul-du-Sauveur
 Gagnon, Roméo – *Voir* Théodore, Fr.
 Gallimard, Gaston (1881-1975) – 1 – 1951 – 026/009/013
 [Garceau,] Blanche – 1 – s.d. – 026/010/020
 Garceau, Blanche et Honoré Parent – 1 – 1933 – 026/008/025
 Gaudet-Smet, Françoise (1902-1986) – 1 – 1964 – 026/009/013
 Gautheron, René (1876-1970) – 2 – 1915 – 026/009/013
 Gauthier-Landreville, Marie-Anne – *Voir* Sœur
 Saint-Damase-de-Rome
 Gay, Jeanne-Marie – 1 – 1937 – 026/009/013
 [Gélinas,] Maurice – 1 – 1921 – 026/010/022
 Ginette – 3 – 1916-1924 – 026/010/020 et 021
 Girard, Arthur, ptre, (1892-1951) – 1 – 1917 – 026/009/013
 [Giroux,] Estelle (1893-?) – 7 – 1909-1955 – 026/010/020
 Gleason, Anne-Marie – *Voir* Madeleine
 Goodall, R.H. – 1 – 1959 – 026/009/013
 Goudreault, J.-Arthur – 1 – 1918 – 026/009/013
 Grandbois, Alain (1900-1975) – 1 – 1934 – 026/009/013
 Grignon, Claude-Henri (1894-1976) – 3 – 1938-1939 – 026/009/013
 Grisé-Allard, Jeanne – *Voir* Ber, Alice
 [Guertin,] Raphaëlle-Berthe (1909-?) – 1 – 1937 – 026/010/021
 Guibert, Juliette – 3 – 1912-1934 – 026/009/013
 [Guimond,] Jeanne (1895-?) – 5 – [1910-ca1916] – 026/009/013
 Guy, Jean – 1 – 1957 – 026/010/022
 Halévy, Daniel (1872-1962) – 3 – 1922-1938 – 026/009/014
 Héroux, Omer (1876-1963) – 8 – 1918-1936 – 026/009/014 – *Voir*
 aussi *Devoir (Le)*
 Homer, Louise – 1 – 1948 – 026/009/011
 Ignace, Fr. f.c. (1870-1938) [Edmond Aerts] – 1 – 1919
 – 026/009/015
 Imbeau-Cousineau, Denise – 2 – 1963-1964 – 026/009/015
 Imprimerie populaire – 15 – 1916-1945 – 026/009/015

Imprimerie Saint-Joseph – 1 – 1958 – 026/009/015
 Isabelle et Geneviève – 1 – 1964 – 026/010/020
 Jack [Pierre Paul] – 1 – 1918 – 026/010/022
 Jacques – 1 – s.d. – 026/010/022
 Jasmin, Judith (1916-1972) – 1 – [1944] – 026/009/017
 Joachim-Joseph, o.f.m., (1877-1948) – 1 – 1920 – 026/009/016
 Labarre, Anna-Marie – *Voir Sœur Marie-Philippe-de-Florence*
 La Brière, Yves de, s.j., (1877-1941) – 1 – [1921] – 026/009/017
 Labrosse, Pierre – *Voir Devoir (Le)*
 Lacasse, Agathe Lessard (1899-1984) – 9 – s.d. et 1956-1961
 – 026/010/021
 Lafontaine, Eugène (1857-1935) – 1 – 1916 – 026/010/022
 Lafontaine, Ulric – 1 – 1916 – 026/009/003
 Lafortune, Napoléon (1886-1945) – *Voir Devoir (Le)*
 La Grèze, Jean de, comte, (1881-?) – 1 – 1932 – 026/015/002
 Lalande, Louis, s.j., (1859-1944) – 6 – 1929-1937 – 026/009/017
 Laliberté, André, ptre, (1892-1951) – 1 – ca1937 – 026/009/017
 Lamarche, Marcolin-Antonio, o.p., (1876-1950) – 1 – 1937
 – 026/009/017
 Lamontagne-Beauregard, Blanche (1889-1958) – 1 – 1921
 – 026/009/017
 Lamy, Angéline Deshaies (1885-1963) – 2 – s.d. et 1962
 – 026/010/021
 Landry, Joseph-Marie – 1 – 1963 – 026/009/017
 Lapalme, Béatrice Issaurel (1878-1921) – 1 – 1916 – 026/009/017
 [Lapointe,] Renaude (1912-2002) – 1 – [1963] – 026/010/021
 Laporte, Maurice – 1 – 1938 – 026/009/017
 Lareau, Daniel – 3 – 1950-1955 – 026/009/011
 Lavergne, Armand (1880-1935) – 1 – 1933 – 026/009/017
 Leclerc, Madeleine – *Voir Sœur Madeleine-de-la-Foi*
 Leclerc[-Gauthier,] Rita (1921-2009) – 1 – 1956 – 026/009/011
 Legendre, Paul – 1 – 1958 – 026/010/015
 Léger, Paul-Émile, p.s.s., cardinal, (1904-1991) – 2 – s.d. et 1962
 – 026/009/017
 Leland, Marine (1899-1983) – 4 – 1940-1941 – 026/009/017
 Lemay, Lionel – 1 – 1954 – 026/009/017
 Leroy, M., ptre, – 1 – [1921] – 026/010/022

Létourneau, Armand (1892-1960) – 1 – 1918 – 026/009/016
 Librairie Beauchemin – 1 – 1937 – 026/009/017
 Librairie d'Action canadienne-française – 2 – 1930-1937
 – 026/009/017
 Librairie Larousse (Paris) – 1 – 1953 – 026/009/017
 Librairie Plon (Paris) – 1 – 1937 – 026/009/017
 Livesay, Florence Randal (1874-1953) – 3 – s.d. et 1942
 – 026/009/017
 Loiseau, Stanislas, s.j., (1848-1919) – 14 – 1918-1919 – 026/009/018
 Lozeau, Albert (1878-1924) – 137 – 1911-1921 – 026/009/019 et 020 et
 021 et 022
 Lumières de France (Paris) – 3 – 1938-1939 – 026/009/023
 Madeleine (1875-1943) [Anne-Marie Gleason] – 2 – 1937-1943
 – 026/010/021
 Malègue, Joseph (1876-1940) – 5 – 1934-1936 – 026/009/024
 Martel, Florence F. – 1 – ca1937 – 026/009/024
 Martin, Marie-Cordélia – *Voir* Sœur Sainte-Colette
 Martin, Paul-Aimé, c.s.c., (1917-2002) – 2 – 1953-1957
 – 026/009/011
 Mathys, Clotilde (1899-1987) – 3 – s.d. et 1941 – 026/009/024
 Maurault, Olivier, p.s.s., (1886-1968) – 1 – ca1960 – 026/009/024
 Melançon, Joseph-Marie – *Voir* Rainier, Lucien
 Michel – 1 – 1917 – 026/010/022
 Monarque, Georges (1893-1946) – 120 – 1917-1922 – 026/009/025
 et 026
 026/010/001 et 002 et 003
 Montpetit, André – 1 – 1954 – 026/010/022
 [Moreau,] Geneviève (1889-?) – 1 – 1920 – 026/010/020
 Morin, Joseph-Albert-Napoléon, ptré, (1860-1922) – 1 – s.d.
 – 026/010/004
 Morissette, Yvonne Rialland (1912-2001) – 2 – 1963 – 026/010/004
 Nielsen, Dorothy – 2 – 1957-1963 – 026/010/005 et 021
 [Nolin,] Aline – 2 – s.d. – 026/010/021
 Nolin, Jean – 2 – 1916 – 026/010/005
 Nouvelles Éditions de Paris – 5 – 1938 – 026/010/005

Olier, Moïsette (1885-1972) [Corinne P. Beauchemin] – 1 – 1945
 – 026/010/006

Ouellette, Gertrude – *Voir Sœur Philippe-de-Césarée*

Pagé, Joseph L. – 1 – 1953 – 026/010/010

Paré, Lorenzo (1921-2016) – 1 – 1964 – 026/008/022

[Parent,] Mireille (1920-) – 1 – 1958 – 026/010/021

Pascale – 1 – s.d. – 026/010/022

Pasquin, M.M. – 1 – s.d. – 026/010/007

Paul, Pierre (1933-1978) (Pierrot) – 69 – 1948-1964 – 026/012/009
 et 010

Paul-Crouzet Ben Aben, Jeanne (1870-1961) – 1 – 1947
 – 026/009/003

Paulhan, Jean (1884-1968) – 1 – 1954 – 026/009/013

Pelletier, Albert (1896-1971) – Éditions du Totem – 5 – 1933
 – 026/010/007

Pelletier, Georges (1882-1947) – *Voir Devoir (Le)*

Picard, Gaston (1892-1962) – 2 – 1935-1957 – 026/010/007

Picard, Suzanne Sourieux (1896-1972) – 1 – s.d. – 026/010/015

Pierrot – 1 – 1917 – 026/010/022

Pilon, Jean-Guy (1930-) – 1 – 1964 – 026/009/017

[Pineault,] Ernestine (1892-1980) – 1 – 1938 – 026/010/020

[Pineault,] Georgette (1894-1972) – 1 – 1957 – 026/010/020

Plante, Albert, s.j., – 4 – 1964 – 026/009/011

Poirier, P. – 3 – 1954-1957 – 026/010/007

Poirier, R. – 1 – 1957 – 026/009/013

Poisson, Guy, p.s.s., (1926-2013) – 2 – 1964 – 026/010/004

Pouliot, Alexandrine – *Voir Sœur Marie-de-l'Ange-Gardien*

Pouliot, Camille-Eugène (1897-1967) – 2 – 1957-1959 – 026/010/007

Pouliot, Louis-Alphonse (1886-1965) – 1 – 1920 – 026/010/007

Pourrat, Henri (1887-1959) – 2 – 1933-1946 – 026/010/008

Pourrat, Marie Bresson (1893-1961) – 5 – 1959-1960 – 026/010/008

Préfontaine, Fernand (1888-1949) – 3 – 1936-1940 – 026/010/009

Préfontaine, Rose-Anne Bélanger (1890-1921) – 2 – s.d. et 1920
 – 026/010/009

Prévost, Jules-Édouard (1871-1943) – 5 – 1910-1938 – 026/010/009

Racette, Florence – *Voir Sœur Marie-Virginie*

Rainier, Lucien, ptre, (1877-1956) [Joseph-Marie Melançon] – 3 – 1932-1937 – 026/010/011
 Ranger, Eugénie Lalonde (1878-1969) – 16 – 1934-1964
 – 026/010/021
 Ranger, Jacqueline (1905-?) – 10 – 1931-1953 – 026/010/021
 Ranger, Maryse – 1 – 1933 – 026/010/021
 Régine – 1 – 1953 – 026/009/013
 Richer, Julia Sigouin (1910-1972) – 17 – de s.d. à 1964 – 026/010/011
 et P12, B1, 1
 Richer, Léopold (1902-1961) – 1 – 1938 – 026/010/011
 Rinfret, Fernand (1883-1939) – 1 – 1936 – 026/010/011
 Robillard, J. – 1 – 1921 – 026/010/011
 [Rojat] Jeanne-Marie Moreau (1897-1973) [*alias* Loupichou] – 2 – 1915 – 026/010/021 et 022
 [Rojat] Jeanne-Marie Moreau (1897-1973) – 2 – 1932-ca1940
 – 026/009/013
 Roue, René du (1881-1940) – 1 – s.d. – 026/009/010
 Routier, Simone (1901-1987) – 90 – ca1920-1964 – 026/010/012 et 013
 Roy, Camille, ptre, (1870-1943) – 2 – 1918-1937 – 026/010/014
 Roy, Gabrielle (1909-1983) – 5 – 1962-1963 – 026/010/014
 Roy, Pierre-Georges (1870-1953) – 1 – 1937 – 026/010/014
 Roy, Rachel – *Voir* Sœur Arthur-Joseph
 Roy, Réginald M., Fr. o.f.m., (1910-1999) – 3 – 1934-1935
 – 026/010/014
 Runciman, E.A. – 1 – 1941 – 026/010/014
 [Sanscartier,] Jeanne et Régine – 1 – 1947 – 026/009/013
 Séguin, Jeanne d'Arc – *Voir* Sœur Saint-Jean-de-Sienne
 Saint-Germain, Clément – 1 – 1960 – 026/009/011
 Saint-Jacques, Berthe – 1 – 1922 – 026/010/015
 Savard, Adjutor (ca1890-ca1939) – 1 – 1920 – 026/010/015
 Savard, Félix-Antoine, ptre, (1896-1982) – 1 – 1937 – 026/010/015
 Société des écrivains canadiens – 2 – ca1938-1950 – 026/010/015
 Société Saint-Jean-Baptiste – 1 – [1953] – 026/010/015
 Sœur Anysie, f.c.s.p., (1872-1942) [Marie-Louise Desrosiers] – 2 – 1931 – 026/010/015
 Sœur Arthur-Joseph, f.c.s.p., (1911-1990) [Rachel Roy] – 1 – 1962

– 026/010/015
 Sœur Madeleine-de-la-Foi, c.n.d., (1924-2014) [Madeleine Leclerc]
 – 1 – 1932 – 026/009/003
 Sœur Marie-de-l'Ange-Gardien, s.a., (1864-1937) [Alexandrine
 Pouliot] – 3 – 1934-1935 – 026/010/015
 Sœur Marie-de-Saint-Justin, s.a., (1883-1970) [Marie René-Bazin]
 – 1 – 1934 – 026/010/015
 Sœur Marie-Louis-de-Sion – 1 – 1920 – 026/010/015
 Sœur Marie-Philippe-de-Florence, c.s.c., (1911-2012) [Anna-Marie
 Labarre] – 1 – s.d. – 026/010/022
 Sœur Marie-Virginie, f.c.s.p., (1882-1974) [Florence Racette] – 1 –
 1938 – 026/010/015
 Sœur Paul-du-Sauveur, f.c.s.p., (1920-) [Thérèse Frigon] – 1 – 1962
 – 026/010/015
 Sœur Philippe-de-Césarée, f.c.s.p., [Gertrude Ouellette] – 1 – 1961
 – 026/010/015
 Sœur Saint-Damase-de-Rome, c.n.d., (1896-1972) [Marie-Anne
 Gauthier-Landreville] – 2 – 1934-1954 – 026/009/003
 Sœur Saint-Jean-de-Sienne, a.s.v., (1919-1998) [Jeanne d'Arc
 Séguin] – 2 – 1958 – 026/010/015
 Sœur Sainte-Colette, c.n.d., (1903-1963) [Marie-Cordélia Martin] –
 2 – s.d. et 1951 – 026/009/003
 Sœur Sainte-Pauline-de-Rome, c.n.d., (1898-1973) [Marie-Emma
 Desrosiers] – 1 – s.d. – 026/009/003; 16 – 1934-1964
 – 026/012/011
 Sœurs Carmélites déchaussées – 12 – 1937-1962 – 026/009/003
 Sœur Marguerite et Sœur Marie-Berthe du Carme
 Sœurs Gertrude G. Adam et Maura A.M. Chabry, o.s.b., – 1 – 1944
 – 026/008/023
 Sœurs Sainte-Thérèse-de-la-Charité, c.n.d., (1928-1990)
 [Carméline Charland] et Sainte- Pauline-de-Rome, c.n.d.,
 (1898-1973) [Marie-Emma Desrosiers] – 1 – s.d. – P12, B1, 1
 Stella – 2 – s.d. – 026/010/021
 St-Pierre, Jeanne (1892-1973) – 1 – s.d. – 026/010/015
 T., Had.? – 1 – 1919 – 026/010/021
 Talon, Anne *alias* Nanne – 7 – 1920-1964 – 026/010/016
 Tanguay, Armand, s.j., – 1 – 1951 – 026/010/017

Tardif, Hélène Beaupré (1859-1935) (mère) – 3 – 1919-1930
– 026/012/012
[Tardif,] Marie-Stella (1895-1990) (sœur) – 2 – 1934-1961
– 026/010/021
Tenant, Jean (1885-1986) – 1 – 1939 – 026/010/017
Tessier, Albert, ptre, (1895-1976) – 4 – s.d. et 1937-1961
– 026/010/017
Théodore, Fr. f.i.c., (1903-1959) [Roméo Gagnon]
– 2 – 1953 – 026/010/017
Thériault, Yves (1915-1983) – 1 – 1964 – 026/010/013
Thorne, Alice (1910-1973) – 1 – 1949 – 026/009/013
Tobin, James Edward (1905-1968) – 1 – 1948 – 026/009/006
Tremblay, Gérard, s.j., – 2 – s.d. et 1963 – 026/009/011 et
026/010/017
Trudeau, Louis-Édouard, o.p., (1884--1929) – 14 – 1919-1927
– 026/010/018
[Turcot,] Marie-Rose (1887-1977) – 1 – s.d. – 026/010/021
Valiquette, Bernard (1913-1974) – 1 – 1937 – 026/010/019
Vertefeuille, Louise (1888-1974) – 1 – 1956 – 026/010/019
Verville, Bernardin, o.f.m., (1901-?) – 1 – 1963 – 026/010/019
Vézina, Léontine R. – 1 – s.d. – 026/010/019
Villeneuve, Rodrigue, o.m.i., cardinal, (1883-1947)
– 1 – 1941 – 026/010/019
Sans Nom – 2 – [1937]-1959 – 026/010/022

Notes

- 1 Allusion ici à Georges Monarque.
- 2 Dans Outremont, chapelle du couvent des Sœurs de Marie-Réparatrice construit en 1911 : 1025, Mont-Royal ouest.
- 3 Berthierville, où demeurent les parents de Léo-Paul Desrosiers.
- 4 Jean Mérolles écrit des billets souvent bien tournés dans *Le Nationaliste*. Par exemple : «Pierrette» dans *Le Nationaliste*, 25 juillet 1920, p. 1.
- 5 «Au sujet du roman : il vous menace ni plus ni moins que de la peine capitale. En plus il ne tient pas à avoir de rapport avec vous si vous n'avancez à rien. En plus, il cherche à m'entraîner en cette même politique à votre égard. Je ne le crois pas capable d'autant d'atrocité, mais ça indique au moins sa hâte de vous voir vous exécuter. Parlez-lui de votre affaire, pour le rasséréner un peu.» Georges Monarque, Sorel, 30 juillet 1920, lettre à MLN, à Percé. BAnQ, MSS26, 2006-10-001/471.
- 6 «Un Charivari», conte canadien, signé Léo-Paul Desrosiers, a paru dans *Le Nationaliste*, 18 juillet 1920, p. 2; il sera repris dans *Âmes et paysages*, premier livre de Léo-Paul Desrosiers édité au *Devoir* en 1922.
- 7 Dans la famille de Julien-Édouard-Alfred Dubuc (1871-1947), riche industriel, le «roi de la pulpe», propriétaire de la pulperie de Chicoutimi – il fonda le village de Port-Alfred en 1918 – établi aussi à Chandler. En 1893, il a épousé Anne-Marie Palardy (1870-1928) à Saint-Hugues, sa paroisse natale.
- 8 Villa-Marie, propriété de la famille Dubuc, à Chandler; ainsi appelée en référence à Villa-Marie à Laterrière, résidence d'été des Dubuc, près du lac Kénogami. Ce nom voulait honorer Anne-Marie, épouse Dubuc.

- 9 MLN écrit St-Valier; nous adoptons l'orthographe communément utilisée aujourd'hui avec la double consonne.
- 10 Jehanne d'Orliac (1883-1974), *Madeleine de Glapion, demoiselle de Saint-Cyr*, roman, Paris, Ernest Flammarion, 1919.
- 11 Albert Ferland (1872-1943) n'a vraiment jamais écrit d'histoire du Canada, mais des récits, des légendes, des poèmes se rattachant à l'histoire.
- 12 François-Xavier Garneau (1809-1866), premier historien important, auteur d'une *Histoire du Canada*, parue d'abord au Québec en 1845 puis rééditée à Paris en 1913.
- 13 «Avez-vous des nouvelles de Léo-Paul? Le même abbé Maurault m'a dit que pour être moins déprimé il paraissait encore très désabusé. Je lui ai écrit il y a déjà assez longtemps sans recevoir de réponse.» Georges Monarque, Sorel, 27 septembre 1920, lettre à MLN. BANQ, MSS26, 2006-10-001/471.
- 14 Le Commissariat canadien à Paris occupa les 17/19 des Capucines pendant les années 1911-1928. Voir Bernard Péniisson, «Le Commissariat canadien à Paris (1882-1928)», *RHAF*, vol. 34, n° 3, 1980, p. 357-376.
- 15 Francis Parkman (1823-1893), historien américain, auteur de *France and England in North America*, Boston, 1865-1892.
- 16 «Le vapeur *Empress of Britain* partira de Québec mercredi le 13 octobre», annonce *La Presse* du 11 octobre 1920, p. 15, précisant que le Pacifique Canadien mettra un train spécial avec des wagons-lits qui quittera la gare Windsor de Montréal à 11 h p.m. le 12 octobre et un autre le lendemain, 13 octobre, à 1 h p.m. et que ces deux trains arriveront juste à l'embarcadère à Québec. *L'Empress of Britain* partit de Québec en effet le 13 octobre 1920, mais MLN prit plutôt *l'Empress of France* qui partit de Québec le 3 novembre 1920 et arriva à Liverpool le 10 novembre. Voir son Journal. Elle traversa l'Angleterre et gagna ensuite la France par Douvres-Calais.
- 17 Thérèse Ferron épousera (1921) Pierre-J. Dupuy (1896-1969), avocat, diplomate. Un demi-siècle passe et les journaux annonceront le décès (d'une crise cardiaque) de Pierre Dupuy à sa résidence de Cannes, en France : «Pierre Dupuy, le diplomate de l'Expo 67.» *La Presse*, 22 mai 1969, p. 53.

18 Rosanna Bélanger (1890-1921), épouse de Fernand Préfontaine, architecte. Le couple Préfontaine se liera d'amitié avec MLN et voyagera avec elle en France en 1920-1921.

19 «Léo-Paul m'a écrit : il fait l'ours et voudrait courir les bois, textuellement.» Georges Monarque, Sorel, 15 novembre 1920, lettre à MLN, à Paris. BAnQ, MSS26, 2006-10-001/471.

20 Fernand Préfontaine (1888-1949), fils de Raymond Préfontaine qui fut maire de Montréal et ministre dans le gouvernement Laurier. Architecte et aquarelliste, il finança *Le Nigog* en 1918. Il a épousé Rosanna Bélanger (Montréal, Saint-Jean-Baptiste, 23 janvier 1913), fille d'Ernest Bélanger, peintre, et de Diana Hamel.

21 Omer Héroux (1876-1963), rédacteur en chef au *Devoir* dirigé par Henri Bourassa. Un grand ami d'Albert Lozeau et de Michelle Le Normand. Fonds Omer Héroux, BAnQ-M, CLG15.

22 MLN parle ici de 1916, année de la publication de son premier livre, *Autour de la maison*.

23 «Michelle m'écrit toujours. Elle m'aime trop; je crois que je m'enferme. Elle n'est pas raisonnable pour un sou. Et moi je ne sais plus quel rôle jouer dans cette pièce.» Georges Monarque, Sorel, 28 janvier 1921, lettre à LPD. BAnQ, MSS26, 026/011/027.

24 «La petite oie blanche», conte inédit signé Léo-Paul Desrosiers, paraît dans *Le Nationaliste* du 27 février 1921, p. 2. Il fera partie d'*Âmes et paysages* (1922).

25 Commence ici une série de lettres sur papier imprimé des initiales M.A.T. (Marie-Antoinette Tardif). Invariablement, jusqu'à la lettre du 11 février 1922.

26 Marie-Estelle-Annette Desrosiers (1900-1921), sœur de Léo-Paul et dernière enfant de la famille, a été inhumée à Berthierville le 26 septembre 1921.

27 Joyberte Soulange [Ernestine Pineault (1892-1980)] a écrit : *Dollard. L'épopée de 1660 racontée à la jeunesse*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, 102 p. Comme Ernestine Pineault est une amie intime de Lionel Groulx, ce dernier a sans doute corrigé ou même peut-être écrit le texte mentionné ici.

28 Georgette Pineault (1894-1972), née à Salem (Massachusetts) le 17 octobre 1894, avec le prénom de Thérèse-Georgianna, fille de

Joseph-Ernest Pineault, boulanger, et de Melina Laflamme. Sœur d'Ernestine Pineault.

29 Albert Lozeau (1878-1924), poète, premier grand amour de MLN.

30 Florence Fernet (1892-1986), née à Woonsocket (R.I.) en juillet 1892, fille de Fortunat Fernet, marchand, et d'Emma Aubuchon. Elle épouse Paul Martel (1893-1966) à Montréal, en la cathédrale Saint-Jacques le Majeur, le 13 novembre 1923. Voir le fonds Florence Vernet : BAnQ-M, P205. Son journal personnel, microfilm 6386. Inhumée au cimetière de Saint-Henri de Mascouche.

31 Évangéline Zappa (1892-1939), baptisée Angéline Zappa, bachelière en 1914 au Collège Marguerite-Bourgeoys de la Congrégation de Notre-Dame, décédée d'une affection cardiaque à Montréal en juillet 1939. Italienne par son père (Jean-Baptiste Zappa) et québécoise par sa mère (Louise Roy). MLN l'appelle Évangéline ou Mlle Zappa.

32 Gabrielle de Grandpré a été baptisée à Montréal, paroisse Saint-Jean-Baptiste, le 2 septembre 1896, avec les prénoms Marie-Gabrielle-Anne de Grandpré, fille d'Alexis Duteau-de Grandpré, commis, et de Marie Bonin.

33 Claude Mélançon (1895-1973), naturaliste, journaliste, vulgarisateur scientifique. Auteur de plusieurs œuvres, dont *Par terre et par eaux* (1928), *Charmants voisins* (1940).

34 Henriette Dessaulles (1860-1946), de Saint-Hyacinthe, écrit dans *Le Devoir* des billets signés du pseudonyme Fadette.

35 Andrée Jarret, pseudonyme de Cécile Beauregard, auteure de *Contes d'hier*, Montréal, Daoust & Tremblay, 1918, et *Moisson de souvenirs*, Le Devoir, 1919. Le Père Breton écrit à MLN : «Vous aviez été confirmée avec elle, vous aviez 9 ans et beaucoup d'ardeur».

36 Thérèse Ferron publiera quelques livres dans la décennie de 1940 sous le nom de madame Pierre Dupuy.

37 Marguerite Taschereau (1889-1964), née à Québec, fille de Joseph-Édouard Taschereau (1863-1891), avocat, et d'Amélie Dionne (1865-1948). Elle a publié *Études* (1921) et *Les pierres de mon jardin* (1928).

38 De MLN, *Le Devoir* du 7 novembre 1921 publie «Vers l'Italie». Et, plus loin, «Notre facchino».

- 39 Mère Marie de l'Ange-Gardien (1864-1937), des Auxiliatrices des âmes du Purgatoire, de Paris, née Alexandrine Pouliot à Rivière-du-Loup (Fraserville) le 4 juin 1864, fille de Jean-Baptiste Pouliot, notaire, et de Sophronie Blais. Elle arrive à Paris en 1889 et devient Sœur Auxiliatrice en 1891, exerce ses talents en prenant soin des malades pauvres à Londres, Jersey, St. Louis (Missouri), San Francisco; aumônière auprès des militaires français pendant la Grande Guerre, elle finit ses jours à Paris. Voir à Paris les Archives des Auxiliatrices, 1J529, dossier personnel de M. de l'Ange-Gardien. Le chanoine Émile Chartier lui avait écrit, lui demandant de trouver une pension pour MLN à Paris. Voir la réponse de cette dernière à BANQ, MSS26, 026/012/019. Marie de l'Ange-Gardien était très proche de son frère cadet Camille Pouliot (1865-1935), juge. René-Salvator Cotta, *Pourquoi suis-je venue?*, Montréal, Paris, Fides, 1964.
- 40 Solange et Madeleine Thibodeau, filles d'Alfred Thibodeau et d'Éva Rodier.
- 41 Lire «Notre facchino», porteur de valises, dans *Le Devoir*, 16 novembre 1921.
- 42 Voir l'article «À Rome», dans *Le Devoir*, 13 décembre 1921.
- 43 Fr. Edmond Arseneault, c.s.v., (1880-1931), fondateur de l'Académie Saint-Anselme à Rawdon.
- 44 Claire Marcil, baptisée à Saint-Louis-de-France (Montréal) le 14 septembre 1897, fille de Charles Marcil et de Marie-Louise Pearson, épousera Georges-Louis Bruchési (Sainte-Jeanne-d'Arc, Ottawa, 24 février 1938). Voir la lettre de condoléances de Claire Marcil-Bruchési à LPD après la mort de Michelle Le Normand. 026/011/016.
- 45 *L'autre*, c'est-à-dire Ernestine Pineault. MLN semble lui vouer une haine viscérale, sans aucune modération. Cet antagonisme va s'estomper cependant avec les années. Elle demandera même à Georgette l'adresse d'Ernestine en Suisse, pour la visiter sans doute pendant son voyage en Europe en 1954.
- 46 Berthe Duckett (1895-1987), née Marie-Graziella Bertha Duckett à Montréal, dans la paroisse Saint-Louis-de-France, fille de Richard Duckett (1838-1917), marchand, demeurant rue Saint-Hubert, et de Délia Tellier. Dans la même paroisse, le 17 juillet 1922, elle épousera Jean-Joseph Penverne, gérant, puis avocat et juge,

- fil de Jean-Marie Penverne et de Marie-Ruth Conan.
- 47 Elizabeth Gaskell (1810-1865), romancière britannique. MLN lira de cette écrivaine : *Cranford* (1851-1853). Voir, plus loin, la lettre du 22 décembre 1921.
- 48 Adeptes des moustaches depuis son adolescence, MLN en parlait déjà dans une chronique intitulée «Rue Sainte-Catherine ouest», signée Claude, parue dans *L'Avenir du Nord*, 30 septembre 1910, texte dans lequel elle décrivait, parmi la foule des badauds, une bande d'étudiants, dont certains avaient «une coquette petite moustache».
- 49 Léa Pilote, épouse d'Elliott Tardif (Montréal, 1^{er} septembre 1913), frère de MLN.
- 50 Napoléon Lafortune (1886-1945), directeur du *Nationaliste* qu'il avait fondé en 1904 et qui était devenu l'édition de fin de semaine du *Devoir*. Il deviendra un personnage important de *L'Action française*.
- 51 Anne-Marie Palardy (1870-1928), épouse de Julien-Édouard-Alfred Dubuc (1871-1947), riche industriel de Chandler et de Chicoutimi.
- 52 Jean-Baptiste Zappa, marchand, originaire d'Italie. Père d'Évangéline Zappa, la meilleure amie de MLN. Il demeurait au 294, rue Nicolet. J.-B. Zappa avait des propriétés foncières et s'était enrichi lors d'une vente de terrain à la Commission scolaire d'Hochelaga en 1910. Voir *Histoire des écoles d'Hochelaga-Maisonneuve*, tome 2, L'école Baril, Atelier d'histoire d'Hochelaga-Maisonneuve et Commission scolaire de Montréal, 2006.
- 53 Voir dans *L'Avenir du Nord*, le 9 septembre 1910, «L'Arrivée du légat», et, le 23 septembre 1910, «Un piquant microbe», deux articles de MLN, signés Claude.
- 54 De George Eliot (1819-1880), pseudonyme de Mary Ann Evans, romancière britannique, MLN lira *The Mill on the Floss* (1860).
- 55 Fortunat Strowski (1866-1952), critique littéraire, professeur à la Sorbonne. *Tableau de la littérature française au XIX^e siècle et XX^e siècle* (1921).
- 56 André Le Breton (1860-1931). *Le Roman français au XIX^e siècle, avant Balzac* (1901).
- 57 Paul Fontaine, récemment marié à Gilberte Paquin (Québec, Saint-Jean-Baptiste, 12 août 1919).

58 Ces cousines Giroux sont Estelle, la violoniste, née à Montréal en 1892, Claire (24 ans) et Simone (16 ans). Elles habitent maintenant au 721, de Lorimier, entre les rues Sherbrooke et Gauthier. *LMD*.

59 Paroisse de Montréal : 1855, rue Rachel est.

60 Évocation de ses amours de jeunesse avec Albert Lozeau.

61 Damien Dionne-Desrosiers, fils de Napoléon-Alexis Desrosiers-Lafrenière, médecin, et d'Ernestine Dionne. Employé civil, il épouse Marie-Alice Robillard (Thurso, 29 juin 1914), fille de Joseph Robillard, médecin, et d'Agnès Roy. Ernestine Dionne (1855-1933), de Saint-Roch-des-Aulnaies, est fille de Pascal-Amable Dionne et de Catherine-Wilhelmine Boisseau.

62 Ce télégramme de Léo-Paul à Michelle se trouve parmi les lettres de Léo-Paul Desrosiers à Michelle Le Normand. BANQ-M, Mss26, 026/012/015.

63 Germaine Gélinau, fille d'Arthur Gélinau et d'Eugénie Labelle, épousera Léonce Beaudry (Montréal, 6 septembre 1922), fils d'Olivier Beaudry et d'Aurore Craig. Avant son mariage, Germaine habite chez sa mère, veuve, au 334, avenue Outremont. *LMD*.

64 Jean Girard, né le 11 novembre 1919, baptisé le lendemain (Montréal, Saint-Enfant-Jésus de Mile-End), fils d'Hormidas Girard et de Marie-Stella Tardif, sœur de MLN. Parrain, Albert Girard, oncle, de Saint-Jean-Baptiste de Québec; marraine, Marie-Antoinette Tardif, tante.

65 Marie-Madeleine-Camille Girard (1918-2014), baptisée le 24 janvier 1918 (Montréal, Saint-Édouard), fille d'Hormidas Girard, employé civil, et de Marie-Stella Tardif. Elle épousera Maurice Garnier (Montréal, 1939). Inhumée au cimetière Notre-Dame-des-Neiges, Section U, lot 00567, le lot de ses parents.

66 Joseph Lozeau (1853-1921), né à Saint-Vincent-de-Paul, avait fait ses études classiques au Collège de l'Assomption (35^e cours); il est mort à Montréal le 22 décembre 1921, époux d'Adèle Gauthier. Joseph Lozeau avait exercé les professions de greffier au protonotariat puis de commissaire à la Cour supérieure du district de Montréal.

67 Sa mère n'est pas une Olivier mais une Bonin. Gabrielle de Grandpré a été baptisée Marie-Gabrielle-Anne de Grandpré (Montréal, Saint-Jean-Baptiste, 2 septembre 1896), fille d'Alexis

Duteau-de Granpré, commis, et de Marie Bonin. En 1919, MLN l'appelle sa voisine; elle demeure au 825 avenue de Saint-Vallier. *LMD*.

68 Wilfrid Beaupré (1859-1943), baptisé Charles-Horace-Wilfrid Beaupré, médecin à Saint-Jacques de Montréal, fils d'Amable Beaupré, médecin, et de Dorotheé Voligny, a épousé Marie-Catherine-Robéa Gadoury (Sainte-Élisabeth, 26 août 1885), fille de Moïse Gadoury, bourgeois, et de Caroline Guilbault. Le Dr Wilfrid Beaupré, établi comme médecin à Québec, est cousin d'Hélène Beaupré, mère de MLN.

69 Hector Paul, un Sorelois, épousera Estelle Giroux, cousine de MLN (Montréal, Immaculée-Conception, 18 août 1924).

70 Ce prétendant est Dominique D'Imperio (1888-1965), né le 31 août 1888 à Biccari, Foggia, Puglia, Italia, fils de Filippo D'Imperio, vétérinaire, et de Maria Giovanna Ciccone. Arrivé aux États-Unis en 1905, il étudia la sculpture à la Pennsylvania Academy of Fine Arts de Philadelphie et devint un artiste renommé. Il épousera à Philadelphie (20 juin 1928) Edith R. Roberts, une artiste. Dominique D'Imperio écrit une page en italien dans le livre de dépenses de MLN, donnant son nom et son adresse à Philadelphie. Une première page de cet écrit a été enlevé du livre de comptes; la page restante commence ainsi : «Recorderi per sempre i beati giorni passati con te a bordo del piroscàfo *Patria* : i momenti quando guardando nei tuoi occhi sereni ed innocenti imbibeno da loro beati pensieri » BANQ-M, 026/016/023.

71 Au Cinéma Impérial, rue de Bleury, où on présentait, de Charlie Chaplin, *The Idle Class* (*Charlot et le Masque de fer*) et, de la réalisatrice Lois Weber (1881-1939), *The Blot* (mélodrame de 90 minutes), deux films muets sortis en septembre 1921. *Le Devoir*, 31 décembre 1921.

72 Madame Eugénie Ranger, épouse d'Oscar, habite alors rue Saint-Christophe. *LMD*.

73 La lettre contient une coupure de journal : «Petits secrets de coquetterie», recette pour faire pousser rapidement barbe et moustache...

74 Georges Pelletier (1882-1947), né à Rivière-du-Loup. Avocat en 1904, il abandonne bientôt la pratique du droit pour faire du journalisme. Secrétaire de rédaction au *Devoir* de 1915 à 1923.

- 75 L'équipe du *Devoir*.
- 76 Fille de Paul-Gédéon Martineau (1858-1934). Voir la lettre suivante de MLN. Juge à la Cour supérieure depuis 1907, P.-G. Martineau a épousé Emma Charbonneau (Montréal, Notre-Dame, 27 septembre 1886) et habite au 418, Dorchester ouest en 1922. *LMD*.
- 77 À cette adresse est inscrit J.-E. Pineault, voyageur de commerce, père d'Ernestine. *LMD*.
- 78 Henri Gariépy rencontré à Percé. Médecin, fils d'Antoine Gariépy et de Marguerite Beudet, de Montréal, paroisse Saint-Jacques, épousera Rita Laurier (Montréal, Saint-Pierre-Apôtre, 17 décembre 1925), fille de Ruben Laurier, médecin, et de Marie-Louise Laurier.
- 79 Marie-Stella Tardif (1895-1990), appelée simplement Marie, épouse d'Hormidas Girard, employé civil (Montréal, Saint-Édouard, 12 février 1917). Sœur de MLN. Les Girard demeurent tout près de MLN, au 748 de Saint-Vallier. *LMD*.
- 80 Germaine Géliveau, fille d'Arthur Géliveau et d'Eugénie Labelle, épousera Léonce Beaudry (Montréal, 6 septembre 1922), fils d'Olivier Beaudry et d'Aurore Craig.
- 81 Madame Huguenin (qui signe ses textes «Madeleine») est Anne-Marie Gleason (1875-1943), née à Rimouski d'un père irlandais, épouse du Dr Wilfrid Huguenin (Montréal, 1904).
- 82 Madeleine Huguenin (1906-1929), fille du Dr Wilfrid Huguenin et d'Anne-Marie Gleason.
- 83 Olivier Maurault (1886-1968), p.s.s., historien et auteur, s'occupe de la bibliothèque Saint-Sulpice à Montréal.
- 84 Titine : le mot revient trois fois dans cette lettre. Allusion évidente à Ernestine Pineault, *l'autre*.
- 85 Ernest Bilodeau (1881-1956), né à Deschambault le 30 novembre 1881, fils de Louis-Philéas-Léonce Bilodeau et de Zarilda Dion. Époux de Louise Audet (5 mai 1905); veuf en 1913, il épouse Juliette Madore (Edmonton, Alberta, 12 mai 1914). À Montréal, il devient courriériste parlementaire à Ottawa pour *Le Devoir* (1915-1920). Léo-Paul lui succédera.
- 86 Marie-Aveline Bengle (1861-1937), de la Congrégation de Notre-Dame sous le nom de Mère Sainte-Anne-Marie, fut maîtresse générale des études à la Congrégation, fonda en 1908

l'École d'enseignement supérieur pour filles, qui deviendra en 1926 le Collège Marguerite-Bourgeoys. Voir Claude Gravel, *La Féministe en robe noire, Mère Sainte-Anne-Marie*, Montréal, Libre Expression, 2013.

87 Voir, de Michelle Le Normand, *La plus belle chose du monde*.

88 Louis-Édouard Trudeau (1884-1929), ordonné prêtre en 1910, dominicain, donna des conférences d'études pour les Enfants de Marie à Notre-Dame-de-Grâce. *DC*, 5.

89 À cette lettre est annexé un article (billet) de MLN intitulé «Le Souvenir imprévu», très personnalisé, traitant de la naissance de l'amour entre Léo-Paul et elle : «Quelle douceur d'entendre préciser un souvenir, rappeler que tel jour, tel mois, telle année, on la vit pour la première fois, à tel lieu, et qu'elle avait telle expression rieuse ou grave ».

90 Athala Tardif (1869-1934), née à Saint-Vincent-de-Paul, fille de Bénoni-Zoël Tardif et d'Alphonsine Cordier, sa deuxième épouse. Elle est demi-sœur de MLN. Décédée célibataire.

91 Blanche-Laetitia Tardif (1883-1976), baptisée à L'Assomption, fille de Bénoni-Zoël Tardif et d'Alphonsine Cordier, sa deuxième épouse, a épousé James O'Brien, mécanicien (Montréal, Saint-Enfant-Jésus du Mile End, 11 octobre 1909). Elle est demi-sœur de MLN.

92 Eulalie-Alida Palardy avait épousé Raymond Hudon-Beaulieu (Saint-Hugues, 24 septembre 1884), fils de Maurice Beaulieu et d'Émérance Beaupré. Eulalie-Alida Beaulieu est sœur de madame Dubuc, famille amie de MLN.

93 Antoine Bernard (1890-1967), *Coquillages : crayons et impressions / Marius*, dessins (dix culs-de-lampe) du frère Henri Paquette; préface de Léo-Paul Desrosiers, Montréal, Imprimerie des sourds-muets, 1922, 212 p. Recueil de chroniques dont plusieurs ont paru dans *Le Devoir*.

94 Henri Dupras, photographe, du studio Dupras & Colas, rue Metcalfe, Montréal.

95 Dans *Le Devoir*, certains «billets du soir» sont signés Nap. Tellier, pseudonyme de Napoléon Lafortune (1886-1945). *La Vie littéraire au Québec*, vol. 5.

96 Cet oncle pourrait être son parrain, Michel Bourbeau, au baptême d'Elliott Tardif à L'Assomption le 25 février 1890.

97 Le 11 septembre 1921, MLN avait rencontré à Rome le pape Benoît XV. Elle note dans son journal : «L'audience est émouvante. Prendre dans ses mains la main du Saint-Père, baiser sa bague et le voir s'en aller devant soi. Il est bien tel que le représentent ses portraits, nul comme physique, très petit, mais il y a quelque chose de surnaturel dans la personne du représentant de Jésus, et je l'ai senti.»

98 Gustave Lamarche (1895-1987), clerc de Saint-Viateur, poète et historien.

99 «Fécite», première nouvelle du recueil de Léo-Paul Desrosiers, *Âmes et paysages*, Éditions du *Devoir*, 1922. Ce premier livre édité par Léo-Paul Desrosiers portera la dédicace : «À ma femme».

100 Heureusement que MLN était absente, car au cours de cette soirée littéraire tenue à la salle Saint-Sulpice, la Société des Artisans canadiens-français a remis le prix de narration française à la terrible Titine (Ernestine Pineault) pour son livre sur Dollard. Le Père Lamarche a prononcé une conférence intitulée «la critique littéraire». *Le Devoir*, 25 janvier 1922.

101 Le 28 janvier 1922 est un samedi.

102 Jean Héroux, fils d'Omer, sera jésuite et abandonnera l'état ecclésiastique.

103 Jacques Chardonne (1884-1968), *L'Épithalame*, premier roman de l'auteur publié chez Stock, à Paris, en 1921. Deux volumes, 267 et 363 pages.

104 Le Quatuor à cordes Chamberland, composé d'Albert Chamberland (1886-1975) (1^{er} violon), Norman Herschorn (2^e violon), Eugène Chartier (alto) et Raoul Duquette (violoncelle), interpréta dans la salle du Ritz-Carlton de Montréal : le quatuor op. 112 de Saint-Saëns et un quatuor de Mitrofan Belaïev; quelques musiciens se joignirent au quatuor pour interpréter le septuor op. 20 de Beethoven. *Le Devoir*, 28 et 31 janvier 1922.

105 «182 rue Sussex, Ottawa. À ma chère Antoinette, Votre lettre m'est arrivée ce matin; je savais déjà l'heureuse nouvelle, mais depuis hier seulement, par Béatrix et ma mère. Béa me disait le désir que vous aviez de venir à Ottawa, ce que je comprends très bien, vous savez, et je me proposais de vous écrire aujourd'hui même pour vous offrir l'hospitalité. Donc soyez assurée que je

serai très heureuse de vous recevoir n'importe quand et aussi longtemps que vous le voudrez. En attendant le plaisir de vous voir, acceptez les félicitations de vos amis Dionne et Alice. À samedi ou dimanche. Amitiés. A.D.» La lettre a été conservée parmi les lettres de MLN à LPD.

106 Marie-Rachel-Malvina de Lorimier (1866-), fille aînée de Charles Chamilly de Lorimier et de Malvina Saint-Jean, a épousé (Montréal, Saint-Jacques, 6 octobre 1886) Albert-Emmanuel de Lorimier (1859-1936), avocat et juge. Mme de Lorimier habite au 804a Dorchester Ouest.

107 Une page du journal de MLN vient jeter une lumière intéressante sur les amours de Léo-Paul et Michelle : «En revenant, hier, Léo-Paul me racontait ce qu'il aurait fait si j'avais dit non! Il serait venu en auto me chercher. Il serait monté et m'aurait dit d'un grand air cérémonieux : "Mademoiselle Tardif, voulez-vous venir au théâtre?" J'aurais dit oui. Rendue dans l'auto, l'auto en marche, je me serais aperçue qu'il ne m'amenait pas plus au théâtre que rien. J'aurais commencé à crier. Il m'aurait bâillonnée en m'embrassant si fort que j'aurais aimé ça, et que, paraît-il, je n'aurais plus eu envie de crier, mais j'aurais continué à me débattre pour la forme. Cela aurait duré longtemps, jusqu'à ce que nous soyons dans une forêt profonde où il y aurait eu une petite maison. Là, il aurait payé le chauffeur (il se serait ramassé auparavant de l'argent!), puis il serait entré avec moi sur son dos, aurait fermé la porte à double tour, et puis, là, aurait fait de moi tout ce qu'il aurait voulu. Et il paraît que je l'aurais bien aimé! Il est drôle, mon Léo-Paul.» (MLN, Journal, 10 février 1922).

108 «Le rêveur» sera la septième nouvelle du recueil *Âmes et paysages* de Léo-Paul Desrosiers, éditions du Devoir, 1922.

109 Gabrielle de Grandpré a été baptisée Marie-Gabrielle-Anne de Grandpré, fille d'Alexis Duteau-de Grandpré, commis, et de Marie Bonin (Montréal, Saint-Jean-Baptiste, 2 septembre 1896). En 1919, MLN l'appelle sa voisine; elle demeure au 825 avenue de Saint-Vallier. *LMD*. Annette de Grandpré, sœur aînée de Gabrielle, a été baptisée Marie-Annette-Stéphanie à Berthierville le 22 janvier 1890.

110 Claire Gervais, fille de Théodore Gervais, médecin, et d'Albina Hénault, épousera Elzéar Roy, agronome (Berthierville, 18 juin

1925), fils d'Urbain Roy et de Marie Trudel.

111 La nouvelle «Prosper et Graziella» du recueil *Âmes et paysages* (1922).

112 Daniel Halévy (1872-1962), essayiste et historien français, fils de Ludovic Halévy. Il était directeur des *Cahiers verts*, édités chez Grasset de 1921 à 1937. Voir trois lettres de Daniel Halévy à MLN : BANQ, MSS26, 026/009/014.

113 Dans ses Pages du Foyer, MLN parle abondamment de Jeanne, Berthe et Georgette, ses trois amies de longue date. Voir, dernièrement, «La Course au bonheur» (*Le Devoir*, 3 février 1922) et «À la Bibliothèque Saint-Jacques» (*Le Devoir*, 10 février 1922).

114 Marcel Hubert (1906-1993), violoncelliste, frère d'Yvonne Hubert (1895-1988), pianiste. Les deux musiciens, venus de France et de Belgique, se produiront à Montréal en janvier-février 1922. Frédéric Pelletier en fait une critique très élogieuse dans *Le Devoir*, 20 janvier 1922. Au programme : la sonate de Grieg pour violoncelle et piano, quelques partitas de Bach pour violoncelle solo et des pièces de Gabriel Fauré, qui avait été le professeur d'Yvonne Hubert.

115 Voir «Au bord du lac Bleu» dans *Âmes et paysages* (1922).

116 Cette cousine Arline est souvent mentionnée dans le journal de MLN. Il s'agit d'Arline [Harline] Robillard (1882-1955), née et baptisée à Sainte-Élisabeth, près de Berthierville, le 7 décembre 1882, fille d'Alexis Robillard, cultivateur, et d'Agnès Beaupré; elle eut pour marraine Eulalie Beaupré (la marraine de MLN) et pour parrain le Dr Wilfrid Beaupré. L'existence de cette cousine est attestée par le recensement canadien de 1921; Arline Robillard a 38 ans et habite au 19, rue Saint-Georges, à Sorel, dans la maison de Joseph-Albert Giroux, banquier, et Aurore Lafrenière.

En apprenant sa mort en 1955, elle écrit : «Elle a joué un rôle de premier plan dans la formation de ma jeunesse, elle a eu une grande part de mon affection – et puis, nous avons été séparées par la vie et c'était comme si [nous] ne nous connaissions plus. Ainsi va donc le monde.» MLN, *Journal*, 2 juillet 1955. BANQ-M, MSS26, 026/003/013.

117 Edmond Cloutier (1893-1977), qui épousera Hélène St-Denis (Ottawa, Saint-Jean-Baptiste, 22 mai 1922). Leur fille, Suzanne Cloutier (1923-2003), sera la conjointe de Peter Ustinov. Voir

- une lettre s.d. signée «Hélène», écrite de Montreux, adressée à MLN, dans laquelle il est question d'Edmond, Suzanne et Peter. 026/010/020.
- 118 «Dans la montagne», paru dans la Page du Foyer (*Le Devoir*, 8 mars 1922), traite d'une excursion en raquettes sur le Mont-Royal.
- 119 Marcelle Tinayre (1872-1948), *Les Lampes voilées. Laurence. Valentine*, Paris, Calmann-Lévy, 1914, 224 p. «*Les Lampes voilées* où s'exprime la tendresse profonde qu'elle gardait pour l'île d'Oléron et qui l'apparentait à certains côtés charentais et protestants de Loti», *Le Monde*, 26 août 1948.
- 120 Blanche Lamontagne (1889-1958), née aux Escoumins le 13 janvier 1889, fut la première femme de lettres à ne pas utiliser un pseudonyme. Elle épouse Hector Beauregard (L'Isle-Verte, 15 juillet 1920), avocat. Elle fit paraître *Visions gaspésiennes* (1913), *Par nos champs et nos rives* (1917) et *La vieille maison* (1920).
- 121 Alfred Duclos De Celles (1843-1925), historien et bibliothécaire du Parlement, à Ottawa. DBC.
- 122 Barthélemy Rocher, ingénieur civil, époux de Jeanne Magnan (Berthierville, 20 septembre 1921). Père et mère de Guy Rocher, sociologue.
- 123 Thomas Alexander Crerar (1876-1975), député Progressiste de Marquette (Manitoba), élu lors de l'élection du 6 décembre 1921.
- 124 Irène Olivier, fille de Louis Olivier, employé *civique*, et de défunte Dina Laferrrière, de Montréal, sera inhumée à Berthierville le 24 janvier 1923, âgée de 25 ans.
- 125 Antoine Bibaud, bijoutier, 831, de Saint-Vallier, Montréal. LMD.
- 126 Voir MLN, *Journal*, 4 août 1921.
- 127 «Un *middy*, mon grand Piquet, c'est une blouse d'été, à col matelot, pour la campagne ou pour la maison.» Voir, ci-après, la lettre du 30 mars 1922.
- 128 Norma Marie Talmadge (1894-1957), grande actrice américaine au cinéma muet.
- 129 *Le Moulin sur la Floss* (1860), de George Eliot, est un très grand roman anglais où MLN a trouvé ce qu'elle aime particulièrement : une peinture assez réaliste de l'enfance. «Deux pages du *Moulin sur la Floss* me font pleurer», écrivait Marcel Proust en 1910. Ce roman traite aussi de l'éducation donnée aux filles et aux garçons, sujet cher à l'auteure d'*Autour de la maison* et de *Couleur du temps*.

- 130 Ernest Pérochon (1885-1942), *Les Creux-de-Maisons*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1921, 250 p.
- 131 Deux cartes de «Joyeuses Pâques» envoyées à MLN et à LPD par Georges Monarque.
- 132 En 1922, Pâques était le 16 avril.
- 133 Saint-Paul-de-Chester (aujourd'hui Chesterville), où le curé est cousin de MLN.
- 134 La paroisse de Saint-Paul-de-Chester, à Chesterville, QC, à l'est de Victoriaville, région du Centre-du-Québec. Paroisse fondée en 1861. En 1922, le curé est un cousin de Michelle Le Normand : Joseph-Omer Melançon (1863-1928), fils d'Isaac Melançon et de Rose-de-Lima Beaupré, sœur d'Hélène Beaupré (mère de MLN). Joseph-Omer Melançon est curé à Chesterville de 1916 à 1925.
- 135 Édouard Estaunié (1862-1942), *L'Appel de la route*, Paris, Perrin et Cie, 1922, 355 p.
- 136 Arthur Stuart-Menteth Hutchinson (1880-1971), *If Winter comes*, roman, Toronto, McClelland, ca1922.
- 137 Ce bedeau de Chesterville pourrait être Apollinaire Saint-Cyr, fils d'Honoré Saint-Cyr et d'Adeline Beauchesne, et veuf d'Exilda-Belzémire Lafontaine, qui a été inhumée à Saint-Paul-de-Chester le 17 novembre 1921, âgée de 37 ans. À moins qu'il ne s'agisse du père Dollard, qui est joliment traité dans la chronique du 13 mai 1922 (*Le Devoir*) : «La causette du père Dollard.»
- 138 Marie-Emma Desrosiers (1898-1973), sœur de LPD, est une Sœur de la Congrégation de Notre-Dame sous le nom de Sœur Sainte-Pauline-de-Rome.
- 139 J.-A. et L.-A. Morency Frères, Limitée, 346, Sainte-Catherine Est. Peintures, gravures, eaux fortes, vieilles estampes françaises LMD.
- 140 Hélène St-Denis, qui s'apprête à épouser Edmond Cloutier (Ottawa, Saint-Jean-Baptiste, 22 mai 1922).
- 141 «Les Vieux» paraîtront finalement dans *Le Devoir* du 19 mai 1922. Histoire d'un couple de vieux qui se houspillent jusqu'à la fin, l'homme confiné au bout de la galerie, la femme à l'autre bout.
- 142 René Boylesve (1867-1926), écrivain français, de l'Académie, largement inspiré par ses souvenirs d'enfance. Auteur d'un très

grand nombre d'ouvrages dont *Sainte-Marie des Fleurs* (1897), récit d'amour, souvent réédité.

143 Cahier rouge bien conservé, contenant le journal de MLN à partir de juin 1922. Voir BANQ-M, Mss26, 026/003/005.

144 Alice Arbour, fille de Rodolphe Arbour, commerçant, et de Marie-Louise Tardif (demi-sœur de MLN).

145 Chez Froby Valentine, père de Germaine Valentine.

146 Germaine Valentine (1893-1988), née à Trois-Rivières, fille de Froby Valentine, liquidateur et agent de la N.Y. Life Insurance Company, et d'Ella Leclerc, épousera (Montréal, Saint-Enfant-Jésus du Mile End, 15 juin 1925) Adhémar de Chaunac de Lanzac (1896-1972), dit-on, de la noblesse française.

147 Eulalie Beaupré (1846-1918), tante et marraine de MLN.

148 L'article traitant de Marie-Réparatrice, couvent en haut de l'avenue Mont-Royal, s'intitule «La Chapelle dans la montagne» : *Le Devoir*, 31 mai 1922.

149 Pour prendre congé. Lettres écrites «à la fin d'un message, en général sur les cartes de visite qu'on laisse au domicile de personnes proches avant de partir en voyage, de changer de résidence, etc., et qu'on ne rencontre pas chez elles.» (*Larousse*, 1923).

150 Voir «L'Attitude hésitante des progressistes», de Léo-Paul Desrosiers, dans *Le Devoir*, 1^{er} juin 1922.

151 Nella Beaupré (1891-1967), fille de Moïse Beaupré, marchand, et d'Emma Côté, a épousé René Couture (Montréal, cathédrale, 4 juin 1914), notaire, fils de Guillaume Couture et de Mercedès Papineau. Moïse Beaupré est un neveu d'Hélène Beaupré, mère de MLN.

152 *Renée Mauperin*, roman des frères Goncourt (1864). «Jeune fille moderne, formée dans l'éducation «artiste» du xix^e siècle, Renée Mauperin est une femme émancipée : elle supporte mal les entraves à sa liberté et cherche à secouer le joug rigide des convenances. Elle n'agit pas ainsi par simple volonté de créer l'anarchie, mais parce qu'elle est d'une nature généreuse et passionnée où se devine aussi un peu des caprices d'une enfant gâtée.» https://fr.wikipedia.org/wiki/Ren%C3%A9e_Mauperin

153 Le manuscrit contient clairement l'année 1921; on a corrigé ici la distraction de LPD.

Table des matières

| | |
|---|-----|
| Introduction | 5 |
| À toi, de tout cœur | |
| Lettres à Léo-Paul Desrosiers | 27 |
| Annexe 1 | |
| Lettres de Léo-Paul Desrosiers à Michelle Le Normand | 363 |
| Annexe 2 | |
| La correspondance reçue par Michelle Le Normand | 375 |
| Notes | 387 |

Achévé d'imprimer
en septembre 2017 sur les presses
numériques de
Deschamps Impression
à Montréal.



